370.1 D929D v.1 c.1
Dupanloup, F lix, 1802-1878
De l'education / par Mgr. D
R.W.B. JACKSON LIBRARY
OISE CIR
3 0005 02030 0656

THE LIBRARY

The Ontario Institute

for Studies in Education

Toronto, Canada

DE

L'ÉDUCATION

TOME PREMIER

LIBRARY
THE ONTARIO INSTITUTE
FOR STUDIES IN EDUCATION
TORONTO, CANADA

FEB 25 1968

Barnell Bell.

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

DE

L'ÉDUCATION

PAR

Mgr DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Éducation est une œuvre d'autorité
et de respect.

TOME PREMIER

De l'Éducation en général

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1861

Tous droits réservés.

INTRODUCTION

Il y a des temps pleins d'alarme, où les nations les plus puissantes se troublent tout à coup et semblent, selon l'expression de l'Écriture, marcher étourdies et chancelantes dans leurs voies, *conturbatæ sunt gentes;* des temps pleins de douleur, où les royaumes inclinent à leur ruine, *inclinata sunt regna ;* où les mains tombent à tous les habitants de la terre, par l'abattement et l'effroi, *manus populi terræ conturbabuntur;* où, enfin, les âmes les plus fermes, frappées du spectacle accablant des maux publics et privés, ont peine à se défendre des plus sinistres pressentiments !

Et cependant une voix a toujours crié à travers les siècles qu'il ne faut jamais désespérer du genre humain ni de son avenir, parce que le genre humain passe et se renouvelle sans cesse, et peut chaque jour arriver à un renouvellement heureux.

Il ne faut pas même désespérer d'une nation : quels

que soient ses malheurs, il y a toujours pour elle une admirable ressource qui peut suffire à la régénérer, malgré ses égarements et ses fautes. Que lui faut-il? Une seule chose : qu'elle se laisse élever!

C'est par là que *Dieu a fait les nations guérissables*, dit la Sagesse éternelle [1] : la forte Éducation des générations naissantes peut toujours puissamment contribuer à tout relever, à tout sauver.

Qui ne sait la profonde parole de Leibnitz : « *J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'Éducation de la jeunesse?* »

« *La bonne Éducation de la jeunesse*, disait encore ce grand homme, *c'est le premier fondement de la félicité humaine.* »

En effet, c'est l'Éducation qui, par l'influence décisive qu'elle exerce sur l'enfant et sur la famille, éléments primitifs de toute société, fait les mœurs domestiques, inspire les vertus sociales et prépare des miracles inespérés de restauration intellectuelle, morale et religieuse. C'est l'Éducation qui fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence, et au besoin les relève de leur chute.

Il se rencontre là une des plus grandes lois du monde providentiel et moral.

Aussi, quand Dieu veut châtier un peuple, que fait-il? il lui retire ses instituteurs, et alors, les instituteurs manquant, le peuple dépérit et tombe : *Cum prophetia defecerit, dissipabitur populus.*

Si je demandais à l'Espagne, au Portugal et à d'autres

[1] *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum.* (SAP.)

nations célèbres l'histoire de leurs malheurs, elles me répondraient peut-être : Nous sommes tombées depuis que, l'Éducation nous faisant défaut, les hommes chez nous ont défailli.

Que faut-il, en effet, pour former, pour soutenir, et, s'il en est besoin, pour régénérer une nation? Avant tout, des hommes.

Les nations ne s'élèvent, ne grandissent et ne se conservent, ne rajeunissent et ne se renouvellent que par des hommes. Quand voit-on les peuples s'affaiblir, déchoir de leur grandeur et se précipiter à leur ruine? Quand les hommes leur manquent.

Or, les hommes! sans doute c'est Dieu qui les donne : mais, Dieu le voulant ainsi, c'est l'Éducation qui les fait.

Des hommes! sans doute encore, il y en a toujours : mais ce qui contribue à la grandeur, à la prospérité morale et intellectuelle d'un pays, ce ne sont pas les hommes tels quels : ce sont les hommes faits, les hommes achevés, les hommes élevés.

Qui a sauvé autrefois la France au sortir du chaos de nos guerres civiles, et préparé la grandeur du siècle de Louis XIV? C'est la prodigieuse force de l'Éducation qui fut donnée à la jeunesse française pendant les quarante premières années du XVIIe siècle, et la multitude d'hommes éminents qu'elle fit surgir de toutes parts.

Où en sommes-nous à cet égard?

Nous présentons depuis longtemps déjà un spectacle étrange.

Jamais la France ne fut couverte d'un peuple plus nombreux, plus actif, plus agité même.

Les économistes s'effrayent de cette population toujours croissante. Les routes de la fortune, toutes les carrières de la vie sociale, sont encombrées. Les hommes se pressent, se gênent, se heurtent, se fatiguent les uns les autres

Et cependant, de toutes parts, on entend dire : Les hommes nous manquent ! où sont les hommes ? C'est le cri, c'est la plainte universelle.

Diogène autrefois, sa lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi. Nous lui ressemblons.

Qu'est-ce à dire ?

Il y a ici manifestement une sorte de mystère qu'il est utile et profondément intéressant de pénétrer. Manifestement, l'homme qu'on cherche, les hommes dont on a besoin, sont autre chose que ceux dont nous sommes loin de manquer et que nous voyons s'agiter et se pousser de tous côtés.

Qu'est-ce donc qu'un homme ? qu'est-ce que les hommes ? et qu'entend-on par là ?

La langue vulgaire cache quelquefois, sous sa simplicité apparente, des profondeurs admirables, où se trouvent la lumière du bon sens et la sagesse de Dieu. Étudions sur tout ceci la langue vulgaire.

Voici les hommes dont elle parle, qu'elle nomme le plus fréquemment, et qu'elle discerne dans le genre humain.

Il y a :

L'homme d'esprit ;
L'homme de plaisir ;

L'homme d'ambition et d'orgueil;
L'homme du désordre;
L'homme du crime.

Il y a aussi :

L'homme d'honneur;
L'homme de foi;
L'homme de génie;
L'homme de tête,
L'homme de cœur;
L'homme de courage;
L'homme de bien;
L'homme de science;
L'homme de bon sens.

On dit encore :

L'homme d'État;
L'homme de robe;
L'homme d'épée;
L'homme de lettres, etc., etc.

Parmi tous ces hommes, l'homme de bon sens, l'homme de foi et l'homme de bien sont, sans contredit, au premier rang.

La langue vulgaire a élevé, on le voit déjà, le nom de l'homme à une hauteur singulière. C'est ainsi, pour en offrir encore quelques exemples, c'est ainsi qu'elle dit d'un grand magistrat qu'il est l'*homme des lois*, pour signifier qu'il en est l'interprète et le vengeur; c'est ainsi

qu'elle disait autrefois que le roi est l'*homme des peuples,* pour faire entendre qu'il en est le protecteur et le père.

Le nom de l'homme a été élevé plus haut encore ; on a dit : l'*homme de la Providence*, l'*homme de Dieu.* Rien n'est plus grand ici-bas.

L'homme de génie lui-même n'est grand, n'est utile que quand il est à la fois un homme de bien et un homme de sens. Et alors il apparaît sur la terre comme l'*homme de la Providence ;* il devient un des plus signalés bienfaits du ciel, et, si le caractère et la vertu s'élèvent en lui jusqu'à la sainteté, on le nomme quelquefois l'*homme de Dieu.*

On a même entendu sur la terre quelque chose de plus extraordinaire encore : il s'est rencontré que, dans la plénitude des temps, les hommes ont pu dire : L'HOMME-DIEU.

Ces diverses et étonnantes acceptions d'un nom si commun, montrent évidemment qu'il y a dans ce nom un sens caché et digne d'être profondément médité.

L'histoire des peuples et la révélation divine jettent sur tout ceci une vive lumière.

Que cherchent les peuples quand ils craignent quelque grand désastre ? Ils cherchent un homme qui les en préserve.

Quand les nations périssent dans les convulsions de l'anarchie, ou tombent dans cet affaissement léthargique qui est le sommeil précurseur de la mort ; en périssant, elles ne savent redire que la parole évangélique : Un homme nous manque ! nous n'avons pas d'homme ! HOMINEM NON HABEO[1] !

[1] JOAN., 5, 7.

Quand elles ont besoin d'un vengeur, du milieu même des ruines de la patrie et de ses cendres fumantes, elles invoquent l'homme qui les vengera, et s'écrient :

EXORIARE ALIQUIS NOSTRIS EX OSSIBUS ULTOR !

Un Hébreu, fatigué de l'impuissance de la loi et de la stérilité du sacerdoce mosaïque, s'écriait autrefois :

EXSURGAT ALIUS SACERDOS[1] !

Presque toujours les hommes attendent un homme, cherchent un homme : un homme devant lequel l'envie et toutes les basses passions se taisent :

..... SI FORTE VIRUM QUEM
CONSPEXERE, SILENT.....

un homme qui soit pour les autres hommes l'homme de l'espérance, l'homme du salut, l'homme de la Providence.

Au commencement de ce siècle, le Premier Consul répondit à ce vœu, à ce cri de la France.

Aujourd'hui encore, en France, que cherche-t-on ? qu'attend-on ? Un homme !

Quelquefois il n'en faut qu'un, et plusieurs qui se présenteraient seraient un malheur.

Aujourd'hui, qui ne le sent, qui ne le dit ? il faut un homme à la France. Malheureusement il s'en présente

[1] PAUL, *ad Heb.*, 7, 15.

plusieurs. S'il n'y en avait qu'un, la France serait peut-être déjà sauvée ! Que faire ?

Prier, afin que Dieu rende possible celui qui est nécessaire.

Heureux les peuples desquels on peut redire la parole de l'Évangile : *Fuit* HOMO *missus a Deo : il y eut un jour pour eux un* HOMME *envoyé de Dieu* [1] !

Mais je suis élevé ici à des pensées plus hautes, et les doctrines évangéliques éclairent admirablement ce que je médite en ce moment.

L'homme est le grand moyen employé par Dieu pour sauver l'homme. Une telle mission est sans contredit la plus grande gloire que Dieu puisse donner à un homme ici-bas.

Cette gloire est presque toujours douloureuse, sanglante. On ne sauve les hommes qu'en se dévouant, et quelquefois en mourant pour eux.

Le plus souvent ils ne veulent pas être sauvés : alors il faut les sauver malgré eux, et mourir pour eux et par eux.

C'est alors ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que les grandes infortunes ajoutent aux grandes vertus.

Dieu a trouvé cela si glorieux, qu'il en a réservé la gloire à son Fils.

J'ai dit que Dieu sauve l'humanité par l'homme : et il est à remarquer ici que, quand Dieu voulut lui-même tra-

[1] Tels furent : Judas Machabée à Jérusalem ; Constantin, vainqueur par la croix aux portes de Rome ; saint Léon le Grand, devant Attila ; saint Pie V, à Lépante ; Jean Sobieski, sous les murs de Vienne ; Jeanne d'Arc, à Orléans.

vailler à notre salut et nous sauver, il se fit homme : HOMO FACTUS EST !

Quand le Verbe devint l'HOMME-DIEU, le monde fut sauvé.

La date romaine abolie révéla la présence et l'ère du Dieu fait Homme.

L'homme de l'Empire romain s'effaça, et dit, en en montrant un autre : ECCE HOMO ! VOICI L'HOMME !

L'homme de la loi et de l'antique prophétie s'était effacé déjà en sa présence. Le Précurseur lui-même, quoiqu'il fût un homme envoyé de Dieu, ne parut envoyé que pour montrer aux autres hommes l'HOMME par excellence et tomber le premier à ses pieds. *Il y en a un au milieu de vous*, disait-il aux Juifs, *que vous ne connaissez pas ! Medius vestrum stetit quem vos nescitis. — Il faut qu'il croisse et que je diminue !* ajoutait-il. *Illum oportet crescere, me autem minui.*

Voilà les paroles qui firent de Jean-Baptiste le plus grand des enfants des hommes. Sa gloire immortelle est d'avoir été le Précurseur de Celui qui devait tout sauver.

Celui qui devait tout sauver, c'était l'Homme attendu, promis, figuré pendant quarante siècles. C'était l'Homme dont Moïse, le plus grand homme des temps antiques, s'écriait au désert : *Mitte quem missurus es : Envoie, Seigneur, celui que tu dois envoyer !*

LE SAINT QUE TU PROMIS ET QUE NOUS ATTENDONS ! disaient tous les anciens justes.

Les patriarches mouraient en souhaitant de le voir ; les pères apprenaient à leur fils à l'espérer ; les prophètes chantaient sa venue : *Cieux*, disaient-ils, *répandez votre*

rosée! que la terre s'entr'ouvre et qu'elle germe son Sauveur!

Ce fut Jésus-Christ! et il montra accomplie en lui-même, aux dépens de sa propre vie, cette grande vérité : que pour être l'Homme de Dieu et l'Homme des peuples, que pour être un Sauveur, il faut se dévouer, souffrir, mourir.

Le nom qui lui fut donné par les prophètes et par les anges disait sa destinée. Les prophètes le nommèrent *l'Attente* et *le Désiré des nations,* en même temps que l'*Homme des douleurs*, VIRUM DOLORUM, et les anges le nommèrent *Jésus,* c'est-à-dire SAUVEUR.

Être attendu, providentiellement espéré; être le besoin et le vœu des peuples, et répondre à ce besoin, à ce vœu, par un dévoûment qui va jusqu'à la mort : rien n'est plus grand dans les destinées humaines. Et c'est un trait incomparable de grandeur pour le christianisme, que les chrétiens adorent un Sauveur incontestablement attendu pendant quarante siècles, et mort sur une croix pour racheter l'humanité.

Voilà les lumières que l'Évangile jette sur le sujet qui nous occupe; et, si nous descendons maintenant de ces hauteurs, nous trouverons encore bien des vérités importantes à méditer.

Il en est une que je veux remarquer d'abord : c'est que, quand l'*homme* de la Providence est donné, les *hommes* surgissent autour de lui.

Nous en avons eu chez nous un mémorable exemple : quand le Premier Consul répondit au vœu universel, et

devint l'*homme* de la France, ce fut un beau spectacle de voir comment il rassembla autour de lui, éleva, multiplia les hommes pour la grande œuvre de régénération sociale.

Tout fut un moment sauvé ; et, s'il n'était pas devenu l'homme de l'ambition et de l'orgueil, s'il fût demeuré toujours l'homme du bon sens et de la sagesse providentielle, la France, aujourd'hui, serait assurément plus heureuse, plus forte, plus puissante que nous ne la voyons.

Ces hommes de la Providence, quand ils sont fidèles à leur glorieuse mission, dominent leur temps, font leur siècle, impriment un mouvement à l'humanité tout entière, et laissent la trace immortelle et bénie de leur passage sur la terre : témoin les siècles d'un saint Louis, d'un Charlemagne !

Et cela sans charlatanisme, sans le mensonge des phrases, sans l'orgueil de la tyrannie.

Saint Paul n'a pas proclamé son siècle le siècle des lumières, et il a illuminé le monde.

Saint Vincent de Paul n'a pas proclamé son siècle le siècle de la philanthropie, et il a été le grand consolateur de l'humanité souffrante.

Non-seulement ces hommes dominent leur siècle, mais ils sauvent leur siècle; ils élèvent leur siècle; ils créent leur siècle.

Voilà les hommes qu'il faut demander au ciel. Notre orgueil a beau s'agiter, s'irriter, nous ne serons sauvés que par des hommes envoyés de Dieu pour nous sauver.

Quant à nous, quels sont les hommes que nous devons chercher à former par l'Éducation et préparer, s'il se

peut, à la mission du ciel ? — car, on le comprend, ces *hommes de la Providence*, ces *hommes de Dieu*, dans le sens le plus élevé du mot, l'Éducation ne suffit point à les faire ; elle les prépare, et c'est Dieu seul qui les fait et qui les envoie.

Ceux donc que nous devons chercher à former, ce sont les hommes de bien, les hommes de sens, les hommes de tête, les hommes de foi, les hommes d'honneur et de courage, les hommes même de génie, s'il est possible : en un mot, les hommes capables de devenir, au besoin, les *hommes de Dieu*, les *hommes de la Providence*.

Je répète ma question : Où en sommes-nous à cet égard, et où sont parmi nous les hommes ?

Qu'avons-nous sur quoi nous puissions compter ?

Hélas ! non-seulement, comme dit un prophète, tous les cœurs sont malades de tristesse : *omne cor mœrens ;* mais les plus fortes têtes s'abattent et languissent : *omne caput languidum*. La prudence humaine est à bout ; la plus haute sagesse se déconcerte ; les habiles de la terre sont manifestement en détresse ; les hommes les plus forts proclament eux-mêmes leur faiblesse.

Tous, nous sommes condamnés à redire la douloureuse plainte de l'évêque d'Hippone : LEVONS NOS TÊTES ET PORTONS NOS REGARDS VERS CELUI DONT LE RÈGNE NE CHANCELLE NI NE FINIT ; CAR JE NE VOIS SUR LE CONTINENT NI HOMME NI ASSEMBLÉE CAPABLE DE SAUVER L'EMPIRE.

Nous avons fait bien des révolutions.

La dernière, celle du 24 février, a mis en mouvement tout un peuple. Jamais il n'y eut un plus grand pêle-mêle d'hommes, jamais on ne vit une agitation plus gigantesque.

Dans les plus humbles villages, comme dans les plus grandes cités, depuis les plus pauvres ouvriers jusqu'aux princes, tous ont été convoqués, tous ont pu et dû apparaître au grand jour. Chose étrange! de tout ce mouvement il n'est pas né, il n'est pas resté un homme. Plusieurs même y sont morts dans le mépris, qu'on croyait des hommes. Et la France cherche, attend toujours ceux qui lui manquent!

Sans doute il y a des hommes qui nous retiennent au penchant des abîmes; et nous devons en bénir Dieu! mais ce sont les hommes des temps qui ont précédé : hommes politiques, hommes religieux, chefs militaires, magistrats; on trouve en eux une haute intelligence, une rare intrépidité, un admirable dévoûment à la chose publique; mais ce sont ces hommes-là eux-mêmes qui se plaignent que les hommes manquent autour d'eux, qui comprennent l'immensité des besoins et déclarent leur propre insuffisance. En présence de tant d'œuvres qu'ils ne peuvent accomplir, de tant de maux auxquels ils ne peuvent porter remède, nul ne s'écrie plus haut qu'eux : *Les hommes manquent!*

En effet, presque partout les hommes sont inférieurs à leur position; presque partout on voit au premier rang des hommes de second ordre, qui seraient des hommes distingués, très-utiles et même supérieurs dans des fonctions moins hautes que celles où le malheur et l'indigence des temps les condamne à agir et à n'être que médiocres, en un mot, presque partout manque l'homme des grandes choses : l'homme de Dieu, l'homme de l'œuvre, l'homme de la Providence!

De tels hommes, sans aucun doute, je l'ai dit déjà,

c'est Dieu qui les fait et qui les donne. Eh bien ! depuis longtemps Dieu n'en donne pas, ou, s'il les fait et les donne, l'Éducation les défait : l'épouvantable état de société où nous sommes et le temps mortel où nous vivons les corrompt ou les étouffe ; et la malédiction de Dieu a précipité, sous nos yeux, l'orgueil de ceux en qui on espérait le plus !

Sans doute, ici nul n'est de meilleure condition que ses frères, et tous doivent s'accuser et gémir.

Sans doute, encore, il y a aujourd'hui du zèle, de la bonne volonté et même un ardent désir de faire de grandes choses ; on ne peut le méconnaître ; mais tout cela, il le faut avouer aussi, se révèle avec un caractère d'orgueil, d'égoïsme et de faiblesse misérable.

Quand Dieu voulut faire le XVIIe siècle et sauver la France, il répandit un souffle de vie sur une multitude d'hommes, laïques et ecclésiastiques, mais tous chrétiens, humbles et forts, auxquels il donna, avec la résolution d'une sainteté décidée, un goût d'abnégation, un bon sens des affaires, un courage enfin et une tenue des grandes choses, dont nous sommes singulièrement dépourvus ; et puis, pour tout dire, ils firent de grandes choses parce qu'ils ne songèrent pas ambitieusement à les faire.

Ils sentaient bien, sans doute, qu'il se préparait quelque chose de grand dans ce siècle ; mais ils ne le célébraient pas fastueusement : ils auraient craint de se célébrer eux-mêmes.

Pas un des grands hommes du XVIIe siècle n'a dit : le XVIIe siècle !

Le XVIIe siècle n'a été nommé qu'après eux : et nous, nés d'hier, nous avons glorifié déjà notre XIXe siècle !

Nous l'avons proclamé le siècle des progrès ! ! ! Sa marche se précipite, il est vrai ; il a des pieds de fer et des ailes de feu ; mais la terre tremble et fuit sous ses pas, et il achèvera peut-être sa course avant d'avoir atteint la fermeté de l'âge mûr !

Il y a bien parmi nous ce que l'on nomme les hommes de parti. Mais qu'est-ce à dire, et qu'en peut attendre la France ?

Hommes de parti : c'est-à-dire hommes qui ne seraient rien, s'ils n'étaient au service d'un parti : hommes dont les passions, les intérêts du jour, vantent, exagèrent, grandissent outre mesure le mérite, pour les besoins des partis.

Sans doute, il y a des partis honnêtes, des partis nécessaires en des temps malheureux.

Mais l'homme qui sauve son pays n'est plus un homme de parti ; il s'en dégage, il les domine de toute la hauteur de son dévoûment, de son génie et de sa mission, et il les rallie !

Là est la véritable force, là est la véritable gloire !

Quant aux hommes de parti, que sont-ils ? que peuvent-ils ?

Ils ont quelquefois dans le caractère ou dans l'esprit telle qualité ou tel défaut ; ou bien ils doivent au hasard des circonstances telle position qui les fait exalter par tous ceux dont c'est l'intérêt du moment.

Alors on exagère tout en eux ; ils ne font rien, ils ne publient rien qui ne soit admirable ; ils sont le drapeau du jour ; bon gré mal gré, on en soutient l'honneur. Il y a en leur faveur une sorte de gageure ; il faut aller jusqu'au bout.

Le parti le sait bien lui-même, et les habiles le disent tout bas, en attendant l'heure de le proclamer tout haut!

Depuis soixante années, combien n'avons-nous pas eu de ces célébrités mensongères ! de ces faux grands hommes !

Combien d'hommes, de peu ou de rien, qui ont été tout à un jour donné, et puis qui, le lendemain, se sont évanouis dans leur néant! dont le souvenir s'est tellement effacé, qu'on est quelquefois tout étonné du silence qui s'est fait autour d'eux , et tout surpris d'entendre même prononcer leur nom et de savoir qu'ils vivent encore, tant on n'en entendait plus parler!

Voilà les hommes que nous avons eus!

Mais des hommes autour desquels on se rallie, des hommes devant lesquels la jalousie tombe, des hommes que les passions respectent ;

Il n'y en a pas : ou, s'il y en a, la Providence ne les adopte point : l'AVÉNEMENT leur manque : ou bien ils manquent eux-mêmes à la Providence et ne répondent pas à son appel.

Que sais je? il y a peut-être en eux quelque chose que j'ignore, que le monde ne sait pas, mais que Dieu sait, et qui fait que Dieu ne les a pas adoptés, et qu'ils ne deviennent point les hommes de Dieu pour le salut du monde !

Quelquefois ce ne sont que des défauts, négligés ou flattés, qui ont ces grandes et lamentables conséquences.

Il y a peut-être parmi nous tel homme qu'un seul défaut empêche d'être l'homme de la Providence.

Qu'il me soit permis de le dire : quand on est revêtu d'une autorité quelconque ici-bas ; quand on a reçu de

Dieu les dons élevés de la position sociale, du caractère ou du génie, on ne se respecte jamais assez soi-même !

Ce sont les plus petits défauts qui diminuent et défont les plus grands hommes [1].

Parmi les défauts moins graves en apparence, il en est un que Fénelon reprochait aux princes, et qui, souvent inaperçu et par là même excusable, est cependant d'une gravité extrême chez les hommes publics, chez les hommes d'État, et se rencontre aujourd'hui très-fréquemment, même dans les hommes de bien.

C'est d'être trop PARTICULIER : de songer trop à soi-même.

Oui, aujourd'hui les hommes de bien sont particuliers et songent trop à eux.

C'est une faiblesse devenue générale : elle est le grand malheur du temps où nous vivons, et ce temps, hélas ! est lui-même l'excuse de cette faiblesse.

Il y a eu, dans notre triste pays, tant de renversements et de désastres, que chacun effrayé se retire chez soi, dans ses intérêts privés ; s'y cantonne en quelque sorte, et s'applique exclusivement à les sauver.

Fénelon écrivait pour le duc de Bourgogne : « Surtout soyez en « garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez par- « tout avec vous jusqu'à la mort ; il entrera dans vos conseils, et vous « trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus « importantes ; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au « préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes « affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talents, ra- « baisse le courage, rend un homme inégal, faible, vil et insupportable. « Défiez-vous de cet ennemi. »

Et cependant que devient l'intérêt, le salut public ? qui y songe courageusement ? qui s'y dévoue sans réserve ? dans son dévoûment, qui ne se cherche encore soi-même ?

Tout demeure isolé, tout demeure PARTICULIER, et par là tout est faible.

On le disait naguère : les méchants s'entendent pour le mal. — On ne peut trouver deux hommes vertueux qui s'entendent constamment pour le bien.

Cela est vrai, même parmi les plus dévoués.

On veut le bien ; on se dévoue à le faire, pourvu qu'on y travaille seul.

Mais s'oublier soi-même, faire le bien à plusieurs, se dévouer de concert à de grandes choses, avec l'accord et la responsabilité mutuelle du dévoûment commun, rien n'est plus rare [1].

Triste temps que celui où on ne peut trouver deux honnêtes gens qui veuillent travailler ensemble à une même œuvre !

[1] Pourquoi, dans l'Église elle-même, dans la société spirituelle, les prêtres, les bons prêtres, se décident-ils avec tant de peine à la vie commune, qui décuplerait les forces du clergé, et serait le plus grand moyen pour faire puissamment le bien dans les paroisses et dans toutes les bonnes œuvres? pourquoi cette vie commune, malgré tous ses avantages et toutes les facilités qu'elle donne, et qu'on n'a pas quand on est seul, pourquoi est-elle si rare? C'est que, dans la vie de communauté, il faut vivre ensemble, faire le bien ensemble, s'oublier soi-même, songer souvent aux autres, se supporter les uns les autres! Pourquoi l'Éducation de la jeunesse est-elle une œuvre si difficile? Parce qu'elle est essentiellement une œuvre à plusieurs. Pourquoi voit-on partout les œuvres les plus importantes, les catéchismes, par exemple, partagés, divisés, fractionnés, c'est-à-dire affaiblis, diminués, et quelquefois si misérables? C'est qu'on aime mieux être seul et faible que d'être avec un autre le second et fort.

Que celui où toutes les plus petites raisons empêchent toutes les plus grandes choses !

Que celui où les intérêts et les hommes *particuliers* dominent et absorbent les intérêts et les hommes publics ?

Certes, je ne veux pas être injuste envers mon temps et envers mon pays; je le reconnais : aujourd'hui encore, il y a beaucoup d'hommes qui ont reçu de Dieu tout ce qu'il faut pour être utiles et rendre de grands services ; mais chacun a son excuse, son prétexte ou sa raison.

J'irai plus loin : depuis cinquante années, il y a eu parmi nous des hommes que les dons de la nature et une haute Éducation intellectuelle avaient faits des hommes de génie. Cela est vrai ; mais une mauvaise Éducation morale en a fait des hommes pleins d'une personnalité orgueilleuse ; l'orgueil a renversé le génie : et leur ruine a été effroyable.

Et, en fin de compte, partout ce sont les hommes qui font défaut; et voilà pourquoi presque toutes les œuvres religieuses ou sociales manquent de l'homme qu'il leur faudrait : j'en citerai un exemple.

Une loi pour l'enseignement a été obtenue : plusieurs ont craint que la loi ne suffît pas, et ont fait même, à cette occasion, plus de bruit qu'il ne convenait peut-être.

D'autres ont dit : La loi suffira, mais les hommes ne suffiront point.

Les hommes manqueront pour mettre à profit cette loi et la liberté qu'elle donne.

Qui a bien jugé ?

L'expérience décide en ce moment. A l'heure où je parle, s'il y avait des hommes, la France serait couverte

de maisons d'Éducation chrétienne, d'établissements libres, et la jeunesse française serait sauvée; les congrégations religieuses et le clergé, au lieu d'ouvrir çà et là quelques rares colléges dont plusieurs peut-être subsisteront avec bien de la peine, auraient, par le bienfait de cette loi, répondu à tous les vœux des familles catholiques, et ouvert les cent colléges qui nous manquent.

Mais hélas ! il faut l'avouer, nous sommes dans un cercle vicieux : l'Éducation seule pourrait former les hommes qui nous manquent, et les hommes qui nous manquent pourraient seuls nous donner l'Éducation qu'il nous faut.

On ne sortira de ce cercle vicieux que par un prodigieux effort d'intelligence, de dévoûment et de courage !

C'est ce qu'on a fait au commencement du XVIIe siècle. La situation n'était guère meilleure.

Mais qu'on y prenne garde, ce ne sont pas des hommes médiocres qui nous ont fait et élevé le XVIIe siècle : c'est un saint Vincent de Paul, un Richelieu, un cardinal de Bérulle, un Olier, et tous ces grands instituteurs de la jeunesse séculière et cléricale, dont l'intelligence, le dévoûment et l'énergie passèrent de loin tout ce que notre temps peut imaginer.

Le règne de Louis XIII fut admirable pour ceux qui savent regarder de près : le roi manquait, mais il y avait un homme : cet homme, dont Fénelon, malgré ses inclinations contraires, a dit depuis :

« Armand, cardinal de Richelieu, changeait alors la « face de l'Europe, et, recueillant les débris de nos guerres « civiles, posait les vrais fondements d'une puissance su- « périeure à toutes les autres.

« Né pour connaître les hommes et pour les employer « selon leurs talents, il les attachait par le cœur à sa per- « sonne et à ses desseins pour l'État.

« Aussi le temps qui efface les autres noms fait croître « le sien; et, à mesure qu'il s'éloigne de nous, il est « mieux dans son point de vue. »

Les troubles du XVIe siècle et les grandes leçons du malheur avaient décidé le XVIIe à fortement élever sa jeunesse ; Richelieu y contribua plus puissamment que personne, et c'est par là surtout qu'il prépara la grandeur du règne suivant.

Si l'Église n'a pas sauvé l'empire romain, c'est que l'empire n'a pas voulu se laisser élever par elle. Les barbares sont devenus la société européenne, parce qu'ils se sont laissé élever par l'Église.

On a dit en Europe : les rois s'en vont. Je dirai : les nations européennes aussi, si elles négligent longtemps encore l'Éducation de la jeunesse.

Sans doute, comme je le disais plus haut, il ne faut pas désespérer des nations. Dieu les a faites guérissables; mais il faut qu'elles veuillent être guéries : autrement, elles ne sont pas plus immortelles que les hommes.

Voyez toutes les petites républiques de l'Amérique méridionale. Quelles agitations ! quelle faiblesse ! quels abaissements ! quelle anarchie sociale!

Toutes ces républiques n'existent pas encore, on le peut dire. Elles n'existeront peut-être jamais. Pourquoi ? Les hommes leur manquent. Elles n'ont pas encore trouvé un homme. Ceux dont les noms arrivent jusqu'à nous, évidemment ne sont pas des hommes.

Elles vivent au jour le jour, ou plutôt elles se meurent, chaque jour, à force de révolutions.

La France, l'Europe, en viendront-elles à cette triste fin ?

N'y a-t-il aucune nation, dans le monde civilisé, dont on ne puisse dire : C'est une nation qui s'en va !

Je l'ignore : mais on ne peut s'empêcher de reconnaître tout ce qu'il y a de vrai dans cette parole du chancelier Oxenstiern à son fils, partant pour visiter les grandes capitales de l'Europe : « Allez voir, mon fils, « avec quelle petite dose de sagesse le monde est gou- « verné. »

Que pouvons-nous dire de nous-mêmes ?

Je n'en dirai qu'une chose incontestable :

Ce libertinage d'esprit qui s'appelle la liberté de la presse, enlève, chaque matin, à la société française sa force intellectuelle et morale. Écrivains et lecteurs s'y épuisent également.

Certes, ce ne fut pas le journalisme qui forma, qui inspira, qui gouverna ces hommes, ces prêtres, ces religieux, ces instituteurs de la jeunesse, si grands et si forts, au commencement du XVIIe siècle !

On l'a dit encore et cela est vrai : la liberté de la presse est l'asservissement des esprits ; c'est une violence tyrannique exercée sur les intelligences faibles.

La société temporelle y a succombé. La société spirituelle elle-même en souffre. Elle en souffrira plus profondément encore si elle n'y prend garde.

Quoi qu'il en soit, espérons que Dieu ne donne à la France de si fortes leçons que parce qu'il veut lui donner la sagesse, lui apprendre à réparer par elle-même les

maux qu'elle a faits aux peuples, et, à l'aide des hommes d'intelligence et de cœur, des hommes de conscience et de foi que l'Éducation élèvera pour elle, la faire marcher encore fille aînée de l'Église et reine du monde civilisé !

Après toutes ces considérations, on ne trouvera pas étonnant, je pense, qu'un Évêque dont la vie presque entière s'est passée à élever la jeunesse, qui a consacré à cette grande œuvre de laborieuses études et un long dévoûment, vienne aujourd'hui entretenir ses contemporains de l'Éducation, c'est-à-dire du grand art de faire les hommes.

Il m'a semblé trop triste de désespérer d'un pays dont l'intelligence est naturellement si belle, le cœur si haut, les instincts si généreux, et le bon sens toujours supérieur à ses légèretés. Sans doute le peuple français peut se laisser éblouir, égarer; mais il sait revenir à la raison par ses égarements mêmes ; et une grande et forte Éducation peut lui rendre encore ce sens ferme et élevé, ce sens chrétien qui en fait le premier peuple du monde, et qui lui fera retrouver encore son antique prospérité dans ses premières vertus.

Que chacun donc, ô noble peuple ! t'offre son secours et te paye, en passant, sa dette ; pour moi, je voudrais acquitter la mienne, en t'offrant, dans cet humble essai les souvenirs de mon dévoûment et de mon expérience. La génération présente est la source des générations futures : préparons-la, s'il est possible, de manière à léguer à l'avenir des espérances meilleures que le présent !

Ce livre, si on peut lui donner ce nom, s'est trouvé

fait, je le dois avouer en finissant, sans que j'eusse songé à le faire. La rapidité du temps, des occupations trop multipliées, une infirmité douloureuse, ne m'auraient laissé ni le loisir ni la force de faire un livre. Aussi ce ne sont que de simples souvenirs, et des pensées qui m'occupèrent longtemps, quand je vivais avec la jeunesse. Ces pensées, que je recueillais alors seulement pour quelques-uns, on m'a pressé de les offrir aujourd'hui à tous. J'y ai consenti trop facilement peut-être ; mais la jeunesse, après avoir été la sollicitude et l'affection de ma vie entière, n'a pas cessé de m'être chère : je sens que mon cœur, malgré les années, ne vieillit point pour elle. Elle est le dernier espoir de la Religion et de la Patrie : à ce titre, elle a un attrait et un charme irrésistibles pour quiconque aime l'une et l'autre ; et j'ai cédé à l'espérance de la servir encore, en lui offrant publiquement aujourd'hui des leçons et des conseils que j'aimais autrefois à lui communiquer en famille.

Tel est le sujet de ces pages, que je dédie à la jeunesse de mon pays, à tous ceux qui se consacrent à l'œuvre de l'Éducation parmi nous, à mon pays lui-même. Je ne donne, d'ailleurs, ici aucune autre raison de cet ouvrage que son but et son titre : j'espère qu'il s'expliquera de lui-même. Puisse-t-il être utile ! c'est mon seul vœu, et, si ce vœu est exaucé, j'en bénirai le Dieu AUTEUR DE TOUT BIEN.

DE

L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

DE L'ÉDUCATION EN GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER

L'Éducation est une œuvre d'autorité et de respect.

Lorsque, après de longues études et une laborieuse expérience, j'ai recherché par une réflexion plus profonde quelles étaient les deux choses fondamentales dans l'Éducation, j'ai trouvé l'*autorité* et le *respect*.

Voilà pourquoi j'ai cru devoir placer avant tout ces deux noms si graves et commencer par là !

Sans doute, ces premières pages de mon livre ne suffisent pas à démontrer ce que j'avance ici : c'est le livre tout entier qui fera la démonstration. J'ose le dire, il ne s'y rencontrera peut-être pas une page où cette vérité ne se retrouve avec sa forte et vive lumière. Je ne doute même point que, dès l'abord, le regard pénétrant des esprits élevés et attentifs ne découvre sans peine pourquoi les deux plus grandes et

saintes choses qui soient ici-bas dans l'humanité, à savoir l'autorité et le respect, sont aussi dans l'Éducation et y apparaissent comme le fond même et les grands moyens de l'œuvre qu'il s'agit d'accomplir.

Qu'est-ce, en effet, que l'Éducation, quelle est son idée tout à la fois la plus haute et la plus profonde, la plus générale et la plus simple? Le voici :

Cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaine; donner à ces facultés leur parfaite intégrité; les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action;

Par là former l'homme et le préparer à servir sa patrie dans les diverses fonctions sociales qu'il sera appelé un jour à remplir, pendant sa vie sur la terre;

Et ainsi, dans une pensée plus haute, préparer l'éternelle vie, en élevant la vie présente :

Telle est l'œuvre, tel est le but de l'Éducation.

Tel est le devoir d'un père, d'une mère, lorsque Dieu, les associant à sa Providence suprême, donne par eux la vie à de nobles créatures, et les charge de continuer et d'achever cette tâche toute divine, en conduisant au bonheur, par la vérité et par la vertu, ces enfants qu'il associera lui-même un jour à sa félicité éternelle et à sa gloire.

Tel est le devoir des hommes qu'un choix honorable, une vocation supérieure, un dévoûment généreux, associe à l'autorité, à la sollicitude paternelle et maternelle; telle est la sainte mission des instituteurs de la jeunesse; et cela partout et toujours, chez les nations les plus civilisées et les plus savantes, comme chez les peuples moins éclairés et moins polis.

L'Éducation privée comme l'Éducation publique, l'Éducation la plus vulgaire aussi bien que l'Éducation la plus haute, l'Éducation des filles comme celle des garçons; en

un mot, l'Éducation humaine n'est qu'à ces conditions et à ce prix. Autrement, elle n'est pas. Telle est la loi de la nature et l'ordre imposé par la divine Providence elle-même.

De quoi est-il, en effet, question? Il importe tout d'abord de le bien comprendre. Voilà un enfant: il faut l'élever; mais qu'est-ce à dire et quel est cet enfant? Cet enfant, c'est le genre humain : c'est l'humanité tout entière : c'est l'homme : rien de plus, rien de moins. Il a droit à la sollicitude de toutes les autorités, à l'action et aux bienfaits de tous les pouvoirs sur la terre. Il a droit à tous les respects et il les doit à son tour. Toutes les autorités divines et humaines : le Prince, le Prêtre, le Père, l'Instituteur, le Magistrat, la Famille, la Société, l'Église, sont institués pour lui. La Discipline morale, l'Enseignement, les Lettres, les Sciences, la Religion, tous les prix du travail et de la vertu, la Providence enfin, tout est ici-bas pour lui : parce qu'il est lui-même ici-bas de Dieu et pour Dieu ! Voilà pourquoi tout en ce monde doit travailler à son Éducation, tout doit concourir à l'élever, tout doit faire ou favoriser cette grande œuvre.

Au reste, la belle terminologie, qui est le fond même du langage adopté par le genre humain sur l'Éducation, suffit à montrer que ce n'est pas là une haute et vaine théorie, une magnifique spéculation sans réalité possible.

Ici, en effet, le simple énoncé des termes porte avec lui-même une lumière de vérité certaine : et, pour atteindre la plus haute évidence, il suffirait de fixer le sens commun et incontestable de chaque expression, et de constater la noblesse, l'élévation et la force pratique des idées générales que révèle le langage de l'humanité sur l'Éducation.

Entrons dans les détails.

Et d'abord l'Éducation ! quelles nobles idées, quelle forte action les étymologies expriment ici? C'est presque tirer du néant; presque créer; c'est au moins tirer du sommeil et de l'engourdissement les facultés endormies ; c'est don-

ner la vie, le mouvement et l'action à l'existence encore imparfaite.

C'est en ce sens que l'Éducation intellectuelle, morale et religieuse est l'œuvre humaine la plus haute qui se puisse faire. C'est la continuation de l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé : la création des âmes.

Et voilà pourquoi aussi c'est l'œuvre de la plus haute autorité.

Dans l'Éducation, Dieu est la source et la raison de l'autorité et du respect, des droits et devoirs essentiels de tous : il est le modèle et l'image de l'œuvre qui est à faire; il en est l'ouvrier le plus puissant et le plus habile.

A quelque point de vue que je me place pour considérer l'œuvre de l'Éducation, elle apparaît à mes yeux comme un des reflets les plus admirables de l'action, de la bonté et de la sagesse divine.

L'Éducation accepte le fond, la matière que la première création lui confie : puis elle se charge de la former; elle y imprime la beauté, l'élévation, la politesse, la grandeur : c'est comme une inspiration de vie, de force, de grâce et de lumière.

Lorsque l'immortel archevêque de Cambrai se chargea de l'*Éducation* du duc de Bourgogne, il s'appliqua, dit son historien, et parvint, autant qu'il se pouvait, à former, à réaliser dans son royal élève le beau idéal de la vertu, comme les artistes de l'antiquité cherchaient à imprimer à leurs ouvrages cette beauté suprême qui donne aux formes humaines une expression surnaturelle et céleste. Aussi a-t-on dit que le duc de Bourgogne fut une des plus nobles créations de la sagesse et du génie.

C'est aux Romains, c'est à leur langue si majestueuse et si forte, que nous devons ce mot d'un sens si grave, d'une expression si énergique.

Les Français ont enrichi le langage et exprimé l'action

même de l'Éducation par un terme dont la noblesse et l'éclat le disputent à la majesté et à la force du mot latin. Nous avons dit : Élever la jeunesse. Belle parole ! et, si le sens qui lui est propre semble moins profond et exprime moins fortement l'action, l'autorité créatrice de l'Éducation, il ajoute à cette idée fondamentale la beauté, l'ornement, la grandeur ; et au fond, l'action créatrice de l'Éducation, est-ce autre chose ?

Oui, *Élever* est un beau mot, bien parfaitement français : il a de la dignité, de l'honneur ; il nous va bien, nous l'avons heureusement créé.

Aussi voyez toutes les nobles acceptions qu'il s'est réservées parmi nous ; comme il entoure l'Éducation du cortége naturel des belles idées qui s'y rattachent ! Par la puissance de ce mot, *Élever* l'âme, *Élever* l'esprit, *Élever* les sentiments et les pensées, *Élever* le caractère, sont les idées naturelles, les idées françaises, les devoirs et le but de l'Education.

Le mérite de notre langue, c'est d'avoir promptement compris tout cela, et de s'y être dignement prêtée ; et la gloire de l'esprit français, c'est de l'avoir instinctivement adopté, trouvant que ce langage lui convenait, et qu'une Éducation, exprimée et faite de cette façon, devait être à sa hauteur.

L'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas eu la même inspiration et nous l'envient ; car c'est là une de ces expressions qui honorent une nation ; et, appliquée à l'Éducation, elle suffit, seule, pour montrer tout ce qu'un mot a quelquefois de fécondité et de puissance, et combien il peut soulever, sur son passage, de sens nobles et utiles qui, sans lui, fussent demeurés obscurs et inaperçus. C'est là un de ces mots qui non-seulement enrichissent la langue d'un peuple, mais enrichissent et fortifient ses mœurs et élèvent une idée à sa plus haute puissance.

Et, quand cette idée est l'Éducation même de la jeunesse, quand cette langue a donné d'ailleurs au monde le *Génie* et le *Caractère*, deux mots encore si français, et qui se sont trouvés, pour la première fois, avec la beauté du sens absolu, dans notre dictionnaire national, n'est-ce pas assez pour me justifier si je me permets de dire que notre langue possède, dans sa généreuse énergie, de ces mots heureux et inspirés de haut, qui seront à jamais la fortune de la France?

L'Éducation donc forme, élève, crée en quelque sorte; et c'est pour y parvenir qu'elle CULTIVE et qu'elle EXERCE, qu'elle *agit* et *fait agir;* voilà pourquoi, en même temps qu'elle est l'œuvre d'une haute autorité, elle réclame de celui qu'elle élève la coopération d'une docilité respectueuse.

Elle *cultive* par les soins physiques, par l'enseignement intellectuel, par la discipline morale, par les leçons religieuses.

Comme un jardinier intelligent, elle place la plante qui lui est confiée dans une bonne terre ; elle l'arrose d'une eau pure, l'entoure d'un ferment généreux, et la nourrit ainsi des sucs qui y secondent le travail intérieur de la nature, favorisent une végétation active, et la font grandir pour donner, au temps convenable, des fleurs et des fruits.

L'Éducation *cultive* donc, et c'est spécialement le travail de l'instituteur.

Mais ce n'est pas tout : l'Éducation *exerce* et *fait agir*, elle exige le concours actif, le concours docile, l'exercice personnel, spontané, généreux de l'élève.

Comme le maître d'un jeune et noble coursier le fait voler dans l'espace, gravir des collines, traîner des fardeaux, lutter contre la fatigue, et lui donne ainsi toute la souplesse et toute la vigueur dont il est capable, de même l'instituteur, en proposant à son élève certaines études, certains efforts, certains exercices, en l'y excitant avec énergie, en l'y dirigeant avec sagesse, le fait, comme il convient, travailler et

concourir efficacement lui-même à sa propre Éducation.

J'ai dit : *comme il convient*. J'aurais pu dire : comme il est nécessaire ; car tel est le dessein de Dieu et la loi de sa Providence : cet enfant est un être moral, doué de liberté et capable d'action, il faut qu'il travaille à se développer, à s'ennoblir, à s'élever lui-même : autrement son Éducation ne s'accomplit pas.

La loi du travail est la grande loi de l'Éducation humaine. Nul n'est fait ici-bas pour ne rien faire. Toute créature intelligente et libre est essentiellement destinée à l'action. L'activité nourrit, exerce, fait la force et la vie. L'oisiveté, le *far niente*, c'est l'anéantissement, c'est la mort.

Aussi, je ne crains pas de l'affirmer, le talent principal de l'instituteur consiste à faire entrer courageusement son élève dans la voie du travail et de l'application personnelle : *travail* ou *exercice du corps*, qui donne de la vigueur à ses membres ; *travail de l'esprit*, qui forme en lui le jugement, le goût, le raisonnement, la mémoire, l'imagination ; *travail du cœur*, *de la volonté*, *de la conscience*, qui forme le caractère, fait naître les penchants honnêtes, les habitudes vertueuses.

Œuvre du maître et travail de l'élève, l'Éducation est donc tout à la fois culture et exercice, enseignement et étude : le maître cultive, instruit, travaille au dehors, mais il faut essentiellement qu'il y ait *exercice*, *application*, *travail* au dedans. Il est indispensable de le bien comprendre.

Dans l'Éducation, ce que fait l'instituteur par lui-même est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout. Quiconque n'a pas entendu cela n'a rien compris à l'œuvre de l'Éducation humaine.

L'Éducation, de quelque côté qu'on la considère, est donc essentiellement une *action* et une action créatrice : l'instituteur et l'élève y ont tous deux essentiellement part : l'instituteur avec autorité et dévoûment, l'élève avec docilité et res-

pect. Au premier appartient cette action puissante et féconde sur l'enfant, cette autorité réelle qui lui donne le droit et qui lui impose le devoir d'agir en maître. Dans l'éducation comme ailleurs, sans autorité réelle, point d'action légitime.

Mais cette action est une action toute bienfaisante ; car l'Éducation est un service essentiellement paternel : ce maître remplace et représente un père ; donc, dans l'instituteur, dévoûment qui soit l'inspiration et le courage de son action ; bonté, affection, tendresse, qui soient le fond et l'âme de son dévoûment ; et, dans l'élève, docilité profonde, courageux efforts, respect reconnaissant et inviolable pour une action qui est un bienfait, pour une autorité que le dévoûment et l'affection inspirent.

J'ai nommé Dieu, le père, la mère, l'instituteur, l'enfant : je dois nommer encore le *condisciple*.

Le condisciple ! c'est-à-dire la société qui commence : la vie sociale, ses devoirs et ses droits ; la noble émulation, la puissance de l'exemple ; le partage des joies et des douleurs, des travaux et des succès ; la naïve amitié, l'appui, le secours mutuel, la fraternité même ; car le condisciple, c'est un frère quand l'Éducation est ce qu'elle doit être, la famille.

Avec le condisciple se rencontrent aussi les froissements réciproques, et par suite l'utile enseignement du support mutuel et de la patience, la vraie et sage égalité, le respect d'autrui, choses si précieuses ! Non, il n'y a pas, ou, du moins, il y a bien peu d'Éducation sans condisciple !

Telles sont les premières idées ; tels sont les droits et les devoirs d'un ordre supérieur que révèlent ces premiers mots :

CULTIVER, EXERCER.

On commence à découvrir pourquoi nous avons dit que l'Éducation est avant tout une œuvre d'autorité et de respect.

CHAPITRE II

L'Éducation est une œuvre de développement et de progrès.

L'Éducation est donc essentiellement active ; mais elle n'agit et ne fait agir, elle n'exerce, elle ne cultive que pour DÉVELOPPER.

J'insisterai sur ce point : il n'a pas été nié en théorie, mais il est chaque jour étrangement méconnu dans la pratique.

L'Éducation consiste essentiellement dans le *développement* des facultés humaines.

Si les soins du maître et les efforts de l'élève n'aboutissaient pas à *développer*, à étendre, à élever, à affermir les facultés ; s'ils se bornaient, par exemple, à pourvoir l'esprit de certaines connaissances, et, si je l'ose dire, à les y emmagasiner, sans ajouter à son étendue, à sa force et à son activité naturelle, l'Éducation ne serait pas faite ; il n'y aurait là que de l'*instruction*. Je n'y reconnaîtrais plus cette grande et belle œuvre créatrice qui se nomme l'Éducation : *educere*. L'enfant pourrait à toute force être *instruit*, il ne serait pas *élevé !* L'Éducation même de l'esprit serait en défaut.

Il n'y aurait là tout au plus qu'une instruction vulgaire et en quelque sorte passive, telle qu'un être faible et incomplet peut la recevoir.

Qu'on ne s'y trompe pas : il faut nécessairement que, sous la forte et heureuse influence de l'Éducation, toutes les facultés de l'enfant se dénouent, se développent à la fois et prennent l'essor, l'action, l'étendue, en un mot, la vie qui leur est propre. C'est alors seulement qu'on peut espérer de

cette jeune créature la maturité au temps convenable, et un jour, peut-être, les fruits d'un développement glorieux.

Le langage et la nature des choses sont d'ailleurs ici d'accord : *une heureuse Éducation* et *un heureux développement*, dans un jeune homme, sont des expressions synonymes : tant il est vrai que l'Éducation consiste essentiellement à développer les facultés ! tant il est vrai que tout doit y tendre au développement, au progrès physique, intellectuel, moral et religieux de l'enfant ! autrement il n'y a pas d'Éducation.

Par cela même que l'Éducation est un *développement*, elle est essentiellement *progressive ;* mais sa marche, ses progrès, doivent être sagement compris et prudemment ménagés.

L'Éducation, à bien dire, c'est le développement de la nature elle-même en tout ce qu'elle a de bon : aussi, selon la simple et profonde parole de Fénelon, *elle doit suivre la nature et l'aider :* sa marche ne doit jamais être violente ni ses progrès précipités.

Voilà pourquoi l'Éducation, telle que la sagesse des peuples et l'expérience des siècles l'ont conçue et instituée, veille sur l'homme et s'applique constamment à le former, à le développer, à l'élever pendant les vingt premières années de sa vie environ ; comme la nature elle-même y travaille en silence pendant à peu près le même espace de temps.

Ce n'est pas qu'à vingt ans l'Éducation, non plus que la nature, aient entièrement achevé leur œuvre : non, l'homme intelligent et moral pendant tout le cours de sa vie acquiert, se forme *et s'élève* toujours jusqu'à cet âge, même avancé, où tout changement pour lui semble n'être plus un progrès, mais un déclin.

L'Éducation ne doit donc rien avoir de borné ni de restreint : elle embrasse l'homme tout entier et le suit jusqu'au bout de sa carrière. La perfection, voilà le véritable but qu'elle se propose : et elle ne doit jamais avoir la prétention

d'y être parvenue. Elle essaie de donner aux facultés humaines toute la culture, tout le développement dont elles sont susceptibles : elle s'efforce de rendre l'homme aussi parfait que possible pour le monde présent et pour le monde futur ; mais, afin d'y parvenir, elle y travaille constamment jusqu'à la fin.

Toutefois, il faut le redire, ce qu'on entend d'ordinaire par *Éducation* est communément achevé à vingt ans : à cet âge l'homme physique a acquis toute sa croissance. Il peut encore se *fortifier :* il n'a guère plus à se *développer*, à *grandir ;* et l'homme intellectuel et moral, dont le développement ne s'arrête pas si vite, commence alors à jouir de ses facultés dans la puissance de leur action et dans la force de leur intégrité naturelle : il peut les appliquer à tout. Mais, pour élever l'homme jusque-là, l'Éducation suit et doit suivre, comme nous l'avons dit, la marche de la nature, et non la prévenir. Celle-ci montre d'abord l'enfant faible, débile, sans parole et sans voix : *infans !* Malgré la sublimité de son être, malgré la grandeur de ses destinées, quoi de plus misérable qu'un enfant à sa naissance ? Mais la nature est patiente : elle le fait passer successivement par tous les degrés de l'âge : elle fortifie peu à peu toutes ses faiblesses ; et, avec le temps, elle lui fait atteindre toute sa *croissance*, tout son *développement*, et enfin toute sa *force*.

Ainsi doit procéder l'Éducation intellectuelle et morale de l'homme, avec la même constance, avec la même douceur : elle suit la nature pas à pas ; et, comme elle, fait passer l'homme par des degrés divers où elle accommode ses enseignements et ses leçons, sa culture et ses exercices, au progrès de l'âge, aux forces de l'enfant et à son développement naturel.

Elle débute dès sa naissance. L'apaisement de ses premiers cris, une patiente résistance à ses premiers caprices, voilà le commencement de son Éducation. Depuis la première ca-

resse donnée à cet enfant par sa mère, depuis la première parole qu'elle dépose avec un baiser sur ses lèvres, depuis la première pensée que le son de sa voix, la tendresse et la lumière de son regard, l'inspiration et le souffle de son âme, vont éveiller au fond de cette intelligence, jusqu'à la dernière leçon donnée par un père ou par un instituteur digne de ce nom à ce jeune homme, au moment de son entrée dans le monde : tout ce qui se dit, tout ce qui se fait, tout ce qui se commande, tout ce qui se défend, sous le toit paternel comme au collége, doit se dire et se faire, se commander ou se défendre, dans le but de *cultiver*, d'*exercer*, de *développer* en lui les dons de la nature ; dans l'espérance d'élever ses facultés à la force de leur *intégrité naturelle*, et de les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action.

Mais tous ces enseignements si multipliés, si variés, toutes ces leçons si importantes, doivent être habilement proportionnés à l'état, aux forces, à l'intelligence et au cœur même de l'enfant.

C'est pour cela que cette Éducation, dont la marche doit être essentiellement graduée et successive, a été partagée en trois périodes diverses d'après les progrès de l'âge et le développement naturel des facultés humaines. Il y a donc :

1° L'*Éducation maternelle*, qui veille plus particulièrement sur l'homme depuis sa naissance jusqu'à l'âge de sept ou huit ans ;

2° L'*Éducation primaire*, qui le suit depuis sept ou huit ans jusqu'à dix ou douze ;

3° L'*Éducation secondaire*, qui s'étend depuis dix ou douze jusqu'à dix-huit ou vingt.

Mais ici il y a deux observations bien importantes à faire.

L'ouvrage de l'Éducation ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature ; malheureusement il s'en faut bien que les âmes croissent et se développent toujours comme le corps : l'enfant n'est jamais un moment sans croî-

tre, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge et la taille de l'homme parfait : mais que de causes déplorables interrompent souvent et troublent les progrès de l'Éducation intellectuelle et morale ! que d'hommes sont condamnés par une Éducation fausse ou corrompue à vieillir dans une longue et triste enfance !

En revanche cependant, il est juste de dire que, si l'enfant croît et grandit sans interruption jusqu'à sa vingtième année, là le développement physique s'achève et s'arrête, tandis que l'homme intellectuel et moral, qui se forme quelquefois avec plus d'irrégularité et de lenteur, va croissant et se perfectionnant toujours jusqu'aux dernières limites de la vie, s'il en a la forte et courageuse volonté.

Après l'Éducation secondaire, bien ou mal faite, vient cette *Éducation dernière* et sans terme, où, heureusement pour l'homme, il peut, quoique au prix de grands efforts, réparer les défauts et les vices mêmes d'une Éducation troublée et interrompue dans son cours.

Après les écoles classiques, il y a encore la grande école de la vie, où les hommes, le temps et les choses, les passions, les intérêts et les affaires, et les épreuves de toute nature, lui réservent dans leurs courants contraires des enseignements et une Éducation tardive sans doute, mais profondément utile.

C'est ce que je nommerais volontiers *la grande et dernière Institution de l'homme ;* ou bien encore l'*Éducation sociale*, parce qu'elle se fait dans la société et par la société elle-même.

Elle commence pour un jeune homme à son entrée dans le monde, et les progrès en sont heureusement sans fin.

Je la crois nécessaire à tous : sans cette dernière et forte Éducation, toutes celles qui ont précédé ne sont pas à l'épreuve : c'est elle seule qui donne une trempe décisive au caractère, à l'esprit, à l'âme tout entière ; elle seule qui déter-

mine la force réelle de résistance et aussi la force conquérante d'une nature quelconque : comme le dit simplement et admirablement l'Écriture : *Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ?* et qu'en pourra-t-on attendre ? Destina-t-on jamais à devenir le grand mât d'un navire l'arbre qui n'a jamais été battu des vents, et dont le tronc n'a pas été durci au sein des orages ?

Mais, il le faut bien reconnaître aussi, cette Éducation n'est presque jamais profitable qu'à ceux qui ont été fortement préparés par les Éducations précédentes : elle suppose, en effet, des facultés déjà formées, un discernement acquis, un cœur ferme, une conscience éclairée, un esprit et un caractère capables de résistance.

Alors cette grande Éducation, donnée par l'humanité elle-même, ne fait que couronner l'intelligence d'une sagesse plus élevée, le caractère d'une force plus énergique, la conscience de lumières plus certaines.

Alors l'innocence, sans laisser flétrir sa candeur, s'élève plus haut encore et s'ennoblit elle-même en devenant la vertu : la vertu, *virtus !* cette grande chose ; la vertu, c'est-à-dire le combat, la résistance glorieuse, la victoire sur soi-même et sur les autres, le triomphe sur les passions abattues !

Dans cette grande lutte, les plus faibles, si une solide Éducation leur a donné de bonnes racines, sont encore fermes, tout au moins comme le roseau qui croît et se nourrit du torrent qui l'agite. Les forts y deviennent héroïques. Il y a je ne sais quoi de plus grand, de plus noble, de plus mâle, de plus vigoureux, qui ne se trouve bien que parmi les tempêtes ; le chêne se fortifie toujours mieux au sommet des montagnes et au milieu de l'assaut des vents contraires.

Voilà le vrai progrès intellectuel et moral de l'homme, la vraie perfectibilité indéfinie de l'humanité, révélée à tous par

la religion. Toute autre pensée, tout autre langage, est une déception.

Je dis : *révélée à tous par la religion :* en effet, dans le christianisme, pauvre ou riche, roi ou paysan, tous peuvent, tous doivent tendre et arriver, chacun selon la mesure de la grâce divine et selon la force de ses facultés naturelles, à la sagesse, à la vertu et à la sainteté même qui en est le couronnement. Telle est la noble vocation de tous les disciples de l'Évangile : quelles que soient leur condition et leur humble fortune, ils peuvent, ils doivent *s'élever* jusque-là.

CHAPITRE III

L'Éducation est une œuvre de force.

L'Éducation est une œuvre de force : je me sers à dessein de cette expression. En effet, je ne sais si, parmi les œuvres humaines, il en est une qui demande plus de force, plus de courage, plus de patience, plus d'énergie en celui qui se dévoue à l'accomplir. C'est ce que je démontrerai plus particulièrement, lorsque je traiterai de l'instituteur et de son dévoûment.

Sous un autre point de vue, l'Éducation est encore une œuvre de force, en ce sens qu'elle a surtout pour but de fortifier celui qu'elle élève : elle doit fortifier son esprit, son cœur, sa volonté, sa conscience, son caractère ; fortifier en même temps son corps et ses facultés physiques.

On le comprend : *développer sans fortifier* et mûrir ne serait qu'une éducation vaine et sans vigueur, une œuvre trompeuse, sans consistance, sans fruit et sans vertu.

Développer sans fortifier, c'est le plus souvent anéantir. Et

cependant, quoi de plus commun ? Je ne sais, en vérité, si en fait d'Éducation, il y a un péril plus fréquent, un vice plus universel.

N'est-ce pas le péril de toutes ces études si multipliées et par là même si superficielles, à l'aide desquelles aujourd'hui tant d'Éducations imprudentes cherchent à donner aux enfants un développement exagéré, dont ils ne sont capables qu'aux dépens de l'intégrité naturelle et de la force de leurs facultés : *petits prodiges à quinze ans et vrais sots toute leur vie*, écrivait autrefois madame de Sévigné [1] ?

N'est-ce pas le défaut profond de toutes ces Éducations violemment prématurées, de toutes ces Éducations de *serre chaude*, qu'on me permette ce mot, qui ne sont bonnes qu'à faire périr le fruit dans sa fleur ?

Et quand même, comme cela s'est vu quelquefois, quand même par des moyens factices, par une chaleur forcée, par une greffe violente, vous feriez porter à ce jeune arbuste des fruits nombreux ; si les sucs nourriciers de la terre, si la rosée du ciel, si les rayons du soleil, n'ont pas pénétré, fortifié le tronc, les racines et les rameaux de l'arbuste pour y faire croître et mûrir les fruits, il pourra bien paraître un jour chargé, accablé même de ces fruits ; mais il les portera mal : ce seront des fruits hâtifs, sans saveur et sans honneur. On y trouvera ce je ne sais quoi de vide et de fade qui trahit une culture peu naturelle et déplaît au goût.

Mais n'est-ce pas surtout le vice déplorable de tant d'Éducations fausses, de tant d'Éducations menteuses, qui ont l'air de se faire et ne se font point ? Tout paraît y tendre au progrès, au développement, et rien, absolument rien, ne s'y fait pour former, pour élever, pour fortifier en développant !

[1] Le mot par lequel M. de Talleyrand flétrissait autrefois ces Éducations manquées paraîtra peut-être moins grave et moins sévère ; au fond, cependant, il cache un sens profond sous sa forme épigrammatique : *Oui*, disait-il, *ce sera toute sa vie un enfant de grande espérance.*

Combien de jeunes gens parmi nous achèvent leurs études sans que leur Éducation morale et religieuse ait été commencée ! combien même ont achevé leurs classes sans avoir réellement commencé leurs études ! J'étonne ici peut-être ; et cependant ce que je dis est fort simple : *faire ses classes* et *faire ses études* sont parmi nous deux choses parfaitement distinctes. Combien de jeunes gens, après avoir fait toutes leurs classes, après avoir essuyé la poussière de tous les bancs, après avoir traversé péniblement, d'année en année, ces salles classiques, sur la porte desquelles on lit : *Troisième*, *Quatrième*, *Seconde*, *Cinquième* ou *Sixième*, sortent de rhétorique sans avoir même appris les éléments les plus vulgaires de ce triste latin, de ce triste grec, sur lesquels on les a condamnés à pâlir les dix plus belles années de leur vie [1] ! A Paris, on le sait, ce n'est guère moins de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sur cent.

Pauvres jeunes gens ! instruits dans l'ignorance ! comme le disait autrefois un grand poëte, et condamnés souvent, malgré la richesse et la force de leur nature, condamnés, par une éducation menteuse et barbare, à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables, comme ces plantes malheureuses que le défaut d'air et de liberté, que l'absence d'une culture intelligente condamnent à vieillir avant le temps et à mourir tristement étiolées.

[1] Un de ces étranges écoliers exprimait à son père, d'une façon vraiment singulière, la joie qu'il éprouvait d'avoir enfin *fait et fini ses classes*. Le pauvre garçon avait effectivement fait toutes ses classes sans en manquer une seule, depuis la huitième jusqu'à la rhétorique : il avait même fait deux fois sa sixième. Malheureusement il n'avait pas songé à faire autre chose ; et personne ne lui avait inspiré l'idée et le courage de faire en même temps ses études. En entrant au collége, il y avait apporté un pupitre que son père lui avait donné. Le malheureux pupitre l'avait fidèlement accompagné de classe en classe et d'année en année : dépositaire de ses papiers et de ses livres, c'était pour lui un compagnon, un appui inséparable, et il s'était naturellement accoutumé à le regarder comme le représentant de ses études et même de ses progrès : effectivement ils avançaient ensemble, et si bien, qu'en sortant de rhétorique pour entrer en philosophie, le jeune homme, ravi de tant de succès, écrivit à son père : « Mon cher papa, je viens te donner une bien bonne nouvelle : *c'est que voilà enfin mon pupitre en philosophie.* »

Et cependant les années marchent, le pauvre enfant croît en âge, son âme croît aussi : mais elle ne s'élève, elle ne se fortifie point [1]. Son développement intellectuel, moral et religieux, est nul ou dépravé. Non, je ne sais rien qui soit digne d'une compassion plus profonde que ces jeunes infortunés ! et que serait-ce, s'ils étaient presque toute la jeunesse d'une grande nation !

Heureux du moins ceux qui, instruits de la sorte, trouvent dans les ressources d'une forte nature ou dans le grand mouvement de l'Éducation sociale des secours inespérés pour un développement plus tardif ! Mais, je l'ai dit, cela est fort rare ; et il y a là pour la famille, pour la patrie, pour l'humanité tout entière, de profonds et irréparables malheurs.

CHAPITRE IV

L'Éducation est une œuvre de politesse.

Développer et fortifier les facultés de l'enfant, telle est donc la première loi de l'Éducation.

Cependant ce n'est pas encore l'œuvre tout entière. Si l'Éducation *cultive* et *exerce*, ce n'est pas seulement pour *développer* et *fortifier*, c'est aussi pour *polir*.

L'Éducation n'est pas seulement pour l'homme un besoin impérieux, une condition d'existence : c'est un noble, c'est un aimable ornement : l'Éducation doit adoucir, orner, embellir la nature.

[1] L'Évangile, dans la simplicité et la profondeur de son langage, n'indique-t-il pas la nécessité de ce double progrès pour la nature humaine, lorsqu'il dit de l'Enfant-Dieu : *Puer* CRESCEBAT ET CONFORTABATUR.

L'instituteur doit faire comme l'habile ouvrier qui reçoit de la nature un diamant brut, et qui, sans nuire à sa solidité primitive, lui ajoute ce lustre, cet éclat et ces facettes resplendissantes qui charment, éblouissent les regards, et en font une des parures du monde, un des dons les plus brillants de la nature.

Les facultés humaines sont, en effet, plus ou moins inégales, grossières, brutes, irrégulières ; l'Éducation les *cultive* et les *exerce* pour faire disparaître les rudesses, les aspérités naturelles. L'Éducation doit leur donner tout à la fois un jeu plus facile, des mouvements plus heureux, une action plus douce, une vie plus délicate et plus noble. Elle polit l'esprit ; elle polit le caractère et les mœurs ; elle leur donne quelque chose de doux et de simple, et tout à la fois de gracieux, de brillant ; elle polit la vertu même.

Si l'Éducation développait l'enfant sans le polir, il demeurerait rude et inculte dans son développement encore grossier, dans sa force encore sauvage.

La politesse a toujours été un des plus beaux caractères de l'Éducation française. C'est peut-être son trait le plus distinctif. Le mot Éducation a même dans notre langue ce sens spécial ; et, chez nous, l'on n'est pas bien élevé, si l'on ne possède le *savoir-vivre :* autre mot essentiellement français. En effet, parmi nous, manquer de politesse, c'est ne savoir pas vivre.

La politesse des manières, le sentiment des bienséances, le tact, le goût exquis, ce sont de ces choses qui se pratiquent encore mieux en France qu'elles ne se définissent, et que les nations rivales elles-mêmes sont convenues de nommer la *politesse française :* noble apanage du caractère national, glorieuse distinction dont il faut nous féliciter, s'il est vrai qu'aujourd'hui encore, au milieu du naufrage de tant de sérieuses et antiques vertus, nous avons du moins sauvé la politesse. Il ne faut pas croire que ce soit là une va-

nité de l'Education ou du caractère : la politesse se lie profondément à des vertus utiles, à des vertus sociales, dont une nation peut être justement fière et heureuse.

Mais je veux que l'on entende bien que la *politesse* dont je parle n'est pas celle dont on fait ordinairement l'exclusif apanage des hautes classes de la société : ce que je dis ici s'applique à l'Éducation de la généralité des hommes. Je ne prétends pas, sans doute, que l'Éducation donne à tous de *grandes manières*, qui pourraient n'être quelquefois que l'élégance de la corruption; mais je crois qu'elle doit polir le cœur de l'humble paysan et du pauvre travailleur, aussi bien que celui du riche et du plus parfait gentilhomme; qu'elle doit imprimer à toute sa personne, à sa parole, à son regard, ces habitudes honnêtes et dignes qui commandent l'estime. L'Éducation chrétienne a donné en ce genre de merveilleux exemples, jusque chez des peuples qu'on croit à peine civilisés.

J'en ai fait des expériences dont le souvenir et l'image rappelés à mon esprit attendrissent encore mon cœur. J'ai vu, dans les lieux les plus agrestes de la nature et au sommet des Alpes les plus reculées, des montagnards en qui j'ai remarqué une dignité plus haute et une plus douce politesse que chez les habitants des villes. Ces braves gens montraient tout à la fois une aisance et une réserve pleines de charmes, sans hardiesse déplacée, sans pénible embarras; ils étaient vrais, simples, bons, respectueux, obligeants, serviables.

Il y a, dit Fénelon, une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu. Cela est juste : dans ces montagnes, j'ai rencontré cette vraie, cette bonne, cette merveilleuse simplicité, qui fait, dit encore Fénelon, la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne connaît pas toujours.

C'est que la vraie, la parfaite politesse, n'est pas une vaine

grâce, extérieure et trompeuse. C'est le reflet d'une âme meilleure. Un villageois d'un air grossier, ou si vous le voulez, ridicule avec ses compliments importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est au fond plus poli qu'un élégant mondain qui, sous des formes accomplies cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses.

Donnez, tant que vous voudrez, à votre élève des manières élégantes ; de la vivacité, des tours plaisants dans la conversation, de la facilité pour parler et saluer *avec grâce*, et tout ce qu'on nomme gentillesse mondaine, vous ne lui aurez pas donné la vraie politesse.

Cet enfant sera peut-être même si parfaitement poli, que le moindre défaut de politesse dans les autres lui paraîtra un monstre. La plupart des gens lui sembleront fades, ridicules et ennuyeux. Il sera souvent moqueur, dégoûté, dédaigneux de la meilleure grâce du monde; et le monde, en conséquence, jugera que cet enfant a tous les charmes de la plus exquise politesse. Fénelon, qui fut l'homme peut-être le plus poli du siècle de Louis XIV, en a jugé bien autrement :

« Rien n'est estimable, dit-il, que le bon sens et la vertu : « l'un et l'autre font regarder le dégoût, non comme une délica- « tesse louable, mais comme la faiblesse d'un esprit malade.

« L'esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au- « dessus d'elle, dans le besoin, pour aller à des choses plus « solides, *est infiniment supérieur aux esprits délicats et sur- « montés par leur dégoût* [1]. »

Ainsi donc, pour tous, pour l'ouvrier des villes, pour le paysan des campagnes, comme pour les enfants de la bourgeoisie et ceux des plus hautes classes, l'Éducation doit polir

[1] Fénelon allait jusqu'à dire : « Lorsqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, « et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule « bonne délicatesse, consiste à se rendre grossiers avec les gens qui le sont. »

en développant et fortifiant, à des degrés divers, bien entendu; mais la dignité et la politesse convenables n'y peuvent manquer, sans que l'Éducation soit en défaut.

Sans doute il est à regretter que depuis quelque temps la rudesse et la vulgarité commencent à s'introduire chez nous dans la plus haute Éducation elle-même, et que l'impolitesse et la grossièreté collégiennes tendent à devenir proverbiales. Il en est une raison profonde que je viens d'indiquer et que je traiterai bientôt longuement. Quand le respect manque au fond des âmes, la politesse doit manquer au dehors ; et le respect manque toujours quand l'autorité s'affaiblit : l'autorité, cette grande et sainte chose, *devant laquelle l'esprit s'incline sans que le cœur s'abaisse* [1] !

Et combien peu d'Éducations s'accomplissent aujourd'hui sous la loi de l'autorité et du respect ! l'autorité douce et forte, c'est-à-dire paternelle ; le respect inviolable, c'est-à-dire religieux et filial !

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que développer sans polir, ce n'est pas *élever ;* et qu'aussi le développement des facultés doit être le fruit sérieux d'une Éducation sans mollesse. Les Éducations mondaines ne font pas cette œuvre : on n'en recueille le plus souvent que les goûts et les habitudes d'une élégance frivole, qui cache tout au plus, sous des formes et des dehors plus ou moins agréables, une grossièreté réelle de mœurs, une mollesse violente au besoin, un esprit vraiment inculte, et un caractère dont l'orgueil insociable se trahit tôt ou tard. Il faut que l'Éducation soit mâle, sérieuse et sincère ; sans dureté, mais aussi sans faiblesse : une certaine austérité douce et grave lui convient bien et la fortifie.

C'est là le vœu de la nature ; c'est le besoin de la société ; c'est la richesse de l'enfant ; c'est l'ornement de sa vertu ; c'est le devoir impérieux de son instituteur.

[1] M. Guizot.

CHAPITRE V

Des diverses formes de l'Éducation humaine.

L'Education, qui a pour but général de former l'homme, est une œuvre immense, essentiellement variée en ses formes, en ses moyens, en ses progrès, en ses époques. Dans l'unité simple et profonde qui la constitue, elle subit des conditions de temps, de lieu, de méthode. Elle prend différents caractères, selon les divers âges, selon les diverses natures, selon les divers besoins et les divers états ; en un mot, selon les différents rapports sous lesquels celui qu'elle doit former se présente à elle.

Ces rapports sont très-nombreux. Aussi le mot *Éducation* a-t-il parmi nous des acceptions très-variées, dont il importe de bien définir le sens.

Je dois descendre ici dans les détails techniques, et donner des notions précises dont l'utilité n'échappera pas aux lecteurs réfléchis.

Il a été écrit sur tout cela, par des hommes de génie, quelques fragments admirables, ou même d'amples traités par des écrivains de médiocre valeur ; mais les définitions exactes, les idées primordiales, ont singulièrement besoin d'être rappelées et mises en lumière.

Je me bornerai en ce moment à fixer, d'après le sens commun du langage vulgaire, la valeur de ces diverses dénominations.

Cette simple étude peut offrir un grand intérêt. Rien n'est d'ailleurs plus nécessaire au parfait éclaircissement des grandes questions qui nous occupent.

L'Éducation est tout à la fois *un art et une science* : on dit dans ce double sens : *C'est un beau traité d'Éducation ; c'est un grand système d'Éducation ; c'est une maxime fondamentale de toute bonne Éducation.*

L'Éducation est surtout une *action*, nous l'avons vu. On dit en ce sens : *Se dévouer à l'œuvre de l'Éducation ; travailler à l'Éducation de la jeunesse.* L'Éducation signifie aussi le résultat de cette *action.* L'*action*, c'est l'Éducation donnée : le *résultat*, c'est l'Éducation reçue : si je puis le dire ainsi, ce qu'on est devenu par elle.

On dit en ce sens : *Bonne et mauvaise Éducation*, — *Éducation soignée*, *Éducation négligée*, *Éducation sérieuse*, *Éducation frivole.*

L'Éducation se dit aussi de l'esprit qui règne en général dans l'Éducation des enfants chez un peuple. On dit dans ce sens : l'*Éducation française*, l'*Éducation allemande*, l'*Éducation anglaise.* On dit : L'*Éducation nationale*, chez tel peuple, est une *Éducation industrielle* et *marchande ;* chez tel autre, c'est une *Éducation* toute *militaire.*

Toute Éducation doit employer, pour accomplir son œuvre, quatre grands *moyens :* l'INSTRUCTION, la DISCIPLINE, la RELIGION, les SOINS HYGIÉNIQUES : de là comme quatre sortes d'Educations diverses, mais simultanées, qui ont été naturellement appelées : l'*Éducation physique*, l'*Éducation intellectuelle*, l'*Éducation disciplinaire*, l'*Éducation religieuse.*

On le voit, les moyens d'Éducation ont une telle importance par eux-mêmes, et chacun d'eux produit dans l'œuvre totale des résultats partiels si considérables, que l'Éducation leur a laissé prendre son nom.

J'adopte ce langage, en insistant toutefois sur cette observation essentielle : qu'il faut bien se garder de confondre jamais le but avec le moyen, par exemple l'*instruction* avec l'*Éducation intellectuelle*, ou même l'enseignement de la religion

avec l'Éducation religieuse. L'un peut servir à l'autre : mais l'un n'est pas l'autre; et l'expérience ne prouve que trop, par exemple, qu'il peut y avoir un emmagasinement de connaissances qui ne constitue pas plus l'Éducation intellectuelle que la casuistique la plus savante ne constitue l'Éducation religieuse.

L'Éducation, de plus, comme je l'ai dit, accompagne l'homme pendant les vingt premières années de sa vie.

Pendant ce temps, l'homme subit, par la marche successive de la nature, diverses phases de développement physique, intellectuel et moral : l'Éducation doit les suivre.

Il s'ensuit que, quant au simple progrès de l'âge, elle se partage naturellement en trois périodes, ou en trois sortes d'Éducations progressives que j'ai déjà nommées :

1° L'Éducation *maternelle;*

2° L'Éducation *primaire ;*

3° L'Éducation *secondaire.*

Ces trois degrés, qui sont dans la nature, doivent essentiellement se retrouver en toute *Éducation*, quelles que soient les formes que l'*instruction* ait à subir pour préparer plus ou moins promptement ceux qu'elle élève à une profession quelconque, ou pour s'accommoder plus ou moins convenablement aux exigences des positions sociales.

Lorsque nous parlerons plus particulièrement de l'Éducation maternelle, de l'Éducation primaire, de l'Éducation secondaire, nous nous appliquerons surtout à indiquer comment l'une doit préparer à l'autre ; comment le progrès de l'une à l'autre, de l'une par l'autre, doit se préparer et s'accomplir.

Outre ces conditions de *temps*, l'Éducation doit subir des conditions de *lieu :* elle laissera l'enfant *isolé*, ou elle l'entourera de *ses semblables.*

Elle l'élèvera dans l'intérieur d'un *pensionnat*, ou bien, par une sorte de système mixte, elle l'invitera seulement à venir

du dehors recevoir dans des classes communes l'instruction dont il a besoin.

Je distingue donc l'Éducation *privée*, qui garde l'enfan au sein de la famille, près du foyer domestique, sous les regards d'un père, d'une mère ;

Et l'Éducation *publique*, faite au dehors de la maison paternelle, dans des écoles communes : laquelle peut à son tour être l'*externat* ou le *pensionnat*.

Quant au *but* et au *résultat* qu'elle doit atteindre, l'Éducation se propose sans doute de former, d'élever l'homme en général, mais elle ne doit pas s'en tenir là. Elle doit penser à la destinée spéciale, à la vocation particulière de l'individu qui lui est confié, et le préparer pour telle ou telle profession.

Le *but*, le *résultat général* ou *particulier*, auquel doit tendre l'Éducation, la partage donc encore :

En Éducation *générale* et *essentielle*, qui forme l'*homme*, l'homme avant tout ; quelquefois concurremment, mais indépendamment de son état, de son métier, de sa profession ;

Et en Éducation *spéciale* et *professionnelle*, qui forme l'homme spécial, l'architecte, le militaire, le magistrat, etc., etc.

L'Éducation, on le comprend encore, est plus ou moins développée, selon les destinées et la vocation de l'individu.

Elle doit donc accommoder ses enseignements à la position sociale et providentielle de son élève, au rôle qu'il est appelé à remplir dans la société; et ne pas donner mal à propos la même culture au littérateur et à l'ouvrier, au magistrat et à l'agriculteur.

A ce point de vue, elle est, tour à tour, ce qu'on nomme :

L'*Éducation populaire*, pour les classes *ouvrières* et *agricoles* ;

L'*Education intermédiaire*, industrielle, artistique, commerciale, pour les classes moyennes;

La *haute Éducation littéraire*, pour les classes élevées de la société.

Ces trois genres d'Éducation ont seuls entre eux des différences notables, qui les constituent chacun à part. Les autres distinctions, que nous avons établies, sont plutôt les modifications nécessaires d'une même Éducation que des genres d'Éducation divers : ce sont des degrés ou des formes que toute Éducation, la plus vulgaire comme la plus distinguée, doit successivement recevoir ou parcourir, pour arriver à ce but unique, à ce grand but, qui est d'*élever l'homme*, et d'accomplir en lui, aussi parfaitement que possible, cette œuvre admirable qui se nomme l'*Éducation*.

Quelques exemples, dans lesquels je mettrai ces principes en action, rendront ma pensée plus claire encore :

Donnez-moi l'enfant le plus obscur, destiné, à raison de sa naissance, de ses facultés et de sa vocation, à recevoir une Education vulgaire : eh bien! dans cette Education vulgaire, je dois lui offrir, comme à tout autre, l'*Éducation générale et essentielle :* c'est-à-dire ces enseignements fondamentaux de religion et de morale; ces enseignements primitifs et supérieurs de l'intelligence, du cœur et de la conscience, qui en feront un homme sain et capable, et auxquels il devra sa dignité d'homme intelligent et honnête.

Je dois lui donner de plus l'*Éducation professionnelle;* c'est-à-dire ces leçons spéciales auxquelles il devra l'adresse ou l'habileté dans l'état qu'il aura choisi, et qui en feront un menuisier ou un maçon distingué.

Cette Éducation *vulgaire* devra être tout à la fois une Éducation *physique*, *intellectuelle*, *disciplinaire* et *religieuse*.

Elle devra passer aussi par les trois degrés d'Éducation *maternelle*, *primaire* et *secondaire*.

On me dira peut-être : Mais il ne peut point y avoir pour

lui d'Éducation *secondaire ;* le troisième degré lui manquera nécessairement.—C'est une erreur, une grave erreur. L'Éducation *secondaire* ne doit manquer à personne, et, en traitant spécialement de l'*Éducation populaire*, je le démontrerai.

Il est inutile d'ajouter que, pendant tout ce développement, l'Éducation du jeune ouvrier sera tour à tour *privée* ou *publique :*

Privée, dans les premiers jours de son existence, lorsque rien ne peut remplacer les soins maternels ;

Publique, de bonne heure, par les *salles d'asile*, par les *Écoles chrétiennes.*

Pour l'enfant destiné à une profession industrielle, commerciale, artistique, comme pour le précédent, il y aura toujours :

L'Éducation *essentielle*, qui en fera un *honnête homme*, avec plus de distinction d'esprit, et des connaissances générales plus étendues que le précédent ;

L'Éducation *professionnelle*, qui lui apprendra le dessin et l'architecture, s'il doit être architecte ; les connaissances commerciales, s'il doit être commerçant, etc., etc.

Son Éducation *essentielle* et *professionnelle* devra toujours suivre la marche du temps, et être tour à tour :

L'Éducation *maternelle*, qui, communément, sera *privée* et dans le sein de la famille ;

L'Éducation *primaire*, qui sera publique chez les Frères ou ailleurs ;

Et enfin l'Éducation *secondaire*, qui consistera dans les notions plus complètes d'histoire, de géographie, de littérature française ; dans l'acquisition de quelque langue étrangère ; dans l'application aux arts ou dans l'étude des sciences du commerce et de l'industrie, chez des maîtres expérimentés ou dans des écoles spéciales :

Et toujours l'instruction, la discipline, la religion, les soins hygiéniques, c'est-à-dire l'Éducation *intellectuelle*, *dis-*

ciplinaire, *religieuse* et *physique*, devront concourir à l'accomplissement et à la perfection de cette grande et belle œuvre.

Enfin, s'il s'agit d'un enfant appelé au bienfait de la haute Éducation, il y aura toujours l'*Éducation essentielle*, qui doit former en lui l'homme plus parfait, l'homme d'une humanité supérieure ;

Et l'Éducation *professionnelle*, qui en doit faire un instituteur de la jeunesse, un ministre de la religion, un magistrat, etc.

L'Éducation *secondaire* sera faite pour lui par les *humanités*.

Et ce ne sera qu'après l'Éducation *secondaire* qu'il fera son Éducation *professionnelle*, soit au séminaire, soit aux écoles de droit, de médecine, ou toute autre école d'enseignement spécial.

L'Education doit tenir compte, on vient de le voir, du caractère et de la nature de ceux qu'elle élève ; du temps et des lieux, de la famille et de la profession : elle doit tenir compte aussi du siècle et de l'époque, de l'état général de la société et de la nation au milieu desquelles l'enfant est destiné à vivre ; et, selon ces grands et nouveaux points de vue, l'Éducation doit être *nationale*, *européenne*, *sociale*, dans le sens vrai et honnête de ce mot, et *universelle*.

On le voit, l'Éducation embrasse tout : c'est une œuvre presque sans limites ; ses diverses formes sont presque innombrables ; et cependant c'est une œuvre simple, et elle n'a qu'un but : *élever* l'homme, perfectionner en lui la nature et la dignité humaines, et le mettre en état de servir sa patrie et de fournir ici-bas une carrière utile et honorable dans les diverses conditions de la vie.

Tandis que l'*Éducation essentielle* la plus *commune* donne à l'enfant du peuple une aptitude générale aux fonctions les plus modestes et aux états les plus humbles, qui sont ac-

cessibles à sa condition, à son intelligence et à sa fortune ;

Tandis que l'*Éducation essentielle* la plus *haute* rend ceux qui la reçoivent généralement propres aux charges les plus importantes, aux fonctions les plus élevées du régime social ;

L'Éducation *professionnelle* forme, dans toutes les branches des sciences, de l'industrie, des arts, des métiers même, les hommes spéciaux, avec des connaissances plus approfondies, des vertus plus exercées et une pratique plus ferme.

Diriger toutes ces Éducations diverses sous l'influence d'une pensée supérieure qui les fasse toutes converger avec harmonie vers une même fin : telle est la solution du grand problème de l'Éducation publique.

CHAPITRE VI

Résumé et conclusion du livre premier.

Donc, — car il est temps que nous résumions tout ce livre et ces détails, — former l'homme et le préparer aux diverses fonctions sociales qu'il sera appelé un jour à remplir sur la terre ;

Former l'homme par cette Éducation générale qui serait convenablement nommée l'Éducation humaine par excellence ;

Le former par une Éducation spéciale à la vocation que lui désignent la Providence, sa position sociale, ses talents et ses goûts particuliers ;

Former l'homme, c'est-à-dire cette noble créature, douée d'intelligence, de raison, et d'une volonté libre, faite pour le bien ;

Former l'homme intelligent, l'homme honnête, l'homme avec ses facultés générales et ses qualités individuelles, tel que la société et la religion le demandent ;

L'homme avant tout, intelligence puissante et pure dans un corps vigoureux et sain, *mens sana in corpore sano;*

L'homme de raison, de jugement et de goût ;

L'homme de cœur, l'homme de caractère ;

L'homme d'imagination réglée, d'élocution facile et claire ;

L'homme de volonté ferme et droite, dans le degré de raison, d'imagination, de caractère ou de génie, qui est le cachet de son individualité ;

L'homme de foi éclairée et de conscience affermie ;

L'homme, tel que Dieu l'a créé et que Jésus-Christ l'a régénéré ;

L'homme, tel que la marche providentielle du monde l'a perfectionné ;

L'homme de son siècle et de son pays, dans le sens sage et heureux de ces deux mots,

Le chrétien enfin ; car ce mot résume tout, et nous ne remplirions pas notre haute mission, si nous ne savions former des cœurs chrétiens, et élever jusqu'au christianisme, jusqu'à l'Évangile, ceux que la société nous confie.

Telle est l'œuvre que doit accomplir l'Éducation, et c'est par là qu'elle formera l'homme pour la société, sans danger pour lui ni pour elle, et qu'elle saura produire, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, des hommes complets dans la mesure et l'étendue qui convient à chacun, pour les élever de là jusqu'à la vie éternelle !

Nous le demandons maintenant : avons-nous exagéré quelque chose en disant que l'Éducation est une œuvre divine, et en lui donnant une si haute et si décisive importance pour la dignité et le bonheur des individus, des familles et de la société tout entière ?

Je comprends qu'une telle théorie soit exposée à rencon-

trer plus d'un étonnement et même plus d'un sourire incrédule, dans un siècle qui, jusqu'à ce jour, du moins, n'a guère semblé comprendre la dignité de l'Éducation, et qui trouvera peut-être que ce que nous venons d'en dire est une théorie vaine et une spéculation impossible à réaliser dans la pratique.

Eh bien ! non ; qu'on me permette de dire franchement ici toute ma pensée : non, ce n'est pas là une *théorie vaine ;* — car c'est par cette théorie pratiquée que l'Europe tout entière a été élevée à la plus haute civilisation ; et, si la France, pendant longtemps, a marché, reine de l'Europe civilisée, à la tête des nations modernes, c'est à cette belle et forte Éducation qu'elle dut cette gloire.

Non, ce n'est pas là une théorie vaine, une spéculation impossible à réaliser ! Je dirai volontiers : Honte et malheur aux instituteurs de la jeunesse qui le penseraient ainsi !

Il y a, en effet, et il y aura jusqu'à la fin, dans ce triste monde, une créature digne de la hauteur de cette théorie, et du respect qu'elle professe pour la grandeur de son être ! Et si la pratique en était impossible, il faudrait désespérer de l'humanité, de sa patrie, de sa famille, de soi-même, de Dieu enfin, et de la Providence.

Instituteurs de la jeunesse, qui n'avez peut-être pas encore compris ces choses, gardez-vous de les accueillir avec un frivole et superbe dédain : ignorez-vous donc de qui il est ici question, et quels intérêts vous sont confiés ? C'est le genre humain, c'est l'homme et ses fils ! ce sont les enfants même de Dieu, qui sont remis entre vos mains.

Non, non, ce n'est pas là une spéculation impossible à réaliser ! Tant qu'il y aura sur la terre une créature de cette race dont Dieu a dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, l'Éducation de l'homme sera la plus grande des œuvres, une œuvre providentielle et sacrée, une tâche toute divine, un sacerdoce !

Tant qu'il y aura ici-bas une de ces intelligences que Dieu a faites, capables de connaissance et de sagesse, capables de vérité et de lumière, capables d'imagination et de souvenir, capables de science et de génie, il sera beau, il sera digne, il sera divin de travailler à l'Éducation, à l'élévation intellectuelle d'une si noble créature !

Tant qu'il y aura sur la terre un cœur, une conscience, un caractère, une volonté humaine, il sera beau, il sera digne, il sera divin de les former à l'amour de ce qui est vrai et honnête ; à l'enthousiasme pour ce qui est noble, élevé, généreux ; à la sainte passion de ce qui est grand et sublime !

Oui, tant qu'il y aura sur la terre un fils de l'homme, inspiré par ce souffle divin qui en fait le roi de la création et l'image immortelle du Dieu vivant, il devra être élevé dans la connaissance et l'amour de ses hautes destinées, et pour cela établi par cette grande Éducation, dont la théorie vous étonne, dans l'intégrité, dans la force, dans la plénitude et la puissance de ses incomparables facultés !

Tant qu'il y aura sur la terre un de ceux que Dieu a faits visiblement pour devenir, par la science et par l'amour de toutes les choses naturelles et surnaturelles, le centre de la création et le contemplateur des cieux, il sera beau de lui apprendre par quels efforts, par quelles études, par quelle élévation intellectuelle, morale et religieuse, il doit se rendre supérieur à tout ce que Dieu soumet au regard et aux investigations de son intelligence ; il sera beau de lui apprendre par quelles admirables sciences, — du point imperceptible qu'il occupe sur la terre, — il peut atteindre à tout jusqu'aux extrémités de son empire, étudier les plus sublimes mystères de la nature, mesurer avec certitude l'immensité des cieux, pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre et en découvrir les trésors, tout contempler, depuis la fleur et les herbes des champs qui vivent un jour, et lui révèlent humblement leurs noms, leurs familles, leurs propriétés et leurs vertus

avant de mourir, jusqu'au soleil qui mesure les siècles, et dont il peut suivre de l'œil, dans les espaces immenses du firmament, le chemin que cet astre lui-même parcourt en aveugle !

Tant qu'il y aura un fils de l'homme sur la terre, il sera beau, il sera digne de lui apprendre surtout que c'est par la noble alliance du savoir avec la vertu, des lettres avec la sagesse, de la science avec la foi, des arts avec la religion, qu'il peut faire arriver ses facultés à la plus haute puissance du génie : à cette puissance par laquelle l'âme de l'homme, d'une seule de ses pensées, embrasse l'univers, se place sur ses dernières limites, et, sans pâlir, regarde au delà ; à cette puissance d'une activité presque divine, qui s'élance au plus haut des cieux et redescend avec rapidité jusqu'au fond des abîmes, qui, par le regard puissant de l'histoire, embrasse et domine tous les siècles, contemple et juge le siècle présent qui est la mesure de sa passagère existence, et plonge sans effroi dans les siècles d'un avenir sans bornes !

Et tant qu'il y aura ici-bas une de ces âmes que Dieu a faites si grandes, qu'arrivées même aux dernières bornes du temps, elles ne désespèrent ni d'elles-mêmes, ni du temps, ni du monde qui s'achève et se brise derrière elles, il sera digne, il sera beau, il sera divin de lui apprendre avec quelle foi, avec quelle espérance, elle doit s'élancer magnanime dans l'éternité !

Et, s'il est permis enfin à un évêque de proclamer jusqu'où doit s'élever la hauteur de l'Éducation chrétienne, nous dirons que c'est à elle de révéler même, dès leur jeune âge, à ceux qu'elle élève, comment, déchus des cieux, les Chrétiens peuvent en retrouver la route avec certitude, et en reconquérir laborieusement la gloire. C'est donc à l'Éducation chrétienne à apprendre peu à peu à ses disciples que le monde entier n'est rien, qu'ils doivent savoir mépriser la terre, et que plus ils avanceront dans la vie, plus ils se trouveront mal et à l'étroit dans ces régions inférieures qui les

captivent, et que, s'ils veulent rassasier la soif de bonheur qui est le fond de leur nature et l'immense ardeur de leur âme, c'est au pied des autels de la grâce évangélique qu'ils trouveront des ailes pour s'envoler loin, bien loin, de ce qui n'est pour eux qu'un royaume déshonoré et flétri, jusque dans les régions invisibles, où ils peuvent, avec un droit certain, prétendre à posséder Dieu même et à s'unir à lui dans les splendeurs et les délices de l'éternité.

Que si quelques hommes du siècle présent trouvent encore cette spéculation trop haute, qu'ils me permettent de le leur dire, c'est qu'ils sont trop demeurés les fils de ce dix-huitième siècle, dont la légèreté impie méconnut la dignité humaine au moins autant qu'elle outragea la majesté divine, et dont les théories d'Éducation furent si profondément subversives de tout ordre social et de tout ordre religieux, de toute autorité et de tout respect.

Mais la génération qui s'élève a repoussé loin d'elle les doctrines abjectes et les enseignements de cette philosophie grossière ; et, j'en ai la profonde confiance, elles ne manqueront pas parmi nous, les intelligences généreuses, les âmes élevées, pour lesquelles cette belle théorie ne sera pas vaine, ni cette haute spéculation impossible à réaliser, et qui comprendront, en un mot, ce qu'est UN ENFANT, et quel respect est dû à la dignité de sa nature !

LIVRE DEUXIÈME

DE L'ENFANT ET DU RESPECT QUI EST DU A LA DIGNITÉ DE SA NATURE.

CHAPITRE PREMIER

L'Enfant, ses qualités, ses défauts, ses ressources.

Nous l'avons dit : *cultiver*, *exercer*, *développer*, *fortifier et polir toutes les facultés physiques*, *intellectuelles*, *morales et religieuses*, *qui constituent dans l'enfant*, *la nature et la dignité humaine...*

Telle est l'œuvre de l'Éducation.

Le sujet personnel de l'Éducation, c'est donc l'enfant.

Il importe de l'étudier à fond, et de voir de près ce qu'il a en lui-même de grandeur, ce qu'il offre de ressources, et au nom de quelle noble nature, au nom de quelles facultés supérieures, il réclame les préoccupations les plus hautes et les plus tendres, et tous les soins d'un *respect religieux*.

Si ce livre tombe aux mains de ceux que j'ai eu le bonheur d'élever, ils ne seront point étonnés de mon langage. Sans doute, aux jours de leur Éducation, je leur parlais plus souvent de ma tendresse que de mon respect.

Je ne craignais pas cependant de leur révéler quelquefois à eux-mêmes le secret de mes devoirs les plus délicats envers leurs âmes; j'aimais à leur expliquer le mystère du respect avec lequel les pieux instituteurs de leur jeunesse croyaient devoir les élever. Ces chers enfants comprenaient ces leçons ; et c'est un hommage qu'il m'est aussi doux de leur rendre qu'il peut leur être glorieux de le recevoir : toujours ils se sont montrés dignes d'être élevés à l'école du respect.

Mais qu'est-ce donc que l'enfant, pour qu'il soit digne d'un *respect religieux ?*

L'enfant ! c'est l'homme lui-même avec tout son avenir renfermé dans ses premières années ; l'enfant ! c'est l'espérance de la famille et de la société ; c'est le genre humain qui renaît, la patrie qui se perpétue, et comme le renouvellement de l'humanité dans sa fleur.

L'enfant ! c'est une aimable créature, dont la candeur, la simplicité naïve, la docilité confiante, gagnent l'affection et font naître les plus heureux présages : c'est la bénédiction de Dieu et le dépôt du ciel, une âme innocente dont les passions n'ont pas encore troublé le paisible sommeil, dont la droiture n'a pas encore été altérée par les enchantements du mensonge et les illusions du monde.

L'enfant ! c'est un cœur simple et pur, à qui la religion peut se présenter avec confiance, qui n'a pas encore d'intérêts secrets à défendre contre elle, et qui se laisse volontiers attendrir par sa voix maternelle.

C'est ce premier âge de la vie, si doux à voir, si aimable à cultiver, le plus souvent si commode à instruire, si facile à former aux devoirs les plus saints, et toujours si intéressant à étudier de près ! Ah ! je comprends que l'enfance ait été si chère au Dieu de l'Évangile ! Tout respire en elle l'innocence et la grâce ! Il y a dans ce premier âge quelque

chose qui vient plus récemment du ciel, qui appelait toutes les bénédictions de cette main divine, et qui nous représente ici-bas les attraits les plus doux de la candeur et de la vertu.

Mais, me dira-t-on peut-être : on le voit, vous prenez plaisir à parler ici de ces enfants de bénédiction, qui sont l'innocence, la docilité, la sagesse mêmes ; que la nature et la grâce semblent avoir formés à l'envi, et qui paraissent nés pour être l'amour du ciel et les délices de la terre.

Non, je parle ici de tous les enfants, quels qu'ils soient, je prends cet âge dans sa plus grande généralité, et je dis qu'il y a en lui une grâce, une dignité, une noblesse qui lui est propre : c'est je ne sais quoi d'heureux qui respire son origine céleste et qui n'est pas dans le commun des hommes : rien encore n'a été flétri et abaissé en cet enfant, tel que je me le représente. Il n'a jamais fait une indignité avec réflexion : il n'a pas encore menti avec habileté : il n'a pas encore méprisé sciemment ou haï la vertu : la justice, l'équité naturelle et la bonne foi sont toutes vives en lui. Sans doute, il porte en lui, avec la tache originelle, le penchant au mal qui est le triste apanage de notre nature : mais c'est un germe enveloppé dans la profondeur de son âme, qui n'a reçu encore aucun développement.

Je connais mieux qu'un autre les défauts du premier âge ; et l'on verra tout à l'heure que je n'ai aucune envie ni aucun besoin de les dissimuler. Les longues années que j'ai dévouées au soin des enfants ont été les plus douces, mais aussi les plus laborieuses de ma vie, et si mes cheveux ont blanchi avant le temps, c'est au service de l'enfance. Qui s'est d'ailleurs occupé des enfants sans connaître, sans rencontrer tout ce qu'il y a à réformer en eux et à corriger par l'Éducation ? C'est donc aussi, je le dirai sans peine, c'est aussi dans cet âge qu'on trouve quelquefois, à

côté des inclinations les plus heureuses, les instincts les plus dépravés, l'obstination, l'emportement, la jalousie, le mensonge, je dirai même l'ingratitude ; c'est surtout à cet âge que l'égoïsme, tout irréfléchi qu'il est, se montre passionné, capricieux, ardent. Je n'ai jamais rencontré de personnalité plus profonde que chez les enfants.

Quand leurs premières années ont été nourries dans la mollesse, avec quelle répugnance secrète ils repoussent toute vérité qui les blesse ! avec quel déplorable instinct ils saisissent tout ce qui est faux ou mal, et qui les flatte !

C'est de plus un âge curieux, mobile, inquiet, avide de jouissance, ennemi de la contrainte : c'est cet âge qui ouvre avec un si dangereux empressement les yeux à la vie pour en découvrir tous les charmes : cet âge qui promène avec inquiétude ses regards avides sur la riante scène du monde pour en voir les trompeuses beautés ; cet âge, enfin, où le cœur lui-même, quoique si jeune encore, s'éveille, et s'épanouissant pour la première fois à tout ce qui l'entoure, sollicite avec ardeur l'aliment qu'il faut à ses désirs, et se hâte de goûter les vaines joies qui peut-être flétriront bientôt son innocence !

J'avoue tout cela, et pourquoi le dissimulerais-je ? C'est précisément l'inexpérience, la faiblesse, les innombrables périls et surtout les défauts de ce premier âge qui intéressaient mon cœur, alarmaient ma tendresse, et qui réclament de l'indifférence elle-même une sollicitude et des soins paternels.

Je le répète donc, l'enfance est légère, inappliquée, présomptueuse, violente, opiniâtre : c'est l'âge de la dissipation, des emportements et des plaisirs, l'âge de toutes les illusions, et de là presque tous les écarts de cet âge et aussi tous les soins laborieux de l'Éducation ! mais, ajoutait Fénelon, *c'est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger*. Et, je le demande, qu'y a-t-il de plus at-

tachant, et, je l'ajouterai, de plus digne de respect qu'un être si jeune et qui fait des efforts pour devenir meilleur ? N'est-ce pas là un des plus glorieux et des plus attendrissants priviléges de l'enfance ?

L'âge mûr et surtout la vieillesse sont presque sans ressources contre leurs défauts ; ils ne peuvent que bien difficilement se redresser sous le pli malheureux qu'ils ont pris, et déraciner le mal qui a vieilli avec eux. Il ne leur reste d'ordinaire qu'un naturel affaibli et gâté par l'habitude.

Quant aux enfants, s'ils ont, comme les hommes, *les défauts de leurs qualités*, ils n'ont pas du moins encore ces *défauts acquis* que le progrès du temps, l'influence de l'habitude et la force fatale de la nature, pleinement développée pour le mal, font appeler justement des vices.

Tout est souple encore en eux et tout est neuf : il est facile de redresser ces tendres plantes et de les élever vers le ciel. Rien n'est usé, rien n'est invétéré dans ces jeunes et vives créatures.

Et voilà pourquoi, au milieu même de ses défauts, il n'y a rien de plus aimable à voir que la raison et la vertu naissantes d'un enfant, — *lilium inter spinas*, dit l'Écriture, — rien de plus touchant à observer que les premiers efforts qu'il fait contre lui-même pour se corriger. Comme il faut l'exhorter et le soutenir alors ! avec quelle affection il faut lui faire comprendre, lui faire sentir qu'on bénit Dieu de son courage, qu'on en est heureux ! Il faut bien se le persuader, jamais on ne témoignera trop de tendres encouragements à un enfant qui travaille à vaincre son humeur et à se maîtriser, qui sent ses fautes, qui se les reproche, les avoue de bonne foi ; qui aime ceux qui le reprennent, et met de bonne heure la main au grand œuvre de son perfectionnement.

On ne saurait donc y prendre trop garde ; car souvent on s'y trompe : oui, trop souvent l'on s'effraie sans raison des

défauts du premier âge. Sous l'écorce la plus raboteuse, il y a quelquefois un tronc vif et plein de séve qui donnera d'excellents fruits : comme aussi quelquefois une superficie douce et polie cache un fond trompeur et des principes malheureux de corruption. Il faut surtout bien se défier de ce qu'on nomme de jolis enfants : je ne dis pas qu'on doit se prévenir contre eux ; mais il faut bien y regarder : ils donnent rarement ce qu'ils promettent.

Au contraire, malgré les apparences de la légèreté et un entraînement trop vif pour le plaisir, un enfant peut être sage, raisonnable et sensible à la vertu. J'ai rencontré parfois de ces jeunes êtres qui, sous l'extérieur turbulent de leur âge, cachaient une raison déjà fort avancée, qui avaient un esprit net, un caractère ferme et décidé au milieu même de la mobilité de leurs impressions, et j'avoue que c'étaient ces enfants-là qui m'intéressaient le plus, que c'était avec eux que j'avais besoin de me mettre en garde contre les préférences de mon cœur.

Je ne fais donc aucune difficulté de le reconnaître : l'enfant, même celui qui a reçu du ciel, en naissant, le plus heureux caractère, est un être léger, volage, qui erre de désir en désir, à la merci de sa propre inconstance. Il semble que rien ne le peut fixer, qu'il est incapable d'appliquer sa raison à rien, de former une résolution, de prendre un parti sérieux : sur toutes choses il ne paraît suivre que les goûts, les fantaisies les plus frivoles, et n'avoir rien de fixe qu'une agitation éternelle ! Mais que les instituteurs religieux me permettent de le dire en leur nom : c'est l'œuvre et la gloire même de l'Éducation de vaincre cette légèreté et de fixer cette inconstance ; c'est aussi l'œuvre et la gloire de la jeunesse !

J'ai assisté à ce triomphe et j'en ai joui : j'ai vu des enfants, avant leur douzième année, fidèles aux heures du silence, attentifs aux leçons de la science et de la vertu, em-

pressés au travail, ardents aux combats de l'émulation, recueillis dans la prière, et je me suis dit : Quelle joie pure, quel honneur pour ceux qui élevèrent ces enfants, et qui sont parvenus à former des esprits si mûrs, des cœurs si fermes, des âmes si sérieuses, dans un si jeune âge ! mais aussi comment ne pas aimer des enfants si courageux et si aimables ! quel bonheur de mettre à les former son amour et ses soins ! comment ne pas admirer une enfance si noble et si pure, si généreuse et si docile !

Qu'on me pardonne mes préventions pour cet âge ! mais, je dois l'avouer, je mets le plus grand prix à persuader ici aux instituteurs de la jeunesse que ce sont les défauts naturels de l'enfant, les défauts même dont on s'effraie le plus, qui doivent inspirer leur zèle, leur affection, je dirai presque leur respect pour l'enfance !

Qu'ils y regardent de près, et ils verront que l'enfant le plus agité, le plus turbulent, a, au milieu de tous ses défauts, quelque chose de vrai, d'ingénu, de naturel, qui est d'un prix infini et mérite tous les respects. Dans un âge plus avancé, hélas ! nos bonnes qualités elles-mêmes ont des raffinements qui les altèrent : lui, l'enfant, il est naturellement droit et sincère : il n'a encore rien d'ajusté, rien de factice : il paraît quelquefois trop sans gêne, cela est vrai, et on s'en plaint. Pour moi, je ne m'en plaignais qu'à moitié, parce que je le trouvais presque toujours sans réserve affectée, sans envie, et, malgré son égoïsme naturel, sans retour inquiet ou savant sur lui-même, sans préoccupation intéressée.

Simple et aisé, libre dans sa course, l'enfant ne s'arrête point pour se composer avec art ; et dans ces moments précieux où il aime quelquefois à se fixer auprès de vous, à vous écouter avec attention, vous serez étonné de voir, ce que j'ai vu mille fois, combien il est digne de la plus douce, de la plus intime familiarité ; combien votre culture a pénétré avant dans cette jeune terre ; avec quelle facilité on

trouve le chemin de son cœur, pour y graver rapidement les impressions les plus profondes.

Oui, l'enfant le plus étourdi, j'ai presque dit le plus violent, c'est celui-là même qui montre tout à coup à ceux qui savent s'en faire aimer un goût de candeur et de vérité qui ravit; c'est lui qui fait sentir tout à coup dans son cœur, quand on a su l'attendrir, je ne sais quoi de doux, d'innocent, de gai, de paisible, qui émeut profondément. J'insiste à dessein sur cette pensée : quelles que soient l'âpreté de son caractère et la violence même de ses passions, quand un enfant est sans bassesse, quand il a de la droiture, du courage, un fond de sensibilité vraie, un sentiment de religion, il ne faut jamais s'en inquiéter.

Fénelon parle quelque part d'un enfant qui lui fut confié pendant quelque temps, et qui, fort jeune encore, avait de l'esprit, de la hardiesse, de la facilité pour parler; mais un naturel fort jusqu'à la dureté, des passions très-vives, des fantaisies violentes, une humeur impétueuse, et nulle raison encore assez ferme pour se retenir. Une fois emporté, il ne revenait jamais de lui-même : on ne parvenait même pas à lui faire sentir son tort. Il se raidissait de sang-froid et méprisait la correction.

Mais c'étaient tous ces défauts-là mêmes qui donnaient à Fénelon de grandes espérances pour l'avenir de cet enfant : *Ses défauts*, disait-il, *viennent de son tempérament et de son âge. Il y a tout lieu de croire que la bonne Education et une raison plus mûre les tourneront en vrais talents. C'est un vin dont la verdeur se change en force. C'est un naturel très-fort; il n'est question que de l'adoucir. L'âge qui fortifie la raison, l'exemple, l'instruction, l'autorité, tempèreront cette impétuosité enfantine.*

Il faut avec lui beaucoup de douceur, de patience et de fermeté...

Il faut le mener avec une fermeté douce, patiente et

égale[1]. *Il y a un fond de raison et de force duquel on peut attendre beaucoup ; pourvu qu'on l'accoutume peu à peu à se modérer, cet enfant aura des qualités très-avantageuses.*

Fénelon révèle ici un des secrets sans contredit les plus profonds de la nature humaine et de la morale chrétienne, et le plus important aussi à bien comprendre quand on se dévoue à l'Éducation de la jeunesse.

Les natures les plus vives, les plus fortes et les plus heureuses ne sont pas, en effet, les natures sans défauts, sans passions et sans combats. Qui ne sait les combats et les victoires d'un saint Paul, d'un saint Augustin, d'une sainte Thérèse, d'un saint Jérôme, d'un saint François-Xavier et de tant d'autres ?

Il n'a jamais été question d'élever des enfants sans passions et sans défauts : j'oserais presque le dire, rien ne serait pire que ces enfants-là ; rien ne serait plus problématique que le succès de leur Éducation. Pour moi, je le pressentais toujours et j'avais l'habitude de le dire : *Ce sont des eaux dormantes et trompeuses : il nous en viendra plus de mal que de bien !*

Mieux valent mille fois les natures vives, impétueuses, passionnées. Sans doute elles ont besoin d'être fortement gouvernées ; mais aussi elles offrent de grandes ressources pour les grandes choses.

[1] Fénelon aimait les enfants. A soixante-quatre ans, il s'était chargé encore de surveiller, dans son palais à Cambrai, pendant un automne, l'Éducation des jeunes fils du duc de Chaulnes : il n'en parlait qu'avec tendresse.

N'oubliez pas, écrivait-il à leur père, *que vous m'avez promis la chère jeunesse pour la belle saison. J'en serai charmé.*

Une autre fois : *Je vous demande vos chers enfants, qui sont les miens. Ils ne m'embarrasseront en rien ; j'en serai charmé et je serai leur premier précepteur au-dessous de M. Gallet.*

Laissez-moi la petite jeunesse : ils me feront plaisir ; je tâcherai de ne pas leur être inutile.

Une autre fois il écrivait à leur mère : *Pour la petite troupe, je suis charmé de l'avoir ici ; je les aime tendrement. Ils me réjouissent. Ils ne m'embarrasseront en rien.*

Qu'entendent, en effet, par les passions, les maîtres de la morale? Ils entendent ces ressorts puissants, ces mouvements impétueux de l'âme qui la poussent à l'amour et à la haine. A quoi les ont-ils comparées? A des coursiers généreux qui emportent et précipitent l'âme dans le bien ou le mal extrême, selon qu'une main ferme ou lâche s'est emparée des rênes.

Ainsi, que les enfants soient ardents, emportés, fougueux; qu'ils aient une imagination vive, un esprit quelquefois altier, un caractère irritable, une sensibilité excessive: je ne m'en effraie pas pour leur éducation; ceux-là du moins ne languiront pas, sans défauts, sans reproches, mais aussi sans vertu, dans la médiocrité; je ne demande pour eux qu'une main capable de saisir les rênes, et de diriger habilement leur forte et généreuse nature.

Ces enfants, qui me donnaient tant de peines, avaient au fond un cœur excellent, un esprit élevé, une âme noble. Je les trouvais toujours vrais, sensibles, sincères; c'étaient ordinairement de tous les plus reconnaissants et au fond les plus dociles, ceux qui s'accoutumaient le plus courageusement à l'obéissance, au travail, à l'amour des lettres et au respect de leurs maîtres: plus prompts toujours à l'enthousiasme du bien qu'au ressentiment du mal! Et, quand enfin l'heureux naturel qui était en eux, triomphant, par la grâce de Dieu et par leur éducation, des défauts et des faiblesses de leur âge, s'affermissait dans la sagesse et dans la vertu, ils devenaient en réalité ces enfants qui promettent à vingt ans d'être les *plus aimables et les plus généreux des hommes*[1].

[1] ROUSSEAU.

CHAPITRE II

L'Enfant, mes expériences.

Il est vrai que, pour être utile aux enfants, pour ne pas se laisser décourager par leurs défauts, pour découvrir toutes leurs qualités, il faut les aimer ; il faut sentir le bonheur d'en être aimé ; il faut s'intéresser à eux ; il faut mettre sa joie à les voir de près ; il faut les étudier avec intelligence et avec amour ; il faut prendre plaisir à causer familièrement avec eux : leur humeur se tempère et s'adoucit dans de telles conversations. Toute hauteur, toute âpreté disparaît alors en eux ; non-seulement ils deviennent polis, sociables, complaisants, sincères, enjoués, reconnaissants, tendres ; mais leur esprit s'élève, leur cœur s'ouvre, et on y découvre les choses les plus touchantes. Leur âme s'épanouit tout entière ; on aperçoit quelquefois tout à coup derrière ce petit visage doux et riant, et dans le fond de cette mobile créature, quelque chose de grand et de divin qui étonne d'abord et que bientôt on vénère avec tendresse.

Lorsque Fénelon parle de cette merveilleuse grâce qui se nomme la simplicité, il ajoute que c'est la perle évangélique digne d'être cherchée dans les terres les plus lointaines ! C'est un diamant d'une eau si pure qu'elle réfléchit toutes les plus belles clartés !

Les bords du Gange qui nous envoient les perles de l'Orient, ne nous ont pas envoyé la simplicité, je l'ai trouvée dans le cœur d'un enfant.

Sans doute, la candeur de leur front, la vivacité de leurs regards, ce coloris si pur, ce sourire si gracieux, ces paroles si simples et si aimables, toutes les innocentes beautés et

les charmes extérieurs de cet âge, ont une grande puissance ; mais les charmes de leur cœur sont plus puissants encore. Voyez comment cette simplicité naïve inspire à l'enfant, sans qu'il le sache, les plus hautes vertus ! On peut dire de lui ce que l'Apôtre dit de la charité : Il croit tout ; il espère tout ; il recherche tout ce qui est aimable et bon ; il admire tout ce qui est grand et noble, il ne soupçonne pas le mal ; il ne s'attriste pas du bien. Il se réjouit de tout ce qui est heureux. Vous l'aimez, il vous aime ; vous paraissez vertueux, il vous vénère. Il agit sans ambition, sans malignité, sans amertume et sans aigreur. Au récit d'une action généreuse, son cœur bat, son regard s'enflamme. A la vue du malheur, ses larmes coulent ; il n'attend pas qu'on lui expose, il comprend, il devine les besoins de la misère. Son regard est toujours le plus prompt à découvrir le pauvre qui s'attache en tremblant à ses pas ; sa main, toujours la première à s'ouvrir pour le soulager. Non, je ne m'étonne pas que Jésus-Christ, un jour que ses disciples se disputaient entre eux pour savoir qui serait le plus grand dans le royaume des cieux, ait appelé un jeune enfant, et après l'avoir embrassé, le plaçant au milieu de la foule attentive, leur ait dit : *En vérité, je vous le déclare, si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux*[1].

On le voit, je ne raconte point ici les rêves de mon amitié pour l'enfance et la jeunesse ! Depuis Jésus-Christ qui voulut être le précepteur et l'ami du premier âge, quel instituteur, digne de sa divine mission, n'a pas éprouvé ce que je viens de dire ? Qui n'a vu quelquefois, avec un profond attendrissement, dans ces jeunes cœurs, cette ardeur si belle ; cette docilité si courageuse ; cette générosité si confiante ; ces vives et fortes inspirations ; et enfin, quand le jour est

[1] Saint Matthieu, ch. XVIII.

venu, ce goût sublime, cet enthousiasme d'admiration qui les transporte tout à coup pour la vérité et pour la vertu ! Ah ! qu'ils se trompent, ceux qui comptent pour si peu l'enfance et la jeunesse !

Age pur et brillant ! âge noble et sincère ! temps héroïques de la vie ! âge admirable, lorsqu'une Éducation religieuse en inspire les affections, en dirige les efforts, en consacre l'ardeur, en modère les passions, en corrige les défauts, en prévient les écarts, en embellit les vertus ! C'est l'âge des plus pures pensées, des affections les plus généreuses, des amitiés les plus fidèles, — je l'ai deux fois surtout éprouvé dans ma vie ; — du courage intrépide pour le bien ; et, quand il le faut, même des dévoûments magnanimes !

Voilà les heureux priviléges qui rendent la jeunesse et l'enfance dignes des soins les plus assidus et de l'amour le plus tendre : et ce sera toujours avec une consolation inexprimable et avec un doux respect qu'un religieux instituteur reposera ses regards sur l'enfance, ou ramènera ses souvenirs vers ces vertus si vraies et quelquefois si fortes, si naïves et si simples du premier âge.

Qu'on me pardonne ici des souvenirs personnels : je leur dois le peu d'autorité qui s'attache à mes paroles ; je leur dois ces douces émotions d'une ancienne amitié, qui n'est pas encore éteinte en mon âme, qui ne s'éteindra probablement jamais, et à laquelle on voudra bien permettre pour un moment ces retours vers un passé qui m'est toujours présent.

Pendant les bonnes et heureuses années de ma vie consacrées aux soins de l'Éducation, j'aimais à voir les enfants qui m'étaient confiés, à tourner mes regards vers eux : c'était une de mes joies, aux heures de leur récréation, de descendre dans leurs cours et dans leurs jardins, de me mêler à leurs amusements, de les partager quelquefois : ils peuvent s'en souvenir.

Ou bien, si la fatigue ne me permettait pas l'agitation souvent un peu violente de leurs jeux, j'aimais à m'en rendre le spectateur silencieux et tranquille, et à me promener paisiblement, au milieu d'eux, parmi la plus grande effervescence de leurs divertissements ; j'y trouvais une paix, une douceur inexprimables. Que de fois, obligé par mon ministère à me jeter pour quelques instants au milieu du monde et de ses affaires, et attristé par les scènes douloureuses de la vie, je rentrais au Petit-Séminaire avec une secrète et profonde satisfaction ! Une demi-heure passée en récréation avec mes enfants dissipait tous les nuages ; j'oubliais auprès d'eux les embarras, les soucis épineux, les tristes mécomptes.

Quelquefois même, sans que je descendisse au milieu d'eux, de loin, le bruit de leurs ébats, les éclats de leur joie, leurs naïves disputes, leurs prompts raccommodements, la vivacité de leurs impressions, pourquoi n'ajouterais-je pas, leur joie de me voir, quoiqu'à distance, le redoublement de leur ardeur, lorsqu'ils m'avaient pour témoin et pour juge de leurs transports et de leurs succès, tout cela donnait à mon âme un rafraîchissement dont je remerciais Dieu, en lui demandant de continuer à bénir cette troupe aimable et fidèle, ce jeune peuple naissant, ce dépôt précieux commis à mon zèle et à mes soins, l'espérance de la religion et de la patrie.

J'ai vu des hommes du monde, mêlés avec honneur et depuis de longues années à toutes les plus grandes affaires de leur pays, éprouver les mêmes impressions à la vue de nos enfants : j'en ai vu, attendris jusqu'aux larmes, lorsqu'ils contemplaient, sous les frais ombrages de notre maison de Gentilly [1], cette nombreuse jeunesse répandue de toutes parts en essaims volages, et goûtant au milieu de ses jeux innocents des délices si pures.

[1] Petit village à une lieue de Paris, où le Petit-Séminaire de Saint-Nicolas avait une maison de campagne.

Que j'aimais aussi à me rendre témoin de leurs travaux! Combien de fois je quittai tout à coup mes propres occupations pour aller les surprendre à l'étude! Oui, c'était un noble aspect que celui de tous ces enfants recueillis et silencieux! Ces deux cents jeunes intelligences attentives à étudier, appliquées à comprendre, ardentes à pénétrer et à admirer les chefs-d'œuvre des grandes littératures humaines, ravissaient mes yeux et mon cœur!

Mais, dans ce genre, rien n'égalait le plaisir que me donnaient leurs examens!

Lorsque je les voyais réciter avec fermeté, expliquer avec goût, interpréter avec fidélité, avec chaleur, avec enthousiasme, les plus belles pages de Virgile, d'Homère, de Cicéron, de Tite-Live, de Fénelon, de Bossuet, j'éprouvais une joie profonde! Que pouvait-il y avoir de plus consolant pour nous que de les trouver ainsi heureusement sensibles aux nobles plaisirs de l'esprit? Leur raison naissante s'éclairait à la lumière de ces puissantes intelligences, s'enflammait quelquefois au foyer de ces grands génies!

Je trouvais admirable qu'à travers les siècles le génie d'Homère, de Virgile, de Bossuet, de saint Jean Chrysostome, vînt faire alliance avec ces jeunes esprits, les échauffer, les féconder, les élever jusqu'à eux!

Si leurs jeux, si leurs études me donnaient ces joies, que vous dirai-je de leur piété? Cela ne peut guère se raconter.

Quelle douceur de les voir réunis dans leur pieux sanctuaire! quelle foi vive! quelle ferveur dans la prière! Aux jours de nos fêtes, et dans ces matinées célestes, dont ils ne perdront jamais le souvenir, l'ange du Seigneur semblait véritablement les recueillir et les cacher sous son aile sacrée!

C'était surtout en ces jours bénis que j'aimais à me rapprocher d'eux, à m'entretenir avec eux, à voir leurs cœurs de près. Il me semblait y respirer la félicité, la paix de l'innocence et tous les parfums du ciel.

Sans doute les nuages de la condition humaine venaient en leur temps troubler ces joies de l'innocence et de la grâce; mais, ces nuages légers de l'enfance une fois écartés, on découvrait là, au fond de ces jeunes âmes, comme un ciel d'azur, où Dieu lui-même faisait briller, dans un horizon d'une pureté infinie, des clartés d'une splendeur divine.

C'est alors qu'une aimable, une noble pudeur, cette vertu qui s'ignore profondément elle-même, donnait un prix nouveau et caché à tout ce qu'ils faisaient. Leurs moindres discours, leurs plus simples paroles, avaient alors des grâces secrètes, ineffables, contre lesquelles on ne pouvait se défendre. Dans ces douces et intimes conversations, que de fois j'ai recueilli sur les lèvres de l'enfance des naïvetés sublimes !

Ma tendresse pour eux était grande; et cependant je ne leur exprimais jamais qu'imparfaitement les sentiments de mon cœur, surtout pour ceux dont je voyais ainsi la grâce transformer peu à peu, adoucir, purifier, ennoblir la nature.

Combien n'y en a-t-il pas d'entre eux dont je puis dire que j'ai reconnu, que j'ai aimé en eux Dieu présent et personnifié sous les traits les plus aimables ! Leur enfance était celle du Sauveur : comme lui, *ils croissaient en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.*

Je me suis souvent demandé : D'où vient donc le charme inexprimable de l'enfance et de la jeunesse? Pourquoi ce premier âge de la vie a-t-il je ne sais quelle grâce qui charme, qui attendrit, qui ne lasse jamais? Un ami, que je vénère, me répondit un jour : « Sans doute, l'enfance, c'est la simplicité, c'est la candeur, c'est l'innocence; mais ce qui ajoute à tout cela un charme indéfinissable et invincible... le voici : l'enfant, c'est l'espérance ! Sans doute, il est la joie du présent; mais il est surtout l'espérance de l'avenir ! »

Cette parole me frappa, et me rappela celle qui fut adressée à Louis XV par une dame témoin de son sacre. C'était la

marquise de Pisieux : *Ah! Sire*, lui dit-elle, *c'est vous qu'il fallait voir alors..... vous étiez beau, beau comme l'espérance!*

C'était tout dire. Un enfant roi ne pouvait lui-même recevoir une louange plus belle et une leçon plus délicate. Mais toujours, et quelle que soit sa condition, l'enfant, c'est la riante, c'est la belle, c'est la douce et pure espérance!

Les divines Écritures ont ici prodigué les plus gracieuses images.

L'enfant, c'est un tendre rejeton, une faible plante, il est vrai; mais qui sera peut-être un jour un grand arbre chargé de tous les fruits de la vertu, et projetant au loin son ombre glorieuse.

C'est une fleur prête à éclore et qui promet un riche épanouissement. Si elle paraît déjà si belle à sa première heure, que sera-ce un jour, lorsque, parée de tous les charmes et embellie de tous les dons des cieux, elle s'élèvera pour orner la terre?

L'enfant, c'est encore un faible ruisseau, une source naissante; mais il deviendra peut-être un fleuve majestueux. L'instituteur est cet habile fontainier dont parlent les saints Livres; sa main dirige ces eaux dociles, les incline où il lui plaît et ne permet pas que jamais des eaux étrangères, impures ou amères, viennent troubler leur cours.

Oui, l'enfant, c'est l'espérance, l'espérance du ciel même: car c'est l'héritier des palmes éternelles; l'objet des complaisances de Dieu, le frère et l'ami des anges!

C'est l'espérance de la terre, dont il est déjà la richesse et le trésor, dont il sera un jour la force et la gloire. C'est l'espérance de la patrie et de l'humanité tout entière, qui se renouvellent et se rajeunissent en lui. C'est ici-bas, surtout, l'espérance de la famille, dont il fait déjà la joie et les délices, dont il sera un jour la couronne et l'honneur.

Aimable créature! sa première apparition dans le monde,

son premier sourire, son premier regard est un signe de paix, un présage de sérénité pour tous ; voyez-le : il n'y a pas un nuage sur ce front ; il ignore le passé, il sourit au présent ; il s'élance vers l'avenir, et semble y transporter tout le monde avec lui.

Je me suis aussi demandé quelquefois : Pourquoi fait-il surtout la joie de ses plus vieux parents ? — Ils ne peuvent se lasser de le voir, de le bénir, de l'entendre, d'admirer sa force, son agilité, sa grâce. L'éclat, la douceur de ce sourire ; la pureté, la transparence de ce front ; la limpidité, la flamme de ce regard, tout cela leur rappelle sans doute que nous vieillissons, que nous pâlissons, que nous mourons chaque jour ; mais aussi que nous ne devions ni pâlir, ni vieillir, ni mourir : et cet enfant est sous leurs yeux comme un souvenir, comme un reflet de cette immortelle jeunesse qui fut l'apanage primitif de notre nature.

Certes, plus j'y réfléchis, et je le redirai au risque de me répéter, moins je m'étonne que le Fils de Dieu, dans son passage sur la terre, ait aimé les enfants et mis sa joie à les bénir : Jésus-Christ aimait les hommes et il les bénissait tous en bénissant l'enfance, qui est l'espérance de la grande famille humaine. Qui ne connaît les scènes évangéliques ? Notre-Seigneur parcourait les villes et les bourgades en faisant le bien et guérissant les malades. Les mères, toujours si habiles à deviner les cœurs dignes d'elles, accouraient sur ses pas et lui amenaient leurs petits enfants, lui demandant de les bénir. Les enfants et les mères étaient en si grand nombre, que les apôtres importunés s'en plaignaient et voulaient les éloigner. Mais le divin Maître ordonnait qu'on leur fît place : *Laissez venir à moi les petits enfants*, disait-il, *le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent*. Puis, prenant ces petits enfants, il imposait ses mains sur leurs fronts, il les bénissait avec tendresse, il les pressait contre son cœur, et il répétait : *Laissez venir à moi les petits en-*

fants! le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent

C'était tout dire : le prix de la vie éternelle était révélé : la nécessité d'une régénération et d'une nouvelle innocence était proclamée; et désormais les portes du royaume des cieux devaient demeurer fermées à quiconque refuserait de descendre jusqu'à cet âge.

Quand le Fils de Dieu ne serait venu des cieux que pour dire cette parole, elle suffirait à sa gloire et au bonheur de l'humanité. Qui avait dit cela avant lui? qui avait pensé et senti de cette sorte? Depuis quatre mille ans, à part quelques froides paroles échappées à la raison d'un philosophe, l'enfance était sur la terre l'objet du mépris des sages et de la cruelle insouciance des législateurs! Mais au milieu de la corruption universelle, elle était les plus chères et les seules amours du ciel ; et, quand le père de famille vint rechercher ses enfants, quand le Créateur voulut se faire connaître des siens, ce ne fut pas par des paroles fastueuses qu'il se déclara. Non, avant de se donner pour le maître et le docteur du monde, il lui plut de se révéler sous un aspect plus touchant et sous un nom plus doux : on y sentait bien la grandeur et la puissance du Roi des cieux ; mais c'était surtout un père tendre ; on y sentait avant tout son amour, et, lorsqu'il dit : *Laissez venir à moi les petits enfants, le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent...*, les pères et les mères attendris se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent!

Ah ! je comprends pourquoi les prophètes ont exalté par de si magnifiques louanges la gloire des patriarches, et le noble orgueil de la fécondité maternelle ! Volontiers, en achevant ces lignes, je m'écrierai avec eux et redirai l'exclamation évangélique : Heureuses les mères dont les entrailles saintement fécondes ont donné à la terre et au ciel des enfants nombreux ! heureuses les mamelles qui les ont allaités! Jamais une mère ne mit de plus nobles joyaux sur son

cœur, jamais plus belle couronne ne ceignit son front glorieux !

CHAPITRE III

L'Enfant gâté.

L'ENFANT GATÉ ! J'aurais voulu ne pas traiter ce pénible sujet; mais je ne pouvais l'éviter, surtout dans un livre où il est question de l'autorité et du respect.

L'ennemi mortel de l'autorité et du respect, c'est l'enfant gâté.

Et, d'autre part, gâter un enfant, c'est manquer aussi tristement que possible au respect qui est dû à la dignité de sa nature, à l'intérêt que réclament ses destinées et son bonheur.

On rit quelquefois en parlant des enfants gâtés : je n'en ai jamais ri; jamais la vue d'un enfant gâté n'a pu m'arracher un sourire. Rien n'est moins plaisant. C'est pour moi quelque chose d'effroyable, effroyable dans le présent, effroyable dans l'avenir.

La justice et la vérité percent souvent jusque dans la légèreté même des paroles du monde : c'est *un enfant terrible*, dit-on quelquefois avec une agréable insouciance, ou même avec une certaine satisfaction de vanité. — Oui, *terrible*, et plus qu'on ne le voudra quelque jour ! car c'est bien de l'enfant gâté qu'on peut redire la parole des saintes Écritures : *Le lionceau deviendra lion, et il apprendra un jour à dévorer les hommes.* (Ézéchiel, XIX, 6.)

Que faites-vous toute la journée? disait-on à une jeune femme. — *Je m'occupe à gâter mes enfants*, répondit-elle. Ce n'était là, dans sa pensée, qu'une saillie plus ou moins spi-

rituelle ; mais ce mot-là était plus sérieux qu'elle ne le pensait. Elle condamnait amèrement par là tant de mères imprudentes qui semblent, en effet, n'avoir pas d'autre occupation que de gâter leurs enfants pendant tous les premiers temps de leur vie : elle se condamnait amèrement elle-même. Elle le sut plus tard par une cruelle expérience.

Mais les enfants sont si jeunes ! dit-on, quel mal y a-t-il à les gâter un peu ? cela est sans conséquence, c'est l'affaire de quelques années. — Non ! c'est pour la vie. La Vérité éternelle en a prononcé l'oracle formel : *Le jeune homme sera dans un âge plus avancé ce qu'on l'aura fait dans son enfance.* (*Prov.*, xx, 6.)

Il y a bien des manières de gâter un enfant : on gâte son esprit par l'exagération inconsidérée des louanges.

On gâte son caractère en lui laissant faire toutes ses volontés : on gâte son cœur en s'occupant de lui à l'excès, en l'adorant, en l'idolâtrant.

Toutes ces manières de gâter les enfants, cet art si triste de dépraver un âge qui est l'espérance de la vie entière, peuvent se réduire au développement des deux funestes principes, source de toute perversité humaine : la mollesse et l'orgueil.

Rien ne peut donner l'idée de ce que deviennent les enfants qui sont gâtés par la mollesse, qui sont gâtés parce qu'on leur fait trop de caresses, parce qu'on leur témoigne une tendresse trop sensible, parce qu'on accorde à leurs goûts, à leur appétit, à leurs regards, à leur paresse, à leurs désirs tout ce qu'ils veulent.

Ce sont quelquefois de vrais petits animaux sauvages. Ils paraissent et sont ordinairement ce qu'on nomme de jolis enfants, gracieux, complaisants, flatteurs. Il n'y a pas de souplesse insinuante, de bassesses agréables, dont ils n'aient le secret pour obtenir de vous ce qu'ils désirent ; vous les trouvez charmants, si vous n'y regardez pas de près ; mais,

si tout à coup vous vous apercevez de leur manége et de votre faiblesse, si vous essayez une résistance, si vous exigez d'eux le moindre travail, l'application la plus légère, immédiatement l'humeur, le silence chagrin et boudeur, ou même la grossièreté brutale et violente, vous révèlent que ces enfants si aimables sont des enfants trompeurs; qu'au fond et dans le vrai, comme les animaux apprivoisés, ils ne sont sensibles qu'à l'appât des moyens qui les apprivoisèrent; mais qu'ils redeviennent des animaux sauvages et méchants, qu'ils mordent et qu'ils déchirent dès qu'on refuse quelque chose à leurs appétits.

J'exagère peut-être. — Cet âge si tendre est-il donc capable de tant de méchanceté? Voici ce qu'en pensaient Fénelon et saint Augustin, et que l'on remarque qu'ils parlaient de la première enfance : « Considérez, disait Fénelon, com-
« bien dès cet âge les enfants cherchent ceux qui les flattent
« et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent
« crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent, combien
« ils ont déjà d'artifice ou de jalousie ! »

« J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux : il ne savait
« pas encore parler, et déjà, avec un visage pâle et des yeux
« irrités, il regardait l'enfant qui tetait avec lui. »

Certes, je n'aime pas les enfants secs, durs et hautains ; mais les enfants tendres, insinuants, souples, caressants, pour être plus aimables au premier abord, ne sont pas moins redoutables à mes yeux et font courir à leur éducation de plus grands dangers, et ce qui ajoute au péril, c'est qu'on y est pris très-facilement. Les plus habiles s'y laissent souvent tromper.

« Il faut observer, dit Fénelon, qu'il y a des naturels d'en-
« fants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paraissent d'a-
« bord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont
« un lustre qui couvre tout : on y voit je ne sais quoi de ten-
« dre et d'aimable qui empêche d'examiner de près le détail
« des traits du visage. »

Et puis qu'arrive-t-il? on s'en amuse, quelquefois on s'en vante : on les flatte, on les laisse flatter par tout le monde, par des petits esclaves, par des femmes serviles, qui cherchent à s'insinuer auprès d'eux par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes leurs fantaisies et nourrissent comme à plaisir leurs petites passions les plus dépravées.

Bientôt les grâces trompeuses de l'enfance s'effacent, la vivacité s'éteint, la tendresse apparente du cœur se perd : tout à coup on découvre en eux, avec effroi, une désolante sécheresse d'âme, une dépravation profonde; et, en fin de compte, ces jolis enfants deviennent véritablement effroyables; on s'aperçoit alors, mais trop tard, qu'il n'y a pas d'êtres plus durs, plus méchants, plus hautains, plus violents, plus égoïstes, plus ingrats, plus injustes, plus odieux, que les enfants gâtés par la mollesse!

Qu'on me pardonne d'insister sur de si pénibles détails. Rien n'a moins de charmes pour moi. Je ne le fais que par compassion, par devoir, par charité, pour épargner aux parents, aux familles, aux enfants eux-mêmes, les redoutables calamités qui sont les conséquences nécessaires du mal que je déplore.

Les parents faibles et inconsidérés qui se jouent avec les caprices et les passions naissantes de leurs fils et de leurs filles, qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur permettre toutes sortes d'excès, n'ont pas médité ces choses, n'ont pas prévu tout ce qu'ils auront à souffrir un jour de la licence, de l'ingratitude et des emportements de ces malheureux enfants. Qu'ils y songent du moins aujourd'hui, et qu'ils me laissent appeler toute leur attention sur ce grave sujet.

Les païens eux-mêmes en avaient compris toute l'importance : « Avant tout, disait un ancien philosophe, avant « tout que la vie des enfants soit frugale, leurs vêtements

« simples et de même sorte que ceux de leurs condisciples[1].
« Ne les laissez pas tomber dans la paresse et l'oisiveté.
« Écartez-les surtout des approches de la mollesse : *rien ne*
« *dispose plus à la colère qu'une Education délicate et effé-*
« *minée.* L'indulgence qu'on a pour les fils uniques et la li-
« berté dont jouissent les pupilles sont *des sources inévi-*
« *tables de corruption.* Que peut devenir un enfant à qui l'on
« n'a jamais rien refusé, dont la mère inquiète a sans cesse

[1] Rien n'est pire chez les enfants et ne les gâte plus tristement et plus vite que la vanité des habits. Il faut leur en inspirer de bonne heure le mépris. Pour moi, au Petit-Séminaire de Paris, je poursuivais impitoyablement toutes les vaines recherches de parure. Je ne permettais jamais, par exemple, l'ostentation des montres et des chaînes d'or. Je leur disais : « Vous porterez une chaîne d'or quand « vous le mériterez. Soyez les premiers de votre classe. Ce sera alors une juste et « honorable distinction : celle de l'esprit, du travail et de la sagesse. »

Quant aux parfums et à ceux qui se parfumaient, je les flétrissais impitoyablement. Je leur disais, et leur redisais au besoin, la parole des anciens : *Hoc mihi suspectum est quod olet bene... non bene olet, qui bene semper olet.*

A ceux qui donnaient à leur chevelure des soins affectés, je redisais crûment ce mot qu'un homme de grande expérience me dit un jour : *Soyez sûr qu'un écolier qui commence à se peigner avec affectation et à soigner sa cravate devient un mauvais écolier, et que le plus souvent ses mœurs sont à la veille de se troubler.*

Plusieurs trouveront peut-être tout ceci sévère : c'est la sévérité de l'expérience. Me permettra-t-on de revenir encore aux montres et aux chaînes d'or, et d'ajouter que je n'ai jamais goûté la religion des parents qui promettent à leurs enfants, comme récompense, pour le jour de leur première communion, des vanités de ce genre ? Le jour de la première communion n'a pas besoin d'autre prix que lui-même. Il se rencontre là, d'ailleurs, un véritable péril pour la piété naissante de ces pauvres enfants. J'ai vu quelquefois la montre plus adorée que Dieu lui-même en ce grand jour.

Les parents, même religieux et sages, se font souvent sur tout cela une étrange illusion, lorsqu'ils s'imaginent que les choses de l'âme se traitent avec de tels moyens.

Je me souviens, entre autres, d'un fort honnête homme, à qui je croyais devoir me plaindre de son fils. C'était un enfant très-dissipé, indocile, turbulent, sans aucune piété. Je crus devoir avertir le père, en présence même de l'enfant, que s'il n'y avait pas bientôt un changement sérieux et profond, la première communion serait impossible. Le père était fort touché, mais l'enfant demeurait insensible. Alors cet excellent homme se mit à pleurer, et voyant que le moment était venu de ne rien épargner pour attendrir son fils et le décider à faire un effort sur lui-même, il se tourna vers lui avec une vive émotion, et lui dit : *Quelle peine tu me fais ! Eh bien, écoute, si tu fais ta première communion, je te donnerai un* CHEVAL ! C'était un ancien militaire, grand chasseur. Son exhortation, on le comprend, me fut d'un médiocre secours.

« essuyé les larmes, et qui a toujours eu raison vis-à-vis de « ses maîtres ?...

« Il faut écarter des enfants la flatterie; qu'ils entendent « la vérité, qu'ils connaissent quelquefois la crainte et tou- « jours le respect, qu'ils aient de la déférence pour leurs su- « périeurs, qu'ils n'obtiennent rien par colère. Ce que vous « leur avez refusé quand ils pleuraient, accordez-le-leur « quand ils seront calmés. » (SÉNÈQUE, t. VII, p. 162 [1].)

Si j'insiste sur ces tristes observations, je le fais aussi par compassion pour les instituteurs de la jeunesse, afin de leur épargner tout ce qu'il y a de plus ingrat dans leur tâche. Toutes ces observations sont des expériences et des souvenirs :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Dans les laborieuses fonctions de l'Éducation publique, je n'ai jamais rien trouvé de plus douloureux à voir, de plus pénible à élever que les enfants gâtés ; et je dois avouer que tous mes soins, tous mes efforts, y ont presque toujours échoué. Je le dis surtout des enfants gâtés par la mollesse ; ceux-là, je les ai trouvés toujours à peu près incurables.

Les enfants gâtés par orgueil nous donnaient quelquefois pendant de longues années les plus dures peines; mais, grâce au concours, au dévoûment, aux lumières des maî-

[1] *Tenuis ante omnia victus, et non pretiosa vestis, et similis cultus cum æqualibus. In desidiam otiumque non resolvemus, et procul a contactu deliciarum retinebimus. Nihil enim magis facit iracundos quam educatio mollis et blanda. Ideo unicis quo plus indulgetur, pupillisque quo plus licet, corruptior animus est. Non resistet offensis, cui nihil unquam negatum est, cui lacrymas sollicita semper mater abstersit, cui de pedagogo satisfactum est....*

Longe itaque ab assentatione pueritia removenda est : audiat verum, et timeat interim, vereatur semper ; majoribus assurgat, nihil per iracundiam exoret, quod flenti negatum est, quieto offeratur....

tres, grâce à la forte Éducation que nous nous étions proposée, nous en venions souvent à bout avec le temps.

Les enfants gâtés par orgueil offrent, sans doute, un triste spectacle, mais un spectacle moins hideux toutefois que les enfants gâtés par mollesse. L'orgueil de l'enfant, grâce à la naïveté de son jeune âge, n'a pu dépraver profondément encore toutes ses belles et nobles qualités. Il reste du moins chez ces fières natures de grandes ressources d'Éducation, tandis que chez les enfants gâtés par la mollesse, il ne reste rien que la corruption, le vice, un égoïsme sauvage et sensuel.

Dans le vrai, c'est l'anéantissement intellectuel, moral et physique. On ne trouve plus là qu'un fond de molle lâcheté, où tout mal, toute ignominie, toute misère morale éclôt naturellement du sol.

Dans ma compassion pour eux, je les comparais souvent à de jeunes arbustes qu'un sol perfide a nourris de sucs empoisonnés, à de tendres fleurs flétries par des souffles malfaisants, et dont le parfum naturel est devenu une odeur de corruption et de mort.

Pour faire l'Éducation d'un tel enfant, il faut une création nouvelle. Il faut, non pas seulement corriger, mais refaire la nature : entreprise prodigieuse ! il y faut un temps, une suite, une patience, une fermeté, une intelligence qui se rencontrent rarement au degré nécessaire, et qui seront toujours insuffisants, sans une grâce de Dieu extraordinaire. L'*action surnaturelle* la plus miséricordieuse et la plus puissante peut seule accomplir le miracle d'un tel renouvellement.

Aussi, avant la première communion, j'espérais : après, jamais.

Certes, c'était bien dans une inspiration toute divine que le Sage prononçait autrefois ces graves maximes, que je suis aise de mettre sous les yeux des parents :

« Celui qui aime ses enfants ne se lasse pas de les corri-

« ger, espérant qu'il trouvera par là, en eux, son bonheur « à la fin de ses jours, et qu'il ne les verra pas mendier aux « portes. (*Ecclésiastique*, XXX, 1.)

« Vous avez des enfants? donnez-leur une bonne Éduca- « tion et accoutumez-les dès la plus tendre jeunesse au joug « de l'obéissance. (*Id.*, VII, 25.)

« Ce n'est point aimer son fils que de lui épargner les châ- « timents : quand on l'aime véritablement, on s'applique à « le corriger. (*Proverbes*, VIII, 24.)

« Châtiez votre fils sans jamais perdre courage, de peur « qu'il ne vous réduise à l'affreuse nécessité de souhaiter « sa mort. (*Id.*, XIX, 18.)

« Le cheval qu'on n'accoutume point au mors devient in- « domptable, et l'enfant abandonné à ses caprices ne con- « naît plus de frein. (*Ecclésiastique*, XXX, 8.)

« Flattez votre fils, et il vous rendra tremblant; jouez avec « lui, et il vous attristera. (*Id.*, XXX, 9.)

« Ne vous familiarisez même pas trop avec lui, de peur que « vous n'ayez bientôt sujet de vous en repentir et qu'il ne « vous réduise enfin au désespoir. (*Id.*, XXX, 10.)

« Ne le rendez pas maître de ses actions pendant sa jeu- « nesse; surveillez jusqu'à ses pensées. (*Id.*, XXX, 11.)

« Courbez sa tête et soumettez-le dans sa jeunesse, châ- « tiez-le sévèrement pendant qu'il est enfant, de peur qu'il « ne s'endurcisse et ne veuille plus vous obéir, et qu'alors il « ne devienne la douleur de votre âme. (*Id.*, XXX, 12.)

« Instruisez donc votre fils, travaillez à le former, de peur « qu'il ne vous déshonore par une vie honteuse. (*Id.*, XXX, 13.)

« Ne laissez pas votre fils vivre sans discipline et sans « règle. (*Prov.*, XXXIII, 13.)

« Si vous l'élevez avec fermeté, vous délivrerez son âme « de la mort. (*Prov.*, XXXIII, 14.)

« La sottise est comme attachée et liée dans le cœur d'un « enfant : c'est la verge de la discipline qui l'en chassera.

« Élevez bien votre fils et il rafraîchira votre cœur, et il « fera les délices de votre âme. (*Prov.*, XIX, 17.) »

J'ajouterai seulement à ces admirables maximes une observation que la justice réclame en faveur d'une espèce particulière d'enfants gâtés : ceux-là sont dignes d'une grande compassion; et toutefois combien il faut y prendre garde! Je veux parler des enfants gâtés pour cause ou sous prétexte de maladie, d'infirmité, de délicatesse physique.

Les soins qu'on donne aux enfants maladifs, qu'on leur prodigue, dont on les entoure constamment, gâtent quelquefois ces enfants d'une manière déplorable. Rien n'est plus funeste à un enfant que d'être ainsi, pendant plusieurs années, le tendre et unique objet, l'objet constant de tous les soins, de toutes les prévenances, de toutes les préoccupations d'un père, d'une mère, et de tous les serviteurs d'une maison.

On ne sait rien lui refuser; toutes les pensées, tous les regards se tournent sans cesse vers lui : il est le centre de toutes les tendresses.

Je le répète, rien de plus digne de compassion, parce que c'est un mal presque inévitable, et cependant un grand mal; et que de longues années de bonne santé et de bonne Éducation seront nécessaires pour réparer un tel malheur !

Il faut du moins être averti du péril et éviter tout ce qui peut être évité. Il faut tâcher de ne pas le servir, ce cher petit malade, inutilement, et de ne rien accorder qu'au besoin réel, à la sage tendresse, à la juste sollicitude. Je n'hésite pas à dire que nulle Éducation au monde n'exige d'un père et d'une mère plus de sagesse, plus de prévoyance, plus d'habileté, plus de perspicacité que l'Éducation de ces pauvres enfants.

Je dois maintenant parler des enfants gâtés par l'orgueil : ce sont assez souvent de bonnes et riches natures ; mais quels dangers s'y rencontrent pour leur Éducation !

Rien ne peut dire jusqu'où va quelquefois leur indocilité, leur impertinence, leur vanité, leur ostentation, leur dureté, leur hauteur, leur insolence même! Si l'Éducation, au lieu de corriger à temps ces dispositions vicieuses, vient à les entretenir et à les fortifier, ils feront sentir un jour à leurs parents tout le poids de cet orgueil nourri par de fatales complaisances.

Hélas! il le faut avouer ici, c'est le plus souvent l'orgueil des parents qui excite, qui développe, qui élève l'orgueil des enfants. C'est ce que Fénelon avait observé autrefois, et il traçait ainsi le portrait d'un enfant gâté par l'orgueil :

« Sa mère *l'avait nourri dans une hauteur et dans une fierté*
« *qui ternissaient tout ce qu'il y avait de plus aimable en lui.*
« *Son naturel était bon et sincère*, mais peu caressant; il ne
« s'avisait guère de ce qui pouvait faire plaisir aux autres :
« il ne savait point donner avec un cœur noble et porté au
« bien; il ne paraissait ni obligeant, ni sensible à l'amitié,
« ni libéral, ni reconnaissant des soins qu'on prenait pour
« lui, ni attentif à distinguer le mérite; il suivait son goût
« sans réflexion. Le bonheur de le servir était, selon lui, une
« assez haute récompense pour ceux qui le servaient. Il ne
« fallait jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissait
« de le contenter, et *les moindres retardements irritaient*
« *son naturel ardent.*

« Il avait été flatté par sa mère dès le berceau, et il était
« un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans
« l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa
« première jeunesse, n'avaient pu modérer cette *impétuosité*
« *et cette hauteur*. Son orgueil se relevait toujours comme la
« palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque
« effort qu'on fasse pour l'abaisser. »

Je ne saurais donc assez le redire, soit aux parents, soit aux instituteurs : Prenez-y garde, plus cet enfant que vous devez élever est une belle et riche nature, plus vous devez

éviter que l'orgueil ne le dépravé. Si cette belle nature est une nature forte, de cet enfant qui pouvait être un homme distingué et peut-être un homme supérieur, vous ferez un tyran, un être odieux. Il se regardera comme étant d'une autre espèce que le reste des hommes. Les autres ne lui sembleront mis sur la terre que pour lui plaire et le servir, pour prévenir toutes ses volontés, adorer tous ses caprices, et rapporter tout à lui comme à une divinité : comme ce duc de Bourgogne, dont le duc de Saint-Simon nous dit que, « dès « l'âge de sept ans, il était dur, colère jusqu'aux derniers « emportements contre les choses inanimées, impétueux « avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, « même des heures et des éléments, sans entrer dans des « fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son « corps; opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, « la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une « sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait « supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était « extrême; enfin, livré à toutes les passions et transporté de « tous les plaisirs; souvent farouche, naturellement porté à « la cruauté, barbare en raillerie, saisissant les ridicules « avec une justesse qui assommait; de la hauteur des cieux, « il ne regardait les hommes que comme des atomes avec « qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fus- « sent. »

Voilà ce qu'une première et mauvaise Éducation avait fait de cet enfant, dont l'Éducation de l'archevêque de Cambrai fit depuis ce prince admirable que Voltaire lui-même a loué en disant :

Sous son règne la France eût été trop heureuse.

Si cette riche nature, malgré sa richesse, est une nature *vaine* et *faible*, l'Éducation de votre orgueil en fera un sot, un impertinent, un être vil et faux; parlant de tout à tort et

à travers, incapable d'une étude grave, d'un succès élevé ; tout au plus ce qu'on appelle un aimable cavalier, c'est-à-dire un fat inutile à lui-même et aux autres, et qui souvent, si les circonstances s'y prêtent, finit à vingt-cinq ans par se déshonorer, lui et sa famille.

Fénelon, ce grand maître en Éducation, voulait qu'on prévînt ce malheur dès la plus tendre enfance, et afin que les enfants ne devinssent pas ce qu'on appellerait aujourd'hui des *lions* superbes, voici comme il enseignait à n'en pas faire d'abord des impertinents et des sots. Mes lecteurs me sauront gré, je n'en doute pas, de mettre sous leurs yeux des observations si délicates et si profondes : « Souvent, disait-il, « le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte ; on les « accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, « et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connais- « sances distinctes ; il leur en reste toute leur vie l'habitude « de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils « n'ont point d'idées claires : ce qui fait un très-mauvais ca- « ractère d'esprit.

« Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un « effet pernicieux ; ils aperçoivent qu'on les regarde avec « complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les « écoute avec plaisir. Par là, ils s'accoutument à croire que « le monde sera toujours occupé d'eux.

« Pendant cet âge où l'on est applaudi et où l'on n'a point « encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances « chimériques, qui préparent des mécomptes infinis pour « toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyaient qu'on parlait « d'eux toutes les fois qu'on parlait en secret, parce qu'ils « avaient remarqué qu'on l'avait fait souvent ; ils s'imagi- « naient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admi- « rable. Il faut donc prendre soin des enfants, sans leur « laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que « c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés

« que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admi-
« ration de leur esprit. »

Fénelon disait encore : « Tout ce qu'on trouve d'esprit en « eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. « Toutes les fautes de jugement leur sont permises et ont la « grâce de l'ingénuité ; on prend une certaine vivacité du « corps, qui ne manque jamais de paraître dans les enfants « pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble « promettre tant et qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre « par son esprit à l'âge de cinq ans, et qui est tombé dans « l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croî- « tre. »

Il est une autre espèce de *petits prodiges* contre lesquels il faut bien aussi se mettre en défiance : qu'on me pardonne ce que je vais dire et qu'on ne s'en étonne pas ; c'est un point si délicat et si important, que je ne puis taire ici ce que j'en pense et ce que j'en sais. Je veux parler de ces petits prodiges de sagesse et de vertu, de ces enfants nés corrects et réservés, qui vous paraissent toujours sans défauts et grandissent irréprochables.

Au Petit-Séminaire de Paris, j'éprouvais un effroi secret et comme une terreur involontaire toutes les fois qu'un père, une mère, m'amenant leur fils, me disaient : Nous n'avons jamais eu un reproche à lui faire; c'est une vraie petite perfection. Je ne me permettais pas la contradiction : elle n'était guère possible alors; mais je me disais en moi-même : Voici une rude besogne, il faudra de la patience avec l'enfant et avec les parents.

J'étonne peut-être ici : l'étonnement cessera lorsque j'ajouterai ce qui me reste à dire sur ce grave sujet. De toutes les observations que vingt-cinq années d'expériences dans l'Éducation m'ont fait faire, voici la plus profonde, la plus sérieuse, la plus douloureuse même.

Non-seulement j'étais effrayé lorsque des parents, m'ame-

nant leur fils, me disaient : Nous n'avons jamais eu aucun reproche à lui faire ; mais j'étais effrayé encore plus lorsque, après plusieurs années d'Éducation au Petit-Séminaire, malgré notre sollicitude et notre vigilance, nous n'avions jamais eu nous-mêmes une réprimande à adresser à un enfant ; lorsque nous aussi nous disions : C'est une perfection; et que charmés d'un tel ouvrage et d'un tel succès, nous nous laissions aller à traiter comme une perfection ce jeune homme, cet enfant.

Qu'arrivait-il ? c'est que l'amour-propre croissait en lui, se fortifiait en silence, et y devenait quelquefois gigantesque, monstrueux.

Cet enfant n'était ni mou, ni vain, ni léger, ni faible. C'était un esprit grave, une intelligence appliquée, un cœur ferme, un caractère sage. Souvent il avait non-seulement le goût, mais la passion du travail. Cette nature distinguée, attentive sur elle-même, par conscience et aussi par désir d'éloge mêlé d'un subtil orgueil, n'avait jamais un reproche à se faire, n'en recevait jamais un de ses maîtres, et évitait toutes fautes, les plus graves comme les plus légères ; et cependant le mal en lui poussait ses plus profondes racines.

Ceci tient à un des plus tristes secrets de la nature humaine. L'habitude de la vertu et des hommages qu'elle attire, la paix même qu'elle donne a son danger : c'est de gâter le cœur par une grande satisfaction de soi-même, qui rend très-sensible à tout ce qui trouble cette satisfaction intérieure, qui révolte, exaspère, en présence des mécomptes, et transforme tout à coup la douceur en colère, si la vertu n'est solide et n'a été souvent mise à l'épreuve de la contradiction. Ajoutez qu'il n'y a peut-être pas de vertu qui ne couvre quelque défaut, lequel ne grandisse et ne se fortifie à son ombre et à son insu, comme ces plantes sauvages qui poussent au pied d'un bel arbre, et qui apparaissent seu-

les, menaçantes, hérissées d'épines, si l'arbre vient à tomber.

J'ai été plusieurs années sans comprendre le danger de ces perfections prématurées ; mais quand l'expérience m'eut enfin éclairé, quand j'eus découvert dans ces riches natures les profondeurs et quelquefois les abîmes d'orgueil qui s'y cachent, il n'y eut pas d'enfant à qui je donnasse plus de soins, plus d'attention, et cela se conçoit : c'était la ruine de notre œuvre dans son succès le plus élevé, la ruine de l'Éducation dans ses plus nobles sujets, le renversement du plus bel édifice.

Je n'hésite pas à le dire : il manque quelque chose à une Éducation quand il ne s'y est jamais rencontré ni faute ni reproche.

Combien de fois n'ai-je pas dit, en voyant ces enfants, en les observant : Quand pourrai-je lui faire une juste réprimande et percer la plaie qui se forme dans cette âme : la plaie qui la ronge et qui au bout d'un certain nombre d'années en aurait dévoré toutes les qualités ?

Mais comme il faut que cette opération se fasse tout à la fois avec force et avec tendresse ! *Avec force*, autrement on rencontre une résistance invincible. Réfugié dans un respect apparent, l'enfant repousse intérieurement tous vos avertissements et toutes vos leçons. Sa résistance se peint dans son étonnement, dans le jeu de son visage, dans les couleurs qui s'y succèdent, dans un certain air froid et blessé, et jusque dans son silence, dont il fait le signe de sa dignité offensée. C'est alors que l'orgueil révolté monte et mugit dans son cœur comme la vague, et vous n'obtenez plus de lui qu'un dédain insolent, qu'une révolte indomptable ; c'est alors qu'il vous faut enfin une force qui brise, ou tout est erdu !

Mais voilà pourquoi j'ai dit aussi : *avec tendresse ;* car, après que vous avez brisé cet orgueil, si l'enfant ne sent pas que c'est l'affection la plus tendre, la plus dévouée, une affection

paternelle, je dirai plus, une affection surnaturelle et divine qui vous inspire, il se retire brisé ; mais bientôt il se relève et vous hait ; souvent c'est la haine et le mépris tout à la fois, et tout est encore perdu!

Il reste sur ce point quelques remarques particulières importantes à faire. Ces enfants se révélaient ordinairement, et leur perfection prétendue éclatait en quelque grande faute, vers dix-sept, dix-huit ans, quelquefois même avant, et voici le plus souvent à quelles occasions :

Si leurs succès habituels dans leurs classes venaient tout à coup à leur manquer, lorsqu'ils montaient dans une classe supérieure ; si, en changeant de professeur, ils en rencontraient un qui leur fût moins favorable, c'était ordinairement alors que *la plaie de leur cœur*, *plaga cordis*, dit l'Écriture, se découvrait à leurs maîtres et à eux-mêmes. Ils éprouvaient quelquefois tout à coup une aversion étrange pour cette nouvelle classe, un chagrin profond contre ce nouveau professeur : ils évitaient, fuyaient sa rencontre en récréation : ils détournaient même de lui leurs regards, ou bien le regardaient de loin avec des yeux pleins d'inquiétude et de ressentiment.

D'autres fois, ce changement était dû à l'éveil d'un sentiment qui avait dormi dans leur cœur et s'était ignoré lui-même, pendant les jours simples de l'enfance, et à la faveur des occupations actives du jeune écolier ; je veux parler du sentiment de la condition sociale. L'aspect de condisciples d'une famille mieux placée, plus riche que la sienne, a commencé un jour à faire naître en lui des comparaisons pleines de regrets amers et de désirs impuissants : dans les noirs chagrins de son orgueil révolté et de sa coupable jalousie, il a éprouvé de l'embarras avec ses parents, il a été moins heureux à les voir ; et, pour cacher ce trouble intérieur à ses condisciples, pour se le cacher à lui-même, il prend de nouvelles allures : la contrainte de son âme se peint dans son

humeur, dans son langage, sur son front; ce détestable sentiment l'a extérieurement changé; on ne sait à quoi attribuer cette étrange et mauvaise transformation : c'est que, de tous les orgueils, le plus vil s'est emparé de lui ! Ce phénomène de perversion se manifeste quelquefois de quinze à dix-huit ans, et même, comme je l'ai dit, dans de jeunes gens auxquels on peut n'avoir pas eu un seul reproche à faire jusque-là.

Oh ! quelle tendresse profonde et savante il faut alors pour regagner ces pauvres âmes, pour triompher de cette redoutable crise ! C'est ici l'effort le plus beau du don d'élever la jeunesse et le plus digne aussi de cette sainte mission.

Tout moyen alors est bon, quand le cœur et le dévoûment l'inspirent. Un des plus doux, et peut-être un des plus efficaces, je l'ai du moins expérimenté, c'est d'aller droit au fait, droit au cœur de l'enfant. Il m'est souvent arrivé de les faire venir chez moi. Je leur parlais tendrement, paternellement : « Vous êtes triste, mon enfant; cela va mal, lui disais-je, en posant quelquefois ma main sur son cœur. Vous me semblez moins heureux : voyons, n'êtes-vous pas devenu un peu moins bon? Cela arrive souvent sans qu'on s'en rende compte à soi-même. Je n'ai, quant à moi, aucun reproche à vous faire : mais vous ! êtes-vous content de vous et des autres? N'êtes-vous pas blessé par quelqu'un, par quelque chose ? De bonne foi, cherchons le coupable : est-il autour de vous ou en vous-même? N'est-ce pas l'orgueil qui vous trouble? Dans ce mauvais chagrin que vous ne définissez pas, n'est-ce pas un peu à Dieu, à sa providence, un peu à tout le monde que vous en voulez ? Il n'y a, ce me semble, rien de changé autour de vous : vos parents, vos maîtres, sont toujours les mêmes pour vous; n'est-ce pas vous qui seriez un peu changé pour eux? Mettez la main sur votre conscience, laissez un peu parler votre raison, votre cœur, votre religion, votre bonne nature : de sang-froid, devant Dieu, devant votre meilleur ami : voyons ! »

J'ai vu souvent alors des pauvres enfants fondre en larmes, me regarder avec confusion et attendrissement, se jeter entre mes bras. Tout était sauvé ! Nous n'avions pas d'autre explication : il y a dans l'âme des tristesses, des pudeurs qu'il faut ménager ! les éveiller suffit!

Que de réflexions il y aurait à faire ici, non-seulement sur les tristes infirmités de notre nature, mais aussi sur les ressources qu'elle offre, lorsque la religion vient à son aide, la touche et l'éclaire !

Il est une observation, hélas ! trop universelle et trop incontestable, et c'est par elle que j'achèverai ce chapitre : le péché originel a altéré les sentiments les plus naturels, et aussi les fonctions les plus nobles du cœur humain.

J'ai parlé des enfants gâtés et des parents qui les gâtent ; les enfants gâtés sont souvent l'exemple de la première de ces altérations, et les parents l'exemple de la seconde. Combien voit-on d'enfants sans reconnaissance pour leurs parents, sans affection, sans respect pour ceux de qui ils reçurent la vie, la nourriture et tous les soins, hélas! trop empressés, d'une Éducation pleine de vanité et de mollesse !

Mais il faut le redire, en finissant, si les enfants sont souvent si coupables, les parents ne le sont-ils pas quelquefois les premiers ? et tout le sujet que nous venons de traiter dans ce chapitre ne le démontre-t-il pas tristement ? Ne suffit-il pas de voir, pour en être convaincu, la peine qu'ont un père et une mère à ne pas gâter leurs enfants, et les efforts qu'il leur faut faire contre eux-mêmes pour éviter ce malheur? Ne suffit-il pas de voir à quel point le bon sens et la droiture se perdent quelquefois pour eux, et vont s'égarer dans un aveuglement sensible et profond ? La légèreté, l'irréflexion des parents jeunes encore ont ici une funeste influence. En effet, il faudrait, dès ces premiers temps, avoir réfléchi sur les principes à suivre dans l'Éducation de ses

enfants. Cependant combien d'alliances ont été contractées ; combien d'enfants ont grandi sans que les devoirs de l'Éducation se soient un instant offerts à la pensée de leur père et de leur mère ! combien de familles où les fautes, les imprudences de chaque jour, ne montrent que trop de parents qui n'ont pas la moindre idée de la tâche qu'ils ont à remplir ! Que d'erreurs déplorables, de directions vicieuses, de dangereux écarts ! Et comment pourriez-vous attendre de tels instituteurs une marche régulière, un système d'Éducation basé sur des principes justes et modifié suivant les besoins qui se présentent ? Et que deviendra l'enfant abandonné à lui-même, faussé dans son premier développement, ou privé d'une saine culture morale ?

C'est ce que Fénelon se demandait en signalant les redoutables conséquences de cette négligence et de cet aveuglement. « Les enfants, disait-il, qui feront dans la suite tout le « genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent « dès les premières années ? Les désordres des hommes « viennent souvent de la mauvaise Éducation qu'ils ont re- « çue de leur mère... »

Que faudrait-il donc faire ? Il faudrait réfléchir, prévoir, agir fortement, avec constance, avec suite ; c'est ce qui coûte. On va au jour le jour ; on n'a guère à souffrir des enfants de cinq ou six ans : ils sont aimables : on rit de leurs défauts et de leurs gentillesses, on s'amuse de leurs gracieuses impertinences, et on ne veut pas prévoir que ces enfants de cinq ou six ans en auront bientôt vingt et trente, et qu'ils feront payer cher à leurs parents le malheur de les avoir *gâtés*, c'est-à-dire perdus !

« Une vraie affection et bien réglée devrait naître et s'aug- « menter avec la connaissance que les enfants nous donnent « d'eux, dit Montaigne, et lors, s'ils le veulent, la propen- « sion naturelle marchant quant et quant la raison, les chérir « d'une amitié vraiment paternelle : il en va fort souvent au

« contraire, et le plus communément nous nous sentons plus « émus des trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos « enfants, que nous ne faisons après de leurs actions toutes « formées, comme si nous les avions aimés pour notre « passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des « hommes[1] ! »

L'expression de Montaigne est amère : elle ne manque pas de justesse. Et pour moi, lorsque je me suis trouvé condamné à être le témoin de l'aveuglement et de la faiblesse de ces parents qui ne savent que gâter leurs enfants, quand je les voyais jouer avec ces défauts qui deviendront plus tard des passions si terribles et quelquefois si cruelles, je me répétais avec tristesse la parole de l'Écriture : *Le lionceau deviendra lion; celui qui joue avec son enfant pleurera quelque jour !*

C'est ce qu'une mère exprimait avec une énergie peut-être encore plus effrayante. On lui racontait qu'une jeune femme, parlant de l'Éducation de ses enfants et des sollicitudes qu'elle entraîne, disait : *C'est vingt ans de supplice ! — Elle se trompe*, répondit cette mère, qu'avait éclairée une plus longue expérience : C'EST A VINGT ANS QUE LE SUPPLICE COMMENCE !

CHAPITRE IV

L'Enfant : quelques conseils pour sa première Éducation.

Je ne veux pas rester sur ces tristes pensées. Je n'écris point pour contrister le cœur des mères, mais pour les aider dans la douce et difficile tâche que leur a imposée la Providence. S'il en est quelques-unes parmi elles à qui le courage,

[1] MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, ch. VIII.

je n'ose pas dire l'intelligence, manque pour accomplir sans faiblesse de si grands devoirs, il en est un bien plus grand nombre à qui la religion et l'amour maternel ont révélé l'art admirable d'élever leurs enfants, selon le cœur de Dieu et selon le vœu de la nature. C'est à ces femmes véritablement bénies du ciel que je voudrais demander en ce moment quelques conseils pratiques, dont je pourrai alors présenter la lumière et l'autorité avec plus de confiance à toutes les mères.

On le comprend : ce n'est point un traité d'Éducation élémentaire que je prétends leur offrir ici, mais seulement, je le répète, quelques conseils, quelques aperçus dont leur pénétration et leur tact exquis sauront bien saisir la portée et faire l'application. On a d'ailleurs écrit beaucoup déjà sur ce sujet. Je me bornerai donc à quelques points essentiels.

L'Éducation commence à la naissance même de l'enfant. Tous les sages, tous les hommes d'expérience, tous les maîtres de la morale, les païens eux-mêmes, l'ont proclamé : le jour où cet enfant ouvre son premier regard à la vie et fait entendre ses premiers cris, toute une série de devoirs relatifs à son Éducation est imposée à tous ceux qui l'entourent.

L'Éducation de ces premiers temps, qu'on ne s'y trompe pas, est le fond, la base de tout ce qui recevra plus tard son développement dans l'Éducation la plus avancée, et son application même dans tout le cours de la vie. En toutes choses, tout dépend des principes : c'est une vérité banale à force d'être vraie; mais c'est surtout en fait d'Éducation qu'il y faut prendre garde et qu'on doit s'attacher aux principes les meilleurs, les poser fortement dès l'abord et les suivre avec persévérance.

Voici en quels termes le grand Bossuet faisait remarquer l'importance décisive de ces commencements :

« Si de très-bonne heure on s'occupe avec soin des en-

« fants, alors l'action paternelle et de bons enseignements « peuvent beaucoup. Au contraire, si on laisse de mauvaises « et funestes maximes entrer une fois dans leur esprit, alors « la tyrannie de l'habitude se rend invincible en eux, et il « n'y a plus de remède qui puisse guérir le mal. Pour em- « pêcher qu'il ne devienne incurable, il faut le prévenir [1]. »

Et cependant qu'arrive-t-il, et que fait-on de ce premier âge de la vie? *On l'abandonne*, dit Fénelon, *à des femmes indiscrètes et déréglées*. Et *c'est pourtant l'âge*, ajoute-t-il, *où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a la plus grande influence* sur tout l'avenir d'un enfant.

La sagesse antique a parlé le même langage.

« Tu n'ignores pas, disait Platon, qu'en toutes choses la « grande affaire est le commencement, surtout à l'égard « d'êtres jeunes et tendres; car c'est alors qu'ils se façon- « nent et reçoivent l'empreinte qu'on veut leur donner. En « ce cas, souffrirons-nous que les enfants écoutent toutes « sortes de fables imaginées par le premier venu, et que « leur esprit prenne des opinions, la plupart du temps con- « traires à celles dont nous reconnaîtrons qu'ils ont besoin « dans l'âge mûr? (Platon, *Républ.* liv. II, t. IX, p. 105-106.) « Nous engageons donc les nourrices à ne raconter aux en- « fants que des fables bien choisies, et à s'en servir pour for- « mer leurs âmes avec encore plus de soins qu'elles n'en « mettent à former leurs corps. »

Les parents, même chrétiens, sont quelquefois, il faut l'avouer, si ignorants de leurs devoirs, si aveugles en ce qui touche la première Éducation de leurs enfants, et surtout si imprudents, si inconsidérés dans le choix qu'ils font de ceux et de celles qui devront donner leurs soins à ces premières années, qu'il est malheureusement trop nécessaire d'insister

[1] De *l'Éducation du Dauphin.*

sur ce point, et que je crois particulièrement utile de mettre sous leurs yeux ce que disait autrefois sur ce sujet le paganisme lui-même.

Plutarque, dans un Traité fait exprès sur l'Éducation des enfants, s'exprime avec plus de force encore que Platon :

« Il faut employer tous ses soins à bien choisir les nour-
« rices chargées de la première Éducation. En effet, s'il est
« nécessaire de façonner les membres des enfants, aussitôt
« après leur naissance, pour ne leur laisser contracter aucun
« défaut naturel, *on ne peut aussi former trop tôt leur carac-*
« *tère et leurs mœurs.*

« L'esprit des enfants est une pâte flexible, qui reçoit sans
« résistance toutes les formes qu'on veut lui donner ; une fois
« fortifiés par l'âge, on les plie difficilement. Les sceaux se
« gravent vite sur une cire molle ; de même les préceptes
« qu'on donne à ces esprits encore tendres s'y impriment
« facilement et y laissent des traces profondes.

« C'est pour cela que le divin Platon recommande si ex-
« pressément aux nourrices de ne point entretenir les en-
« fants de contes ridicules qui remplissent leur esprit d'idées
« fausses et absurdes.

« On doit encore, par le même motif, choisir avec soin les
« jeunes serviteurs qu'on place auprès des enfants pour les
« servir *ou pour être élevés avec eux.* Il faut premièrement
« *qu'ils aient des mœurs pures;* en second lieu qu'ils sachent
« bien leur langue, et qu'ils la parlent correctement. DES
« SERVITEURS CORROMPUS COMMUNIQUERAIENT BIENTÔT AUX EN-
« FANTS LES VICES DE LEUR LANGAGE ET DE LEURS MŒURS. »

Le sage Quintilien a consacré aussi de belles pages à ce sujet si important. Il serait trop long de les citer.

Je l'ai dit : les soins donnés à ces premières années sont le commencement de tout ce qui recevra plus tard son application ou son développement. Tout y demande donc l'attention la plus sérieuse. L'*Education physique*, l'*Education in-*

tellectuelle, l'*Education morale*, l'*Education religieuse*, rien ne doit donc être abandonné au hasard, rien ne peut être fait ou essayé à l'aventure.

L'*Education physique* est beaucoup à cet âge, qui comprend, comme nous l'avons vu, à peu près les huit ou dix premières années de la vie.

Des auteurs plus ou moins graves ont donné, à cet égard, des conseils infinis, où se rencontraient des choses plus ou moins sages, mêlées à d'étranges détails et à des pensées qu'il nous est impossible d'approuver.

Nous nous bornons à désirer que cette première Éducation ne soit, *ni trop molle :* car on développerait ainsi outre mesure ce principe de mollesse et de sensualité, qui résiste plus tard à tous les efforts de l'Éducation la plus sérieuse et de la Grâce ; *ni trop dure* : l'existence et les organes de l'enfant sont encore si frêles !

« Ce qu'il y a de très-important alors, dit Fénelon, c'est « de ne pas trop presser les enfants, de laisser affermir leurs « organes, de ménager leur santé et de ne les former que « peu à peu, selon les occasions qui viennent naturellement. »

Et cependant, dès lors aussi, l'*Education intellectuelle* doit appeler l'attention.

Dans l'enfant, le travail de l'intelligence est prodigieux.

C'est pendant ces premières années que son esprit acquiert, non-seulement dans le langage usuel et dans la connaissance des objets sensibles, mais encore dans la langue et dans la connaissance des choses purement spirituelles, une multitude extraordinaire de notions.

On sait que ce fait a excité l'admiration de tous les observateurs clairvoyants, qui ont reconnu dans ce travail secret et presque tout spontané un des plus étonnants mystères et un des plus profonds bienfaits de la Providence.

Parmi les enfants que gâte la première Éducation intellectuelle, il y en a de deux sortes :

Il y a ceux à qui on ne fait rien faire ; puis, il y a ceux à qui on fait trop faire.

La première Éducation, si elle est sage et prévoyante, profitera sans doute des étonnantes dispositions de l'enfance, et de cette merveilleuse ouverture de l'esprit à toutes choses, pour lui donner dès lors des idées simples, justes, claires, précises.

Mais elle se défiera de la manie de créer de petits prodiges de six ou huit ans, qui sont des enfants médiocres à quinze ou vingt.

Si elle est réelle et sans vanité, elle s'appliquera constamment à former la parole de l'enfant et tout son langage à une pureté convenable ; mais elle attachera peut-être une faible importance à lui apprendre deux ou trois langues étrangères, dont plus tard, dans le cours de son Éducation publique, il ne pourra pas conserver l'usage ; et dont les notions confuses suffisent néanmoins quelquefois pour arrêter l'élan de l'esprit dans les études plus sérieuses.

Le défaut que je signale ici n'est pas médiocre. Sans doute, il peut y avoir de grands avantages à apprendre et à parler de bonne heure quelques langues étrangères : mais cette étude mal faite, mal commencée, mal suivie, peut avoir aussi les plus graves inconvénients.

Fénelon, en parlant de la manie qui régnait au temps où il vivait, de faire apprendre aux jeunes enfants l'italien et l'espagnol, allait jusqu'à dire *qu'il y avait beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude.*

« Quand même, disait-il encore, vous pourriez avancer « beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez « encore craindre de le faire ; car le danger de la vanité et « de la présomption est toujours plus grand que le fruit de « ces Éducations prématurées qui font tant de bruit : on « ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que « des choses exquises. »

Il est manifeste que tout cela demande une grande attention et un rare discernement.

J'ai vu des enfants condamnés à ne rien faire pendant les plus belles années de leur jeunesse, de quatorze à dix-huit ans, parce que de six à dix ans on les avait accablés de travail et épuisés.

D'autre part, cependant, il faut bien prendre garde, sous prétexte de ne pas fatiguer les enfants, de les laisser sans rien faire, de les accoutumer à vivre dans l'oisiveté et sans règle. Quand un enfant est venu à un certain âge sans s'appliquer à rien, on ne peut plus parvenir à lui inspirer ni aucune estime pour l'étude, ni aucun goût pour les choses solides. Tout ce qui est sérieux lui paraît triste : tout ce qui demande une attention suivie le fatigue; la pente aux plaisirs, qui est si forte pendant la jeunesse, l'exemple des enfants du même âge qui sont plongés dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre et fuir l'application d'une vie réglée et laborieuse.

Du reste, ces premières études doivent être extrêmement simples; j'oserai presque dire qu'elles ne le seront jamais trop. Elles consisteront dans la lecture, l'écriture, les premiers éléments du calcul, quelques notions d'histoire et de géographie. Cela suffit abondamment pour ces premières années: l'important, c'est que tout cela soit bien enseigné, bien appris, bien su. *Peu et bien : très-peu et très-bien :* voilà le grand principe.

L'histoire des premières années du duc de Bourgogne nous montre ce que l'*Éducation intellectuelle* peut et doit faire pour l'homme à cet âge, ce qu'elle trouve en lui de ressources pour le former et l'améliorer.

On sait que Fénelon, pour orner l'intelligence de son élève, en même temps que pour lui faire apercevoir ses défauts, avait composé une suite de *Fables* et de *Dialogues :* « On voit, dit M. de Bausset, par la simplicité, la précision,

« la clarté de quelques-unes de ces fables, qu'elles s'adres-
« sent à un enfant dont il fallait *éviter de fatiguer l'intelli-*
« *gence*, et *à l'esprit duquel on ne devait présenter que ce*
« *qu'il pouvait saisir et conserver*. Ces fables prennent en-
« suite un caractère un peu plus élevé; elles renferment
« quelques allusions à l'histoire et à la mythologie, à mesure
« que les progrès de l'instruction mettaient le jeune prince
« à portée de les comprendre. »

En développant l'intelligence de son élève, Fénelon avait donc grand soin de ne pas l'écraser sous le poids de connaissances trop fortes pour son âge; et il savait néanmoins profiter habilement de tous les moyens pour élever les facultés de l'enfant et les préparer convenablement aux études les plus hautes et les plus délicates de la grande instruction littéraire.

Ce sage tempérament est bien rare de nos jours : d'une part, on voit des enfants chargés de bonne heure d'une lourde érudition, sur lesquels la mnémotechnie a épuisé le trésor de ses dates et de ses nomenclatures; ou condamnés à lire de ridicules petits traités moraux, tantôt d'une sécheresse désespérante, tantôt d'une fade sensibilité, et toujours d'un pédantisme odieux, dont ils sont absolument incapables de rien comprendre, de rien sentir : ce qui faisait dire spirituellement à une dame de grand sens : « *Que les enfants*
« *élevés à lire Peau-d'Ane, le Prince Tity et la Barbe-Bleue,*
« *ont plus d'imagination et de vraie raison que tous ces pau-*
« *vres enfants élevés à lire de petits traités pédants.* »

D'autre part, combien d'enfants, même parmi ceux qui sont destinés à recevoir la plus haute Éducation littéraire, restent sans aucune culture intellectuelle jusqu'à l'époque où on les livre à l'instruction primaire! Toutes leurs facultés sont en friche. Quelquefois il faut que plusieurs années soient employées à les tirer de ce triste état : souvent les soins les plus assidus n'y suffisent pas; et l'on doit s'estimer fort heu-

reux, si l'on parvient à les rendre capables d'apprendre quelque chose vers quinze ou seize ans.

Reste, enfin, l'*Education morale et religieuse*, qu'il appartient à un père et à une mère dignes de ce nom de donner eux-mêmes à cet enfant, dès les premières lueurs de sa raison et de son intelligence. On dit souvent que cette Éducation n'est pas de cet âge, et, sous ce prétexte, qui est une grave erreur, on néglige de donner à l'enfant, à l'heure précieuse où elle commence à devenir possible, la culture qui est la plus importante et dont il est le plus capable.

Car, dès lors, son intelligence est tout à la fois une cire molle qui reçoit les impressions qu'on lui donne, et une faculté active qui commence à saisir : dès lors les penchants du cœur se révèlent : l'homme fait ses premiers pas et se déclare; les traits de son caractère se dessinent; la volonté s'exerce; la conscience se forme : dès lors l'enfant peut acquérir les premières connaissances du bien et du mal, le premier amour des vérités et des vertus chrétiennes.

Que telle soit la marche de la nature, c'est ce qu'on ne conteste pas. Pourquoi donc ne sait-on pas agir en conséquence? Pourquoi trop souvent le travail des instituteurs qui comprennent leur tâche consiste-t-il à combattre et à déraciner les défauts grossiers nés et nourris à cet âge? et le plus souvent ils n'y peuvent réussir!

Fénelon a donné de bien sages avertissements à cet égard : « Dès ce jeune âge, dit-il, si peu que le naturel des enfants « soit bon, on peut les rendre dociles, patients, fermes, gais « et tranquilles : au lieu que, si on néglige ce premier âge, « ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie; « leur sang se brûle, les habitudes se forment; le corps, en- « core tendre, et l'âme, qui n'a encore aucune pente vers au- « cun objet, se plient vers le mal; *il se fait en eux une espèce « de second péché originel, qui est la source de mille désor- « dres quand ils sont grands.* »

Parmi les admirables conseils que Fénelon adresse à ceux qui sont chargés de l'Éducation morale du jeune âge, il en est encore deux plus importants que je veux indiquer ici : le premier, c'est d'éveiller de bonne heure la *sensibilité* dans le cœur des enfants.

« Dès qu'un enfant est capable d'amitié, il n'est plus ques-
« tion que de tourner son cœur vers des personnes qui lui
« soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les
« choses qu'on voudra de lui ; on a un lien assuré pour l'at-
« tirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste
« plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses
« affections.

« Il faut essayer, disait encore Fénelon, de faire goûter de
« bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette
« première simplicité des mouvements les plus naturels, le
« plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y ser-
« vira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui
« ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et
« d'intéressé. Il vaudrait mieux souffrir auprès d'eux des
« gens qui auraient d'autres défauts et qui fussent exempts
« de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que
« l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit pas déplacée
« ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur parais-
« sent pleins d'une amitié sincère pour eux : car les enfants
« apprennent souvent de leurs parents même à n'aimer
« rien. » (FÉNELON, *Educ. des Filles.*)

Un second conseil donné par Fénelon, et qui est aussi d'une grande importance, c'est de prévenir chez les enfants la manie et les périls de l'*imitation*.

« Il faut, dit-il, les empêcher de contrefaire les gens ridi-
« cules, car ces manières moqueuses et comédiennes ont
« quelque chose de bas et de contraire aux sentiments hon-
« nêtes ; il est à craindre que les enfants ne les prennent,
« parce que la chaleur de leur imagination et la souplesse de

« leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément « prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils « voient de ridicule.

« Cette pente à imiter, qui est dans les enfants, produit « des maux infinis quand on les livre à des gens sans ver- « tus, qui ne se contraignent guère devant eux. Mais Dieu a « mis, par cette pente dans les enfants, de quoi se plier fa- « cilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. »

Combien ces sages pensées de Fénelon, combien ces observations, si fines et si pénétrantes, auraient d'utile et décisive influence sur l'Éducation du premier âge, si elles étaient bien méditées et bien comprises!

En effet, que les impressions de ces premières années, que les habitudes prises à cet âge soient les plus fortes et les plus durables, c'est une vérité que personne n'a jamais contestée, mais dont on ne s'avise guère de tirer les conséquences pratiques.

De là naîtrait une loi trop sévère pour les mœurs publiques, une loi de sagesse et de circonspection imposée à tous ceux qui s'approchent de l'enfance et lui doivent des leçons et des exemples. Dès que l'enfance commence à penser et à sentir, son esprit et son cœur ont besoin d'un aliment qui les nourrisse, et cet aliment quelconque se change en leur substance.

Les idées, les images qui se présentent à l'enfant, forment peu à peu la trempe de son caractère, et, pour ainsi dire, le fond de son âme. Tandis que ses sens et son imagination sont pleins de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, pour lui se prépare en silence la règle des jugements et le mobile des actions. Et voilà pourquoi les préjugés de l'enfance ont une force incroyable !

Choisir avec une sévère discrétion les objets qui, les premiers, frapperont ses regards, fixeront son attention, et sur lesquels s'exercera la sensibilité de son cœur; voilà donc

quelle devrait être l'Éducation domestique, et voilà ce que malheureusement elle n'est pas toujours parmi nous. On s'est depuis trop longtemps exercé à tout mépriser, à tout profaner, pour qu'on respecte encore l'enfance. On le sait : il est un degré de corruption dans les mœurs publiques, où il devient très-difficile de conserver même la décence dans les mœurs privées.

Hélas ! combien d'enfants ne trouvent plus de sûreté dans la maison paternelle, où quelquefois leurs regards, leurs oreilles, tous leurs sens, ne reçoivent pour toute nourriture qu'un poison subtil et mortel qui pénètre les infortunés sans qu'ils le sentent, et va détruire dans leur cœur le germe même des vertus ! Ainsi s'altèrent les dons de la nature ; et souvent des âmes qu'elle fit propres aux grandes choses dégénèrent par l'Éducation, et ne peuvent plus s'y élever qu'avec effort !

C'est surtout quand il s'agit de la pureté des mœurs que l'Éducation du premier âge doit redoubler de zèle, et entourer les enfants des précautions les plus attentives et de la plus sévère vigilance.

Fénelon voulait qu'on évitât absolument *les spectacles publics* et *tous les autres amusements passionnés*, qui ne sont propres qu'à donner aux enfants le goût des choses dangereuses, et ne peuvent manquer d'ailleurs de leur faire trouver fades tous les plaisirs innocents. Il flétrissait sans pitié la coupable imprudence de tant de parents qui accoutument ainsi le cœur si tendre encore et l'imagination si vive et si volage de leurs enfants, *aux violents ébranlements des représentations théâtrales*, *aux tons languissants de cette musique efféminée*, qui n'est bonne qu'à énerver les forces de l'âme, à rendre les mœurs de l'enfant molles et voluptueuses, *et qui ne fait tant de plaisir que parce que l'âme s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer.*

Fénelon allait jusqu'à vouloir qu'on inspirât aux enfants

l'HORREUR, — c'est l'expression dont il se sert, — l'HORREUR de tous ces divertissements empoisonnés, et « des autres « vanités corruptrices, des nudités de gorge et de toutes les « autres immodesties, » qu'on se permet si souvent devant les enfants, ou qu'on leur permet à eux-mêmes. « Rien ne « peut justifier en ces parents[1], disait-il, ni devant Dieu ni « devant les hommes, une conduite si téméraire, si scanda- « leuse et si contagieuse pour leurs enfants. »

Dans l'état de nos mœurs, il serait à souhaiter pour l'enfance, puisqu'on ne la laisse pas croître dans l'ignorance du vice, qu'on pût faire avec ses facultés naissantes un pacte qui suspendît leurs progrès et les retînt oisives aussi longtemps qu'elles ne pourraient se développer sans danger. Des âmes toutes neuves, non exercées et vides de tout, seraient bien moins éloignées de la sagesse que celles qui ont recueilli et portent avec elles des semences perfides. Alors, du moins, la seconde Éducation ne se consumerait pas presque entière à combattre et à détruire les vicieuses impressions de la première, et l'on ne serait pas réduit à s'applaudir comme d'un succès complet lorsqu'on est parvenu à guérir le mal déjà fait !

Toutefois, il le faut dire, et j'en ai été le témoin : souvent aussi chez nous, dans les familles chrétiennes, cette première Éducation est très-bien faite, admirablement suivie et conduite.

Dieu, en effet, a donné aux commencements de l'homme un instituteur naturel, et que nul ne saurait remplacer : combien de fois une bonne mère, une mère pieuse, n'a-t-elle pas trouvé dans son cœur et dans les inspirations de la piété

[1] Voici ce que m'écrivait, il y a peu de temps, un homme de grande vertu et de grande expérience : *Je suis chaque jour, comme médecin, à portée de voir que, dès l'âge de un à deux ans, la plupart des enfants contractent de détestables habitudes, funestes plus tard à leur innocence et à leur santé. Les observations faites, à cet égard, aux parents, même chrétiens, sont presque toujours accueillies avec mépris.*

des secrets d'Éducation mille fois plus efficaces que toutes les théories pédagogiques? Je me donnerai à moi-même la consolation d'en parler avec détail, lorsque je traiterai des droits et des devoirs de l'autorité maternelle. En ce moment, je me bornerai à dire : non-seulement pour les deux ou trois premières années de la vie, ces soins d'une mère sont nécessaires à l'enfant, mais encore bien au delà.

Je ne saurai surtout jamais approuver qu'on livre à l'Éducation publique des enfants de quatre ou cinq ans, auprès desquels rien ne saurait remplacer la sollicitude maternelle[1].

C'est à la mère à éveiller dans son enfant les premières lueurs de l'intelligence et le premier amour du bien; à mettre sur ses lèvres les premières paroles de la foi et de la vertu; à tourner ses premiers regards vers le Ciel; c'est à sa mère, en un mot, à le doter d'une âme chrétienne, comme elle lui a donné un corps humain ; et, si rien n'est hideux comme l'exemple, heureusement bien rare! d'une mère soufflant l'irréligion au cœur de son fils, rien aussi n'est attendrissant et beau à voir comme le spectacle d'une mère chrétienne donnant à un enfant béni de Dieu les premiers enseignements de la foi, lui racontant les touchantes histoires de la Religion, lui apprenant à joindre ses petites mains pour la prière, et faisant bégayer à sa bouche enfantine les noms les plus sacrés.

Telle doit être la *première Education :* je l'appellerais plus volontiers l'*Education maternelle.* Elle doit se passer au foyer domestique : seulement, que la maison paternelle soit toujours, pour cet enfant qui commence à apprendre à vivre, une École de pureté, de justice, de bonté, de vertu, de sagesse, de douceur ! que rien n'y vienne gâter son cœur ou

[1] On comprend sans peine que je ne prétends point condamner ici les *Salles d'asile*, ni même les *Crèches*.

son intelligence, pendant ces temps heureux où se forment primitivement en lui la pensée, la raison, la parole, la conscience ; où se préparent les premiers éléments de toute sa vie intellectuelle et morale !

Je ne veux pas achever ce chapitre sans engager mes lecteurs à lire sur tout ceci le *Traité de l'Education des Filles*, de Fénelon. C'est un livre incomparable : j'avais voulu en donner des extraits, et puis je me suis aperçu que je citais l'ouvrage entier.

Fénelon y fait l'Éducation des enfants, et surtout des instituteurs, des institutrices et des mères. Les pasteurs et les catéchistes eux-mêmes y trouveront les enseignements les plus importants, les plus élevés, les plus féconds, particulièrement dans les chapitres VIe, VIIe, et VIIIe, sur l'*usage des histoires pour faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la Religion.*

CHAPITRE V

Le Respect qui est dû à la dignité de l'enfance est un respect religieux.

CONCLUSION DU SECOND LIVRE.

Si l'enfant, aux yeux de la Philosophie éclairée par la Foi, paraît un être digne d'un religieux respect, c'est qu'au-dessus des grâces et des prérogatives naturelles à cet âge, il se trouve quelque chose de plus haut et de plus divin qui doit inspirer ce respect, et l'élever jusqu'à Dieu lui-même.

En effet, le créateur, le père, le modèle de cet enfant, c'est Dieu. Toutes ces grâces naïves, sur lesquelles nous avons

reposé nos regards avec tant de complaisance, sont les reflets de la grâce divine elle-même; et, si son Éducation doit remonter si haut et se faire avec un soin si religieux, c'est que, créature sublime, il porte dans le fond de sa nature, dans l'élévation, dans la puissance et l'harmonie de ses facultés, la ressemblance même de Dieu.

Cet humble enfant est destiné à un double royaume. S'il porte dignement sa couronne sur la terre, le royaume des cieux lui sera ouvert quelque jour; et si, quoique abaissé au-dessous des anges ici bas, on lui en donne quelquefois le nom, c'est que Dieu lui prodigua, comme à l'ange, la vie, l'intelligence et l'amour, et, avec cette céleste nature, toutes les riches facultés, tous les dons, tous les attributs merveilleux qui en découlent.

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance : ces admirables paroles, dit Bossuet, nous révèlent que Dieu, en créant l'homme, ne s'est pas proposé d'autre modèle que lui-même, et qu'il a voulu faire reluire magnifiquement dans la créature humaine les traits de sa perfection et de sa gloire.

Je ne veux pas m'étendre plus qu'il ne convient sur ce mystérieux sujet : toutefois je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici quelle trinité surprenante se rencontre dans l'unité d'une nature créée et imparfaite, et y laisse entrevoir une image si vive et une si étonnante ressemblance du Dieu très-haut:

Dieu est la vie, l'intelligence, l'amour sans bornes;

Dieu est la vérité, la beauté, la bonté suprêmes.

Eh bien! il a plu à ce Dieu que ces perfections constitutives de sa propre essence fussent le fond même de l'être en ce faible enfant. Dieu a voulu que les puissances les plus hautes de sa divine nature fussent réfléchies dans les facultés naissantes de cet être si humble.

Cet enfant, il vit donc, il pense, il aime, comme Dieu aime,

pense et vit! Le Vrai, le Beau, le Bien, seront l'objet essentiel et unique de l'enseignement intellectuel et moral dans son Éducation!

Et c'est dans l'accord parfait des grandes facultés humaines avec le vrai, le beau et le bien, avec la vérité, la beauté et la bonté suprêmes, que se trouvera le principe de l'harmonie, du repos, de la plénitude et de la force de ces facultés : l'œuvre de l'Éducation n'est pas autre chose !

Cette sublime théorie des facultés de l'homme, que je me borne à indiquer en ce moment, et que j'exposerai plus tard, n'est que le principe et le fondement de la théorie de l'Éducation elle-même. Cette théorie domine le développement et l'exercice des facultés humaines ; seule, elle en révèle le jeu, la nature et l'action dans l'homme fait comme dans l'enfant. Et, en même temps, c'est elle seule qui éclaire les sciences, les langues et les littératures, la poésie et les arts qu'on lui enseigne. En toutes ces choses, Dieu tout d'abord apparaît : son nom, sa splendeur, éclatent de toutes parts et font resplendir comme dans un jour divin toutes les beautés de la nature humaine et toutes les richesses que Dieu lui a données. La perfection divine, à l'image de laquelle cet enfant fut créé, est donc le but, la forme, l'image, le type essentiel de l'Éducation qu'il recevra : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance :* la parole de Dieu ne pouvait être plus formelle. C'est ainsi que Dieu deviendra tout à la fois, pour cet enfant, la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence, l'inspiration de son amour, et la vie de son âme tout entière.

On comprend maintenant pourquoi j'ai dit que l'Éducation était une œuvre divine ; pourquoi j'ai dit que le respect dû à la nature et à la dignité de cet enfant était un respect religieux et devait s'élever jusqu'à Dieu.

Mais ce qu'il faut aussi comprendre ici, c'est que cette belle et grande nature, c'est que tous ces dons du Créateur

demandent à germer et à croître, et sollicitent d'eux-mêmes le développement et la culture de ce religieux respect.

Vie, intelligence et amour ; esprit, talent, génie ; bon sens, bon goût ; volonté, caractère, conscience ; lettres, sciences, arts, industrie même ; religion, morale, vérité, vertu : toutes ces grandes et divines choses de l'humanité sont sans lumière et sans nom dans un enfant, et demeureront enfouies dans les profondeurs de sa nature, si on n'a pris soin de les étudier avec respect et de les cultiver religieusement.

C'est là la belle œuvre de l'Éducation : mais, encore un coup, une Éducation respectueuse peut seule satisfaire de si nobles exigences et répondre à ces instincts sublimes. Un dévoûment, un respect véritablement, sincèrement religieux, peuvent seuls cultiver convenablement les dons admirables du Créateur lui-même, élever ces belles facultés *à la force de leur intégrité naturelle*, *les établir dans la puissance et la plénitude de leur action*, les orner de leur plus bel accroissement, les couronner enfin des fleurs et des fruits de la science et de la vertu !

Et voilà pourquoi l'Éducation, telle qu'elle m'est apparue, n'est pas autre chose que le plus profond témoignage du respect dont la nature humaine est digne. Si haute que puisse paraître cette théorie, elle est le fond même sur lequel repose et doit s'élever l'édifice de l'Éducation tout entière.

Ah ! sans doute, cette œuvre n'est pas facile : elle a de vastes proportions, et, dans son apparente simplicité, elle offre des aspects nombreux et imposants : et le respect y manque profondément toutes les fois qu'on ne s'applique pas à la comprendre, à l'embrasser et à la faire dans toute sa grandeur.

Oui, toutes les fois qu'on ne se dévoue pas religieusement à cultiver, à élever dans l'enfant la nature et la dignité humaines ; toutes les fois qu'on néglige de *former en lui*

l'homme tel que Dieu l'a conçu, l'homme tel que Dieu l'a créé, l'homme tel que Dieu veut qu'on le forme et qu'on l'achève; toutes les fois qu'on ne fait pas ces choses, on trahit, on viole le respect qui est dû à cet enfant et à sa grandeur originelle, et, je dois l'ajouter, ce malheur n'est pas rare.

Ce que les instituteurs de la jeunesse ne doivent donc jamais oublier, c'est que l'enfant, c'est l'homme lui-même, dépositaire de tous les dons de Dieu, de toutes les espérances de l'humanité; et, tout jeune qu'il est, revêtu déjà de toute la grâce, de toute la dignité que Dieu a communiquées à la nature humaine. Ce souvenir suffira à soutenir le courage des instituteurs et les empêchera de défaillir jamais dans la noble et laborieuse tâche à laquelle ils se sont dévoués.

Certes, quand le Créateur lui-même voulut faire l'homme, il travailla à ce grand ouvrage sans négligence et sans dédain : ce ne fut pas un jeu pour lui, comme l'avait été la création du monde matériel. Il est remarquable que Dieu ne se servit plus de cette parole impérieuse et brève, avec laquelle il avait fait sortir des entrailles éternellement stériles du néant la multitude des créatures vulgaires qui charment nos regards, y compris la lumière et le soleil ; non, il se recueillit en lui-même, prononça une parole de conseil, et, si je le puis dire, de respect; cette grande et immortelle parole : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Puis il agit avec la gravité digne d'une œuvre si solennelle.

La création de l'homme fut donc avant tout le résultat d'une délibération suprême, puis une action toute divine, et enfin un souffle, une inspiration de l'éternelle vie : *spiraculum vitæ.*

Telle fut la grandeur de la création de l'homme : telle doit être l'œuvre, la gravité et la grandeur de son Éducation ; tel le respect qui lui est dû.

Voilà ce qu'il est capital de bien entendre, quand on touche à cette œuvre.

J'entrerai maintenant dans quelques détails pratiques.

L'Éducation a pour but de former l'homme; mais qu'est-ce à dire et quelle est donc la tâche réelle de l'instituteur? Le voici :

L'homme est tout à la fois corps et âme; intelligence, volonté, cœur et conscience : Dieu l'a fait ainsi.

Donc *former l'homme*, c'est faire atteindre à l'enfant tout le développement, toute l'élévation, toute la force, toute la beauté dont ses facultés physiques et intellectuelles, morales et religieuses sont susceptibles ;

C'est donner à *son corps* la vigueur, la souplesse, l'agilité nécessaires au bon service de l'âme; mais cela, on le comprend, c'est peu de chose encore : les païens eux-mêmes trouvaient que l'homme *n'est un beau spectacle que quand la beauté et la force de l'âme sont en harmonie avec la beauté et la force du corps* [1].

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

(VIRGILE.)

Mens sana in corpore sano.

(JUVÉNAL.)

Donc *former l'homme*, c'est encore, c'est surtout donner à *son esprit* toutes les belles connaissances, lui révéler toutes les nobles doctrines qui seront l'ornement et la lumière de sa vie; c'est lui faire acquérir toute sa force et toute son étendue par des exercices convenables, par des travaux intelligents ; c'est développer en lui le jugement, le raisonnement, le goût, la pénétration, la mémoire, l'imagi-

[1] PLATON, *Républ.*, liv. III, ch. IX.

nation, la facilité d'élocution ; en un mot, la *pensée* et la *parole*, ces deux grandes prérogatives de l'humanité.

Former l'homme, tel que Dieu le demande, c'est en même temps fortifier son *caractère*, affermir sa *volonté*, éclairer sa *conscience*, et inspirer à son *cœur* une sensibilité généreuse.

C'est placer et nourrir dans son âme tous les penchants vertueux qui le porteront à accomplir la loi des devoirs envers son Créateur, envers lui-même, envers la société et tous ses semblables.

Tout cela est beaucoup sans doute : ce n'est pas tout encore : si on se bornait là, l'œuvre serait imparfaite, ou plutôt elle ne tarderait pas à être entièrement ruinée.

Nous l'avons vu : l'homme a de déplorables, de nombreux défauts : heureux quand il n'a que les défauts de ses qualités ! c'est une belle fortune.

Dans une bonne Éducation, les *qualités* se fortifient par les défauts eux-mêmes, qu'elles absorbent, dont elles triomphent peu à peu ; et c'est ainsi qu'à la longue, et grâce à la lutte, elles deviennent des VERTUS. Dans une mauvaise Éducation, au contraire, les *défauts* l'emportant, écrasent les qualités et deviennent des VICES.

Quel est donc le grand et souvent le plus pénible travail de l'instituteur ? Le voici :

S'il veut, comme il doit le vouloir, établir cet enfant dans la possession légitime et entière des facultés de sa nature, s'il veut par là en faire un *homme*, et un homme véritablement digne de ce nom, il ne se bornera pas à faire croître au fond du cœur de l'enfant toutes les inclinations au devoir et à développer ses qualités ; il s'appliquera diligemment à étudier ses défauts, à déraciner ses penchants dangereux, à réformer ses mauvaises habitudes, à corriger ses vices, s'il y en a malheureusement déjà en cette jeune créature ; il s'appliquera à prévenir, s'il se peut, l'éveil des passions

ou du moins à les diriger avec force et sagesse au temps convenable. C'est à ce prix seulement que l'œuvre peut s'accomplir, et voilà pourquoi j'ai dit que l'Éducation est essentiellement une œuvre de respect. Je ne sache rien qui demande un dévoûment plus respectueux que ce pénible travail. Sans la pensée de Dieu, sans un respect religieux pour la dignité de la nature humaine, jamais on ne travaillera sincèrement et courageusement à la corriger, à la réformer, à l'élever.

Je résume tout ceci : l'Éducation *doit former l'homme*, faire de l'enfant un homme, c'est-à-dire lui donner un corps sain et fort, un esprit pénétrant et exercé, une raison droite et ferme, une imagination féconde, un cœur sensible et pur, et tout cela dans le plus haut degré dont l'enfant qui lui est confié est susceptible.

Telle est son œuvre ; tels sont ses bienfaits ; telle est la haute et vaste pensée qui doit présider à tous les degrés par lesquels passe l'Éducation humaine : Éducation maternelle, Éducation primaire, Éducation secondaire. L'Éducation ne quitte l'homme qu'en l'*instituant* dans la vie, et qu'en l'y *instituant* homme fait. C'est alors que, conformément à la belle expression latine dont se sont servis Quintilien et Bossuet, il est permis de nommer l'Éducation, à ce haut point de vue, l'*Institution* de l'homme.

C'est alors qu'est accomplie l'œuvre du religieux respect qui est dû à la noble créature de Dieu.

Mais, me dira-t-on, est-ce qu'il faudra toujours s'élever si haut ? est-ce qu'il n'est pas permis de moins faire ? où sont alors les instituteurs dignes de ce nom ?

Je ne suis point chargé de résoudre cette dernière question ; mais je réponds sans hésiter : Non, il n'est pas permis de moins faire.

L'Éducation, sous peine d'être incomplète, de laisser

l'homme inachevé, et par conséquent de manquer profondément à la dignité de cette belle nature, doit faire de l'enfant un homme dans toute son intégrité.

Elle doit le mettre pleinement en possession de lui-même ; elle doit, par conséquent, développer, polir, élever, toutes ses nobles facultés, aussi complétement qu'il est possible de le faire : elle ne peut en négliger aucune.

Autrement c'est un travail imparfait, c'est une mauvaise Éducation : c'est une œuvre misérable ; et, quand on songe que cette œuvre est l'*homme même*, dont Dieu a dit : *Faisons-le à notre image et à notre ressemblance*, on est tenté de demander à ces instituteurs indignes de quel droit ils sont venus porter une main téméraire sur l'œuvre et sur l'image de Dieu pour la défigurer ; sur de si belles et si pures espérances, pour les flétrir ; sur de si hautes facultés, pour les ruiner ! On s'étonne avec raison de ces négligences coupables, de ces superbes dédains dont souffre si souvent l'Éducation. On s'irrite enfin profondément de ces mépris sacriléges, et, je dirai tout, de ces soins mercenaires, hypocrites, dont l'enfance est si souvent l'objet et la victime.

Ce mal, j'aime à le penser, vient le plus ordinairement du défaut d'intelligence et de réflexion ; on ne sait pas, et, avouons-le, on ne tient point assez à savoir quelle est cette grande œuvre de l'Éducation. On n'en conteste pas, il est vrai, la nécessité radicale pour tous, ni l'immense influence sur l'individu, sur la famille, sur la société tout entière ; on ne se refuse même pas à reconnaître que son but est de former, d'élever l'homme et de le perfectionner ; mais ce qu'on paraît ignorer, ou ne savoir qu'à moitié, c'est que pour atteindre ce but, le caractère propre, essentiel de l'Éducation, c'est de cultiver religieusement, de développer et de fortifier toutes les facultés de l'homme, sans aucune indigne exception.

On ne comprend pas que l'Éducation humaine doit être comme l'homme lui-même qu'elle cherche à former : simple, une, constante, entière. L'homme, en effet, n'a rien reçu de Dieu que l'Éducation puisse négliger : c'est un être digne d'être élevé sous tous les rapports. L'intégrité de son Éducation est la loi providentielle de sa vie et de son avenir. On ne peut l'en frustrer sciemment ou par négligence, sans le trahir de la manière la plus coupable ; et cependant presque jamais on ne s'enquiert ni des instruments, ni des moyens dont l'Éducation peut et doit se servir pour exercer cette grande action et accomplir son œuvre tout entière avec respect. De là tant d'Éducations déplorables, qui sont tout à la fois le malheur des élèves et la honte des instituteurs.

Mais ici se présentent à examiner et à résoudre des questions si importantes, que je crois devoir leur consacrer un examen spécial et détaillé, et un livre entier.

LIVRE TROISIÈME

DES MOYENS D'ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

Il y a quatre moyens nécessaires d'Éducation : la religion, l'instruction, la discipline, les soins physiques.

L'Éducation doit former l'homme dans l'enfant : faire de l'enfant un homme ; l'instituer dans la vie homme fait.

Mais quels sont les instruments dont l'Éducation peut user pour exercer cette grande action et accomplir cette belle œuvre dans son intégrité ?

Quels *moyens* doit-elle employer pour développer à la fois et fortifier sûrement toutes les facultés humaines?

La sagesse antique s'était posé cette question ; Platon disait :

Nous cherchons sans cesse à découvrir les études et les exercices qui conviennent le mieux pour l'Education de la jeunesse, et auxquels les jeunes gens doivent se livrer pour devenir des hommes distingués. (Platon, *Lachès*, t. V.)

Cette question est, en effet, au point où nous en sommes arrivés, la question la plus grave et la plus décisive : car c'est surtout par une triste ignorance des moyens d'Éducation et par une malheureuse confusion dans l'emploi de ces

moyens ; c'est par l'importance exclusivement accordée aux uns et l'indigne sacrifice des autres, que l'Éducation est le plus souvent ruinée parmi nous, plus encore que par l'oubli de sa haute nécessité, ou par l'aveuglement qui méconnaît son but et sa nature.

On me permettra donc de descendre ici dans tous les détails, d'aller jusqu'au fond de chaque chose, d'analyser chaque principe, d'en indiquer la pratique et par là de mettre, si je puis m'exprimer ainsi, mon sujet même en action sous les yeux de mes lecteurs.

Il y a un moment qui m'a paru toujours d'une solennité extrême dans le cours des fonctions que j'ai remplies pendant vingt-trois années, comme instituteur de la jeunesse, soit dans les catéchismes de l'Assomption, soit surtout au Petit-Séminaire de Paris : c'est le moment où un père, où une mère confiaient à mes soins leur fils, et après l'avoir remis entre mes mains, après l'avoir embrassé une dernière fois, se retiraient et me laissaient seul avec cet enfant.

J'éprouvais toujours une émotion indéfinissable à la vue de cette jeune créature qui, sentant s'éloigner d'elle ceux à qui elle devait la vie, tournait vers moi avec inquiétude des yeux souvent baignés de pleurs, et semblait attendre de mon regard, de ma parole, le bonheur ou le malheur de cette vie nouvelle et la décision de sa destinée.

Quelquefois cet enfant était riche et avait été jusque-là nourri dans l'opulence. Souvent aussi il était pauvre et né dans les classes populaires. Mais, quel qu'il fût, toujours alors une tendresse profonde saisissait mon cœur ; je la lui témoignais involontairement, quoique avec quelque embarras. Mais, je l'avoue, le sentiment qui s'emparait de moi avec une puissance plus irrésistible encore était le sentiment d'un respect religieux. Je ne pouvais, sans quelque frayeur, songer à cette grande œuvre, à cette œuvre sacrée,

qui m'apparaissait toujours alors dans toute sa sainteté, dans toute sa délicatesse et dans toute sa grandeur.

Ces impressions étaient si profondes et si vives, qu'elles ne sont point encore effacées de mon âme; et je les retrouve en écrivant ces lignes.

Tout instituteur donc qui se respecte lui-même et respecte aussi l'œuvre à laquelle il se dévoue, lorsque des parents lui confient leur fils à élever, doit se recueillir religieusement devant Dieu et se dire en son âme et conscience :

Voilà un enfant, j'en suis désormais chargé, que dois-je en faire?

Il faut que j'en fasse un homme : c'est-à-dire que je cultive, que je développe, élève et fortifie toutes ses facultés ; autrement je trahis son âme, sa famille, ma conscience et Dieu lui-même.

Pour atteindre ce but, quels moyens prendrai-je?

Quelles études, quels exercices pourront me servir?

Sera-ce seulement des exercices physiques? mais alors je ne développerai ni son esprit ni son cœur.

Sera-ce seulement des leçons et des pratiques de vertu? mais alors je ne développerai ni son corps ni son esprit.

Sera-ce uniquement des études d'intelligence ? mais alors je ne développerai ni son cœur ni sa conscience.

Je choisirai donc, tout à la fois, et des exercices physiques pour développer son corps, et des leçons et des pratiques de vertu pour développer son cœur, affermir son caractère et sa volonté, et enfin des études d'intelligence pour développer son esprit.

Je présenterai à son intelligence des lumières et des connaissances convenables, afin que son esprit puisse s'y appliquer, les comprendre, les acquérir, se développer et grandir par cette application studieuse.

Je présenterai à sa volonté, sous l'empire de la Discipline

et de la Religion, des vertus à pratiquer, des lois à observer, afin que son cœur puisse s'y attacher, les aimer, se développer et s'ennoblir par ce saint exercice.

Je donnerai en même temps à son corps des jeux, des récréations, et quelquefois de rudes fatigues, afin qu'en s'y exerçant il devienne adroit, souple et vigoureux.

On le voit, quatre grands *moyens* doivent toujours concourir au parfait et religieux accomplissement de cette œuvre : l'INSTRUCTION (primaire, secondaire, supérieure, professionnelle) ; la DISCIPLINE morale, la RELIGION, les SOINS de ce qui se nomme l'HYGIÈNE et la GYMNASTIQUE.

Et voilà pourquoi quatre beaux caractères, quatre conditions nécessaires, et, si je puis le dire, quatre Éducations diverses, mais simultanées, font la force et la richesse, la variété et l'unité qui constituent essentiellement l'Éducation aussi bien que la nature de l'homme.

Il y a et il doit y avoir toujours l'*Éducation physique*, l'*Éducation intellectuelle*, l'*Éducation disciplinaire* et l'*Education religieuse*. Si l'une vient à manquer, l'œuvre est incomplète : la nature et la dignité humaines sont tristement blessées. C'est ici qu'il n'y a pas de négligence possible, sans une trahison profonde de ce respect religieux auquel l'enfant a un droit sacré.

Cet enfant, il faut le dire, tout lui est dû dans cette grande œuvre de l'Éducation : la religion avec ses enseignements les plus sublimes et les plus purs, l'instruction la plus haute, la discipline la plus noble, les soins physiques les plus délicats et les plus attentifs. Tous les moyens d'Éducation, tous les respects, toutes les autorités, sont à son service. Comme je l'ai proclamé déjà, c'est pour lui que Dieu, le père, la mère, l'instituteur, sont sur la terre : c'est de lui qu'on peut dire avec saint Paul : *Omnia propter vos.* (II Cor., 4, 15.) *Vos autem Christi, Christus autem Dei.* (I Cor., 3, 23.)

Et, encore un coup, cela se conçoit : l'enfant, c'est l'homme

à venir, c'est l'humanité tout entière ! Il est de Dieu et pour Dieu, par Jésus-Christ ! tout est pour lui, Dieu lui-même !

N'est-il pas évident d'ailleurs que toutes ces grandes ressources, tous ces puissants moyens d'Éducation, répondent admirablement à tous les grands desseins de la divine Providence, aux nobles priviléges de la nature humaine, à ces facultés sublimes, qui constituent la dignité de l'homme et l'élèvent si fort au-dessus de tous les êtres sensibles de la création ?

Que vois-je en cet enfant qui vous est confié ? J'aperçois d'abord les *facultés intellectuelles*, le *mens*, le νόος ! l'ESPRIT actif, destiné, dans les vues de Dieu, à en faire un homme intelligent : ces vives facultés qui l'aident à penser, à comprendre, à saisir la vérité, à raisonner, à retenir, à parler : c'est la mémoire, l'entendement, l'imagination, le jugement, etc.

Puis je découvre la *volonté libre ;* et ce discernement du juste et de l'honnête, de la loi et de la rectitude suprême, qu'on nomme la *Conscience ;* et cette douce sensibilité, qui est le lien de la fraternité humaine en même temps qu'un des liens de la terre avec le ciel ; et *cet amour du beau*, *du vrai*, *du bien* éternel et immuable, qui est le fond divin du cœur de l'homme. En un mot, je découvre en lui toutes ces belles *facultés morales et religieuses*, qui lui feront aimer la vérité connue, désirer, vouloir, pratiquer le beau et le bien.

Rien n'est plus noble en cet enfant : ce sont les saintes ressources qu'il a reçues de Dieu pour devenir l'homme de la vertu, l'homme de bien.

Enfin, je trouve en lui les facultés physiques et corporelles et le précieux trésor de la santé.

Voilà ce que l'étude attentive du plus simple, du plus humble enfant révèle au premier regard de l'observateur réfléchi : mais de là aussi la nécessité des divers moyens qui doivent servir à *élever* cet enfant ; de là les diverses sortes d'Éducations nécessaires qu'il réclame de ses instituteurs :

De là l'*Education intellectuelle*, qui consiste à développer en lui toutes les forces, toutes les puissances de l'intelligence;

De là l'*Education disciplinaire*, qui doit développer et affermir en lui les habitudes de l'ordre et de l'obéissance à la règle;

De là l'*Education religieuse*, qui s'appliquera surtout à inspirer, à développer les inclinations pieuses et toutes les vertus chrétiennes;

De là, enfin, l'*Education physique*, qui consiste particulièrement à développer, à fortifier les facultés corporelles.

Dans le premier cas, l'*Education* s'adresse spécialement à l'*esprit*, qu'elle éclaire par l'*instruction;*

Dans le second cas, l'*Education* s'adresse plus spécialement à la *volonté* et au *caractère*, qu'elle affermit par la *discipline;*

Dans le troisième cas, l'*Education* s'adresse spécialement *au cœur et à la conscience*, qu'elle forme par la *connaissance et la pratique des saintes vérités de la Religion;*

Dans le quatrième cas, c'est le *corps* que l'Éducation a pour but de rendre sain et fort par les *soins physiques* et *gymnastiques.*

Mais, en tout cas, tout est ici nécessaire et doit être employé simultanément. C'est l'homme tout entier qu'il est question d'élever, de former, d'*instituer* ici-bas. Ce qu'il ne faut donc jamais oublier, c'est que chacun de ces moyens est indispensable, chacune de ces Éducations est un besoin impérieux pour l'enfant et un devoir sacré pour vous que la Providence a fait son instituteur.

Vous faites l'Éducation intellectuelle, vous donnez les enseignements de l'esprit; mais vous refusez l'Éducation morale, vous négligez les leçons et les pratiques de la vertu. Et qui êtes-vous pour mutiler aussi grossièrement cette noble nature, et lui ravir précisément ce qui lui était le plus nécessaire, ce qu'elle aurait eu peut-être de plus brillant et de plus aimable?

Vous faites l'Éducation morale ; mais vous tenez peu compte de l'Éducation physique : vous êtes coupable ! Et de quel droit négligeriez-vous cette importante, cette belle économie physique, hygiénique et domestique, par laquelle une sage Éducation donne au corps les soins auxquels il a droit, le conserve, le développe, le fortifie, ou répare en lui le bien si souvent irréparable de la santé perdue ?

Ou bien encore, ce qui se rencontre plus fréquemment, vous soignez le corps aux dépens de l'âme : vous prodiguez à cet enfant tous les soins, toutes les molles délicatesses d'une Éducation lâche et efféminée ; et vous laissez son esprit et son cœur sans exercice et sans culture ! Que deviendra-t-il, et quels amers reproches n'aura-t-il pas à vous adresser un jour, si cette détestable Éducation lui a laissé assez d'intelligence et de caractère pour comprendre et sentir jamais tout le mal que vous lui aurez fait !

On le voit, chacun de ces moyens a dans l'Éducation une *influence spéciale* et nécessaire ; chacun d'eux développe et fortifie plus spécialement telles ou telles facultés : voilà, en premier lieu, pourquoi c'est un grand mal que d'en négliger aucun.

Mais, en second lieu, et il importe de le faire remarquer dès ce moment, à côté de cette influence spéciale, chacun de ces moyens a aussi sur l'Éducation tout entière une *influence générale*, par laquelle tous concourent au même but, à la formation de l'homme ; ils s'aident et se fortifient les uns les autres, de telle sorte que si d'abord, en raison même de son influence *spéciale*, aucun d'eux ne saurait être impunément négligé dans l'Éducation, de plus, aucun d'eux, en raison de leur *influence commune*, ne saurait être pris pour moyen unique sans se trouver singulièrement affaibli lui-même et sans perdre quelquefois sa plus heureuse efficacité ; et alors l'Éducation tout entière est en souffrance.

Je le sais, toutefois, et l'avouerai sans peine ; car je ne dois rien exagérer ici.

Si, en s'appliquant à la culture d'une faculté particulière, on s'attache cependant à la développer, à l'élever, à la faire grandir, c'est encore de l'*Education*. Je l'ai déjà indiqué au cinquième chapitre du premier livre. Ainsi le simple et vulgaire développement des qualités physiques, dont nous parlions tout à l'heure : la vigueur, la souplesse, la grâce ; ce que les anciens, et même les modernes, ont recherché sous le nom de *gymnastique*, peut être en ce sens appelé *Education*. Ce n'est, il est vrai, qu'une *Education partielle*, l'*Education du corps*. Mais le langage peut autoriser, dans ce cas même, l'emploi du mot *Education*. En économie rurale, on dit, pour quelque chose d'analogue, l'*Education* des animaux.

On peut de même, et à plus forte raison, appeler le développement des facultés intellectuelles l'*Education de l'esprit;* et la culture des facultés morales peut se nommer aussi l'*Education morale*. En un mot, le progrès, le développement, plus ou moins utile, qui résulte de ces divers genres de culture, peut leur obtenir le grand nom d'*Education;* mais, hâtons-nous de le dire, si ces diverses Éducations sont séparées les unes des autres, ce ne sont plus que des Éducations *incomplètes*, des Éducations *tronquées*, et par là même des *Educations indignes*.

Aucune d'elles n'est l'Éducation essentielle ; la forte, la belle Éducation humaine, telle que la Providence, la nature et la religion demandent qu'elle soit faite.

Le grand but de l'Éducation, le développement de toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant l'unité et la richesse, la simplicité et la force de l'humanité, ce grand but est manqué, cette belle œuvre est trahie !

Hélas ! il le faut avouer avec confusion et douleur, rien n'est plus fréquent !

Les uns négligent, pour les soins physiques, l'instruction et la discipline ;

Les autres négligent, pour l'instruction, les soins physiques et la religion ;

Quelques-uns, plus rares, négligent, pour l'Éducation morale et religieuse, les soins physiques et l'instruction.

Et cependant il n'en demeure pas moins, que rien dans l'Éducation humaine ne peut être impunément négligé ; que l'Éducation est une, parce que l'homme est un.

Que, s'il y a dans l'homme quatre ordres de facultés, et de là, quatre sortes d'Éducation diverses et quatre grands moyens d'Éducation : l'*hygiène*, l'*instruction*, la *discipline*, la *religion*,

Ces quatre sortes d'Éducation sont inséparables l'une de l'autre, et l'œuvre totale de l'Éducation ne se fait que si ces quatre moyens sont employés simultanément.

Toute négligence, même la plus légère en apparence, a les conséquences les plus graves. J'en donnerai quelques exemples :

Si l'instruction littéraire ou scientifique se trouve seule,

On fera un savant, mais un homme inhabile, ignorant ses devoirs, et sans vertus pratiques ;

Si l'instruction littéraire n'est accompagnée que de l'instruction morale,

On fera encore un savant inhabile, peut-être un dissertateur de vertu, mais rien au delà ;

Si l'instruction littéraire n'est accompagnée que de l'Éducation intellectuelle sans instruction morale et religieuse,

On fera un savant, un homme habile, intelligent, mais un homme sans conscience et sans religion ;

Si l'instruction morale se trouve absolument seule,

On fera un casuiste, et rien de plus ;

Si l'instruction morale n'est accompagnée que de l'Éducation intellectuelle,

On fera un docteur et un homme intelligent, mais tout le reste manquera.

Je pourrais continuer le triste détail de ces Éducations indignement mutilées, et multiplier ces déplorables exemples d'hommes mal faits, d'hommes mal élevés, d'hommes malheureux qui pourront toujours reprocher à leurs instituteurs, coupables ou malhabiles, d'avoir méconnu en eux les dons de la nature, violé les droits de la dignité humaine et déshonoré l'œuvre du Créateur.

Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet! (HORACE.)

J'aime mieux traiter à fond des MOYENS d'Éducation, redire ce que doit être cette œuvre, quand elle est bien comprise, et ce que doivent faire pour elle la RELIGION, la DISCIPLINE, l'INSTRUCTION et les SOINS PHYSIQUES.

CHAPITRE II

La Religion.

La RELIGION ! ce *Lien* sacré qui rapporte, qui rattache la créature à son Créateur, l'homme à Dieu, la terre au ciel, le temps à l'éternité, et qui, par conséquent, élève dans l'enfant la vie présente jusqu'à la vie éternelle !

La RELIGION ! cette sainte et auguste *Institutrice*, qui révèle au plus jeune âge les enseignements les plus élevés et les plus purs : le BIENFAIT DE LA CRÉATION et la souveraineté du Créateur, dont la volonté féconde et toute-puissante nous a tirés du néant; le BIENFAIT DE LA RÉDEMPTION : le dévoûment et la charité du Sauveur, qui, sans rien perdre de sa gloire et de son bonheur inaltérable, s'est fait homme semblable à nous, est venu ici-bas chercher sa créature égarée et nous

a rachetés par son sacrifice et par sa mort sur la croix, nous donnant par cet admirable abaissement et par ses souffrances une merveilleuse démonstration de son amour !

La Religion ! cette *Autorité* sublime, qui ordonne à tout être capable de connaissance et d'amour de connaître et d'aimer ce Dieu infiniment grand, infiniment aimable, infiniment parfait ; de l'aimer comme il doit l'être, c'est-à-dire souverainement, plus que soi-même, par-dessus toutes choses ; et, selon les paroles si simples et si énergiques des saintes Écritures, *de tout son cœur*, *de toute son âme*, *de tout son esprit*, *de toutes ses pensées*, *de toutes ses forces ;*

Qui ordonne de l'adorer, de le prier avec cette foi vive, avec cette humble confiance, avec cet anéantissement de soi-même qui attirent les regards de ce Dieu très-bon, touchent son cœur et font descendre sa miséricorde sur ceux qui l'invoquent.

La Religion ! cette *Inspiratrice* mystérieuse, qui donne la Grâce pour faire le bien, et fortifie même les plus tendres courages pour accomplir les devoirs les plus pénibles ; qui fait germer, éclore et fleurir dans tous les cœurs fidèles à ses lois, les plus aimables, les plus touchantes, quelquefois les plus héroïques vertus : la douce et ferme piété, la foi, la vive espérance ; la résignation, la patience ; la noble pudeur, l'innocence, la chasteté courageuse ; la sobriété, la tempérance ; l'amitié, la compassion, l'équité ; en même temps qu'elle éloigne du mal, et qu'elle donne l'horreur de l'ingratitude, de l'injustice, de la dissimulation, du mensonge et de toute bassesse.

La Religion ! cette *Puissance* secourable qui soutient l'enfance et console la vieillesse dans les voies quelquefois si rudes et si âpres de la vie, qui prévient nos chutes, ou les relève ; qui nous inspire les pieux regrets, les saints remords, et cette seconde innocence que donne le repentir ; qui nous enseigne la crainte de Dieu : cette crainte filiale

que Bossuet nomme le plus ferme appui de la vertu et le fondement même de la vie humaine, et que j'appellerais volontiers la plus belle des craintes, puisqu'elle exclut toutes les autres !

La Religion, enfin, cette unique et immortelle *Conciliatrice* des sociétés humaines, qui rapproche tous les enfants de Dieu, qui n'en fait qu'une seule famille de frères et leur apprend à ne se refuser jamais les uns aux autres ni la vérité, ni la charité, ni la justice ; qui réunit toutes leurs pensées, toutes leurs affections en une seule et même affection, en une seule et même pensée, la pensée et l'amour du Père commun ; qui les rassemble dans les fêtes religieuses pour n'être tous de concert qu'un seul cœur, une seule âme, une seule voix, et chanter unanimement les louanges du Créateur, apprendre à l'aimer ensemble et à s'aimer les uns les autres pour l'amour de lui !

La Religion ! « qui se sert, comme le dit éloquemment « Fénelon, de l'encens le plus exquis, des cérémonies les plus « majestueuses, des temples les plus augustes, des assem- « blées les plus solennelles, des hymnes les plus sublimes, « de la mélodie la plus touchante, des ornements les plus « précieux, de l'extérieur le plus grave et le plus modeste « des ministres des autels, » pour nourrir dans le fond des âmes toutes les vertus que la piété et l'amour de Dieu inspirent, pour lui présenter l'auguste sacrifice de l'autel, et rendre ainsi plus sensibles l'adoration, la reconnaissance et la soumission sans bornes qui sont dues à son souverain domaine sur la créature :

Telle est la Religion !

Eh bien ! maintenant, je dois ajouter que la Religion, ce lien si sacré, cette puissance si auguste, cette autorité si sublime, cette grâce céleste, ce secours divin,

C'est un moyen d'Éducation !

Et qu'on ne pense pas que, par là, je fasse descendre la

Religion de ses hauteurs et l'abaisse! non : l'Éducation humaine est une si grande chose, que rien n'est trop grand pour elle.

Sans doute, partout et toujours, la Religion est le rapport essentiel de l'homme avec Dieu; la fin unique de la création divine et de la vie humaine ; dans l'Éducation, comme ailleurs, la Religion est le BUT suprême, le commencement et la fin, l'*alpha* et l'*oméga* de tout ce qui se fait.

Mais elle y est aussi, elle y est en même temps un MOYEN ! moyen essentiel, moyen infaillible, moyen tout-puissant, qui influe en toute chose, mais qui a aussi son influence spéciale, comme l'*instruction*, comme la *discipline*, comme les *soins physiques*.

Je l'avoue : je ne sais rien qui fasse mieux comprendre la grandeur et la noblesse de cette œuvre extraordinaire qui se nomme l'Éducation humaine. Elle est manifestement la plus noble, la plus grande œuvre qui soit au monde ; car elle embrasse tout l'homme, l'homme tout entier, tel que Dieu l'a conçu, tel que Dieu l'a créé ; et elle continue cette *œuvre divine* dans ce qui s'y rencontre de plus haut, qui est la création, la paternité des âmes !

Et c'est pour cela même que la Religion, qui doit présider à tout dans cette œuvre admirable, y est cependant considérée comme *un moyen spécial* et particulier.

C'est elle, en effet, qui est appelée spécialement à former le *cœur* et la *conscience* de l'homme : comment le fait-elle? Voilà ce qu'il importe de bien entendre. J'essayerai de l'expliquer succinctement.

L'*Éducation* forme l'intelligence de l'homme par l'instruction ; elle dirige, contient ou redresse sa volonté par la discipline; et ce serait là toute l'Éducation, au moins toute l'Éducation de l'âme, si l'homme n'avait encore un plus magnifique privilége, une bien plus sublime destination, qui, l'élevant au-dessus des choses sensibles et de l'ordre passa-

ger du monde, le met en rapport avec les choses éternelles et divines ; lui découvre l'idée du bien et du vrai, l'idée de la droiture, de la rectitude suprême, de la perfection morale et religieuse, et la lui fait aimer.

C'est là un autre ordre de rapports, un état supérieur de son intelligence et de sa volonté, plutôt qu'une faculté : c'est ce qui, dans la conscience de l'homme, tient la première place ; c'est l'intelligence et la volonté du devoir : c'est là ce qui fait invinciblement connaître à l'homme le beau, le juste, l'honnête, et lui ordonne de l'aimer et de le pratiquer ici-bas.

Eh bien ! pour cet ordre supérieur, c'est spécialement la Religion qui forme, élève, éclaire, fortifie l'âme, et voici comment : la *Religion*, qui est *lumière* comme l'*instruction*, révèle à l'homme par la foi cette destination suprême, surnaturelle, qui est le but, le but ultérieur, final de sa vie.

La *Religion*, qui est aussi *loi*, *règle*, *autorité*, comme la *discipline*, ordonne à l'homme tout ce qu'il faut faire et pratiquer pour s'élever jusqu'à cette fin sublime et éternelle ; et c'est par là qu'elle forme sa *conscience*, en lui révélant avec certitude la connaissance du bien et du mal, et lui inspirant l'amour de l'un et la haine de l'autre.

Par là même, elle forme aussi le *cœur* de l'homme et nourrit en lui cette sensibilité noble et pure, qui est la source des affections vertueuses. — Elle forme en même temps son *caractère*, en l'exerçant à la pratique ferme et patiente de tous les devoirs.

Enfin la *Religion*, qui est de plus *charité*, *grâce*, *assistance divine*, donne tous les secours pour arriver à ce but dernier et magnifique de la vie humaine !

Voilà pourquoi elle est le moyen le plus puissant de l'Éducation de l'homme.

Donc, pour résumer tout ceci : ennoblir les sentiments de l'homme, éclairer son intelligence, en ajoutant les lumières

de la foi à celles de la raison; diriger, purifier sa volonté, former sa conscience, affermir aussi son caractère et son cœur, et élever en lui la vie présente jusqu'à la vie éternelle : *tel est le devoir de l'Education morale et religieuse.*

Telle est la tâche *particulière*, l'influence *spéciale* de la *Religion* dans l'Éducation.

Mais en même temps, on le voit, dans cette œuvre divine la Religion ne demeure et ne doit demeurer étrangère à rien. Si elle n'y était qu'une pratique spéciale sans fin ultérieure, un moyen particulier sans influence générale, elle n'y accomplirait pas sa mission tout entière; elle n'y déploierait pas toute l'efficacité dont elle est douée. Quand la Religion est dans l'Éducation tout ce qu'elle doit être, elle ne se borne pas à corriger les fautes, elle atteint les défauts : en purifiant la conscience, elle réforme la nature; en donnant la foi, elle fortifie la raison; en touchant le cœur, elle forme et ennoblit le caractère.

La Religion, dans l'Éducation, est donc un moyen qui pénètre, qui soutient, qui éclaire, qui anime tous les autres moyens. Tout s'égare et s'affaiblit sans elle. Sans elle, tout est faible, tout est vain, tout est faux, tout est pervers, tout est méprisable.

C'est la Religion seule qui fait de l'Éducation tout entière une école de respect. Sans contredit, ce fut une observation attentive et profonde qui arracha, malgré les préjugés du temps, au protestantisme philosophique, cette belle parole : *Le Catholicisme est la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vue le monde*[1] !

Mais, en même temps que la Religion fait de l'Éducation tout entière une école de respect, elle en fait une école de vérité et de vertu, une école de bonheur.

Et je ne sais pas s'il se rencontre dans la vie des jours plus

[1] M. Guizot.

sereins, des fêtes plus heureuses, des souvenirs plus doux et plus purs que ceux d'une enfance vertueuse, élevée dans une maison d'Éducation chrétienne, sous les auspices de la Religion, sous le charmant empire des vertus et des joies qu'elle inspire. Là tout est vrai, tout est noble, tout est simple, tout est riant, tout est paisible, tout est aimable, tout est l'ouvrage et l'inspiration d'une sagesse céleste ; tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme ; tout fait sentir je ne sais quelle influence bienheureuse et sainte qui ennoblit, qui élève, qui embellit toutes choses.

Je me souviens d'un jour de ma vie où je fus très-vivement frappé de cette pensée : me permettra-t-on de le rappeler ici ? C'était au matin d'une *grande promenade* qui devait conduire nos enfants à un pieux et lointain pèlerinage, à Notre-Dame des Anges, dans la forêt de Bondy. Cette fête leur avait été donnée pendant le *mois de Marie*, après de grands travaux littéraires, où ils avaient montré une application extraordinaire et obtenu tous des succès étonnants pour leur âge[1]. Nous étions partis dès quatre heures du matin, et, avant le lever du jour, nous cheminions déjà à travers la campagne.

Tous étaient transportés de cette fête que le travail et la Religion leur avaient préparée de loin, et marchaient avec allégresse, en rangs pressés, trois à trois, chantant le cantique du départ. Les oiseaux chantaient aussi de tous côtés. Je bénissais Dieu en voyant cette nombreuse jeunesse, si in-

[1] L'un d'entre eux avait récité avec intelligence et sans une seule faute le *Télémaque* tout entier.

Un autre avait présenté à l'examen, en dehors des devoirs de sa classe, six mille vers grecs, prêt à les expliquer à livre ouvert.

Un troisième *avait écrit*, en dehors aussi des devoirs de sa classe, un mot à mot et une analyse grammaticale, qui renfermaient près de soixante mille mots grecs et français.

En un mot, chacun avait fait de son mieux, et je n'avais pas trouvé au Petit-Séminaire de Paris un seul enfant à qui j'eusse un reproche à faire.

nocente et si joyeuse, si fervente et si pure. Tout à coup le soleil apparut à l'horizon, et son disque resplendissant fit briller sur nous les feux du plus beau jour. Toute la troupe alors poussa un cri de joie : Le soleil! le soleil! et ils se mirent à chanter les beaux vers de notre grand lyrique :

Dans une éclatante voûte,
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.
L'Univers, à sa présence,
Semble sortir du néant :
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Oh! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants[1].

Cette scène, si simple et si grande, ne s'effacera jamais de mon souvenir : je me sentis jeté dans une douce et profonde méditation. Ce beau ciel, cette campagne verdoyante, ces

[1] ROUSSEAU, liv. I, ode 2e.

flots de lumière, cet astre rayonnant, ce religieux cantique, Dieu si présent, ces enfants si joyeux sous ses regards : tout cela m'apparut comme la vive et magnifique image de ce que la Religion était pour ces chers enfants; et, tandis qu'aux rayons de ce beau soleil ils marchaient et chantaient toujours, je me pris à dire à deux de leurs maîtres qui étaient auprès de moi :

« Messieurs, croyez-vous qu'il y ait en ce moment, sur la « terre, des enfants plus heureux ? Croyez-vous qu'il y en « ait beaucoup de meilleurs et qui soient plus bénis du ciel ? « Ne vous semble-t-il pas que la Religion, dans leur Éduca- « cation, soit comme ce beau soleil dans la nature ? »

Oui, elle illumine, elle vivifie, elle élève, elle anime et adoucit tout; tout se conserve et s'embellit par elle; tout s'obscurcit, se déprave et périt loin d'elle.

C'est la fraîcheur et le pur éclat du matin dans l'âme des plus jeunes enfants !

C'est la force et la splendeur du midi dans les heures plus avancées de la vive jeunesse !

Son absence fait les ténèbres de la nuit, l'engourdissement du sommeil ou de la mort.

Je le sens : je me suis laissé trop entraîner au charme de mes souvenirs; qu'on me le pardonne. Quoi qu'il en soit de mes récits, dans le vrai des choses, ce que je dis ici de la profonde et immense influence de la Religion dans l'Éducation, n'est-il pas évident aux yeux de la raison comme de la foi ? Tout cela n'est-il pas manifeste et sensible ?

La Religion, n'est-elle pas en harmonie profonde avec toutes les nobles puissances, avec toutes les grandes facultés de la nature humaine ?

Lumière d'intelligence pour l'esprit, flamme de vie pour le cœur, puissance encourageante et redoutable pour la conscience, loi immuable pour les mœurs, autorité douce et ferme pour le caractère, grâce et secours pour la vertu : qui

ne comprend tout ce qu'elle peut sur le développement des facultés intellectuelles, sur la *Discipline* et l'affermissement des facultés morales, sur les soins physiques et la conservation de la santé et des mœurs, et par conséquent sur l'Éducation tout entière ?

Aussi, lorsque Rousseau vint, au dix-huitième siècle, offrir à une nation depuis longtemps déjà égarée loin des voies de la sagesse, un plan d'Éducation d'où il bannissait le nom de Dieu et le nom de l'âme, comme noms et choses inutiles à savoir pour le premier âge, et la Religion comme un vain secours dont on peut se passer pour former des hommes ; quand il osa bien chercher dans l'amour de soi, dans l'égoïsme de l'intérêt personnel, cultivé selon certaines règles, des moyens d'Éducation ; quand, avec la prétention de faire des âmes saines et fortes, il osa dédaigner les ressources de la foi et de la piété ; quand il descendit jusqu'à demander aux passions naissantes de la jeunesse les secrets et les inspirations de la vertu, il fit le rêve odieux d'un sophiste sans intelligence et sans cœur, c'est-à-dire un rêve plus absurde peut-être encore qu'il n'était impie !

Quoi ! repousser la Religion loin du jeune âge ! mais c'est un délire !

Comme si la racine de la Religion n'était pas profonde dans les entrailles de l'humanité ! Comme si ses rapports n'étaient pas les premiers dans l'ordre des choses et les plus nécessaires, et par conséquent ceux que notre esprit comprend plus tôt et plus aisément que tous les autres! Comme si ses inspirations n'étaient pas les plus naturelles au cœur de l'homme et de l'enfant ! Comme si le nom du *bon Dieu* n'était pas, sur les lèvres de cet enfant, le premier témoignage d'une âme naturellement religieuse et chrétienne ! Comme si l'Évangile du Sauveur, qui le premier sur la terre a béni les enfants, ne devait pas être la première loi de leur cœur et le premier livre de leur intelligence à son ré-

veil! Comme si le but de l'Éducation, qui est de faire de l'enfant un homme, n'était pas aussi, *providentiellement*, d'en faire un chrétien, puisque le Christianisme est manifestement la perfection intellectuelle et morale de l'humanité! Comme si une première communion bien faite n'était pas incomparablement plus puissante que tous les discours et toutes les phrases philosophiques pour la bénédiction de cette *douzième année*, qui est la grande et solennelle année des bénédictions de l'enfance chrétienne : *factus annorum duodecim*, dit l'Évangile! Comme si cette sainte action n'était pas l'action la plus douce et la plus forte pour le perfectionnement intellectuel et moral de l'enfant! comme si elle n'avait pas l'influence la plus heureuse et la plus profonde; une influence ineffable sur tout son avenir, sur son esprit, sur son cœur, sur sa conscience, sur son caractère, sur les destinées de sa vie tout entière! Comme si, enfin, l'Éducation humaine ne devait pas être essentiellement religieuse et chrétienne, sous peine pour le genre humain de manquer son but suprême, de marcher à l'aventure hors des voies providentielles de Dieu sur lui, de rétrograder de dix-huit siècles!

Et voilà l'odieux système qu'on a bien eu le courage de préconiser parmi nous comme une œuvre de génie!

Certes, je ne veux pas être injuste envers cet homme; si je sais le mal qu'il a fait à son pays et à son siècle, je sais aussi le mal que son pays et son siècle lui ont fait; et c'est ce qui m'inspire pitié pour lui. Je ne puis taire, toutefois, ce que je pense de l'effroyable roman d'Éducation qu'il a bien osé présenter à la France. J'ai lu récemment et j'ai dû lire cet *Émile* si vanté.

J'ai compris, en le lisant, que ce malheureux homme n'aima jamais rien sur la terre, excepté lui, et surtout qu'il n'aima jamais les enfants, ni les siens ni ceux des autres! On sent qu'il n'avait de cœur et d'entrailles que ce que l'im-

pitoyable orgueil en laisse à un sophiste, pour le décider, malgré les vœux et le cri de la nature, à abandonner son père, et à jeter, sans pitié, ses enfants aux Enfants-Trouvés !

Du reste, je ne crois pas avoir jamais rencontré sur ma route un livre plus misérable, une raison plus faible et plus vaine dans l'ostentation de sa force, un éclat plus trompeur, des lumières plus fausses, des raisonnements plus vides de sens, avec des images plus véhémentes, un style plus enflammé et des principes d'égarement plus redoutables pour les imaginations *fascinables*, pour les jeunes gens et pour les femmes, et au fond, une impiété plus grossière, quelquefois même une niaiserie plus étrange et une corruption plus hypocrite.

Dans ce livre, Rousseau est au-dessous de lui-même et au-dessous de tout. Je ne dirai pas au-dessous de Bossuet et Fénelon ; rien ne pourrait me décider à faire à ces grands et saints personnages une si gratuite et si cruelle injure. Que peut-il y avoir de commun entre lui et ces hommes ? On l'a dit, et il est vrai : en fait d'Éducation, Rousseau n'a été que la ridicule et odieuse caricature de Fénelon ; et, quant au nom de Bossuet, il n'ose guère le prononcer.

Comme sagesse et vérité morale, Rousseau, dans ce livre, est au-dessous des païens eux-mêmes. Le paganisme aurait flétri ses indignes théories et banni leur auteur.

Ce livre rétrograde non-seulement au-delà de dix-huit siècles, il rétrograde au-delà de l'humanité ; car, chez toutes les nations et dans tous les siècles, l'Éducation, c'est la vertu ; et la vertu, c'est la Religion !

Si j'insiste sur ces choses, c'est qu'elles importent ; et sur cet homme, c'est que l'influence de son génie malfaisant a été grande parmi nous et l'est encore. Quoique l'Éducation de la jeunesse se fasse trop souvent avec Voltaire, il y a une pudeur qui ne permet pas de citer le nom et l'autorité de

Voltaire, en fait d'Education : ce serait pousser trop loin la dérision et l'impudence ; mais on ose bien citer encore quelquefois le nom et l'autorité de Rousseau.

Eh bien ! pour en finir, je le dirai sans crainte : à mes yeux, en fait d'Éducation, son nom est un nom infâme, et son autorité une effroyable déception. L'homme qui repoussa loin de lui ses propres enfants, qui ne leur dit jamais le nom ni de leur mère, ni de leur père, et qui décida philosophiquement tant d'autres pères et tant d'autres mères, dans une société chrétienne, à ne pas faire baptiser leurs fils ni leurs filles, et même à ne pas leur prononcer le nom de Dieu et le nom de leur âme avant leur vingtième année, celui-là est un ennemi de Dieu et des hommes.

J'aimerais presque mieux Voltaire : son immoralité fut aussi méprisable, mais moins haïssable peut-être. — Je ne décide pas.

Heureusement, et grâces immortelles en soient rendues à la divine Providence, en dépit de ces lâches et odieux corrupteurs de la jeunesse, en dépit de la dépravation publique, qui, parmi nous, est leur ouvrage, l'Éducation morale et religieuse gardera toujours seule le grand nom d'Éducation. Toujours il sera vrai que l'Éducation de la jeunesse, c'est surtout la Religion et la vertu !

Le paganisme lui-même a parlé cette langue ; et je ne tarderai pas à en citer les graves et beaux témoignages, à la honte éternelle de ceux que l'impiété a fait descendre parmi nous bien au-dessous des païens eux-mêmes.

Mais où en sommes-nous aujourd'hui dans la pratique à cet égard ? Il est temps de nous le demander. Quelle place la Religion occupe-t-elle réellement dans l'Éducation de la jeunesse française ? Hélas ! j'entends de toutes parts éclater des regrets, des plaintes amères !

Je ne viens point ici, qu'on veuille bien le croire, entreprendre une controverse pénible : le temps des discussions

et des reproches est heureusement passé. Je viens seulement, et dans l'intérêt de tous, constater des faits. Mes autorités seront, du reste, irrécusables.

Il y a, parmi nous, trois manières de concevoir et de faire l'Éducation de la jeunesse :

Il y a la *spéculation*, l'*administration* et l'*apostolat*.

La *spéculation*, qui veut et cherche la fortune ;

L'*administration*, qui veut et fait l'ordre disciplinaire et matériel ;

L'*apostolat*, qui cherche et veut les âmes, selon le grand mot des saints Livres : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.*

L'apostolat seul, laïque ou ecclésiastique, donne à la Religion, dans l'Éducation, la place qu'elle doit avoir.

L'apostolat seul fait que la Religion inspire l'Éducation tout entière.

Quant à la *spéculation*, voici ce que disait un rapport officiel, fait au roi en 1838, par le ministre de l'instruction publique : *Chez les uns, les études ne sont plus qu'une profession : le désir de s'enrichir voue l'enseignement à une froide routine.*

Quant à l'*administration : En France*, disait expressément M. Saint-Marc Girardin, *la science de l'Éducation est un objet d'administration... Nous n'élevons pas.*

Quant à l'*apostolat*, où est-il? et qui n'a gémi de ce que l'*Instruction* et la *Discipline* sont si souvent séparées de la *Religion;* de ce que la plupart des jeunes gens arrivent au terme de leur Éducation sans aucune foi religieuse positive ? Le pur et simple déisme leur manque, aussi bien que le catholicisme le plus fervent.

« L'Éducation religieuse, s'écriait à la tribune française « M. de Gasparin, elle n'existe réellement pas dans les col- « léges. Le jeune homme qui arrive à Paris pour se livrer à « des études sérieuses est forcément repoussé vers le scepti- « cisme. »

« Vers je ne sais quelle déplorable indifférence de l'ave-
« nir moral des hommes et de leur destinée, » disait encore à la tribune nationale un des membres du Conseil royal de l'instruction publique.

D'où viennent ces pénibles aveux et ces gémissements étranges? Je vois cependant un aumônier dans chaque grande maison d'Éducation ; il s'y rencontre même souvent des professeurs qui sont des hommes très-honorables, personnellement religieux et quelquefois fort bons chrétiens.

Il est vrai ; mais à quoi tout cela importe-t-il, si la Religion est d'ailleurs comme officiellement bannie de l'Éducation ; si une main fatale et invisible la repousse impitoyablement loin, bien loin des regards de la jeunesse ; si, comme le proclamait encore M. de Gasparin, « la Religion est reléguée à « son heure, le plus souvent comme la dernière des leçons ; « si l'Évangile est renvoyé à une place tellement infime, « qu'il ne peut presque plus contrebalancer l'influence de « ces détestables doctrines si bien adaptées à nos penchants « naturels ? »

M. de Gasparin ajoutait ces graves et effrayantes paroles, que je n'ai jamais pu lire sans une singulière émotion : « Je « me souviens, AVEC TERREUR, de ce que j'étais au sortir de « cette Éducation nationale ; je me souviens de ce qu'étaient « tous ceux de mes camarades avec lesquels j'avais des re- « lations : NOUS N'AVIONS PAS MÊME LES PLUS FAIBLES COM- « MENCEMENTS DE LA FOI ET DE LA VIE ÉVANGÉLIQUE ! »

Je cite, on le voit, des autorités qui ne sont pas suspectes : à ce titre, je citerai encore M. Chambolle, qui disait dans la séance du 15 juin 1843 :

« Il est des vérités morales qu'il est nécessaire de répan- « dre dans les colléges. Qui est-ce qui en est chargé ? Je vois « bien le texte de la loi, mais un texte stérile. Vous connais- « sez tous les élèves de nos colléges ; vous les avez interro- « gés, je les ai interrogés aussi. Eh bien ! quand on leur

« adresse *certaines questions*, ILS SAVENT A PEINE CE QU'ON « VEUT LEUR DIRE !

« Quand je me demande qui est chargé de cet enseigne- « ment moral et religieux dans ces colléges, je m'inquiète « encore, car je ne sais pas qui en est chargé, excepté *l'au- « mônier, qui y fait de temps en temps une apparition ;* » et M. Chambolle aurait pu ajouter : A qui on ne permet guère de faire autre chose.

« Ne nous y trompons pas, disait encore M. de Kératry, ce « n'est point la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un « ecclésiastique, quelque respectable qu'on le suppose, qui « inculquera aux enfants un esprit religieux de quelque du- « rée. Cet esprit ne s'acquiert que par la continuité d'un en- « seignement où la loi divine se trouve comme infusée. Les « études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en res- « sentir. Que serait-ce si le dogme devenait jamais un objet « de doute ? Il faut à la jeunesse des vérités incontestées en « matière de religion ; pour elle, toute foi controversée est « bientôt une foi morte. »

Voilà, certes, le mal éloquemment et justement déploré ! Qui ne l'a senti, en effet ? Évidemment, il ne suffit pas que la Religion soit affichée à la porte ou sur le frontispice d'un collége ! il ne suffit même pas que la Religion ait *une part quelconque* dans l'Éducation, et y fasse de temps en temps *une apparition*... Tout cela n'est rien, si elle ne pénètre pas, si elle n'inspire pas, si elle ne soutient pas tout de sa divine influence, si elle n'est pas l'âme de l'Éducation tout entière !

Il est manifeste que, pour être puissante et efficace, il faut que la Religion ait une action forte et suivie ; il faut qu'elle anime tout de son esprit ; il faut qu'elle prête son langage et le secret de ses remèdes à l'*Instruction et à la Discipline ;* il faut qu'elle accompagne, inspire partout ces deux maîtresses presque exclusives de la vie des enfants : autrement, les

rares solennités où il lui est permis de faire entendre sa voix ne suffisent en rien au succès de son action.

De bonne foi, que peuvent ces froides et pénibles entrevues? que peut faire la Religion, le plus souvent éloignée des regards, des études, des succès, des jeux, des repas, du sommeil, des conversations, des plaisirs et des peines, et de tous les intérêts de ceux qu'elle nomme en vain ses enfants! condamnée à l'indifférence apparente pour tout ce qui occupe leur vie, et intéresse leur esprit ou leur cœur! apparaissant de temps en temps à la limite du territoire, comme une triste exilée, pour leur parler une langue inconnue?

Qui ne sait, qui n'a senti, en y entrant, que la chapelle d'un collége est comme le terrain neutre sur lequel se rencontrent parfois la Discipline, l'Instruction et la Religion, les professeurs, les proviseur et censeur, et l'aumônier, sous la protection des maîtres d'études?

Hélas! on peut le dire aussi: le Religion est là encore comme une mère éplorée, à qui un père, tristement ombrageux, ne permet plus de voir librement ses enfants. Elle les attire sur son sein, dans le secret du foyer domestique, et là leur prodigue, avec inquiétude, dans des heures rapides et comptées, ses leçons et ses conseils; leur livre à la hâte les trésors les plus chers de sa sagesse et de son cœur! Mais vainement, hélas! ces pauvres enfants ne savent plus la reconnaître! les moins jeunes ont même appris, des gens de la maison, à rire de ses cheveux blancs! les meilleurs ne comprennent pas ses accents et ne la regardent plus que comme une pauvre et malheureuse étrangère!

Je le dis sans amertume, mais non sans tristesse, et avec vérité: parmi toutes les fonctions plus ou moins laborieuses du sacerdoce évangélique, je ne connais rien de plus pénible, de plus douloureux au cœur, que le ministère de nos pauvres aumôniers dans la plupart des colléges.

On en gémit, nous l'avons vu, on s'en étonne; on a tort.

Pourquoi s'étonner? Tout cela est simple, tout cela est la conséquence naturelle de ce qu'on a prétendu.

Qu'a-t-on prétendu? Tout le monde le sait : on ne s'en est pas caché ; on a prétendu SÉCULARISER l'Éducation de la jeunesse.

La *sécularisation* de l'Éducation a été un des trois ou quatre grands mots d'ordre depuis cinquante ans.

Et on en est venu à bout.

Le SIÈCLE, l'*Etat laïque*, comme on l'a dit encore, s'est fait le distributeur de l'instruction et le maître de la discipline dans les colléges.

Puis on y a attaché, d'une manière accessoire et postiche, un représentant de la morale et de la religion qu'on a appelé l'aumônier, auquel on a affecté un certain traitement, un certain logement, un certain enseignement. Il a son jour, son heure et sa classe, comme le maître de danse, d'escrime et d'anglais.

Mais, de là, toutes les conséquences dont on gémit aujourd'hui.

C'est le siècle, au lieu de l'Évangile, qui fait l'Éducation de la jeunesse. On se plaint : c'est injuste. Le siècle ne pouvait donner en ce genre que ce qu'il a : une discipline matérielle telle quelle, et une sèche instruction.

Le siècle s'adresse naturellement à la partie inférieure de l'homme. Il ne peut pas atteindre l'autre; il n'y prétend pas, du reste ; il ne s'en vante même point. Et c'est un hommage à lui rendre, que son affiche n'est pas trompeuse.

En *sécularisant* l'Éducation, on l'a donc supprimée, et on l'a bien senti. Aussi le nom même d'Éducation est un nom effacé de la langue officielle. On ne s'en sert plus : c'est l'*instruction*, l'enseignement tout au plus, dont il est question. Nul ministre, pas même M. de Falloux, n'a osé, jusqu'à ce jour, se nommer le *ministre de l'Education publique*. Le mot n'était pas plus possible que la chose.

Vainement un honorable législateur a-t-il proposé d'instituer dans tous les colléges de l'État des *professeurs de morale*. L'Assemblée législative, à laquelle fut faite cette proposition, se prit à rire. Qu'était-ce à dire ? de quoi riait-on ? de la morale ou des professeurs? Non, sans doute, mais de la proposition. La morale vraie et les vrais professeurs de morale ne sont pas si plaisants : la proposition seule était ridicule ; on aurait pu même la trouver pire encore. Mais, faite innocemment, on ne la trouva que plaisante ; et le rire de l'Assemblée suffit à rappeler que des hommes sérieux et de bonne foi n'admettent pas de morale sans dogmes, parce que ce serait une justice sans tribunaux ;

Pas de dogmes sans religion, parce que ce serait une philosophie sans âme ;

Pas de religion sans sacerdoce, parce que ce serait un culte en l'air.

Malgré la profonde sagesse de cet éclat de rire, la question n'avança point.

Aujourd'hui encore on discute ; on ne se rencontre pas.

Tous s'accordent bien à dire : Il faut une Éducation religieuse et morale.

Et pour *maîtres de morale*, on a toujours les *maîtres d'études !*

Je n'ai fait qu'effleurer cette grande question. Je ne tarderai pas à y revenir ; et, du reste, je la traiterai constamment. Toutes les autres questions s'y rattachent et en dépendent.

CHAPITRE III

La Discipline.

On n'a pas toujours de la DISCIPLINE, dans l'Éducation, l'estime qu'il en faut avoir; on ne comprend pas assez sa dignité, sa haute importance, tous les fruits qu'elle opère.

Et cependant Platon disait avec raison : *Toute la force de l'Education est dans une discipline bien entendue.* (Lois, Ier.)

J'essayerai dans ce chapitre de mettre en tout son jour cette remarquable parole. Je serai obligé, mes lecteurs voudront bien le permettre, d'entrer ici dans un grand nombre de détails pratiques, sans lesquels tout cet important sujet demeurerait dans le vague et l'obscurité. Ces détails seront d'ailleurs, je n'en puis douter, pleins d'intérêt pour tous ceux qui se sont occupés ou s'occupent encore d'Éducation.

Les étymologies révèlent ici un grand sens et une belle origine : *Discipline* vient de *discere.* Ce mot n'indique pas seulement l'idée de la *discipline* extérieure : il y a de plus l'enseignement intérieur et la vertu.

C'est en ce sens qu'on disait autrefois : Vous êtes élevé sous une bonne, sous une haute, sous une sainte Discipline. On dit encore aujourd'hui en ce sens : la *Discipline religieuse.*

La Discipline est si essentielle à l'Éducation, que, sans elle, il n'y a pas d'Éducation possible.

Cela est facile à comprendre. Une maison d'Éducation ne vit, ne subsiste que par la loi, par le règlement : parce que la loi, le règlement, c'est l'ordre, et, dans l'Éducation comme ailleurs, l'ordre, c'est la force et la vie.

Or, c'est la Discipline qui est chargée de conserver dans toute sa vigueur le règlement d'une maison.

Elle y parvient : 1° En *maintenant* l'observation constante du règlement par la ferme *exactitude de sa direction ;*

2° En *prévenant* l'infraction du règlement par le *zèle de sa vigilance ;*

3° En *réprimant* la transgression du règlement par la ponctualité de sa justice, pour *corriger* le désordre dès qu'il se présente.

La Discipline a donc trois fonctions principales : *maintenir*, *prévenir*, *réprimer*.

Le soin de ne laisser rien de coupable sans correction est le devoir de la *Discipline répressive ;*

Le soin d'écarter les occasions dangereuses est l'œuvre de la *Discipline préventive ;*

Le soin de montrer en tout temps et en tout lieu la route à suivre est l'office de la *Discipline directive.*

On comprend sans peine qu'il vaut incomparablement mieux prévenir que réprimer. Or c'est l'exactitude à *maintenir* le bien et la vigilance à *empêcher* le mal, qui rendent moins pressante la nécessité de *réprimer*. De là l'importance supérieure de la Discipline *directive* qui maintient le bien ; l'importance secondaire de la Discipline *préventive* qui empêche le mal ; l'importance très-inférieure, quoique nécessaire, de la Discipline *répressive* qui le châtie.

J'ai dit que les détails étaient ici indispensables. J'aurai donné tous ceux que réclame mon sujet, lorsque j'aurai montré comment *la Discipline est la protectrice de la piété et de la foi des enfants ; la gardienne des mœurs ; la garantie des fortes études ; l'inspiratrice du bon esprit ; la conservatrice de la docilité, du respect et de l'affection même ; la maîtresse, la dispensatrice et la trésorière du temps ; le nerf de tout le règlement, et, quand il le faut, la vengeresse des infractions.*

1° *La Discipline est la protectrice de la foi et de la piété des enfants.*

Elle veille à l'accomplissement des devoirs religieux : elle en détermine le lieu, le temps, la durée, l'exactitude et le bon ordre. Sentinelle vigilante, elle fait régner autour du temple, pendant les heures de la prière, le silence et la paix ; et jusque dans le temple elle entretient et protége un saint recueillement; elle dispose même les voies à l'enseignement des vérités chrétiennes en exigeant partout une régularité inviolable, et en conservant ferme et élevée l'attention des élèves, pour ainsi dire à leur insu. Elle seule prévient la dissipation qui s'attache quelquefois à la piété même, en maintenant aux jours de fêtes religieuses les habitudes salutaires du règlement, dont elle fait en ces jours de sainte liberté dominer encore l'empire : elle conserve ainsi aux exercices pieux l'esprit dont ils doivent être animés ; elle inspire aux jeunes gens les vertus du christianisme et le courage du salut, en leur faisant aimer toutes les graves et saintes habitudes de l'ordre par un sage tempérament de force qui les y retient, et de douceur qui les y attire.

2° *La Discipline conserve et fait fleurir les bonnes mœurs, et par là même fait prospérer et fleurir la Religion dans les âmes.*

Une âme qui jouit de la sérénité d'une conscience pure conserve toute sa beauté, toute sa sensibilité, toute sa fraîcheur; elle a, en toutes choses, des idées plus nettes, des vues plus hautes, des sentiments plus nobles. Elle est semblable à une eau limpide qui réfléchit fidèlement l'image et la clarté des cieux : toutes les grâces, toutes les vertus célestes brillent en elle. Les saintes pratiques de la Religion lui offrent les plus doux attraits ; Dieu lui prodigue ses bénédictions ; car il est le Dieu de toute pureté, et prend plaisir à demeurer dans une âme innocente et à la combler de ses biens, comme, au contraire, il se retire loin d'un cœur

soumis à la tyrannie des sens et à l'esclavage des passions.

Or c'est la Discipline qui, comme un bras armé d'une égide puissante et invisible aux regards, écarte silencieusement tous les dangers qui menaceraient de troubler cette heureuse innocence ; c'est elle qui veille autour des lieux du repos, et jusque sur le sommeil même ; c'est elle qui conserve à la pudeur toutes ses précautions, toutes ses délicatesses, dans les inévitables occasions du péril ; c'est elle qui prévient les communications coupables, qui réprimande sévèrement les propos légers, qui interrompt les conversations dangereuses. Comme une mère pleine de sollicitude, elle cherche d'un œil inquiet l'enfant qu'elle ne voit plus à ses côtés. Elle empêche tout mauvais contact, scrute d'un regard pénétrant les lectures suspectes, maintient le travail et l'étude dans les voies de l'honnête et du beau, éloigne des lieux où le monde étale ses folles vanités, fait éviter enfin tout ce qui pourrait agiter le calme de l'âme et troubler cette pureté du cœur, si précieuse à l'enfant et si agréable au regard de Dieu.

La Discipline obtient tous ces résultats heureux en prévenant le mal ou en l'arrêtant dès le principe. Elle veille, en quelque sorte, jusqu'au dehors et à la porte d'une maison d'Éducation ; elle défend d'y admettre aveuglément tous ceux qui s'y présentent, et n'en permet l'entrée et la demeure à qui que ce soit qu'après avoir sérieusement examiné les témoignages qui peuvent la rassurer. Gardienne fidèle, elle ne s'endort jamais ; et, dans la crainte que l'homme ennemi n'enlève à ses enfants si chers le trésor de l'innocence, la Discipline les suit en tout temps et en tout lieu. Liaisons trop particulières, entretiens trop prolongés, mollesse au jeu ou excès d'emportement, tentation d'intempérance, elle voit tout ; rien ne lui échappe, et elle signale tous ces piéges quelquefois aussi séduisants que funestes, où la jeunesse perdrait tout ensemble son temps, son esprit et ses mœurs.

Censeur clairvoyant, c'est surtout l'ennemi des bonnes mœurs ou de la subordination que la Discipline découvre bientôt et suit sans relâche : elle le combat d'abord quelque temps par les armes de la douceur et de la fermeté, jusqu'à ce qu'enfin, pour conserver le corps sain et pur, elle se hâte de retrancher le membre pervers qui répandait autour de lui la dépravation et l'esprit de révolte.

3° *La Discipline, en conservant aux mœurs leur pureté et à la Religion son empire, contribue aussi puissamment aux succès dans les lettres.*

Car les mœurs pures communiquent au corps une vigueur et une force admirables, qui le rendent plus propre à soutenir le poids d'un travail assidu. Grâce à la pureté des mœurs, l'esprit est plus vif, le jugement plus actif et plus sûr, la mémoire plus fidèle, l'imagination plus riante. L'expérience journalière fait voir jusqu'à l'évidence combien le jeune homme qui a de bonnes mœurs est en même temps le plus exact à ses devoirs d'écolier, aussi bien qu'à ses devoirs de chrétien ; au contraire, comme le dit admirablement Quintilien : « Il n'y a rien de si troublé, de si agité, de si partagé, « de si déchiré par mille affections différentes qu'un cœur « vicieux. Au milieu de ce trouble et de cette désolation intérieure, quelle place reste-t-il pour l'étude des lettres et pour « les occupations honnêtes? celle qui reste au bon grain dans « une terre couverte de ronces et d'épines. » (*Instit. orat.*, l. XII, c. I.)

Et ce n'est point seulement par son influence sur les mœurs que la Discipline est un gage des fortes études, c'est elle aussi qui commande et impose le silence. Or le silence est lui-même une leçon salutaire, de toutes la plus importante peut-être, celle au moins qui assure le succès de toutes les autres. En maintenant le silence en classe, la Discipline arrête l'élan d'une curiosité ou d'une ardeur indiscrète, ménage à la réponse le temps de parvenir à la maturité convenable, et

ne tolère ainsi, dans le sanctuaire de la science, que des paroles dignes et graves ou empreintes d'une douce aménité.

C'est elle encore qui aiguillonne la paresse et ne souffre point qu'elle se dérobe au travail commun ; c'est elle qui demande compte des devoirs imposés et proscrit toute étude étrangère, quand même cette étude serait utile en elle-même, si elle est d'ailleurs hors de propos.

Instruire la jeunesse sans flétrir son innocence, apprendre aux jeunes gens à exprimer leurs sentiments et leurs pensées avec grâce, avec dignité et avec force, et les préserver en même temps des dangers de la mollesse ou de l'orgueil de l'esprit ; nourrir leur imagination de tout ce que la littérature ancienne et moderne peut offrir de plus intéressant et de plus beau, sans jamais ternir par la moindre tache la pureté du cœur : c'est un problème dont les temps où nous vivons rendent la solution difficile.

La Discipline peut seule aider à les résoudre : elle ne laisse jamais entre les mains des élèves aucun auteur, aucun modèle, aucune page capable d'égarer leur cœur ou de fausser leur jugement, quand même il s'y trouverait d'ailleurs, pour l'imagination, les plus attrayantes beautés. Dans les modèles classiques eux-mêmes, là où la raison humaine, privée des lumières de la foi, se couvre d'ombres, elle relève les préjugés et dissipe les erreurs. Là où le cœur égaré dans ses affections se nourrit de passions misérables, elle jette avec soin un voile pudique sur les tableaux dangereux [1].

La Discipline préside enfin si intimement à tous les travaux des études, que par elle on peut juger infailliblement des progrès ou de la décadence d'une classe. Une classe *bien tenue* est toujours une classe studieuse : aussi la Discipline tient la main à la plus ferme observation des lois qui règlent

[1] *Major adhibenda tum cura est, ut et teneriores annos ab injuria sanctitas docentis custodiat, et ferociores a licentia gravitas deterreat.* (QUINTIL., II. 2.)

et maintiennent toute l'économie classique, lui impriment un mouvement uniforme et produisent ce bel ordre qui fait l'ornement, la prospérité et la gloire d'une maison d'Éducation.

4° *La Discipline est la dispensatrice du temps.*

Elle en sait tout le prix; elle en prévoit sagement, elle en règle, elle en protége constamment l'emploi; elle réprime la légéreté qui le dissipe, le caprice qui en abuse, la paresse qui le consume, la frivolité qui le perd.

Laissez tomber la Discipline, rompez cette enceinte impénétrable aux abus et aux désordres : les heures se perdent, les études fléchissent, les esprits se troublent, les mœurs se corrompent, les cœurs se pervertissent, le torrent impétueux des passions se déborde avec l'oisiveté, les murs du collége ne peuvent le contenir, et bientôt il répand partout le ravage et la destruction.

5° *La Discipline conserve le bon esprit, la docilité, l'affection et le respect.*

En conservant la piété, l'innocence des mœurs et l'amour du travail, la Discipline conserve le bon esprit qui leur est nécessairement associé : une Discipline sage, uniforme, invariable, commande impérieusement le respect, entraîne les volontés et bannit tout esprit de critique et de censure. On s'y soumet avec plaisir, on l'apprécie, on l'aime; parce que toute nature qui n'a pas été dépravée a un goût sain et estime le véritable beau, qui est, dans les choses intellectuelles, la vérité, et, dans les choses morales, l'ordre ou la vertu [1]. Mais il faut que les instituteurs de la jeunesse l'entendent bien : rien de plus subversif de ce bel ordre et d'une bonne Discipline que la variation, l'inégalité, la divergence dans l'application des règles disciplinaires. La Discipline devient alors

[1] *Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur : non aliter quam scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat.* (SENEC., Epist. 94.)

comme un corps élastique, que chacun étend ou resserre à sa guise : elle n'est plus par conséquent l'expression de la vérité et de l'ordre, qui est un, simple et constant. Plus d'unité de principes, plus d'unité d'action. L'arbitraire, la sévérité exagérée ou hors de propos, la faiblesse ou la crainte de l'impopularité [1], prennent la place d'un zèle assidu, d'une fermeté sage et paternelle.

Il suffit d'un seul maître ainsi disposé pour faire un grand mal dans une maison d'Éducation : s'il s'en rencontrait plusieurs, bientôt tout y tomberait en ruines.

6° *La Discipline est le nerf du règlement.*

Les meilleures institutions, les meilleures lois, tombent en désuétude et bientôt dans un oubli complet, si elles ne sont maintenues par une constante et infatigable application. Comment le règlement d'une communauté d'enfants échapperait-il à ce triste sort, si une Discipline sage et attentive ne veillait avec le plus grand soin à sa conservation?

C'est elle qui doit en rappeler toujours et partout la lettre et l'esprit; en toutes les occasions convenables, elle expose son importance, son mérite, sa nécessité : elle décerne de justes éloges à ceux qui y sont fidèles; elle presse avec zèle ceux qui seraient portés à se relâcher; mais elle ne tolère jamais les infracteurs; elle reprend, elle prie, elle excite, elle arrête. Pour faire partout vivre et prévaloir la règle, elle menace doucement, elle exige fortement, elle réprime avec fermeté [2] : et avec la règle, l'ordre, le bien, la religion, les

[1] La crainte de l'impopularité est toujours inconciliable avec le devoir : un triste mépris en est souvent le seul fruit réel. J'en ai toujours fait l'observation, et le sage Quintilien l'avait observé avant moi : *Non austeritas ejus tristis, non dissoluta sit comitas, ne inde odium, hinc contemptus oriatur.* (QUINTIL., II, 2.)

[2] *Illis aut hebetibus et obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animarum effricanda est.* (SENEC., Epist. 95.)

Inest interim animis voluntas bona; sed torpet, modo deliciis, modo officii inscientia (Ibid.)

Sunt quidam nisi institeris, remissi : quidam imperia indignantur : quosdam continet motus, quosdam debilitat. (QUINTIL., I, 3.)

mœurs et les lettres prospèrent, et toutes les œuvres entreprises sont couronnées de succès.

Cette vie toujours active, toujours nouvelle que la discipline, par son infatigable vigilance, procure au règlement, est sans contredit le plus grand, le plus précieux des avantages; car par là on prévient, autant qu'il est possible, les rigueurs de la justice, en prévenant les infractions elles-mêmes; l'inflexible sévérité devient moins nécessaire à la correction, parce que la Discipline ne laisse guère possibles que des fautes de fragilité, pour lesquelles on peut admettre les ménagements d'une indulgence éclairée. Ceci aide encore à entendre comment c'est l'exactitude, la vigilance, l'uniformité constante, plus que la sévérité, qui constituent une bonne Discipline.

7° *Enfin, la Discipline est, quand il le faut, la vengeresse des infractions.*

Je me bornerai à rappeler ici que c'est le soin de ne laisser jamais rien de coupable passer sans une répression convenable, qui fait de la Discipline le nerf du règlement et le vengeur respecté de ses infractions. Non-seulement cette exactitude à ne rien laisser dévier sans le redresser est le devoir de la *Discipline répressive*, mais elle en fait toute la vigueur et l'honneur. C'est par là, en effet, que la *répression* a toujours un noble caractère; elle n'apparaît jamais comme un caprice de mauvaise humeur, ni comme une boutade de sévérité, mais toujours comme la protection de l'ordre et de la règle. C'est par là aussi que la répression est vraiment efficace; car c'est surtout l'exacte répression qui enlève au coupable, ou à ceux qui seraient tentés de devenir ses imitateurs, tout espoir d'impunité.

C'est l'exactitude et la constance de la répression qui fait de la Discipline une œuvre intelligente et non une œuvre matérielle et violente, une œuvre de conscience et non une œuvre de fantaisie et de hasard, une œuvre de

zèle et non une œuvre de négligence et de laisser-aller.

Mais que doit être la répression, la correction?

Ici se présente la grave question des châtiments dans une maison d'Éducation : question que je traiterai à part et avec les développements convenables, lorsque j'examinerai quel système pénitentiaire peut admettre la *haute* Éducation *intellectuelle*, et aussi quelle doit être la *fermeté de l'instituteur*.

J'en ai dit assez pour mettre en son jour le plus évident la grande importance de la Discipline dans l'Éducation. On le voit : si la Discipline n'est pas l'Éducation elle-même, elle en est un moyen indispensable, un soutien absolument nécessaire.

Je résumerai volontiers tous les avantages de la Discipline sous une image simple, dont la justesse fera excuser la familiarité.

La Discipline est à l'Éducation ce que l'écorce est à l'arbre qu'elle entoure : c'est l'écorce qui retient la séve, qui la garde, qui la dirige, qui la force de monter au cœur de l'arbre, de se répandre dans ses fibres et dans ses rameaux, pour les nourrir des sucs les plus purs de la terre.

De la séve ainsi contenue et dirigée, se forme un tronc solide et ferme, dont les branches portent en leur temps des feuilles, des fleurs et des fruits : enlevez l'écorce à une de ces branches, cette branche sera bientôt desséchée : ôtez l'écorce du tronc lui-même, et l'arbre périra.

L'écorce ne paraît qu'une enveloppe grossière, mais elle conserve à l'arbre et à toutes ses parties leur force et leur vigueur : de même, la Discipline paraît quelquefois pour l'Éducation une écorce un peu âpre et rude, mais c'est elle qui conserve, qui élève, qui fortifie tout.

CHAPITRE IV

L'Instruction.

QU'IL NE FAUT PAS SACRIFIER L'ÉDUCATION A L'INSTRUCTION

Mon dessein, dans ce livre, on le voit, est d'exposer l'influence spéciale que chacun des quatre grands *moyens* d'Éducation exerce sur l'Éducation tout entière, et l'union étroite qui les fait tous quatre concourir au but élevé qu'il s'agit d'atteindre.

Par là, je parviendrai peut-être à fixer le vrai rôle, la vraie place qu'ils doivent conserver dans l'Éducation ; car c'est là ce qu'il faut bien comprendre, et ce qui généralement est mal compris.

Combien d'instituteurs donnent à certains moyens l'importance qu'ils n'ont pas, ou bien font le *but* de ce qui n'est que le *moyen*, et pas toujours le moyen le plus important ! — Cela est vrai surtout pour l'*Instruction*. Ce n'est pas seulement un moyen d'Éducation auquel on a donné une importance excessive ; c'est un *moyen* dans lequel on a fait consister l'œuvre tout entière.

Qu'on ne croie point toutefois que je ne veuille pas donner à l'*Instruction* la place qui lui appartient. Rien n'est plus loin de ma pensée. J'estime à un si haut prix l'*Instruction*, sa valeur est si grande, son action si forte, ses détails si importants, que j'ai cru devoir y consacrer un volume entier, dans lequel j'essaye de dire comment elle est et doit être le moyen de l'Éducation intellectuelle, et dans lequel aussi je

déplore les tristes abaissements que l'Instruction subit en France depuis cinquante années.

Tel n'est pas, sans doute, mon dessein en ce moment : ce livre n'y suffirait pas. Ici, je viens traiter un autre côté de la question. Je veux examiner comment l'*Instruction* parmi nous est devenue un *moyen* auquel souvent on sacrifie tout, l'Éducation morale et religieuse, et l'Éducation intellectuelle elle-même. Je veux examiner comment et pourquoi on a mis l'Instruction au-dessus de tout et avant tout.

Chose étrange ! *c'est l'Instruction seule* qui a pris, depuis un demi-siècle, chez un grand peuple, le nom et la place de l'ÉDUCATION !

Il importe donc ici de bien s'expliquer, de bien s'entendre et de tout dire. La matière est délicate, je le sais : aussi je remonterai aux vrais principes et ne dirai rien que d'incontestable.

L'*Éducation* et l'*Instruction* sont deux choses profondément distinctes.

L'*Éducation* développe les facultés.

L'*Instruction* donne des connaissances.

L'*Éducation* élève l'âme : l'*Instruction* pourvoit l'esprit.

L'*Éducation* fait les hommes : l'*Instruction* fait les savants.

L'*Éducation* est le but : l'*Instruction* n'est qu'un des *moyens*.

L'*Éducation* est donc singulièrement plus haute, plus profonde et plus étendue que l'*Instruction*.

L'*Éducation* embrasse l'homme tout entier : l'*Instruction*, non.

Et cependant, parmi nous, depuis cinquante ans l'*Instruction* est tout : l'*Éducation* n'est rien !

Pour l'Instruction, premièrement : l'*Éducation morale et religieuse* est entièrement négligée !

Secondement : bien plus, l'*Éducation intellectuelle* elle-même est le plus souvent manquée. — Ce que j'avance ici

étonnera peut-être : la démonstration toutefois en est facile à faire, et je commence par là.

Dans l'*Instruction* même, qu'on le remarque bien, il y a deux choses très-distinctes :

Les *connaissances ;*

Et le *développement d'esprit*, qui peut et doit s'acquérir par l'étude, par l'exercice des facultés intellectuelles, par les connaissances elles-mêmes.

L'*Instruction*, si elle est mal donnée, mal reçue, peut souvent ne transmettre que les *connaissances*, sans développer l'esprit, sans élever, sans fortifier les facultés à cette occasion.

L'*Instruction* peut placer, déposer, entasser les connaissances dans l'entendement comme dans un magasin, en garnir la mémoire comme de provisions : sans doute avec un certain développement passif que ces connaissances amoncelées entraînent naturellement avec elles, mais aussi sans donner à l'esprit la vigueur, l'action, la vivacité, dont il a besoin. En un mot, les connaissances ne constituent pas toujours le développement généreux, la force active, la souplesse énergique des facultés. On peut être instruit, très-savant même, sans avoir la vigueur, la fécondité, l'élévation de l'intelligence.

Il faut qu'à l'*Instruction* scientifique et littéraire l'instituteur intelligent ajoute la culture, l'exercice; et par là le développement, l'Éducation des facultés intellectuelles !

Sans doute, c'est par le moyen des connaissances littéraires et scientifiques que les facultés intellectuelles se développent, c'est-à-dire à l'aide de l'Instruction que se fait l'Éducation de l'intelligence ; mais l'*Instruction littéraire et scientifique* réduite à elle-même pourrait se borner à instruire l'esprit sans l'élever, à le charger de connaissances sans le rendre fort.

C'est l'*Education* intellectuelle qui lui fait recevoir et di-

gérer les connaissances de manière qu'elles le nourrissent, l'élèvent, le fortifient ;

C'est l'*Education intellectuelle* seule qui le cultive avec soin, l'exerce avec sagesse, le développe, le forme et l'élève encore plus qu'elle ne le remplit ;

C'est l'*Education intellectuelle* qui fait pour lui de l'Instruction comme un aliment substantiel, dont il tire et recueille les sucs qui, se transformant en lui, le font croître et grandir, deviennent sa nourriture et son sang.

C'est alors que l'*Instruction* est vraiment l'*Education intellectuelle*, c'est alors qu'elle élève, EDUCAT ; c'est alors qu'elle devient *Esprit et Vie*.

Jusque-là elle n'est que l'*Instruction* proprement dite : elle munit, elle pourvoit, elle instruit, INSTRUIT, rien de plus.

Quoique ce soit principalement à l'aide de l'*Instruction proprement dite* que se fasse l'*Education* de l'esprit, le langage, cependant, qu'on veuille bien de nouveau le remarquer, ne confond pas ces deux choses, et qui dit *instruire* ne dit pas *élever*.

Il y a des gens *très-instruits* et qu'on trouve, avec raison, *très-mal élevés*, à ne parler même que de l'*Education de l'esprit*.

Un savant, par exemple, qui sait une multitude de choses, mais qui est d'ailleurs sans jugement, sans goût, sans aisance pour s'exprimer, sans facilité pour se faire comprendre aux autres, et quelquefois pour se bien comprendre lui-même, sans tact pour se conduire, est un homme *très-instruit* et *fort mal élevé*, même intellectuellement parlant[1].

C'est ce qui faisait dire à Platon : « *L'ignorance absolue* « *n'est pas le plus grand des maux, ni le plus à redouter ;*

[1] Le célèbre P. Hardouin, qui a fait une précieuse collection des Conciles, mais qui prétendait, entre autres choses, que tous les ouvrages que nous avons sous le

« BEAUCOUP DE CONNAISSANCES MAL DIGÉRÉES *est quelque chose* « *de bien pis.* » (PLATON, *Lois*, l.VII, p.75.)

Bossuet disait dans la même pensée : « Notre soin princi- « pal a été qu'on lui donnât à propos et chaque chose en « son temps, afin qu'il les digérât plus aisément et qu'elles « se tournassent en nourriture. » (*De l'Education du Dauphin.*)

En un mot, on est *instruit* quand on *sait* beaucoup, quand on possède des connaissances ; on n'est élevé, s'il est question de l'*Education intellectuelle*, que quand on a la raison, le goût, l'imagination, le jugement, la pensée et la parole, et, s'il s'agit de l'*Education complète*, le caractère, la conscience, la sensibilité, le cœur formés.

Tant il est certain que l'*Instruction* n'est pas l'*Education*, et que, si l'*Education* est le *but*, l'*Instruction* n'est que le *moyen !* C'est ce que tous, même ceux qui agissent en sens inverse, sentent et reconnaissent au moins instinctivement, quand, malgré l'érudition de la science, ils disent : C'est un homme mal élevé ; avec tout son savoir, il ne sait pas vivre. Ou bien encore, dans un langage un peu rude : Il a beau

nom des grands hommes du siècle d'Auguste avaient été composés, ou au moins refaits, par des moines du moyen âge, était de ce nombre.

Voici l'épitaphe que lui fit un de ses confrères : il est inutile de dire qu'elle ne fut pas mise sur sa tombe :

In expectatione judicii,
Hic jacet hominum paradoxotatos,
Natione Gallus, religione jesuita,
Orbis litterati portentum.
Venerandæ antiquitatis cultor et deprædator,
Docte febricitans,
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit,
Scepticum pie egit,
Credulitate puer,
Audacia juvenis,
Deliriis senex.
Verbo dicam : hic jacet HARDUINUS.

être un savant : au fond, c'est un imbécile et un pauvre homme.

Voilà la vérité.

Et cependant que fait-on de nos jours ? On ne poursuit le plus souvent que l'Instruction *proprement dite.*

On prétend donner *des connaissances ;* puis, que les facultés se développent ou ne se développent pas à leur occasion, que l'esprit s'élève ou non, on ne s'en inquiète guère : c'est ce qu'on abandonne aux dispositions individuelles plus ou moins heureuses, au travail ou à la paresse de chaque enfant.

Le langage même, ce miroir où se reflètent la pensée et l'opinion des peuples, accuse ce profond oubli du grand but de l'Éducation intellectuelle, qui est le *développement des facultés ;* car, dans la langue française, comme nous l'avons dit, un heureux *développement* chez un jeune homme et une bonne *Education* sont synonymes.

Mais cette fin même qu'on se propose, l'*Instruction*, y arrive-t-on ? Non, et c'est impossible.

Que peut être, en effet, l'Instruction à un âge où l'on ne sait pas encore apprendre ?

Pour que l'Instruction pût être vaste et solide, il faudrait que l'*esprit eût été rendu capable d'apprendre*, c'est-à-dire eût été préparé par une forte Éducation.

Jusque-là, l'*Instruction proprement dite* ne peut être que médiocre, et, si elle ne l'est pas, si on la multiplie, si on l'exagère, elle n'instruit pas, elle charge l'esprit ; elle n'élève pas les facultés, elle les ruine, elle les écrase.

En un mot, dans cette première jeunesse, les connaissances ne peuvent être qu'un *objet d'étude*, une culture, un exercice de l'esprit, et par là *un moyen de développement*, et non pas une *science.*

« L'erreur de beaucoup de gens, dit sur ce point un homme

« de rare expérience, est de se méprendre sur les études où « l'on a coutume d'appliquer la jeunesse. Le but prochain « qu'on s'y propose n'est point précisément le savoir, mais « l'exercice. Il ne s'agit pas tant de littérature, d'histoire, de « philosophie, choses qui s'oublieront peut-être, que d'af- « fermir l'imagination, la mémoire, le jugement qui demeu- « reront. » (M. OZANAM.)

A la fin de son Éducation, un jeune homme sera parfaitement élevé, intellectuellement parlant; son Éducation intellectuelle sera excellente, non pas s'il est très-instruit, mais S'IL EST TRÈS-CAPABLE DE S'INSTRUIRE.

Je dis plus : s'il est très-instruit, je suis tenté de le plaindre : il sera probablement incapable de s'instruire davantage. Il n'est pas question alors de ce qu'il sait, mais de ce qu'il peut.

Voilà uniquement à quel point de vue les études et les connaissances si bornées du premier âge ont une si grande importance.

Les *humanités* vaudraient-elles les huit ou dix ans qu'on y consacre, s'il ne fallait en retirer que les connaissances qu'elles donnent, n'y apprendre, comme on dit, que du grec et du latin?

Non, sans doute, et c'est parce qu'on n'a cherché que l'*Instruction proprement dite*, le grec et le latin, dans les *humanités*, qu'on est venu à contester leur utilité, et qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'un cri contre les études classiques. Et pouvait-il en être autrement, quand les pères de famille voyaient se réduire à cette *Instruction proprement dite* toute l'Éducation publique.

La Religion : les maîtres de la jeunesse déclaraient expressément qu'ils n'en étaient pas chargés.

La Discipline : les professeurs, on le sait, en abandonnent tout le soin aux maîtres d'étude, aussi la discipline morale est-elle profondément absente.

Le développement même des facultés intellectuelles : combien de professeurs ne s'en occupent que s'il se présente à eux tout offert par la nature, à l'occasion de leur enseignement ! autrement ils ne cherchent guère à l'exciter. On sait ce que deviennent les *faibles* dans la plupart des classes. Si on s'applique à développer réellement l'esprit des *forts*, c'est une exploitation de l'intelligence, dont le gain sera, pour les maîtres du premier ordre, la gloire du concours, et pour les maîtres du second ordre, l'achalandage de leur maison.

En attendant, on ne fait la plupart du temps de l'*Instruction* que comme *instruction*, et non comme moyen de haute Éducation intellectuelle et morale.

On enseigne, et voilà tout. On ne fait que du grec et du latin ! on ne fait pas, on n'élève pas, on ne forme pas les esprits et encore moins les cœurs !

Vainement dira-t-on que les connaissances données par l'Instruction sont de deux sortes : qu'il y a des *connaissances littéraires*, *scientifiques*, purement spéculatives, et qu'il y a aussi des *connaissances morales* et *pratiques ;* que, sous ce rapport, on peut distinguer : l'*Instruction littéraire* et l'*Instruction morale ;* et que, si l'Instruction littéraire ne fait pas toujours l'Éducation de l'âme, on peut attendre mieux de l'Instruction morale.

Tout cela est possible ; mais on se tromperait étrangement si on pensait que l'*Instruction morale* fait seule l'*Éducation morale*, que les connaissances morales constituent les habitudes morales : ce sont encore là deux choses très-distinctes. A ce prix, Sénèque eût été le plus vertueux des hommes. Non, on peut être très-instruit en morale et très-peu vertueux. Cela est facile à comprendre. L'*Instruction* ne s'adresse jamais directement qu'à l'*esprit*, et les connaissances qu'elle donne, même en morale, ne sont après tout que des connaissances *intellectuelles*. Il y faut donc, de plus, l'*Education*

morale, qui consiste à développer les facultés, les habitudes, les inclinations, les vertus morales,

L'*Education morale* a sans doute recours à l'*Instruction morale* pour éclairer l'homme sur ses devoirs, mais il faut qu'elle y joigne des exemples, des exhortations, des pratiques, etc. L'*Instruction morale*, bornée à elle-même, peut enrichir l'esprit de belles maximes, mais l'*Education morale* seule peut les faire aimer, pratiquer, et leur obtenir l'assentiment du cœur; seule, elle peut ajouter à l'*Instruction morale* le goût, l'amour, l'exercice, l'inclination des vertus.

En un mot, l'*Education morale* s'adresse à l'esprit, au cœur et à la conscience, et embrasse tout l'homme.

L'*Education morale*, sans aucun doute, ne peut se passer de l'*Instruction morale;* mais il est capital de le bien entendre : l'une n'est pas l'autre. Donner des connaissances, même morales, c'est *instruire* en morale, mais ce n'est qu'*instruire*, ce n'est pas *élever* moralement. Élever *moralement*, c'est former le caractère, attendrir et fortifier le cœur ; affermir la volonté ; dresser, rectifier la conscience ; purifier, ennoblir la sensibilité ; élever l'âme tout entière !

Dans l'Éducation publique, quand fait-on ces choses ? sont-ils bien nombreux, les maîtres, les professeurs, qui y consacrent leurs exhortations, leurs conseils, leurs leçons et les exemples de leur vie ?

Dans les classes, quand s'applique-t-on à faire admirer avec conviction les beautés religieuses de Bossuet ? quand s'applique-t-on à faire remarquer même la beauté morale de Quintilien ?

Quand reprend-on les écarts d'une jeunesse imprudente avec la fermeté et la tendre sollicitude d'un père, et non avec la farouche sévérité d'un pédagogue ?

Quand cherche-t-on à éveiller la raison, la sensibilité, la conscience, dans les natures ingrates, par les moyens que la véritable Éducation saurait fournir ?

Vos élèves, dites-vous, apprennent et récitent Fénelon, l'Évangile et les meilleurs ouvrages ; soit !

Mais ne sentez-vous pas que, quand vous feriez éternellement réciter à ces pauvres enfants les enseignements de la morale, les versets même du Nouveau-Testament, si vous n'essayez rien, si vous ne dites rien pour faire pénétrer tout cela jusque dans leur cœur, votre Éducation morale sera éternellement stérile ?

Et même ne comprenez-vous pas que le perpétuel silence que vous gardez sur Dieu, sur l'Ame, sur les plus sacrés devoirs, parle très-haut et trop significativement contre toutes ces grandes et saintes choses ?

Hélas ! il le faut avouer avec confusion et douleur, voilà où nous en sommes depuis cinquante années !

Cette Éducation, qui consiste dans la formation du caractère ; cette Éducation, qui fait germer au cœur de l'enfant les inclinations vertueuses propres à assurer le repos et l'innocence de la vie ; cette Éducation, qui éclaire la conscience de lumières certaines, ayant pour elles l'autorité des siècles ; cette Éducation, qui fortifie l'enfant et le jeune homme contre le danger de sensations nouvelles et dangereuses, par la force des impressions premières de la vertu : cette partie même de l'Éducation, qui fait des connaissances un moyen d'étendre l'esprit, d'affermir le jugement et de fortifier la raison : en deux mots, l'*Education morale*, et même le haut *Développement intellectuel*, sont laissés dans un déplorable oubli. L'*Instruction* sèche, décharnée, matérielle, l'Instruction sans cœur, sans âme, sans conscience, et quelquefois même l'Instruction sans intelligence, voilà le grand bien qu'on poursuit et qu'on nous vante.

Un Ministre de l'Instruction publique, dans un rapport qui fut présenté au roi et au pays, il y a peu d'années, et qui a gardé toute l'autorité d'une apologie officielle, fait un aveu bien remarquable , et qui suffirait seul pour convaincre les

plus incrédules et pour justifier aussi toutes les réclamations des pères de famille.

Le Ministre déclare :

« Qu'à l'égard de l'Éducation, dans les meilleurs colléges,
« les efforts même les plus éclairés et les plus soutenus n'ont
« qu'une puissance bornée ; que ce n'est pas le collége, mais
« la famille, qui commence l'Éducation, que c'est la société
« qui l'achève. ».

Malgré ce qu'il a d'habile, certes, ce langage révèle un mal profond ; car, enfin, qu'est-ce à dire : *la famille commence l'Education*, *la société l'achève ?* Mais cependant où se fait-elle, et qui est-ce qui la fait?

Elle *se commence dans la famille* et *s'achève dans la société ;* mais de huit ou neuf ans à dix-huit ou vingt, qui s'en occupe?

Hélas! vous l'avouez vous-même, pendant les années où l'enfant est au collége, où toutes ses facultés morales et religieuses doivent se développer, où la grande œuvre de l'Éducation doit se faire ; là, *même dans les meilleurs colléges*, les efforts les plus éclairés et les plus soutenus n'ont qu'une puissance bornée.

L'effroyable lacune de ces dix années est ici trop manifestement découverte : il était impossible pourtant de la mieux dissimuler sous l'enveloppe d'une phrase bien faite. On voit, en effet, l'*Education qui commence*, *puis l'Education qui s'achève :* on la croit faite, elle ne l'a pas été ; elle ne pouvait pas l'être, même *dans les meilleurs colléges !* Ainsi disparaît dans un jeu de paroles, dans une habileté de langage, ce qu'il y a de plus important au monde, l'ÉDUCATION !

Ainsi, chose étrange ! dans un siècle et dans un pays où l'on a voulu inaugurer pour le genre humain une ère nouvelle, où l'on a voulu rendre à l'*homme* tous ses *droits*, on

n'a pas pensé à lui donner toute sa *valeur !* on négligeait de développer toute sa *puissance morale et intellectuelle*, et on l'accablait de connaissances positives ! Depuis plus de cinquante ans, c'est-à-dire depuis l'origine même de la société actuelle, voilà où nous en sommes, en fait d'Éducation !

C'est ce qui touchait l'âme d'un des membres les plus honorables de l'Université, lorsqu'il s'écriait avec un sentiment de si profonde amertume :

« Nous ne faisons pas plus *des citoyens que des dévots* dans « nos colléges ! Que faisons-nous donc ? Nous instruisons, « *nous n'élevons pas ;* nous cultivons et développons l'esprit, « *mais non le cœur !* » (M. Saint-Marc Girardin.)

Après de tels faits, certes, c'est avec raison que M. le Ministre auquel, dans notre gouvernement, est remise cette charge si grave de présider à la formation des jeunes intelligences, ne reçoit officiellement, comme nous l'avons déjà remarqué, que le titre de *Ministre de l'Instruction publique. Instruire*, c'est évidemment là tout ce qu'on se propose ; *élever*, on ne s'en occupe pas, on n'y pense plus, et peut-être, pouvons-nous dire, on n'ose plus l'entreprendre. Et pourquoi ? Ah ! sans doute, l'œuvre est difficile ; mais elle vaut la peine qu'on s'y applique. *Arduum, sed necessarium.* Si l'on ne fait qu'*instruire*, si l'on n'élève pas, si l'*Instruction* est tout et l'*Education* rien, que deviendra ce malheureux pays ?

Ah ! désormais, tous ensemble, tous de concert, nous aidant les uns les autres, faisons alliance dans la paix commune, pour travailler courageusement tout à la fois à l'*Instruction* et à l'*Education* de la jeunesse, pour ne plus jamais les séparer l'une de l'autre, pour répondre enfin aux espérances des familles, aux besoins des générations naissantes et aux vœux de la France alarmée !

CHAPITRE V

Les Soins physiques.

Les instituteurs dont la Religion inspire le dévoûment ne doivent pas laisser le privilége exclusif des soins matériels et de l'Éducation physique aux instituteurs mondains et aux prospectus fastueux dont certaines maisons d'Éducation aiment à se parer.

La société humaine a fait d'incontestables progrès dans l'ordre matériel. Sans donner à ces progrès une importance et une place qui ne leur sont pas dues, nous ne devons pas leur refuser celles qui leur appartiennent.

Je le dirai donc sans hésiter : les institutions chrétiennes, les établissements ecclésiastiques, ne doivent le céder aux autres, sous ce rapport, en rien de ce qui est nécessaire ou convenable. J'aimerais volontiers qu'ils fussent même les établissements les mieux tenus qu'il y ait en France.

Tel a toujours été l'esprit de la Religion et l'inclination de l'Église. Sans doute l'âme est plus que le corps : la nourriture, le vêtement et tous les soins physiques sont de moindre importance que la nourriture de l'intelligence et les soins spirituels. Toutefois l'Église enseigne que le corps de l'homme est le plus noble ouvrage du Créateur, après son âme. Parmi les œuvres les plus brillantes de la création matérielle, rien n'y est comparable : et cela se comprend. Le corps est comme le domicile de l'âme : c'est l'organe, l'instrument, la puissance extérieure de l'âme ; et voilà pourquoi, sans doute, le Créateur prit soin de le façonner lui-même de ses mains ; et

cette œuvre, travaillée par des mains divines, apparut sur la terre revêtue de la forme la plus digne et de la figure la plus belle qui soit dans l'univers.

Il suffit de voir le sourire, le regard, le coloris, la parole et la grâce qui brillent sur le visage d'un enfant et embellissent sa physionomie : il suffit de voir quelle vie l'anime, quelle force le soutient, quelle ardeur le transporte et l'élance, pour comprendre que la beauté, la dignité, la pureté, l'énergie, l'adresse, l'agilité du corps ne sont en aucune façon choses méprisables. Il est remarquable que l'Église a des lois expresses pour interdire l'entrée du sanctuaire et le ministère sacré à ceux dont le corps offrirait quelque difformité, *nec deformes*.

Qui ne sait la touchante histoire de saint Grégoire le Grand? Un jour, traversant le *forum* romain, il aperçut des esclaves anglais qu'on y avait mis en vente. En voyant ces corps si bien faits et ces visages si beaux et si purs : *Quel malheur*[1], s'écria-t-il, *que de tels hommes ne connaissent pas le Dieu de l'Evangile!* Et c'est à la suite de cette rencontre qu'il envoya en Angleterre le saint moine Augustin et les apôtres qui la firent chrétienne.

Mais, si rien n'égale la noblesse de la destinée du corps en ce monde, où il est le compagnon et le serviteur d'une intelligence, que dire de sa destinée dans l'autre, où Dieu lui réserve une transformation céleste, qui sera la glorieuse récompense de ses services et sa félicité immortelle?

L'Éducation physique n'a certes pas pour but de flatter ici-bas les sens et leurs mauvaises inclinations; mais bien de rendre l'homme, corps et âme, aussi fort, aussi sain, aussi indépendant que possible des accidents extérieurs. Ce seul mot suffit pour faire comprendre l'importance et la nécessité de cette Éducation. En effet, sans une constitution forte,

[1] *Non Angli, sed angeli, si essent christiani.*

l'homme le plus intelligent et le plus laborieux est réduit à l'impuissance. Triste jouet des maladies, il se trouve arrêté à chaque pas dans la carrière. Les lettres, les sciences, les arts, les métiers les plus humbles, comme les professions les plus élevées, rien n'est possible sans le secours d'une bonne santé.

L'Éducation physique a pour but de conserver, d'affermir ou de réparer cette santé si précieuse : et voilà pourquoi, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, elle ne doit être ni trop molle ni trop dure. Une Éducation molle rend délicat et énerve le corps loin de le fortifier; mais, d'un autre côté, une Éducation physique trop dure ou négligée aurait les plus graves, les plus funestes inconvénients.

Orandum est ut sis mens sana in corpore sano[1]! Voilà ce que les instituteurs dont la Religion inspire le dévoûment doivent dire à leurs élèves.

Il ne faut pas d'ailleurs se le dissimuler : cette Éducation physique, pour être bien faite, demande des soins innombrables. C'est pour l'instituteur la tâche la plus multipliée et la plus laborieuse, pleine de détails minutieux et pénibles. Mais cette tâche est un devoir, et la conscience ne permet pas de la négliger. Ici, comme ailleurs, toute négligence volontaire est coupable. Le sage, le religieux instituteur s'occupe de tout; et même, en ce genre, rien, absolument rien, n'est au-dessous de lui. *Soyez père*, lui dirai-je volontiers avec Fénelon; ce n'est pas assez, *soyez mère*. Ayez toutes les sollicitudes, toutes les prévoyances, toutes les délicatesses, quelquefois même ce qu'il y a de sage, d'habile et d'heureux dans les faiblesses d'une mère. Soyez, pour les enfants que vous élevez, comme la providence paternelle et maternelle de Dieu.

[1] *Ad tutamentum mentis et corporis*, dit le prêtre avant la communion.

Perpetua mentis et corporis sanitate gaudere, dit l'Église dans d'autres oraisons.

A planta pedis usque ad verticem, dit quelque part l'Écriture. Eh bien! oui, me disais-je à moi-même, pendant les années de ma vie dévouées à l'Éducation de la jeunesse, cette parole trouve ici une application. Depuis le cordon de la chaussure qui enveloppe leurs pieds, jusqu'à ce qu'il y a de plus élevé dans leur âme, de plus délicat dans leur esprit, de plus noble dans leur cœur, de plus important dans leur destinée humaine, de plus grand dans leur destinée éternelle : voilà ce dont je suis chargé, voilà ce qu'embrasse leur Éducation!

Œuvre immense! Combien il est difficile que le dévoûment de l'instituteur n'y succombe pas quelquefois! car enfin la Providence, dont il est l'image, s'occupe de tout et ne s'inquiète de rien. Mais lui doit se préoccuper souvent jusqu'à l'inquiétude : chargé de tous ces enfants, responsable de leur vie, il faut que rien ne leur manque jamais.

Il serait indigne de l'instituteur religieux que par sa faute un seul de leurs besoins raisonnables ne fût pas satisfait.

Quand la Religion se charge d'élever des enfants, ils doivent l'être *aussi bien* et *mieux* qu'en toutes autres mains ; si cela ne se pouvait pas, un instituteur devrait se retirer: mais, sous les auspices de la Religion, cela se peut plus qu'ailleurs. Là, le dévoûment désintéressé rend tout plus facile. Du reste, cela est et a toujours été. Telle fut toujours l'antique réputation et l'honneur des maisons d'Éducation chrétienne, à bien peu d'exceptions près.

Je le sais : même avec le plus noble désintéressement et un dévoûment sans bornes, il reste la faiblesse humaine, qui ne peut tout prévoir, tout empêcher; et des plaintes insolentes ou des exigences capricieuses ont plus d'une fois attristé le cœur des instituteurs les plus dévoués.

Ils doivent se rappeler alors que les hommes se plaignent quelquefois de la divine Providence elle-même, lorsque Dieu, non par faiblesse, mais par sagesse, laisse aussi quelque

chose leur manquer en ce monde : et ce souvenir doit leur inspirer quelque résignation, quelque indulgence, au moins avec les jeunes enfants. Je dois avouer humblement que pour moi rien ne m'a jamais paru plus difficile que ces vertus : en ces circonstances, la grossière ingratitude et l'injustice de ces pauvres enfants m'a toujours trouvé intraitable. Peut-être avais-je tort.

Quoi qu'il en soit, sept choses contribuent puissamment à la bonne santé :

1° Le bon air ;

2° La bonne nourriture ;

3° La vie réglée ;

4° L'exercice et les jeux ;

5° Une température convenable ;

6° La propreté ;

7° Les soins médicaux.

En tout cela, il y a des précautions que les instituteurs doivent prendre ; d'autres qu'ils doivent faire prendre à leurs enfants ; d'autres enfin que les enfants doivent prendre d'eux-mêmes, mais sur lesquelles il faut également veiller et rappeler leur attention.

1° *Le bon Air.*

Les hommes que l'art et l'expérience rendent plus habiles n'hésitent pas à dire que le bon air est la première condition de la bonne santé et de la vie, même avant la bonne nourriture : *Aer pabulum vitæ.*

En effet, c'est le bon air qui fait le bon sang, qui prépare et fait les bonnes digestions. On ne vit pas de l'air du temps, sans doute : il est vrai cependant que le bon air nourrit et fortifie les organes, et que le mauvais air corrompt la meilleure nourriture.

Il est donc d'une extrême importance qu'une maison d'É-

ducation soit bien située, tournée à une exposition favorable, que toutes les salles communes soient vastes et bien aérées; il serait même à souhaiter qu'elle fût placée à la campagne, ou du moins entourée de grandes cours, de jardins et de préaux spacieux.

Le soin d'entretenir le bon air dans toute une maison demande une vigilance constante, d'autant plus qu'à cet égard on n'est jamais averti par les enfants. Eux, qui sont quelquefois si délicats, si exigeants quand il s'agit de la nourriture, n'ont aucune exigence, aucune délicatesse, quand il s'agit d'un air plus ou moins sain, plus ou moins grossier. On ne doit épargner aucune précaution à cet égard. Un air vif et pur, fréquemment et constamment renouvelé, a sur la santé, et, je l'ajouterai même, dût-on le trouver singulier, sur le bon esprit d'une maison, une prompte et décisive influence [1].

2° *La Nourriture.*

Il faut qu'elle soit saine et abondante, que la qualité et la quantité n'y manquent jamais : sans profusion toutefois et sans vaine délicatesse.

Le Supérieur d'une maison doit chaque jour s'assurer de ces choses, et, pour cela, tout examiner par lui-même. Si la simplicité, la frugalité et la sobriété des repas sont nécessaires ; s'il ne doit rien s'y trouver ni de recherché, ni d'exquis, ni d'épicé et de haut goût, tout doit y être excellent. Il faut le meilleur pain, toujours bien cuit ; les meilleures viandes : jamais rien de seconde qualité. Les parties animales les plus nobles, les plus nutritives ; les meilleurs légumes : il faut, pour l'hiver, les faire venir en provisions des provinces où ils ont le meilleur renom. Les fruits de la saison doivent être toujours bien mûrs, les pâtisseries bien faites. Aux jours

[1] Un homme de grande expérience m'écrivait : *Le mauvais air rend inquiet, aigre, mécontent, et inspire les goûts du vice.*

maigres, les poissons très-frais. L'huile doit être de première qualité, le vinaigre choisi; enfin un vin bon et fort doit être employé à préparer aux enfants une boisson convenable à leur tempérament, légère, saine et agréable au goût.

Du reste, le régime des instituteurs et celui des élèves sera convenablement le même, sauf les seules exceptions que l'âge, les travaux, quelquefois les infirmités, et le bon sens, par conséquent, indiquent comme nécessaires. Mais ce sera toujours la même nature d'aliments, la même table, la même préparation, le même service.

Le pain doit toujours être à discrétion. Mais il faut bien faire comprendre aux enfants quels devoirs une telle confiance leur impose, quelle honnêteté, quel respect pour soi et pour les autres, quel respect surtout pour les pauvres : pour Dieu, qui donne le pain, et pour les pauvres, qui en manquent !

Ce n'est pas pour fouler le pain aux pieds, pour le jeter, le gâter ou le salir, qu'il leur est généreusement prodigué par la Providence. C'est pour le traiter honorablement, comme il convient à des enfants bien élevés ; religieusement même, comme il convient à des enfants chrétiens.

Au Petit-Séminaire de Paris et dans d'autres maisons d'Éducation ecclésiastique, les légumes étaient aussi à discrétion aux deux principaux repas.

Telles sont les précautions bonnes à prendre relativement à la nourriture.

Ces précautions empêcheront-elles que les choses ne soient pas toujours aussi parfaites qu'on le voudrait? Non : et il faut accoutumer les enfants à souffrir sans se plaindre les inconvénients qui sont inévitables, passagers, et d'ailleurs sans conséquence pour leur santé. Il faut qu'ils sachent qu'on est souvent fort mal servi dans les maisons les plus opulentes, quelquefois même chez les rois. Il faut leur faire remarquer, ce qui est vrai, que les enfants qui se plaignent sont, en gé-

néral, ceux qui ont été le plus mal nourris chez eux, ou bien ceux qui y ont été trop bien traités et gâtés, et dont le corps a été plus et mieux nourri que l'esprit.

Ceux qui ont la misérable habitude de se plaindre de la nourriture le font en cédant à de mauvais instincts de diverses sortes : les uns font les difficiles par sensualité, les autres par vanité, quelques-uns enfin par sottise et faiblesse d'entraînement au mauvais exemple.

Il peut cependant se rencontrer des enfants dont la santé affaiblie, délabrée, demande un régime plus délicat.

Il peut se rencontrer aussi des jeunes gens qui, arrivés à un certain âge et au moment d'une croissance excessive, ont besoin d'une nourriture plus forte.

Ces besoins légitimes, constatés comme il convient, doivent être pleinement satisfaits.

L'instituteur, comme un père, doit tenir entre tous ses enfants la balance d'une main équitable.

Il doit pouvoir se rendre cette justice qu'il n'y en a pas un parmi eux dont la fortune, la naissance ou les qualités mondaines obtiennent de lui plus que d'autres.

L'âme, les qualités de l'esprit et du cœur, et les espérances de science et de vertus que donne un enfant : voilà ce qui peut incliner l'affection vers lui ; quant à ce qui détermine un sage instituteur à donner plus de soin à un tel enfant plutôt qu'à tel autre, ce sont quelquefois les faiblesses, les besoins d'une nature moins heureuse, mais jamais ses exigences grossières ou ses capricieuses délicatesses.

Adressez-vous à moi avec simplicité, disais-je quelquefois à mes enfants, c'est-à-dire avec confiance et avec respect ; dites-moi tous vos besoins convenables, comme vous le diriez à votre père, à votre mère. Je n'épargnerai rien pour les satisfaire aussi parfaitement que je le pourrai ; mais ici, jamais de plaintes ni de murmures. Si vous avez quelque grossièreté de ce genre à faire entendre, il faut vous retirer

de la maison immédiatement auparavant, ou je vous prierai de vous retirer immédiatement après [1].

Du reste, pour donner à cet égard du bon sens à ceux qui n'en avaient pas assez, je leur lisais quelquefois la manière dont Louis XIV et Fénelon traitaient le duc de Bourgogne et ses frères. Ces curieux détails ne seront pas sans intérêt, j'en suis sûr, pour mes lecteurs.

« Ils vivent d'une manière très-commune, mangent autant « qu'ils veulent à tous leurs repas ; mais on ne leur sert « que des choses saines. Le matin, ils ne mangent que du « pain sec, et boivent un grand verre d'eau et de vin, ou « d'eau pure, ce qui est à leur choix.

« A dîner et à souper, ils mangent autant qu'ils veulent de « toutes les choses qu'on leur présente, et l'on a seulement « attention à leur faire manger beaucoup de pain et fort peu « de fruits crus.

« Il y a trois jours de la semaine qui sont des *jours de ra-* « *goût ; c'est pour leur dîner seulement.*

« Les autres jours, ils ne mangent que du *bœuf à dîner* et « leur rôti ne consiste qu'en quelques poulets, poulardes et « perdrix.

« Pour le souper, il est toujours égal : on leur sert ou un « gigot de mouton, ou une longe de veau, ou un aloyau, avec « quelque gibier ou volaille, sans aucun ragoût, et, pour le « fruit, un seul massepain ou quelque écorce d'orange.

« A leur collation, ils ne mangent, non plus que le matin, « qu'un morceau de pain sec, et tout au plus quelque biscuit, « et boivent un verre d'eau.

[1] J'ai eu du reste, en ce genre, des bonnes fortunes qui auraient pu me rendre plus patient dans des rencontres moins heureuses. On m'a fait lire un jour une lettre d'un des plus jeunes élèves du Petit-Séminaire de Paris, enfant de grande famille et nourri jusque-là dans l'opulence, qui était si ravi de notre régime, qu'il écrivait à sa mère : *Vous ne vous figurerez jamais ce que ces Messieurs dépensent pour notre nourriture. Représentez-vous, ma chère maman, que pour les confitures seulement, cela va à plus d'un million par an.*

« Ils boivent du vin à dîner et à souper, s'ils en veulent « (car quelquefois ils n'en veulent point); c'est toujours du « vin de Bourgogne, et n'en boivent que deux coups. Jamais « ils ne boivent ni bière, ni cidre, ni vin de liqueurs, ni « eaux rafraîchissantes d'aucune espèce, à moins que ce ne « soit dans leurs parties de plaisir, qui arrivent rarement. »

3° *La Vie réglée.*

Le règlement d'une vie simple et laborieuse, uniforme et cependant variée, est une des conditions les plus importantes pour entretenir la bonne santé.

Cet ordre importe surtout pour les repas, pour les études, pour le sommeil et pour les récréations. Les études, les repas, le sommeil et les récréations bien ordonnés, et toujours aux mêmes heures, donnent aux habitudes physiques, aux organes et à leurs fonctions, à tout le corps enfin, quelque chose de calme, de tranquille, de réglé, qui ménage les forces et affermit la santé en éloignant tous les excès et en faisant trouver à chaque chose un charme constant et un plaisir sans cesse renouvelé.

Voici ce que Fénelon écrivait au sujet du règlement des repas :

« Qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures; « qu'il mange assez souvent, à proportion de son besoin; « qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est « surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas fi- « nie; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à man- « ger au delà de son besoin, et qui le dégoûte des aliments « plus convenables à sa santé; qu'enfin on ne lui serve pas « trop de choses différentes, car la variété des viandes qui « viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le « vrai besoin de manger est fini. »

Quant au sommeil, il n'en faut donner aux enfants ni trop

ni trop peu : il faut que les heures en soient parfaitement réglées et toujours aussi les mêmes.

Un sommeil convenable, accompagné d'un exercice régulier, repose les enfants, leur fait un sang doux, les rend, dit Fénelon, gais et vigoureux ; tandis qu'un sommeil trop prolongé les appesantit, ne sert qu'à les amollir, les rend délicats, capricieux, de mauvaise humeur ; sans parler des inconvénients plus graves pour la vertu, qu'il serait facile de signaler ici.

L'étude et le jeu, le travail et le délassement, doivent aussi être ordonnés de manière que les occupations graves et sérieuses préparent à la jouissance du repos et délassent du travail par le plaisir.

Les dérangements perpétuels et souvent inévitables, quelquefois même les caprices, l'inconstance, le défaut de suite, l'irrégularité en toutes choses, sont, on le sait, un des plus grands inconvénients de l'Éducation privée.

J'ai vu bien souvent des enfants, dont la santé avait toujours été faible et languissante chez leurs parents ; malgré toutes les précautions et tous les soins de la maison paternelle, leur visage pâle révélait leur état maladif. En peu de temps, le régime simple et la vie réglée du Petit-Séminaire les rendaient sains et vigoureux, frais et vermeils.

4° *Les Exercices du corps et les Jeux.*

Les exercices du corps sont bien nécessaires à des enfants qui demeurent immobiles, soit à l'étude, soit en classe, et travaillent sérieusement dix à onze heures chaque jour.

Aussi faut-il leur faire éviter avec soin, dans les récréations et dans les promenades, l'immobilité et la mollesse ; de sages instituteurs doivent s'appliquer à y introduire une grande variété de jeux agréables, qui animent tout ce jeune

peuple d'enfants et qui exercent les corps pour les rendre souples et adroits, sains et vigoureux.

Rien n'est pire que les maisons d'Éducation *où on ne joue pas!* Il suffit aux hommes d'expérience d'une heure passée dans une cour de récréation pour juger, à la langueur des jeux, à la persistance des conversations, à la lâcheté des attitudes, où en sont les études et les mœurs.

J'irai plus loin ; il est désirable que les maîtres prennent autant que possible leur récréation avec leurs élèves, se mêlent amicalement à leurs conversations et à leurs jeux, et même, comme nous le disions au Petit-Séminaire de Paris, *mettent les jeux en train.* Tout le meilleur esprit d'une maison d'Éducation est là. Cela demande quelquefois un assez grand dévoûment ; mais ce dévoûment est nécessaire.

Si les enfants ne voient jamais en récréation que les maîtres chargés de la surveillance, la surveillance et les maîtres leur deviennent odieux. Si tous leurs maîtres, supérieur, surveillants et autres, se mêlent à leurs jeux, alors tout change d'aspect, les enfants sentent que leurs maîtres sont leurs amis et leurs pères. Il n'y a plus là qu'une famille, où tous les cœurs sont à l'aise.

Mais, me dira-t-on, avec tout cela, comment conserverez-vous le respect ? — Ma réponse est facile : c'est tout cela même qui l'inspire et le conserve. Je n'ai vu nulle part les maîtres mieux respectés que dans les maisons d'Éducation où ils savent se mêler aux jeux de leurs élèves. Les enfants sont heureux et fiers de voir leurs maîtres condescendre ainsi aux besoins de leur âge et s'associer à leurs délassements : l'affection et la reconnaissance fortifient alors l'autorité et ajoutent au respect.

Au Petit-Seminaire, un de nos Messieurs était *grand maître des jeux;* quelques élèves nommés par leurs condisciples l'assistaient dans cette charge. C'étaient eux surtout qui devaient *tout mettre en train*, et acheter toutes les balles, cer-

ceaux, ballons, cordes, boules, quilles, etc., dont on avait besoin pour les récréations et pour les promenades.

Les bâtiments et la situation du Petit-Séminaire de Paris à l'époque dont je parle, étaient aussi tristes que possible. Mais les jeux y étaient si vifs, si ardents, si multipliés, que cette maison semblait n'avoir plus aucune tristesse : tout y était devenu gai, doux et riant. Le bonheur des jeunes habitants y adoucissait, y embellissait tout.

Partagée entre des jeux innocents, de nobles études et des fêtes pieuses, cette vie était si douce, que, chaque année, aux approches des vacances, tous les cœurs étaient émus entre la joie et les regrets.

La gymnastique est aussi très-utile pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices physiques. Sans y mettre l'importance excessive qu'on y a depuis quelque temps attachée, j'y attacherais néanmoins un grand prix, et je ne blâmerais pas les instituteurs qui établiraient des récompenses pour exciter une vive émulation en de tels exercices.

Me permettra-t-on l'expression d'un dernier vœu ? Je voudrais que les instituteurs saisissent toutes les occasions favorables pour mener leurs élèves à la campagne. Il importe plus qu'on ne pense de faire comprendre et sentir aux enfants les charmes d'une promenade champêtre, d'une course dans les bois ; de leur faire goûter ce que la simple nature a de gracieux, ce que les arbres touffus, ce que les champs, les vergers et les frais ombrages,

Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare,

comme dit La Fontaine.

Tels sont les exercices et les divertissements qui conviennent le mieux aux enfants, qui les délassent du travail et les y préparent.

5° *De la Propreté.*

La propreté contribue singulièrement à entretenir la bonne santé. Il faut que dans une maison d'Éducation tout soit parfaitement propre : les salles, les classes, les cours, les corridors, les dortoirs. Cependant il ne faut pas que la propreté soit exagérée.

« Évitez l'excès de la propreté, dit Fénelon : la propreté, « quand elle est modérée, est une vertu ; mais, quand on suit « trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit : le bon « goût rejette la délicatesse excessive ; il traite de petites « choses, et n'en est point blessé. »

L'excès de la propreté peut être à craindre dans l'Éducation privée : je n'en crois guère l'excès bien redoutable, ni peut-être même possible, dans l'Éducation publique.

6° *La Température.*

Le chaud et le froid, le sec et l'humide jouent un grand rôle dans l'économie animale. Les précautions à prendre à cet égard sont nombreuses et doivent être bien réfléchies, prévoyantes et constantes.

L'humidité est, sans contredit, ce que la santé des enfants redoute davantage, bien plus que l'excès même du froid et du chaud. C'est le brusque passage de l'un à l'autre, et surtout du chaud au froid, qui est à craindre et qu'il faut éviter à tout prix.

L'humidité des pieds est une des causes les plus fréquentes des indispositions et même des maladies des enfants.

Les premiers froids, les premières pluies, sont aussi particulièrement sensibles et dangereux, et il importe grandement de préserver de jeunes organisations de leurs atteintes.

Je pourrais entrer ici dans des détails infinis, et raconter

toute mon expérience. Les bornes de cet ouvrage ne me le permettent pas; peut-être trouverai-je une occasion utile de le faire quelque jour.

7° *Les Soins Médicaux.*

Nous venons de voir les précautions et les soins qui entretiennent une bonne santé. Les soins médicaux contribuent à la réparer.

Rien n'est plus important pour une maison d'Éducation que le choix d'un médecin. Il faut le choisir aussi habile que possible, mais surtout très-soigneux, très-attentif, très-prévoyant, très-dévoué ; parce que les enfants sont sans attention, sans prévoyance, sans soin pour eux-mêmes.

Il faut que le médecin, le plus souvent, devine leur mal, et par conséquent que le cœur l'inspire en même temps qu'il sera éclairé par les lumières de son intelligence.

Il faut, autant qu'il se peut, que ce soit un médecin qui aime l'enfance et soit accoutumé à s'occuper d'elle. On gagnera souvent, à cet égard, à ce qu'il soit père de famille.

Il faut que le médecin vienne visiter la maison tous les jours, même quand il n'y a pas de malades.

Dès le commencement d'une maladie sérieuse, dès qu'un enfant couche à l'infirmerie, ses parents ou ses correspondants doivent être immédiatement avertis. Si la maladie devient plus grave, il faut leur offrir sans délai de faire faire une consultation de médecins à leur choix.

J'abrége ici, au lieu de m'étendre, et il n'y a que ceux qui ignorent entièrement ces matières, aux yeux de qui je pourrais encourir le reproche d'en trop dire.

En écrivant ce chapitre et en indiquant toutes les précautions qu'on vient de lire, il a été assurément bien loin de ma pensée de rien conseiller qui puisse amollir les enfants ; je

tiens au contraire à tout ce qui peut les fortifier, et je redirai volontiers avec Montaigne, aux instituteurs et aux parents :

« Endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil « et aux hazards qu'il lui faut mespriser ; ostez lui toute mol- « lesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et « au boire ; accoustumez-le à tout ; que ce ne soit pas un « beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigou- « reux. »

Et, après avoir montré comment Fénelon entendait que fussent nourris des Enfants de France, je citerai volontiers, en finissant, les détails qui nous ont été donnés sur les rudes exercices du corps auxquels on avait cru devoir les accoutumer.

« Pour les exercices que l'on leur fait faire, ils sont tels, « qu'aucun bourgeois de Paris ne voudrait hasarder un pa- « reil régime sur ses enfants, et il faut avouer qu'à moins « qu'ils ne soient aussi sains que ceux-ci le sont, il ne serait « pas sûr de le hasarder ; jamais ils ne se couvrent lorsqu'ils « sont dehors, à moins qu'ils ne soient à cheval, ou qu'il « ne pleuve ; car, quelque chaud, quelque froid, ou quelque « vent qu'il fasse, ils ont presque toujours la tête nue, et « ils y sont déjà tellement accoutumés, qu'ils ne peuvent « plus metttre leur chapeau et qu'ils n'en ressentent pas la « moindre incommodité. Jamais on ne leur fait aucun re- « mède, ils n'ont jamais été saignés ni purgés ; ils ont cepen- « dant eu quelquefois la fièvre, mais on leur a donné du « quinquina. S'ils avaient quelque autre maladie plus pres- « sante, je ne doute pas qu'on ne suivît en ce cas-là l'avis « des médecins.

« Dans leurs promenades, qui arrivent régulièrement tous « les jours, été et hiver, quelque temps qu'il fasse, ils mar- « chent, ils courent tout autant qu'ils veulent, soit à pied, soit « à cheval, et se mettent assez souvent en sueur, sans qu'on « leur fasse jamais changer de chemise. Il n'y a que le seul

« cas de la paume qui soit excepté, parce que pour lors ils « changent de chemise; mais on ne les frotte ni on ne les « couche. En un mot, on les élève comme s'ils devaient être « un jour athlètes, et M. le duc de Beauvilliers est tellement « persuadé qu'un prince infirme n'est bon à rien, surtout « en France, où il faut qu'ils commandent leurs armées en « personne, que tous les accidents que l'on peut envisager « sur cela ne l'ont jamais pu détourner de son projet; et « jusques ici, grâce à Dieu, il ne leur en est encore arrivé « aucun, et ils sont au contraire d'une santé si parfaite et « d'un tempérament si robuste, qu'ils ne se plaignent ja- « mais de la moindre incommodité. Il arrive quelquefois seu- « lement qu'ils sont enrhumés; mais ils n'en courent pas « moins, à moins que leurs rhumes ne soient très-considéra- « bles, et l'on ne s'en embarrasse jamais. »

Tels doivent être les soins physiques dans l'Éducation de la jeunesse et l'influence de ce qui se nomme l'économie hygiénique et domestique.

CHAPITRE VI

Résumé et conclusion du troisième livre.

INFLUENCE MUTUELLE DES DIVERS MOYENS D'ÉDUCATION DE LA DISCIPLINE MORALE, INFLUENCE SUPÉRIEURE ET PRÉDOMINANTE DE LA RELIGION.

Les questions que je viens d'examiner sont d'une telle importance, que je ne puis achever ce livre sans y revenir une dernière fois et sans les résumer. Les moyens d'Éducation sont la partie la plus intime et la plus profonde de tout le

sujet que je traite : c'est le fond même de mon ouvrage. Que je suis loin d'avoir tout dit à cet égard ! Je veux donc jeter encore un coup d'œil sur ces questions, les considérer en même temps sous tous leurs rapports divers, au risque de me répéter ; et les éclairer, autant que je le pourrai, d'une nouvelle et plus vive lumière, qui en révèle aux regards attentifs les plus intéressants aspects, l'admirable accord, la belle et puissante harmonie.

J'ai montré dans les chapitres précédents l'action naturelle des quatre grands *moyens d'Éducation*, le domaine, l'*influence* SPÉCIALE de chacun d'eux.

Mais chacun d'eux a de plus une *influence générale* sur l'Éducation tout entière : ils peuvent et doivent se pénétrer, se fortifier l'un l'autre, se prêter un secours mutuel, en concourant tous simultanément au même but qui est la formation de l'homme.

En un mot, l'Éducation humaine doit être une, simple, constante, comme l'homme lui-même ; et l'union des moyens qu'elle emploie doit être indissoluble, puisque les facultés que ces divers moyens développent ont entre elles une unité radicale, qui n'en fait pas plusieurs êtres distincts, mais un seul, qui est l'homme.

Dans la simplicité personnelle de son être, l'homme est doué de tous les attributs divers qui font la richesse et la force de son existence ; mais, par là même, toutes les fois qu'un de ces attributs vient à souffrir, tous les autres souffrent aussi, et ce n'est jamais impunément que l'Éducation néglige dans l'homme un des dons de la nature ; l'homme tout entier en est affaibli. Ceux qui ont perdu la vue acquièrent, dit-on, peu à peu une ouïe plus fine et plus délicate. Il n'en est pas de même des facultés intellectuelles et morales. L'intelligence ne s'est jamais fortifiée par la faiblesse du caractère, ni ennoblie par la sécheresse du cœur : au contraire, combien de fois n'ai-je pas donné un peu d'esprit à des en-

fants en développant leur cœur! combien de fois ne leur ai-je pas donné du cœur en leur inspirant la piété! combien de fois surtout n'ai-je pas affermi leur caractère en fortifiant leur conscience! Non, ce n'est jamais au profit, mais toujours au détriment des autres facultés, qu'on sacrifie ou même qu'on néglige une d'entre elles.

Donc, séparer, diviser les *moyens* d'Éducation : négliger les uns, faire prédominer injustement les autres, c'est d'abord n'atteindre le but qu'en partie; mais, de plus, c'est l'atteindre moins fortement dans les bornes mêmes qu'on s'est posées; tant chacun de ces moyens, par la force et la nature même des choses, est secourable, nécessaire à l'autre! tant ils exercent, les uns sur les autres, une salutaire influence!

Entrons dans le détail :

Que ne doit pas, par exemple, l'*Instruction* à la *Discipline*? Nous l'avons vu amplement; mais je dois le redire encore ici : jamais les instituteurs de la jeunesse ne méditeront trop ces choses!

C'est par la Discipline que l'étude se conserve forte et attentive, que les ressources de l'esprit ne sont point dissipées, que la réflexion se mûrit, que sa vigueur n'est pas émoussée.

La raison est amie de l'ordre : l'attention aime le silence; la pensée gagne à ce que la parole ne puisse interroger à tout propos; l'activité, la promptitude, l'exercice vigoureux des facultés profite à ce que le temps soit exactement mesuré : n'est-ce pas la *Discipline* qui fait toutes ces choses? Retranchez la *Discipline*, et l'*Instruction*, si elle parvient à développer l'esprit, ne formera pas le caractère : elle ne formera pas même fortement l'esprit égaré par l'inattention, affaibli par l'inconstance de la volonté, et jeté par l'oisiveté dans tous les désordres de la mollesse.

Mais pourquoi parler spécialement de l'*Instruction*? N'a-

vons-nous pas vu qu'aucune partie de l'Éducation n'est étrangère à la Discipline ? Tout ce que les règlements littéraires, religieux, disciplinaires, hygiéniques d'une maison d'Éducation consignent et conservent par écrit : le plan, les règles adoptées et reconnues comme les plus propres à atteindre le but même de l'Éducation, c'est la *Discipline* qui le met en action et en dirige la pratique. Et de plus, c'est sa vigilance qui prévient tout ce qui pourrait y porter atteinte ; c'est sa rigueur habilement calculée qui redresse toutes les infractions qui y auraient été faites.

Ainsi l'ordre adopté pour former les jeunes gens à la vertu ;

L'ordre adopté pour former les jeunes gens à la science ;

L'ordre adopté pour faire concourir le plus avantageusement possible les choses matérielles, telles que la santé du corps et le partage du temps, aux fins spirituelles de l'Éducation : rien n'est étranger à la Discipline : c'est à elle de faire fleurir les écoles, de les conserver, et, au besoin même de les régénérer.

Elle y prépare, y garantit, y protége tout le bien qui s'y fait.

Elle y prévoit le mal possible : elle le prévient par sa vigilance, elle l'écarte par sa fermeté, elle le punit pour l'exemple et par des châtiments qui améliorent le coupable.

Quant à la *Religion*, que ne lui doivent pas, à leur tour, l'*Instruction* et la *Discipline ?* L'influence de la Religion et de la vertu sur l'*Education intellectuelle* est profonde ; qui ne l'a pas éprouvé ? Le cœur plus pur purifie l'esprit, le rend plus sensible aux impressions du beau, plus docile aux enseignements du vrai et lui fait goûter avec vivacité le doux et noble plaisir d'écouter la raison.

Sous les auspices de la Religion, la vérité pénètre dans l'intelligence, non pas comme une sèche théorie qui n'entraîne qu'une sorte d'adhésion passive, mais comme quel-

que chose de vivant, de substantiel, qui féconde l'esprit et l'élève, et par lui arrive à l'âme tout entière pour la vivifier.

Par la Religion, l'Esprit est appuyé fortement sur un principe de foi et ne va pas se heurter à toutes les incertitudes humaines ; il s'élève au point de vue divin, pour voir de plus haut et plus loin que n'ont vu les plus sages.

Retranchez la *Religion*, et l'Instruction n'est plus qu'une vaine pâture donnée à la curiosité ou à l'orgueil; elle ne fait pas profondément aimer le vrai; les plus grandes pensées s'égarent dans des vues étroites ; la vérité froide et inanimée s'arrête dans l'esprit et ne se fait pas route jusqu'au cœur. Elle exalte outre mesure l'intelligence, je l'ai vu quelquefois, et c'est un des plus grands périls de l'Éducation purement humaine ; elle exalte l'intelligence au détriment du caractère et de la conscience, dans certaines natures avides de connaître; ou bien elle la laisse inerte et stérile dans d'autres, chez lesquelles elle n'aurait pu être appelée au mouvement et à la vie que par le cri de la conscience ou les tendres insinuations de la Religion. Chez ces natures médiocres, l'Instruction, réduite à elle-même, n'est rien, ou tout au plus n'est qu'un dépôt confié à la garde inactive de la mémoire, une série de connaissances, une aride nomenclature, un amas indigeste de science sans lumière, de faits sans liaison et sans vie.

La *Discipline*, à son tour, est ennoblie par l'Instruction : elle lui doit d'être élevée à la dignité de gardienne de l'intelligence ; mais c'est surtout par la *Religion* que la Discipline devient une vraie puissance morale dans l'Éducation.

Par la *Religion*, la Discipline n'est plus seulement l'œil du maître, et la garantie de l'obéissance matérielle ; c'est l'œil de Dieu, et l'inspiration d'une noble docilité.

C'est sous les auspices de la Religion seulement que la Discipline devient la protectrice des mœurs et la gardienne

de l'innocence : le gage des fortes études ; l'inspiratrice du bon esprit; la conservatrice du respect, la maîtresse, la dispensatrice et la trésorière du temps ; le nerf du règlement intérieur, et le ressort puissant de l'Éducation tout entière.

Sans Religion, au contraire, la Discipline n'est plus qu'une police de caserne, avilissante pour ceux qui la subissent, plus avilissante encore pour ceux qui la font subir.

Quelque sévère qu'elle puisse être, je la défie d'atteindre les âmes. Donc, malgré sa sévérité, plus de conscience, plus de mœurs, plus de frein aux passions secrètes, plus de respect.

Jamais il ne sera donné à cette Discipline toute matérielle, toute extérieure, d'élever l'homme, à moins qu'on ne veuille faire de la société une colonie militaire, pour laquelle l'Éducation serait chargée de former des conscrits !

Qu'on le sache bien, il n'y a rien de commun entre le régime despotique de quelques colléges dont j'ai entendu tirer gloire, et cette noble Discipline des âmes, qui est la véritable *Education* de la jeunesse.

Dans l'Éducation, il ne suffit pas qu'on obéisse, il faut qu'on aime à obéir. Et qui fait aimer l'obéissance ? La Religion, la Religion seule.

Oh ! sans doute, la Discipline militaire, la Discipline à main armée, est beaucoup plus facile à exercer : il sera toujours plus aisé de commander aux corps qu'aux âmes. On a la force, les corps plient, mais les âmes résistent ; ou, si elles plient, c'est qu'elles ont été abruties par une obéissance servile.

Qu'il en est autrement dans l'Éducation chrétienne ! Il faut là un art profond ; c'est de cet art qu'on a dit *Ars artium, regimen animarum.*

C'est aux âmes que s'appliquent là tous les efforts du gouvernement : l'ordre moral est le but qu'on se propose d'atteindre. L'ordre matériel a son importance sans doute ; mais

il s'établit naturellement, par simple voie de conséquence et comme un reflet extérieur de l'ordre moral ; tandis que dans ces autres écoles, où s'étalent pompeusement les rigueurs d'une inflexible Discipline, il n'y a trop souvent au fond que désordre et anarchie. Tout ce que l'on y veut, c'est que cette anarchie et ce désordre n'éclatent pas au dehors. Qu'après cela, les enfants ignorent ce que c'est que la vertu et le bonheur, peu importe! Qu'il n'y ait pas d'Éducation pour le cœur, pour la conscience, peu importe encore!... Ah! je ne raconte ici que ce que chacun sait, et c'est sur l'autorité de plus d'un exemple qu'a été dite cette parole trop véritable : *La Discipline la plus formidable peut cacher des vices affreux*[1]. Malheur aux parents, qui, sur ce point, n'y regardent pas de près, ils en pleureront un jour! Malheur au pays où l'Éducation publique en est venue là : les bons citoyens y seront rares.

Les saintes Écritures ont dit une belle et profonde parole lorsqu'elles ont défini la *Discipline : la gardienne des lois*, *Disciplina*, *custodia legum*.

C'est bien ce qui doit être et ce que nous avons vu. Mais comment la Discipline peut-elle accomplir dignement cette grande et auguste mission? C'est en inspirant le respect et l'amour de ces lois mêmes qui sont confiées à sa garde. Si elle est toute matérielle, elle n'enseigne que le respect de la force, c'est-à-dire la crainte servile qui flétrit les âmes sans leur ôter le penchant à la révolte; si elle est religieuse et morale, elle enseignera à respecter le principe de l'autorité et la loi qui en est l'expression; elle soumettra les âmes à l'empire de ces saintes notions sur lesquelles repose l'ordre social, soit qu'il s'agisse de la grande société humaine, qui est la patrie ; soit qu'il s'agisse de cette autre société plus étroite et plus humble, mais dépositaire des destinées de la première,

[1] *Lettres sur l'Education*, par M. LAURENTIE.

du collége; là où se fait l'apprentissage des vertus ou des vices, par lesquels la paix et la prospérité publique seront un jour affermies ou troublées.

On me pardonnera de m'être laissé entraîner par l'importance de cette question.

Je me borne donc à le redire, il faut dans l'Éducation que la Discipline ne soit pas observée de force, mais respectée de cœur et aimée. Autrement les âmes souffrent et l'Éducation n'est qu'une œuvre de violence, quelquefois pleine d'horreur.

Mais, si rien ne peut égaler l'influence de la Religion sur la Discipline en même temps que sur les études et le développement naturel de l'esprit; sur le caractère et les défauts de l'enfant et sur les destinées de sa vie entière, la *Religion*, de son côté, réclame le concours des deux autres grands moyens d'Éducation.

Sans l'*Instruction* et sans la *Discipline*, la Religion ne formerait pas des hommes dignes d'elle.

La Religion veut être éclairée : elle aime les caractères fermes et droits; des esprits imbéciles ou des caractères abaissés et amollis ne seraient bons qu'à la déshonorer.

Elle essayerait vainement de former leur cœur et leur intelligence.

La Discipline, qui, comme on vient de le voir, est sans la Religion quelque chose de si matériel et de si triste, est à son tour pour la Religion un aide indispensable,

Par le silence et la paix, elle entretient le recueillement: elle prépare les voies aux leçons de la sagesse chrétienne ou aux impressions de la grâce.

Contenir ou réprimer les écarts de la volonté entraînée loin du devoir par les passions ou par la légèreté de l'âge; soumettre sans abattre, commander sans avilir, relever en abaissant, affermir et faire avancer en arrêtant, empêcher que les facultés ne s'égarent et ne s'affaiblissent en se dissipant, pro-

téger, tout à la fois, la piété, les études et les mœurs : telle est l'œuvre, *tel est le devoir de l'Éducation disciplinaire.*

Comment la *Religion* pourrait-elle s'en passer ?

L'*Instruction*, de son côté, offre à la *Religion* son puissant concours

Ouvrir et développer l'intelligence de l'enfant, éveiller sa pensée, faire naître en lui des idées saines, former et développer la pénétration, le bon sens, l'application d'esprit : enrichir sa mémoire, former en lui la raison et la parole, féconder son imagination, polir son goût, exercer son jugement : *c'est le devoir de l'Éducation intellectuelle* et la gloire de l'*Instruction.*

Et ne voit-on pas tout le bien que la *Religion* peut en attendre ?

Des esprits ainsi préparés, agrandis, élevés, affermis, comprendront mieux les hautes vérités chrétiennes.

Le jeune homme qui a cultivé convenablement son esprit aura, toutes choses égales d'ailleurs, un cœur plus délicat, une âme plus généreuse, en même temps qu'une raison plus élevée.

Dans les études classiques, il a trouvé le beau et le vrai sous leurs formes littéraires ; quand avec la Religion ils lui apparaissent dans leur plus haute splendeur, comment ne les accueillerait-il pas avec enthousiasme ?

On le voit donc : comme la *Discipline* et l'Instruction ne peuvent se passer de la *Religion*, la Religion ne peut se passer d'elles pour atteindre le grand but de l'Éducation.

Enfin, conserver la force de l'enfant, veiller sur sa vie, aider sa constitution physique à se fortifier en se développant, faire en sorte que ses membres soient toujours souples et vigoureux, qu'un sang généreux et pur circule dans ses veines, que cette flamme céleste qui brille dans ses regards ne s'amortisse et ne s'éteigne jamais, que cet aimable coloris, ce charme inexprimable qui embellit le front de l'enfance

vertueuse, ce je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, ne disparaisse pas sous de tristes nuages : c'est le devoir de l'*Éducation physique ;* et ce devoir ne s'accomplit que par les soins les plus attentifs, les plus délicats, les plus respectueux. — Mais ne voit-on pas, sans qu'il soit besoin de le démontrer, quelle influence ont ces soins précieux, dans une maison d'Éducation, sur la Discipline, sur le bon ou mauvais succès des études, sur la piété même ?

Et ne comprend-on pas en même temps ce que l'Instruction et le travail, ce que l'Ordre et la Discipline, et surtout ce que la Religion, peuvent en retour pour conserver la santé et les forces, en conservant les mœurs ? On l'a dit, la Religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre. Nous le dirons aussi : la vertu est le baume divin qui conserve la vie et la fraîcheur de l'enfant. Et c'est la Discipline morale et religieuse seule qui garde la vertu.

J'achèverai tout ceci par quelques détails qui ne seront pas sans intérêt et sans lumière : ainsi, par exemple, c'est l'*Éducation physique*, hygiénique, qui conserve de toutes parts, dans une maison d'Éducation, avec un soin et une vigilance infatigable, la *propreté*, que tous les maîtres de la morale et de la vie chrétienne ont, à bon droit et dans un sens très-vrai, nommée une vertu : et c'est la *propreté* qui contribue à donner, à conserver une certaine vigueur corporelle, une certaine dignité extérieure, qui entretient la dignité et la vigueur de l'âme.

Et cependant la Religion empêche que la *propreté* ne devienne de la *fatuité* et de la mollesse, et que la vertu ne cesse où l'excès commence.

C'est encore l'*Éducation physique* qui donne une juste mesure de repos à l'*Éducation intellectuelle*, accorde à l'esprit les relâches convenables, fait succéder aux heures de l'étude les heures de la récréation : mais, de son côté, la sage et ferme *Discipline* ne permet pas qu'on en donne trop ; elle n'a

rien d'austère ni d'affecté; mais elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir, et sous sa prudente direction, les délassements et les jeux se mêlent convenablement aux occupations graves et sérieuses.

Enfin l'*administration économique* d'une maison procure à tous, maîtres et élèves, une certaine indépendance intellectuelle, une noble sécurité, un heureux oubli des soins matériels de la vie, dont l'exemption est favorable au recueillement de la piété et des lettres.

C'est dans ce but qu'elle choisit un beau local; une maison vaste, bien accommodée aux besoins de la Discipline; des salles élevées, de grands dortoirs, des classes bien aérées, une belle chapelle, des jardins spacieux. C'est elle qui y établit les maîtres comme il convient, non-seulement pour la santé, mais aussi pour la décence et la dignité littéraires; c'est elle qui dispose tout, comme il est nécessaire à l'âge des élèves, à cet âge si tendre, si vif, si ardent, et toutefois si admirablement appliqué, qui sait être silencieux et immobile, douze heures chaque jour, pendant dix années!

Et cependant la *Religion*, qui est le bon sens supérieur de toutes choses, demande que cette maison soit sans luxe, d'une noble simplicité, magnifique seulement par l'élévation, la belle ordonnance, et l'espace convenable au grand nombre de ses jeunes habitants.

Elle en bannit sévèrement les meubles fastueux, les bagatelles recherchées, les ornements superflus, et tout ce qui ressent la vanité et la mollesse; elle réserve pour le sanctuaire les vases d'or et d'argent, les étoffes ornées de broderies, les pierres précieuses, les parfums exquis.

Je ne multiplierai pas davantage ces détails : ils suffisent à mon dessein; mais aussi ils y étaient nécessaires. Rien n'importait plus que de jeter ainsi quelques clartés sur l'influence que chacun des grands moyens d'Éducation exerce

sur l'Éducation tout entière, et aussi de révéler l'union étroite qui doit les faire concourir au même but, si l'on veut que ce but soit complétement et fortement atteint, si l'on veut que l'Éducation soit véritablement faite.

Donc, car il est temps de conclure : inspirer à de jeunes âmes le goût d'une vie sérieuse et appliquée, qui produira un jour la gravité des mœurs et la fidélité aux devoirs ;

Exciter l'amour du travail, le goût intelligent des lettres, des sciences, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, suivant les différentes spécialités de l'Éducation, et l'ardeur pour toutes les belles connaissances, pour les nobles progrès, qui depuis tant de siècles sont devenus l'apanage de notre patrie ;

Sous les auspices de la Religion, soumettre, régler, diriger les passions dans le temps convenable, de façon qu'elles se laissent maîtriser, et que, loin d'être un obstacle au bien, elles deviennent l'instrument utile des grandes choses ;

Former à ce savoir-vivre, qui consiste à se contraindre soi-même, sans contraindre les autres, et qui éblouit moins par les belles manières qu'il ne charme par la simplicité et n'impose par le respect ;

En un mot, sous la direction d'une Discipline également douce et ferme, par l'ascendant d'une autorité toujours chérie et révérée, constituer et maintenir de fortes et brillantes études littéraires, ou industrielles, agricoles et commerciales, en même temps que des mœurs pures, une docilité généreuse, une foi éclairée et une piété profonde ;

Enfin, établir, par là même, entre les maîtres et les disciples, ces doux et puissants liens qui ne se brisent jamais, ces souvenirs de dévoûment et de reconnaissance, d'affection et de respect, qui demeurent la plus douce récompense des maîtres, comme ils deviennent, dans le cœur des disci-

ples, une de ces heureuses et ineffaçables impressions qui survivent à tout;

Former ainsi, par des moyens simples et puissants, ces jeunes esprits à l'intelligence du vrai, qui est la lumière même de Dieu; ces jeunes cœurs à l'amour du beau, qui est la splendeur du vrai, et leur vie entière à la pratique du bien; leur faire trouver par là, dans les impressions et les souvenirs de leur Éducation, le bonheur, la vérité et la vertu, et en même temps la plus haute dignité de leur nature;

Je le répète, telle est la grande œuvre; tel est le but essentiel de l'Éducation; telle est la haute et sainte mission des instituteurs de la jeunesse.

Voilà l'*Education générale et essentielle*, à laquelle tout homme venant en ce monde a droit.

C'est l'Éducation humaine par excellence! Mais, je le proclame de nouveau, et on le comprendra maintenant mieux que jamais : c'est là essentiellement et par-dessus tout une œuvre de religieux respect.

LIVRE QUATRIÈME

DE L'ENFANT ET DU RESPECT QUI EST DU A LA LIBERTÉ DE SA NATURE.

CHAPITRE PREMIER

Quelques considérations générales.

Je l'ai dit au premier chapitre de cet ouvrage : l'enfant doit travailler lui-même à la grande œuvre de son Éducation, par un concours personnel, par une action libre, spontanée, généreuse : c'est la loi de la nature et de la Providence.

Ce concours de l'enfant est si nécessaire, qu'aucune Éducation ne peut s'en passer, et que nul secours, nulle puissance étrangère, nul instituteur, si habile et si dévoué qu'il fût, n'y suppléa jamais.

Quoi qu'on fasse, on n'élèvera jamais un enfant sans lui ou malgré lui. Il faut lui faire vouloir son Éducation : il faut la lui faire faire à lui-même et par lui-même. Cet enfant n'est pas un être passif et sans action, un arbuste, une plante : non, c'est une créature intelligente et morale ; et, encore, qu'on y prenne garde, la plante elle-même a une puissance de végétation propre, une séve, un germe, une racine de vie. Il n'y a que le bois mort qu'on taille et qu'on façonne sans le ménager, sans le consulter, sans rien attendre de lui. L'enfant que vous élevez n'est pas un bois mort : c'est un être sublime, capable de vérité et de vertu, de connais-

sance et d'amour : c'est une créature active, puissante, souveraine ; douée de conscience et de liberté, elle doit nécessairement agir, se développer elle-même.

Cette action, ce concours est essentiellement libre : il peut, il doit être provoqué, soutenu, encouragé ; il ne doit pas être contraint ni forcé.

Les belles et saintes doctrines du Christianisme sur la liberté de l'homme, sur ses nobles destinées et sur le respect qui lui est dû, trouvent ici une sérieuse et profonde application.

En effet, le principe le plus actif en cet enfant, le plus énergique et le plus fécond de son Éducation, c'est la liberté humaine ; à une condition, toutefois : c'est qu'elle sera respectée.

Respectée comme il convient, gouvernée sans violence, dirigée avec sagesse, la liberté, l'action personnelle de l'enfant devient, sous l'heureuse influence de la grâce divine et de l'autorité qui préside à son Éducation, l'admirable ressort, l'âme, la vie de cette Éducation tout entière.

En un mot, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, dans l'Éducation, *ce que fait l'instituteur par lui-même est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout :* j'entends *ce qu'il fait faire librement.* Quiconque, encore une fois, n'a pas compris cela, n'a rien compris à l'œuvre de l'Éducation humaine.

L'Éducation du fils de Louis XIV par Bossuet offre de ceci un triste et mémorable exemple.

Bossuet fit de grandes choses, des choses admirables, pour l'Éducation du Dauphin [1] : il ne lui en fit faire aucune, pas même de médiocres ; l'Éducation fut nulle.

Ce n'est pas, sans doute, l'instituteur qui manqua à l'élève ; mais l'élève à l'instituteur. Bossuet ne s'en aperçut pas assez tôt. Le fils de Louis XIV avait une nature vulgaire ; il fut

[1] Le *Discours sur l'Histoire universelle,* entre autres ; la *Politique sacrée,* etc.

trop magnifiquement cultivé : des soins si élevés et une culture si forte l'étouffèrent. Bossuet était trop grand pour lui, et ce grand homme fut ici trompé par son génie même : il travaillait pour la postérité en croyant travailler pour cet enfant. Si Bossuet avait eu dans l'âme autant de flexibilité et de patience que de force et de grandeur, il serait descendu jusqu'à cette faible intelligence : il lui aurait fait faire ce dont elle était capable : cela ne fut pas, et on en sait les suites.

Agé de plus de quarante ans, fils de ce roi de France que les empereurs d'Allemagne nommaient le Roi, et père d'un roi d'Espagne, le Dauphin passait des journées entières *appuyé sur ses coudes, les yeux fixés sur une table nue, et se bouchant les oreilles*, disent les Mémoires du temps. Sa jeunesse s'était ainsi écoulée sous les enseignements de Bossuet. Il n'avait senti la présence de cet immense génie qu'à la lassitude et au malaise qu'en éprouvaient ses premières années et sa débile nature. Le trop puissant instituteur n'avait fait que le fatiguer et l'abattre.

De même, plus tard, le grand siècle passait sur la vie du Dauphin, et il ne s'en apercevait qu'à la gêne et à la contrainte de sa triste existence, et cette médiocrité déplorable l'accompagna jusqu'au terme de son insignifiante carrière.

Tel fut le résultat d'une Éducation où, selon l'expression du cardinal de Beausset, le précepteur *était tout* et où l'élève *n'était rien*.

Jamais exemple ne prouva d'une manière plus décisive ce que je disais tout à l'heure et ce que je répète : *que, dans l'Éducation, ce que fait l'instituteur est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout*, j'entends toujours, *ce qu'il fait faire librement*.

Sans doute, il faut réprimer le mal, mais jamais forcer ni contraindre violemment au bien ; autrement ce n'est plus le bien. Portez, inclinez, exhortez au bien ; mais n'y forcez pas. Dans l'Éducation, comme ailleurs, la contrainte violente

nuit au développement de la nature, c'est-à-dire à l'œuvre même qu'il s'agit de faire.

S'il y a si peu d'Éducations heureuses, c'est qu'il y en a peu qui soient véritablement libres, spontanées, généreuses, comme il convient qu'elles le soient.

Je ne crains pas de le dire : le grand mal de l'Éducation en France, depuis cinquante années, c'est qu'elle manque de liberté. La liberté de l'enfant n'est pas respectée : liberté intellectuelle, liberté morale, tout est contraint. La loi de la nature, la loi de la Providence, tout est méconnu.

N'avons-nous pas entendu le siècle présent proclamer et ériger en principe cette étrange assertion, que l'enfance, que la jeunesse française devait être jetée dans un moule et frappée comme une monnaie à la même effigie ?

J'ai déjà eu occasion de réfuter ces tristes paroles et la funeste erreur qu'elles renferment, à l'insu, sans doute, de ceux qui les prononcent ; mais, je le dirai franchement, plus je les médite, moins je les comprends, plus elles obscurcissent à mes yeux tout ce qu'il y a de noble, d'élevé, d'idéal, de délicat, de libre, de divin dans l'œuvre de l'Éducation. Je trouve que notre belle langue française répugne à la vulgarité de cette image. Et cependant n'est-ce pas là, depuis cinquante années, ce qu'on essaye avec violence de réaliser parmi nous ? Ce n'est pas seulement la liberté des familles, *et leurs droits primitifs et inviolables* [1], c'est aussi, c'est surtout la liberté de l'enfance et ses droits sacrés qui ont été méconnus.

Pour moi, je le déclare, tant que, de loin ou de près, je pourrai m'occuper de l'Éducation de la jeunesse, je respecterai la liberté humaine dans le moindre enfant, plus religieusement encore que dans un homme mûr, parce qu'au moins celui-ci saurait contre moi la défendre : l'enfant ne le

[1] M. Guizot.

peut pas. Non, jamais je n'outragerai l'enfance à ce point de la considérer comme une matière que je peux jeter dans un moule pour l'en faire sortir avec l'empreinte que lui donnera ma volonté.

L'enfant ! nous l'avons vu : c'est l'homme lui-même, dépositaire de tous les dons, de toutes les espérances, de toutes les forces naissantes de l'humanité, revêtu de toute la grâce, de toute l'activité, de toute la dignité humaine.

Voilà ce qu'il faut respecter !

Mais il est si faible ! dit-on. — C'est une grave erreur, vous ne le connaissez pas : il est plus fort que vous. D'ailleurs, fût-il aussi faible que vous le dites, il faudrait encore, il faudrait surtout respecter sa faiblesse !

Mais il faut aussi respecter sa puissance ! elle n'est pas médiocre. Cet enfant, tout faible qu'il est, il peut vous vaincre ! vous pouvez le frapper, vous pouvez l'écraser : il n'est pas vaincu, c'est vous qui l'êtes ; sa volonté, son âme vous résiste invinciblement. Et vous n'avez rien fait... qu'une action stupide et barbare !

Et lui, il vous méprise et vous hait ! Et que pouvez-vous pour l'empêcher de vous mépriser et de vous haïr ? Je vous entends : vous me répondez que vous avez pour ressource de le haïr et de le mépriser à votre tour. — C'est bien ; mais qu'y gagnerez-vous? Vous continuerez peut-être à l'élever pour son argent : mais, quand la jeunesse d'un grand pays aura été élevée de cette façon, qu'y gagnera le pays ?

Non, je n'ai guère jamais vu un plus grand déploiement de force morale que celui dont les plus faibles enfants font preuve envers ceux des maîtres de leur enfance qui ne savent que les contraindre violemment. Il y a quelquefois dans ces jeunes âmes des profondeurs de mépris effrayantes dans leur simplicité et leur justice. C'est, sans contredit, de tous les mépris humains, celui que je voudrais le moins affronter.

Dès le début de mon sacerdoce, la Providence me voua à l'œuvre de l'Éducation : le premier sentiment que j'ai porté alors dans l'accomplissement de mes devoirs auprès des enfants, c'est une vive affection pour leur âge. Je les aimais avec tendresse ; je ne pouvais rencontrer un enfant de douze ans sans éprouver une émotion involontaire ; sans penser que je serais heureux si j'étais appelé à cultiver son esprit et son cœur, si je pouvais lui apprendre à aimer Dieu et la vertu, et surtout lui faire faire sa première communion.

Aujourd'hui, après vingt-cinq années de dévoûment à cette œuvre, quand je me demande quel est le sentiment le plus profond que j'en ai remporté et que je conserve, je découvre que c'est le sentiment du respect pour l'enfance. Oui, pendant ces douces et laborieuses années, ce que j'ai surtout appris, c'est à respecter les enfants. Je dirai plus, et ceux d'entre eux qui liront ces pages ne s'offenseront pas de cette parole, quand ils l'auront bien comprise : j'ai appris à les craindre.

Le respect que m'inspire aujourd'hui un enfant, quel qu'il soit, — et je le sens, cette impression est désormais ineffaçable dans mon âme, — c'est un respect religieux, mêlé de crainte, à la vue de ces jeunes et puissantes créatures dont les facultés sont si libres, si fortes, si invincibles.

Ce sentiment est presque devenu chez moi une faiblesse d'esprit et de caractère. Mais non, j'ai tort de le dire, il n'y a a pas ici trace de faiblesse. Je ne puis plus voir, il est vrai, un enfant de trois ans sans éprouver un certain effroi, sans réfléchir profondément sur lui, sans songer que sa volonté est indépendante de la mienne : en effet, tout jeune qu'il est, il peut vouloir sans moi, malgré moi, contre moi. On peut le tuer, on ne peut le faire vouloir malgré lui. Mais qu'est-ce à dire, un enfant de trois ans ? et qu'importe trois ans, plus ou moins ? c'est ma nature, c'est la vôtre, c'est l'humanité tout entière : c'est un être supérieur, doué comme vous et moi,

votre semblable et le mien, une puissance égale à la nôtre.

Ah ! cet enfant, vous le comptez pour rien : il vous amuse, vous jouez avec cette volonté naissante ; vous le contraignez sans raison, ou vous lui cédez sans prudence : eh bien ! dans ce jeu redoutable, vous serez vaincu et vous apprendrez tôt ou tard, à vos dépens, quelle faute c'est de traiter un enfant avec légèreté et sans respect, ou bien avec dureté et sans amour. Pour moi je ne connais pas un plus grand désordre, et je redis volontiers cette parole d'un ancien : *Non, il n'est pas d'être plus délicat et plus sensible, pas un dont la conduite demande un art plus profond, pas un qu'il faille traiter avec plus de ménagement et d'égard.*

Et ici les fautes, les erreurs, peuvent être nombreuses, variées à l'infini, insensibles, inaperçues et presque toujours irremédiables.

J'essayerai d'en signaler quelques-unes.

Il y a d'abord un écueil à éviter, duquel on s'approche à mesure que l'on fait plus d'efforts pour atteindre le but où l'on veut parvenir. Sans contredit, l'Éducation est une grande œuvre, une œuvre de perfection; sans contredit, il est un type suprême qu'il faut chercher à réaliser dans cette œuvre; mais cela même est un grand péril.

Les théories les plus belles, les plans les plus parfaits, les règles les plus sévères, celles qui renferment le plus de perfection absolue, ne sont pas les plus difficiles à trouver ; mais à force d'être parfaites, elles deviennent impraticables et nuisibles. Ce qui est essentiel et ce qui est très-difficile à saisir, c'est ce juste tempérament, cette *sobriété de perfection*, pour parler avec saint Paul, sans laquelle toutes les théories, toutes les règles, manquent de sagesse.

Il est plus nécessaire encore de ménager la faiblesse de l'enfant que de tirer de lui tous les fruits qu'il peut porter. C'est toujours une grande faute que de forcer la nature : elle résiste et se brise, ou bien elle cède et s'affaiblit. Outre que

la contrainte d'une perfection excessive nuit toujours à la force réelle et au développement du caractère, on se dégoûte bientôt de ce qu'on a été longtemps forcé d'être malgré soi ; et souvent une heure de liberté a détruit l'ouvrage éphémère de plusieurs années.

Il y a deux manières également pernicieuses de corrompre la nature et de dépraver les enfants. On les pervertit aussi tristement par l'oppression que par la gâterie.

Que les instituteurs de la jeunesse ne l'oublient pas : avec les enfants, l'indulgence est toujours plus près de la justice que la sévérité, hélas! et aussi avec les hommes ; car si les enfants sont de petits hommes, les hommes, il faut l'avouer, sont souvent de grands enfants. Quand on se dévoue à l'œuvre de l'Éducation, il faut donc un fonds inépuisable d'indulgence. Cette indulgence est l'équité même. Chacun doit toujours, selon l'expression ecclésiastique, être *memor conditionis suæ*. N'oublions jamais non-seulement ce que nous avons été à leur âge, mais ce que nous sommes encore dans un âge plus avancé.

Sans doute aussi, il est des principes simples et certains qui sont le fondement de toute bonne Éducation, et qu'on suivra toujours tant qu'on s'en tiendra aux leçons de l'expérience et aux lumières d'une saine philosophie. Mais, quoique ces principes soient invariables et que toute manière d'élever la jeunesse qui s'en éloigne soit nécessairement vicieuse, il n'en est pas moins vrai qu'il faut étudier le naturel de chaque enfant, ce qu'a mis en lui la main de la Providence, ses goûts et ses aptitudes diverses.

Il n'en est pas moins vrai qu'il faut élever chacun pour l'état auquel il est appelé et lui donner de bonne heure des habitudes qui lui en rendent un jour les devoirs faciles à remplir.

On l'a dit, et rien n'est plus certain : de même qu'en médecine il n'y a pas de remède universel, applicable à toutes les maladies, à toutes les constitutions, de même aussi la

pédagogique ne peut donner des règles uniformes pour quelque caractère que ce soit.

Le grand principe qui domine tout ici et qui éclaire tout, c'est que l'*Education doit suivre la nature et l'aider*, jamais la contraindre violemment ni la forcer: et voilà pourquoi, bien qu'immuable dans ses principes supérieurs, l'Éducation doit varier à l'infini son action, ses moyens et ses formes.

Il n'y a rien dont l'Éducation doive avoir plus d'éloignement, plus d'horreur, que du type commun, que du moule où l'on jette violemment toutes les natures.

Où trouverez-vous sur la terre, dit quelque part Fénelon, deux visages qui se ressemblent entièrement? Les âmes des hommes ne sont pas moins différentes entre elles que leurs visages. L'Éducation, qui est au service de la nature et dont la gloire est de coopérer à l'œuvre de la Providence, ne doit point avoir moins de variété que la nature et la Providence elle-même dans tout ce qu'elle fait; elle doit s'accommoder à tous les naturels, prendre toutes les formes des âmes, et trouver dans les trésors de son dévoûment et de sa puissance de quoi les élever, de quoi les former chaque jour avec des traits divers, avec des traits nouveaux.

En un mot, l'Éducation est une œuvre d'une variété infinie: rien ne lui va moins que les vues restreintes et uniformes, les moyens roides, les ressorts inflexibles, les mouvements forcés.

Ses principes généraux, ses grandes lois sont invariables; mais les applications varient perpétuellement, et de là même naît, dans une région supérieure, la perfection absolue à laquelle l'Éducation doit aspirer.

Je le disais quelquefois à mes dignes collaborateurs : une maison d'Éducation est une sphère d'activité intellectuelle et morale immense. Le centre est immobile; le fond des principes est inaltérable; mais de là naît une action d'une variété sans fin, qui s'étend, se restreint, se modifie, se re-

nouvelle, selon les diverses natures sur lesquelles elle s'exerce, et dont elle semble prendre toutes les formes dans le moment même où elle s'en empare et où elle les fait semblables au type suprême.

Elle ne s'en empare même qu'à la condition de se transformer en elles, comme une vertu, comme une essence précieuse qui prend les diverses formes des vases d'or, de fer ou d'argile qu'elle remplit; ou plutôt comme la grâce[1] de Dieu même, qui subit les transformations diverses, suivant les cœurs où Dieu la fait couler.

Les vases d'argile, la grâce divine les pénètre, les fortifie: elle en fait quelquefois des vases d'or. Les vases de fer, elle les adoucit, elle les polit, elle les rend aussi brillants que solides : de tous, elle travaille à faire des vases d'honneur[2].

Quoi qu'il en soit de ces images des saintes Écritures, il demeure que l'Éducation ne peut parvenir à façonner les âmes, selon la variété des natures et les richesses de l'infini, que si tous ces ressorts varient continuellement de force, de poids, de dimension, de forme, de position, de mesure et d'action : agir autrement, c'est faire subir à l'enfant une contrainte physique, intellectuelle, morale, et quelquefois même une contrainte religieuse, qui jette une perturbation profonde dans ses facultés, altère et aigrit sa nature, et va souvent jusqu'à lui faire rejeter loin de lui, comme un joug odieux, comme une insupportable tyrannie, tous les soins d'une Éducation violente et sans liberté.

[1] *Multiformis gratia Dei.* (SAINT PAUL.)
[2] *Vasa aurea... Vas in honorem.* (Idem.)

CHAPITRE II

De l'Enfant et du respect qui est dû à la liberté de son intelligence.

Il y a plusieurs aspects très-importants sous lesquels il est nécessaire de considérer particulièrement l'Éducation de l'enfant et le respect qui est dû à la liberté de sa nature. J'essayerai de montrer successivement combien la *contrainte intellectuelle*, la *contrainte morale* et même la *contrainte physique* sont funestes à l'Éducation.

Et qu'on ne pense pas que la *contrainte intellectuelle* soit la moins funeste : j'en ai vu des conséquences désastreuses, et je dois les signaler ici.

J'ai parlé déjà de la faiblesse coupable des parents qui ne craignent pas de sacrifier à la mollesse et au soin physique de leurs enfants l'instruction de l'esprit, et l'Éducation morale elle-même. Je dois signaler ici un tout autre défaut : je veux parler de la dureté orgueilleuse de certains autres parents, et de l'odieuse cupidité d'un trop grand nombre d'instituteurs, qui, pour obtenir à leur nom la gloire des prix du *concours*, ou l'honneur de brillants examens, condamnent de pauvres enfants, pendant des mois entiers, tout le jour et une partie des nuits, à un travail sans relâche, et font succomber, sous le poids d'une fatigue ininterrompue, ces faibles corps et ces organes que la nature n'a pas encore affermis.

J'ai vu des jeunes gens, heureusement doués, et que ces excès de travail, dans un trop jeune âge, avaient réduits à l'impuissance, à l'imbécillité intellectuelles pour toute leur vie entière.

Plutarque écrivait autrefois, à cette occasion, ces remarquables paroles :

« Je connais des pères qui sont réellement les ennemis de « leurs enfants. Ambitieux de leur voir faire les progrès les « plus rapides, et obtenir en tout une supériorité extraordi- « naire, ils les surchargent d'un travail forcé dont le poids « les accable. Il en résulte un découragement qui leur rend « les sciences odieuses. Les plantes modérément arrosées « croissent facilement, mais une eau trop abondante en « étouffe le germe. Ainsi l'âme se nourrit et se fortifie par « un travail bien ménagé ; l'excès l'accable et éteint ses « facultés. »

Le père de Blaise Pascal avait de tout autres pensées et suivait une méthode bien différente dans l'Éducation de sa famille. Jacqueline Pascal, sa fille, rapporte que ce sage père, en élevant Blaise et l'appliquant à l'étude, avait pour principe de *tenir toujours l'enfant au-dessus de son ouvrage.*

Qu'on étudie dans les Mémoires du temps ce que fut l'Éducation de Fénelon, de Bossuet, du grand Condé et de M. Olier, on y verra un admirable tempérament de vigueur au travail et de ménagement pour la faiblesse du jeune âge ! un habile mélange de prudence et d'ardeur, de grave condescendance et de sage austérité !

C'est ainsi que furent élevés tous ces hommes si forts, qui ont régénéré la France pendant la première moitié du dix-septième siècle et préparé toutes les splendeurs du règne de Louis XIV.

Sans doute l'Éducation est essentiellement progressive, nous l'avons dit ; mais nous avons dit aussi que sa marche ne doit jamais être violente, ni ses progrès précipités, autrement l'enfant n'y résisterait pas : sa liberté en serait blessée, et le fond même de sa nature altéré : son développement physique, intellectuel, moral et religieux est nécessairement une œuvre de temps et de patience. Si vous voulez de cet en-

fant faire un homme, il faut y travailler, comme la Providence elle-même, avec respect, avec mesure et douceur. Autrement, vous troublerez profondément cette âme ; vous déconcerterez vous-même toute votre œuvre, et vos plus ardents efforts ne feront que vous éloigner à jamais du but.

C'est pour y parvenir plus sûrement, et dans une pensée de haute sagesse, que l'Éducation humaine a été partagée, comme nous l'avons vu, en trois périodes diverses qui se nomment l'*Education maternelle*, l'*Education primaire*, l'*Éducation secondaire*.

Malheureusement cette sage et progressive lenteur n'est pas toujours observée.

Une des contraintes intellectuelles les plus fréquentes et les plus dignes de compassion, c'est sans contredit d'appliquer violemment à l'étude des langues anciennes de pauvres enfants qui n'y ont que peu de goût, une aptitude médiocre, et auxquels on n'offre d'ailleurs aucun secours réel pour les aider à réussir dans ce travail si difficile.

Je crois, et je proclame sans hésiter, que l'étude des trois langues et des trois grandes littératures, française, grecque et latine, est chez nous le moyen le plus puissant de la plus haute Éducation intellectuelle ; mais encore faut-il en être capable. Or, parmi ceux qui *font leurs classes*, sans faire *leurs études*, dans nos établissements d'instruction publique, combien y en a-t-il qui sont absolument incapables de faire autre chose ? combien y en a-t-il qui sont condamnés à l'ignorance et à la stupidité, même en fait de grec et de latin, par la déplorable incurie dont ils sont l'objet ? Quand ils demeurent soixante, quatre-vingts et quelquefois cent élèves entassés dans une classe, est-ce que ces malheureux ont une possibilité quelconque d'étude et de succès ? Sauf ceux qu'on soigne pour un *concours*, que deviennent les autres et que peuvent-ils devenir ? Qui s'en occupe, qui peut s'en occuper ? Le professeur le plus zélé est obligé lui-même de les laisser

languir dans la plus incroyable négligence de tout travail. Il ne leur demande qu'une chose : c'est de ne pas remuer, de se taire. Une immobilité silencieuse, voilà pour eux les conditions de la paix et de l'existence. Il faut qu'ils soient là comme s'ils n'y étaient pas : et cependant ils sont condamnés à y être. Et cela pendant dix ans ! pendant les dix plus ardentes années de leur vive jeunesse !

Ces infortunés passeront ainsi toutes les longues heures de leurs tristes journées à pâlir sur des auteurs qu'ils n'entendent pas et ne peuvent pas entendre ; à lire, ou du moins à avoir forcément sous les yeux des livres qu'ils ne comprendront jamais ; à écrire *des devoirs* où il n'y a aucun sens, aucune forme de la pensée et de la parole humaine ! Et cela, à l'époque où toutes les facultés les plus actives de l'esprit devraient se développer en eux !

Mais comment ne voit-on pas que c'est leur faire subir la tyrannie intellectuelle la plus brutale qui fut jamais?

Pour ne parler que des études, veut-on savoir ce qu'elles deviennent avec un pareil système ?

Voici ce que publiait, il y a peu de temps, sur le niveau des études universitaires, le professeur de philosophie d'un des plus importants lycées de France :

« Ce niveau est présentement si bas, que c'est une ques-
« tion de savoir s'il peut baisser encore. — Partout, même à
« Paris, où nos habitudes de centralisation expédient chaque
« année les plus brillants sujets de la province, la moyenne
« des classes est déplorablement faible. A Paris, entre les
« cinq ou six premiers et le reste de la classe, il y a un abîme;
« il y en a un autre entre les dix suivants et ce qu'on appelle
« la queue de la classe. Or cette queue est interminable, —
« si bien qu'entre le vingtième et le soixantième, il n'y a pas
« de différence sérieuse. Le soixantième est un zéro, le ving-
« tième est un infiniment petit.

« Dans les départements, c'est la même chose, si ce n'est

« que la classe est décapitée des cinq ou six élèves d'élite « que les lycées parisiens contiennent, et qui semblent ab- « sorber à leur profit toute la séve de l'Université.

« Ces appréciations se vérifient de la manière la plus ir- « réfragable et la plus triste aux épreuves du baccalauréat. « — Les Facultés ne sont pas bien méchantes ; et cependant « la proportion des candidats refusés pour n'avoir pas su « faire passablement une version est vraiment formidable.

« Quant aux épreuves orales, je prie Dieu de toute mon « âme qu'il n'y amène jamais un spectateur allemand ou « anglais, ou du moins qu'il épargne à mon amour-propre « national la douleur et l'humiliation de m'y trouver à côté « de lui. Je n'ai pas le courage d'en dire davantage ; on peut « aller voir. »

Pourquoi s'étonnerait-on maintenant que des études ainsi faites, qu'un pareil abaissement aient inspiré parmi nous, à tant d'esprits distingués d'ailleurs, un souverain mépris et une sorte d'horreur pour le grec et pour le latin? Je ne dis pas assez : chez plusieurs ce sentiment va jusqu'au mépris et à l'horreur des livres et de toute instruction littéraire. Je pourrais ici multiplier mes preuves[1].

Je viens de parler de ceux qui n'ont ni goût ni aptitude

[1] J'ai connu, je connais encore un de nos architectes les plus habiles, qui avait eu le malheur dans son enfance de subir cette odieuse contrainte. Il avait fini cependant par secouer le joug, et ses parents se décidèrent, malgré l'avis de ses maîtres, à lui faire interrompre le cours de ce qu'on appelait ses études, et à l'appliquer aux arts du dessin, pour lesquels il avait un goût et une aptitude remarquables. *C'est ce qui m'a sauvé,* me disait-il, *sans cela,* INTELLECTUELLEMENT *et* MORALEMENT *j'étais perdu. J'avoue même que, sans le vouloir, j'en ai conservé longtemps pour les livres une répugnance instinctive dont je rougissais; mais j'ai eu beau faire, il m'a fallu, pardonnez-moi ce souvenir et ce langage,* me dit-il alors en souriant, *il m'a fallu quinze ans pour me remettre du dégoût que les livres et les haricots du collége m'avaient inspiré : je haïssais autant les uns que les autres, et c'est seulement l'année dernière que j'ai pu, sans répugnance, manger des haricots, et lire avec quelque plaisir une traduction de Virgile.*

Combien de jeunes gens parmi nous, combien d'hommes dont c'est la déplorable histoire !

marquée pour le grec et le latin, et qu'un système de négligence nécessaire et effroyable condamne à l'anéantissement: je dois parler aussi de ceux dont on ne néglige pas la culture, que des instituteurs dignes de ce nom s'efforcent d'instruire, mais qui, par le vice et l'ingratitude de leur esprit, sont absolument incapables de l'instruction qu'on les contraint à recevoir : c'est encore un grand malheur.

Une Éducation dont j'ai déjà eu occasion de dire quelque chose, celle du grand Dauphin, est demeurée en ce genre un monument d'une triste et irrécusable célébrité.

Feu Monseigneur, écrivait madame de Maintenon [1], *savait à cinq ou six ans mille mots latins, et pas un seul quand il fut maître de lui.*

La manière rude avec laquelle on le forçait d'étudier, écrivait madame de Caylus [2], *lui donna un si grand dégoût pour les livres, qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il serait son maître : il a tenu parole.*

Mais, me dira-t-on, que faire de ces enfants incapables, et en qui on ne remarque absolument aucun goût, aucune aptitude pour l'étude des langues et des lettres ? Qu'en faisiez-vous vous-même; car enfin vous avez dû en rencontrer ?

La réponse est bien simple; il faut étudier leur nature, chercher à découvrir ce dont ils sont capables et les y appliquer en dehors des règles communes et des systèmes généraux d'instruction : c'est ce que j'ai eu plusieurs fois occasion de faire ou de conseiller à des parents éclairés. Bien que les langues et les lettres soient le plus puissant moyen d'Éducation intellectuelle, il y en a d'autres qui ont aussi leur valeur. C'est ce que j'expliquerai en détail, lorsque je traiterai de la haute Éducation littéraire.

En ce moment, il me suffit de dire qu'avant tout il ne faut

[1] A madame de Ventadour, le 16 juin 1715.
[2] Souvenirs de madame de Caylus.

appliquer un enfant qu'aux études dont il est capable ; il faut donner à son Éducation un fondement possible ; il faut travailler à son développement intellectuel dans un milieu qui ne l'étouffe pas. Tout cela est du bon sens le plus vulgaire. Toute autre conduite est révoltante : et, si ce mot paraissait bien sévère, j'ajouterais qu'il y a là, à mes yeux, un si criminel abus d'autorité, que je ne sache rien qui m'affecte plus douloureusement. Des violences pareilles, faites à un enfant, faites à sa liberté et à la faiblesse de sa nature, m'ont toujours inspiré une véritable horreur.

Et ici je dois signaler une autre contrainte imposée parmi nous à la plupart des enfants, et sur laquelle on se plaît généralement à fermer les yeux. Je veux parler de l'*étude simultanée* du français et du latin, à laquelle on condamne quelquefois l'âge le plus tendre : c'est, pour les enfants même les mieux doués, une tyrannie intellectuelle véritablement odieuse, et dont les conséquences sont souvent lamentables.

Et cependant quoi de plus commun ? Mais comment ne voit-on pas que l'étude simultanée de deux grammaires, aussi diverses pour le fond et pour la forme, que la grammaire française et la grammaire latine, auxquelles on ajoute quelquefois, par surabondance de zèle, la grammaire grecque, écrase ces jeunes esprits, déconcerte leur mémoire, trouble et embarrasse tout leur développement intellectuel ?

Comment veut-on que ces petites intelligences ne se perdent pas dans ces conflits bizarres de déclinaisons hétérogènes, de conjugaisons sans rapports, de noms et d'articles ?

Comment ! vous prétendez que des syntaxes, des méthodes, des règles si opposées entre elles, leur paraîtront simples et intelligibles, et qu'ils assigneront la part et la place de chaque objet ?

Mais, quand il n'y aurait que cette multitude de mots, qui

signifient la même chose et qui ne se ressemblent pas, il n'en faudrait pas davantage pour qu'ils ne puissent retenir ni les uns ni les autres !

Ne sait-on pas qu'à cet âge, saisir des analogies, comprendre des rapports généraux et des dissemblances abstraites, est presque impossible, parce qu'un enfant ne juge, ne compare, ne déduit, ne raisonne presque pas? il lui faut des idées simples ou des images. Et, d'ailleurs, quels seraient ses termes de comparaison? Il ne sait du français que ce qui a été jusqu'alors au niveau et au service de ses premiers besoins : il ne voit guère au delà.

Le plus ordinaire bon sens ne demande-t-il pas qu'on affermisse d'abord son esprit, en lui faisant entendre le plus parfaitement possible sa langue maternelle, qu'il a parlée déjà et qu'il comprend? du moins ce n'est pas le jeter dans une région inconnue et barbare.

Et puis, quand il possédera convenablement cette langue, quand il en aura bien saisi les principes généraux, la grammaire, la syntaxe, la méthode et l'orthographe, elle deviendra alors pour lui non pas un travail de plus et un embarras, mais un instrument, un moyen, une puissance, pour en étudier, pour en conquérir une autre.

C'est faute d'avoir observé et compris ces choses si simples qu'on tourmente encore si cruellement cet âge digne cependant de quelque pitié. Et pour aboutir à quoi? A le dégoûter de l'étude, quelquefois pour toujours, ou du moins à retarder tristement ses premiers pas dans la carrière.

A quoi servent, je le demande encore, ces classes de 8e, de 9e et même de 10e, dans lesquelles ces pauvres enfants languissent des années ?

Qui a suivi de près ces pitoyables classes, qui a vu de ses yeux l'ennui et le dégoût des maîtres, le désespoir et le supplice des élèves, partagera, sans aucun doute, mon avis à cet égard.

Pour moi, mon expérience une fois faite, ma résolution fut bientôt prise et immuable; et depuis, quelles que fussent même les instances des parents, je ne consentis jamais à admettre au Petit-Séminaire de Paris des enfants qu'une solide *Instruction primaire* n'avait pas convenablement préparés à recevoir l'*Instruction secondaire*.

Placer de force entre les mains de ces malheureux enfants les trois grammaires française, grecque et latine, et les contraindre à s'y appliquer simultanément, me paraissait odieux : c'était là encore à mes yeux un abus intolérable de l'autorité paternelle et magistrale.

Mais que faisiez-vous alors? me dira-t-on. — Quelque chose de fort simple.

J'envoyais ces jeunes enfants chez les bons Frères de la Doctrine chrétienne, à Passy, par exemple : ils y demeuraient deux ou trois ans, uniquement occupés de l'enseignement primaire : et puis, après ce temps, on me les ramenait : et alors ils entraient immédiatement, avec une facilité supérieure, dans l'étude du latin et du grec : ils n'avaient plus le dégoût de languir des années entières sur des principes de grammaire qu'ils venaient d'étudier avec succès dans leur langue maternelle; toutes les notions préliminaires et générales étaient sues à l'avance. Il ne restait nulle confusion dans leur esprit : leurs facultés naissantes avaient été cultivées convenablement et s'étaient fortifiées par un exercice naturel, dans un idiome qu'ils comprenaient aisément et entendaient avec plaisir. De plus, ils savaient lire, — chose assez rare! — et écrivaient correctement même sous la dictée. Enfin leur esprit était orné déjà de beaucoup de connaissances accessoires : d'histoire, de géographie, d'arithmétique, et de dessin même. En un mot, c'étaient des enfants véritablement instruits de tout ce qu'ils devaient savoir; ils répondaient à toutes mes questions avec assurance; je lisais, dans la vivacité de leurs regards, la certitude heureuse

qu'ils avaient de leur petite science, et leur ardeur pour en conquérir une nouvelle.

Et quand enfin je les avais admis à l'étude des humanités, quand je leur déclarais qu'ils en étaient dignes et capables, quand la langue latine et la langue grecque leur apparaissaient, c'était pour eux un bonheur, c'était une gloire et non pas un supplice, c'était comme un champ nouveau ouvert devant leurs jeunes esprits, c'était comme une brillante conquête proposée à leur ardeur.

De huit à dix ou onze ans à peu près, ils avaient donc reçu une forte instruction primaire. De dix ou onze à seize ou dix-sept, ils parcouraient librement, glorieusement même, tout le cours des humanités ; de seize à dix-huit ou dix-neuf, leur Éducation intellectuelle se couronnait par l'étude des sciences et de la philosophie ; et enfin, à dix-neuf ou vingt ans, ces jeunes gens étaient prêts à tout, et, sauf une ou deux exceptions, je ne les ai jamais vu refuser à leurs examens.

C'est ainsi que j'ai fait, toutes les fois que la sagesse des parents me le permettait, et c'est ainsi qu'on devrait toujours faire. Par là, on rendrait un service considérable à la jeunesse, aux familles, au pays : on ferait disparaître ce système abrutissant et tyrannique que j'ai signalé ; et avec lui, jusqu'au nom de ces tristes classes de 10e, de 9e, et même de 8e, qui ne sont pour les enfants qu'un temps perdu et odieux, après lequel ils ne savent ni le français, ni le latin, ni le grec [1], et deviennent surtout, d'ailleurs, incapables de rien apprendre, de rien savoir autre chose.

[1] Hélas ! me disait avec douleur un des professeurs les plus distingués de l'Enseignement officiel : *Ils ne les savent pas même après la rhétorique.*

Les statistiques révèlent, en effet, que plus de la moitié des jeunes gens élevés dans les établissements d'instruction publique en France, et qui se présentent chaque année au baccalauréat, sont refusés, ne sont pas même admis à l'examen, à cause des contre-sens et des fautes d'orthographe grossières qu'ils font dans une version latine de quelques lignes.

Mais, me dira-t-on, vous voulez donc modifier profondément le système général et l'ordre universel des études ?

Non, je ne veux que deux choses :

1° Qu'un professeur soit un homme sincère, honnête, compatissant, et ne garde pas dans sa classe cinquante, soixante élèves dont il ne s'occupe pas et ne peut s'occuper, et qui s'y abrutissent ;

2° Qu'on ne condamne pas de pauvres enfants à étudier, sans goût, sans aptitude, sans préparation, des langues savantes, avant le temps où ils en seront capables.

De plus, je crois que l'écriture, la lecture, la grammaire nationale, l'histoire élémentaire et universelle, la géographie, la fable, le dessin, la musique, les éléments du calcul, les notions les plus faciles et les plus intéressantes des sciences naturelles, pourraient et devraient occuper plus agréablement et plus utilement les premières années de la jeunesse que l'étude du grec et du latin.

Je ne voudrais rien modifier dans le système des humanités : c'est simplement ici une question d'ordre et de temps. Je me bornerais à reculer d'une année, ou même de deux, l'étude du latin. Je commencerais plus tard, mais afin de finir plus tôt. Cette étude, venant à son heure, serait tout à la fois plus facile, plus prompte et plus sûre : le retard se trouverait bientôt réparé. Non-seulement on saurait plus et mieux, mais on saurait plus vite. Et par là, sans toucher au système général des humanités, je n'aurais fait que déraciner heureusement et renverser une mauvaise routine, une habitude barbare, que favorisent, aux dépens de cet âge si digne de compassion, la négligence des uns et la cupidité des autres.

L'*étude des mathématiques* est aussi devenue parmi nous une des contraintes intellectuelles les plus malheureuses : je dois en signaler le péril.

On s'étonne quelquefois en voyant certains élèves de nos

Écoles savantes, de l'École polytechnique elle-même, aboutir à une médiocrité déplorable sous tous les rapports : je ne m'en suis jamais étonné. Ces pauvres jeunes gens subissent les lois de leur faible nature, et les conséquences inévitables de l'instruction prématurée qu'ils ont violemment reçue.

On les a appliqués à l'étude des sciences exactes, avant que leur esprit, suffisamment développé et affermi, en fût capable : ils n'ont pu en soutenir le poids; les mathématiques les ont écrasés; loin d'avoir jamais été élevés, par leur Éducation, ils n'ont pas même été instruits : ils ont été desséchés, épuisés, ruinés pour toujours.

Pour bien comprendre ceci, il faut se souvenir que les facultés de l'homme ne peuvent éclore, ni se développer toutes que d'après les lois d'une progression successive et mesurée. Il n'entre pas dans l'ordre de la Providence qu'elles parviennent toutes en même temps à leur force, à leur maturité, à leur puissance naturelle.

Aussi on voit apparaître d'abord la *mémoire;* puis l'*imagination* se révèle; puis la *sensibilité* morale. Rien n'est plus tardif chez les enfants que l'*idée.* Ils ont certaines idées naturelles; mais ce sont presque toujours *des idées d'imagination :* rien n'est plus rare chez eux que l'*idée savante* et les opérations purement intellectuelles. L'*idée savante*, qu'elle soit *abstraite* ou *complexe*, les déconcerte presque toujours ; en un mot, chez eux la *réflexion* est singulièrement faible, le *jugement* très-médiocre, et le *raisonnement* suivi à peu près impossible.

Dans cet état de choses, qu'arrive-t-il ?

Les mathématiques sont souvent une étude trop forte, trop dure pour ces jeunes élèves.

Sans aucun doute, les mathématiques perfectionnent, affermissent par un exercice vigoureux et utile, par une laborieuse gymnastique intellectuelle, la réflexion, le jugement, le raisonnement; mais elles exigent absolument que ces fa-

cultés aient déjà une certaine vigueur, un certain développement : autrement elles les écrasent.

L'expérience à cet égard m'a toujours donné la même lumière. Je l'ai toujours observé : toutes les fois qu'on accorde aux mathématiques une prédominance tyrannique ou prématurée dans l'Éducation, il en résulte de grands malheurs : la sensibilité, l'imagination, ces deux nobles et brillantes facultés, compagnes de la raison, s'éteignent tristement; vous mutilez cette aimable nature, quelquefois d'une manière effrayante; vous altérez sa dignité morale en même temps que sa force intellectuelle.

En effet, les mathématiques, ainsi étudiées avant le temps, nuisent même à celle des facultés qu'elles exercent aux dépens des deux autres; car, en étouffant celles-ci, elles enlèvent à celle-là tous les secours qu'elle pouvait attendre de ses deux compagnes; et la raison elle-même se dessèche sans pour cela se fortifier davantage.

Bien plus, comme les mathématiques n'exercent, le plus souvent, la justesse de l'esprit que sur des abstractions matérielles ou géométriques, quand le sentiment des choses morales n'est pas fort dans une âme, elles le troublent et quelquefois même elles l'altèrent.

Non-seulement elles ravissent à cette intelligence la grâce, l'éclat, la générosité, la chaleur que lui auraient communiqués l'imagination et la sensibilité; mais elles lui enlèvent aussi la justesse morale, c'est-à-dire la vraie grandeur de l'âme et toute la noblesse de l'intelligence humaine.

J'ai dit que c'étaient là de grands malheurs, et je le maintiens : oui, c'est un grand malheur pour un jeune homme et pour sa famille; car, enfin, que fait-on par là?

On fait quelquefois un mathématicien de plus, mais souvent aussi un homme de moins.

Et, comme je l'indiquais plus haut, on est souvent condamné à regretter l'absence de l'un et de l'autre.

Certes, je ne suis pas de ceux qui dédaignent les sciences humaines et les écoles savantes. L'*Ecole polytechnique* a rendu des services à notre pays, et ses professeurs sont une de nos gloires. Oui, les savants sont dignes de tous les encouragements, de tous les plus nobles prix de l'intelligence et du travail. J'ai toujours admiré avec respect ces forts et généreux esprits dont les profondes investigations, dont les puissants calculs s'élèvent jusqu'aux cieux et descendent jusqu'au fond des abîmes, dont les merveilleuses découvertes s'étendent aux siècles les plus éloignés, pénètrent toute la nature et lui dérobent ses secrets les plus cachés? Volontiers je m'écrie :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

Volontiers je rends un solennel hommage aux Laplace, aux Bertholet, aux Lavoisier, aux Cuvier, et à tant d'autres; car je m'arrête : en parlant des morts, je m'approche trop des vivants, et je ne veux pas blesser leur modestie par mes louanges.

Mais c'est précisément mon admiration pour ces grands noms de la science et mon respect pour la science elle-même qui me font demander qu'on ne l'avilisse pas en la livrant à de jeunes esprits encore trop peu dignes d'elle, et incapables d'élever un regard intelligent et sensible jusqu'à sa belle lumière.

La science, qui devrait les éclairer, les stupéfait alors et les aveugle; et, après ces déplorables et impuissantes tentatives, ces pauvres jeunes gens sont souvent condamnés à ne plus fixer sur les lettres et les sciences humaines que des yeux affaiblis et stupides, et le regard incertain d'une intelligence éteinte ou égarée.

Je ne puis oublier, d'ailleurs, que les princes de la science et les plus grands génies philosophiques ont pensé et parlé comme moi sur ce grave sujet.

On me citait récemment ces étonnantes paroles de Descartes : « L'étude des mathématiques rend impropre à la philosophie. »

Et j'ai lu moi-même dans les œuvres de ce grand homme : « Il n'y a rien de plus vide que de s'occuper de nombres et « de figures imaginaires, comme si on voulait s'arrêter à la « connaissance de pareilles bagatelles ; et de s'appliquer à « ces démonstrations superficielles avec tant de soin, qu'on « se désaccoutume, en quelque sorte, de l'usage de sa raison[1]. » (*Lib. de Dir. ing.*, *reg.* 4.)

Qui ne sait la différence que Pascal met entre l'*esprit de justesse et l'esprit de géométrie ?* Tout le monde a lu dans ses *Pensées* le fameux passage où, tout en exaltant les mérites de la géométrie, il se moque des *géomètres*, *qui ne sont que géomètres*, et les trouve *ridicules*, *faux et insupportables*, *à*

[1] Voici ce que raconte de Descartes le savant auteur de sa *Vie :*

« Il y avait déjà longtemps que sa propre expérience l'avait convaincu du peu « d'utilité des mathématiques, surtout lorsqu'on ne les cultive que pour elles-« mêmes, sans les appliquer à d'autres choses. Depuis l'an 1620, il avait entière-« ment négligé les règles de l'arithmétique. Les attaches qu'il eut pour la géomé-« trie subsistèrent un peu plus longtemps dans son cœur ; mais on peut dire « qu'elles étaient déjà tombées en 1623, s'il est vrai qu'en 1638 *il y avait déjà plus « de quinze ans qu'il faisait profession de négliger la géométrie.* (P. 402 du « t. III de ses *Lettres.*)

« Il ne fut pas surpris de voir que la plupart des habiles gens, même parmi les « génies les plus solides, ne tardent point à négliger ou à rejeter ces sortes de « sciences comme des amusements vains et puérils, dès qu'ils en font les premiers « essais.

« Il ne trouvait rien effectivement qui lui parût moins solide que de s'occuper de « nombres tout simples et de figures imaginaires, comme si l'on devait s'en tenir « à ces *bagatelles* sans porter la vue au-delà. Il y voyait même quelque chose de « plus qu'inutile, et il croyait qu'il était dangereux de s'appliquer trop sérieuse-« ment à ces démonstrations superficielles, que l'industrie et l'expérience four-« nissent moins souvent que le hasard, et qui sont plutôt du ressort des yeux et « de l'imagination que de celui de l'entendement. Sa maxime était que cette ap-« plication nous désaccoutume insensiblement de l'usage de notre raison et nous « expose à perdre la route que sa lumière nous trace. (*De Directione ingenii, « reg.* 4.)

« Voilà une partie des motifs qui le portèrent à renoncer aux mathématiques « vulgaires. » (BAILLET, *Hist. de Descartes*, p. 111 et 112, édit. de 1691, liv. II, ch. VI, in-4°.)

cause qu'ils veulent traiter géométriquement les choses fines.

Leibnitz a aussi exprimé son sentiment sur ce point, avec toute la gravité et l'élévation ordinaire de ses vues. Après avoir parlé de l'époque où quelques auteurs célèbres tournèrent les esprits vers l'étude de la nature et des mathématiques, il ajoute :

« Ce n'est pas ici le lieu de faire connaître en quoi ce genre « d'étude *me paraît aujourd'hui défectueux*, et comment il « arrive que les disciples de quelques-uns de ces grands « hommes, au milieu de tant de secours, *ne font pourtant* « *rien de mémorable.* Je me contente d'observer que, depuis « cette époque, l'*étude de l'antiquité et l'érudition solide sont* « *tombées dans une espèce de mépris.* » (Lettre de LEIBNITZ à M. HUET, évêque d'Avranches.)

Bossuet était du même sentiment, et il l'exprimait à sa manière dans une lettre adressée, le 21 mai 1687, à un jeune mathématicien :

« Croyez-moi, Monsieur, pour savoir de la physique et de « l'algèbre, et pour avoir même entendu quelques vérités « générales de la métaphysique, il ne s'ensuit pas pour cela « qu'on soit fort capable de prendre parti en matière de « théologie. »

Fénelon parlait encore plus énergiquement :

« *Défiez-vous*, écrivait-il, *des ensorcellements et des attraits* « *diaboliques de la géométrie.* » (T. V, page 514, Correspondance.)

Il ne voulait pas que M. le duc de Bourgogne étudiât trop *les mathématiques, de peur qu'elles ne lui fissent perdre un temps infini à des recherches vaines et ne le rendissent* TROP PARTICULIER. (Correspondance, IIe vol., Mémoires sur l'Éducation du duc de Bourgogne.)

Certes, après de telles autorités et de telles raisons, on me permettra de l'ajouter en finissant :

C'est un grand malheur pour une nation lorsqu'un entraî-

nement irréfléchi fait prédominer avant le temps les mathématiques dans les études de la jeunesse : si ces études réussissent, on aura peut-être un grand nombre de géomètres exacts et d'ingénieurs utiles ; mais un grand nombre aussi d'hommes médiocres[1]. Une école spéciale passera pour la haute école des intelligences du pays ; ou oubliera qu'il y a une justesse et une hauteur de vue profondément désirables dans la société humaine, et qui ne sont pas seulement la hauteur des mathématiques et la justesse de la trigonométrie : toutes les ambitions, tous les efforts se tourneront de ce côté : chaque année, plusieurs milliers de jeunes intelligences de treize à dix-huit ans seront condamnés à interrompre toute Éducation intellectuelle et morale, tout développement de la pensée et de la parole, pour se dévouer uniquement à l'algèbre, à la géométrie ; chaque année, on les verra se présenter à des examens impossibles presque pour tous ; quelques centaines de candidats seront reçus à grand'peine, et tous les autres retomberont découragés sur eux-mêmes, sur leurs études mutilées, sur leurs facultés affaiblies, sur leur jeunesse épuisée, sur leur avenir perdu !

Mais que faire?... faudra-t-il donc fermer toutes ces écoles,

[1] La France en a déjà fait, tout au commencement de ce siècle, une première et déplorable expérience. Voici ce que vient d'en publier M. A. Poirson, un des membres les plus éminents du corps enseignant :

« Ce nouveau plan d'enseignement public, où prédominaient les sciences mathé-
« matiques, produisit les résultats les plus prompts, les plus déplorables, et les
« plus faciles à constater. En six ans, l'on eut une jeunesse presque entière d'une
« honteuse ignorance. Quelques écoles particulières entretinrent encore, par ex-
« ception, quelques faibles restes de lumière ; mais, sur tous les autres points de
« la France, elles s'éteignirent. En 1800, les examens subis par les élèves des écoles
« spéciales du gouvernement, arrivés au delà de leur vingtième année, apprirent
« au pays épouvanté que des sujets prêts à entrer dans les fonctions publiques se
« trouvaient hors d'état, par leurs connaissances littéraires, de rendre leurs idées,
« de s'exprimer dans leur langue d'une manière claire et correcte, de faire un rap-
« port intelligible et sans fautes d'orthographe. Ce n'était plus seulement l'empire
« de l'intelligence qui était menacé dans notre pays... »

(*Recueil des Lois et Règlements sur l'Instruction publique*, t. Ier, p. 37, 38, 46, 47. — *Exposé des motifs de la loi de* 1802, par FOURCROY, t. II, p. 62. — FOURCY, *Histoire de l'École polytechnique*, p. 214.)

qui préparent à tant de services publics importants, où se recrutent, chaque année, pour l'artillerie, la marine, les mines, les ponts et chaussées, la grande construction navale, etc., les hommes destinés à imprimer la direction à tous ces grands travaux?

Non, sans doute : mais ce qu'il faudrait, ce serait de retarder assez l'époque d'admission à ces écoles, pour que les jeunes gens qui y aspirent pussent s'élever à toute la hauteur de la science, sans être accablés, avant le temps, par des travaux au-dessus de leurs forces.

Voilà ce qu'il faudrait, et ce que personne, je l'affirme, ne contestera.

Tout ira mieux alors : nous n'aurions pas moins de savants : nous aurions au contraire plus de vrais savants; et on ne ferait plus subir à toute une généreuse et ardente jeunesse, à la liberté de ses goûts et de ses dégoûts les plus légitimes, la plus odieuse contrainte intellectuelle qui ait jamais été imaginée!

CHAPITRE III

De l'Enfant et du respect qui est dû à la liberté de sa volonté.

J'ai signalé les graves dangers de la contrainte intellectuelle : les dangers de la contrainte morale sont plus redoutables encore.

Certes, il ne semble guère que ce soit dans un pays et dans un siècle comme les nôtres que la liberté morale de la jeunesse puisse être sérieusement menacée. Toutefois,

qu'on ne se hâte pas de se fier aux apparences, on s'y tromperait peut-être cruellement : il y a ici bien des erreurs possibles; et j'en ai vu des conséquences si désastreuses, qu'on me permettra tout au moins de les signaler rapidement.

Je le dirai d'abord : les meilleures Éducations, les plus soignées, les mieux faites, ont toujours eu ici à se précautionner contre elles-mêmes.

Que voit-on, en effet, dans la plupart des Éducations, dit Fénelon ? *Nulle liberté, nul enjouement, toujours leçons, silence, posture gênée, correction et menaces. On demande souvent aux enfants*, ajoutait-il, *une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables. Ceux qui gouvernent les enfants*, disait-il encore, *ne leur pardonnent rien et se pardonnent tout à eux-mêmes.*

On le comprend donc, ce n'est pas ici une dissertation oiseuse : rien n'est plus pratique, rien n'est plus important; et je crois utile de rappeler, en ce moment, les principes qui dominent la question.

Si l'Éducation, comme nous l'avons vu, est essentiellement l'œuvre de l'autorité et du respect, c'est essentiellement aussi l'œuvre de la liberté humaine ; mais c'est surtout l'Éducation religieuse et morale qui n'est pas, qui ne peut jamais être l'œuvre de la contrainte et de la violence.

Sans doute, il faut que l'autorité soit au fond toujours grave et forte ; mais il faut aussi que son action ait toujours quelque chose de doux et de souple, selon l'admirable expression des saints livres : *Attingens ad finem fortiter, suaviterque disponens omnia.*

Platon parle quelque part des fils divers qui doivent enchaîner notre vie. Il y en a de fer, dit-il, qui sont roides et durs, mais il y en a un qui est d'or et plein de douceur : c'est le fil de la raison. Je dirai volontiers que l'Éducation doit avoir la souplesse et la force d'une chaîne d'or, qui laisse à

celui qu'elle retient la liberté de ses mouvements, et ne se fasse sentir à lui qu'au moment périlleux où il pourrait s'éloigner du bien ou se précipiter dans le mal.

Sans doute il faut que l'Éducation morale excite les enfants, mais sans leur faire violence. Il faut qu'elle les retienne, mais sans les contraindre : en un mot, il faut que les enfants soient libres, sous l'action puissante, active et vigilante de l'Éducation. Il faut savoir décider, contenir, arrêter ou diriger leur volonté, former leur conscience et leur cœur; mais sans forcer, sans altérer leur nature. C'est ce que Quintilien exprimait autrefois par cette parole : *Studium discendi, voluntate, quæ cogi non potest, constat.*

L'étude, la vertu, l'Education, dépendent uniquement de la volonté qui ne souffre pas de contrainte.

Il faut leur faire vouloir, leur faire choisir, leur faire aimer librement le bien, le vrai, le juste, l'honnête, le grand : je dis *librement;* car *on n'aime*, dit Fénelon, *qu'autant qu'il plaît d'aimer*. Pour cela, il faut entrer au fond du cœur de ces enfants, il faut en avoir la clef, il faut en remuer tous les ressorts, il faut les persuader; il faut une douce insinuation et des soins paternels; il faut être un père, il faut être une mère; il faut en un mot, le grand art de l'Éducation des âmes, qui est de se faire aimer et de gagner la confiance, pour parvenir à la persuasion.

Il faut comprendre que toute indignation, toute impatience, toute dureté, toute rigueur est antipathique à cette œuvre : l'autorité sèche et absolue, la discipline militaire, la force matérielle, dont je parlais naguère, n'en viendront jamais à bout.

Ah ! sans doute, comme le disait encore Fénelon, il est plus facile de reprendre que de persuader, il est bien plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaines de frapper sur ceux qui résistent que de les plier doucement à la voix de la raison;

mais qu'arrive-t-il alors? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paraît vouloir; mais rien n'est vrai, rien n'est réel, rien n'est sincère. L'Éducation morale est absente. On supporte impatiemment la violence, et en la supportant on la hait, et elle est effectivement haïssable; et que deviennent alors l'autorité et le respect?

Fénelon avait un si profond, un si délicat ménagement pour les enfants, pour la liberté comme pour la dignité de leur nature, qu'il voulait non-seulement qu'on n'agît pas de force avec eux, mais même qu'on discutât souvent leurs raisons, qu'on les fît parler sur les besoins de leur Éducation; pour éprouver leur discernement et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Et n'est-il pas, en effet, manifeste que ce qu'ils font sans le goûter et sans le vouloir, que ce qu'ils font par force ne leur profite point, et le plus souvent leur fait mal, comme ce qu'on les oblige à manger sans faim et qui les dégoûte.

Il n'y a que ce qu'ils acceptent avec amour, que ce qui entre naturellement dans leur esprit et dans leur cœur, qui nourrisse véritablement leur âme, qui se change en leur propre substance, qui devienne, si j'ose le dire, leur esprit et leur cœur.

Le seul vrai but de l'Éducation morale, c'est de persuader les esprits et les cœurs, et de les élever par l'amour sincère de la vertu. Comment peut-on espérer de parvenir à ce but par la force matérielle, par la crainte servile, par l'autorité impérieuse?

Non : si on veut rendre les enfants raisonnables, il faut leur parler raison, et ils l'entendent; si on veut les rendre vertueux, il faut agir de confiance avec eux, et ils en sont touchés, reconnaissants, joyeux. Fénelon allait jusqu'à dire : *Il faut que la joie et la confiance soient leurs dispositions ordinaires.* En effet, une âme menée par la crainte est toujours une âme faible ; la crainte ne fera jamais que des Édu-

cations gênées, et par conséquent superficielles. *La plupart des enfants qu'on a élevés de la sorte sont encore à recommencer, quand leur Education semble finie.* Après dix ans, rien n'est fait.

On s'effraye quelquefois des enfants vifs et turbulents : pour moi, ils ne m'ont jamais inspiré de crainte. J'avais bien plus peur de ceux que je nommais des *eaux dormantes.*

Après les expériences dont j'ai parlé au chapitre des *Enfants gâtés*, on sera peut-être moins étonné de ce que je vais dire. La vérité est que je n'aimais pas les enfants qui n'avaient jamais fait usage de leur liberté contre moi; c'étaient ceux-là qui m'inquiétaient, c'était pour eux que je redoutais les incertitudes de l'avenir et l'éveil des passions encore assoupies !

Quelle faute c'est de ne pouvoir rien souffrir des enfants !

Laissez donc jouer un enfant, disait autrefois Fénelon, avec une certaine vivacité d'humeur, à ces parents, à ces instituteurs impatients qui reprochent toujours à leurs élèves *de faire trop de bruit.*

Mais ne comprenez-vous pas que cet âge a besoin, avant tout, de bruit, d'espace, de soleil, de mouvement ? Il suffit de les voir pour le comprendre ; c'est leur nature, c'est leur vie. Donnez-leur donc une vaste cour, des jardins, des promenades : autrement, vous les mettez au supplice. Faites disparaître les murailles et les barrières ; c'est à la campagne, au milieu des champs et de la verdure que devraient être élevés les enfants.

N'est-il pas étonnant qu'ils puissent se décider, chaque jour, à dix ou onze heures de travail et d'immobilité? Au moins ne leur disputez pas la liberté de leurs délassements. Regardez-les alors : ils font plaisir à voir : car c'est la liberté même, la plus vive et la plus aimable, et aussi la plus innocente. Ils sont contents, pourvu qu'ils changent de place ; laissez-les faire : *un volant ou une boule suffit*, disait agréa-

blement Fénelon; aujourd'hui, c'est une balle ou un cerceau. Gardez-vous donc bien de les gêner dans leurs jeux; gardez-vous de leur interdire les récréations bruyantes. Ce qu'ils aiment le mieux, ce sont les divertissements où le corps est en grande activité : aimez-le comme eux. Un jour leur corps sera moins disposé à se remuer : en attendant, prenez-les comme ils sont, ou ne vous chargez pas de leur Éducation, *car, que peuvent-ils faire, sinon supporter impatiemment votre contrainte, et courir ardemment après leurs jeux, dès qu'ils le pourront* [1]?

Pour moi, je ne demandais à nos enfants qu'une chose, c'était de ne pas faire entendre des cris *sauvages;* et encore, quand le temps semblait sombre et que leur humeur y était, je savais les tolérer, me réservant de les avertir à cet égard, quelques jours seulement après, et quand ils n'y pensaient plus.

Sans doute, on peut et on doit quelquefois modérer les enfants dans leurs jeux. On peut, quelquefois encore, les diriger, les inspirer; mais c'est toujours fort délicat. Ce qu'il y a de mieux, c'est de les laisser libres de jouer comme ils l'entendent. Se mettre en peine de leurs plaisirs, est presque toujours une peine perdue : ils en inventent assez d'eux-mêmes, il suffit de les laisser faire : on ne doit tout au plus leur offrir que des ouvertures; mais qu'ils se sentent toujours libres : c'est leur besoin, c'est leur droit. Vouloir forcer, décider leurs goûts là-dessus, vouloir, même par bonté, et afin qu'ils s'amusent davantage, les faire jouer à sa guise, c'est continuer la classe pendant la récréation; c'est ne pas comprendre que la récréation est le délassement légitime de la classe, que cette liberté d'un moment est le juste, le nécessaire dédommagement d'une si longue contrainte; c'est s'exposer à entendre le plus turbulent d'entre eux venir, avec

[1] Fénelon.

une naïveté respectueuse, dire ce que j'ai entendu une fois et que je n'ai jamais oublié : *Si vous saviez, Monsieur le supérieur, comme ça nous ennuie de nous amuser comme ça!* Cet aimable petit impertinent avait raison.

Ah! que l'immortel ami de la jeunesse, dont j'aime tant à citer ici le nom et les paroles, pensait différemment! Non-seulement il voulait qu'on laissât les enfants jouer librement dans leurs heures de récréations, mais il allait jusqu'à vouloir pour les jeunes enfants *qu'on cachât l'étude sous l'apparence de la liberté et du plaisir.*

Mêlez l'instruction avec le jeu; que la sagesse ne se montre à eux que par intervalles et avec un visage riant : gardez-vous de les fatiguer par une exactitude indiscrète.

Souffrons, disait-il encore, *que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement.*

« Ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur « esprit...

« Une libre curiosité excite bien plus leur esprit que la « contrainte...

« Laissons leur vue se promener un peu; voir, pour un « enfant, c'est vivre. Permettons-leur même, de temps en « temps, quelque digression ou quelque jeu, afin que leur « esprit se mette au large; puis ramenons-les doucement au « but : une régularité trop exacte pour exiger d'eux des étu- « des sans interruption leur nuit beaucoup.

« Souvent ceux qui les gouvernent *affectent cette régula-* « *rité*, PARCE QU'ELLE LEUR EST PLUS COMMODE qu'une sujétion « continuelle à profiter de tous les moments. »

Un des inconvénients les plus graves et les plus fréquents des Éducations contraintes, c'est de jeter les enfants dans le découragement, quelquefois dans le désespoir; de briser en eux les ressorts les plus puissants de la sagesse et de la vertu. On obscurcit leur esprit, on abat leur courage : *s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stu-*

pides[1]. Sans doute, il y a telles natures avec lesquelles la crainte est nécessaire ; mais il ne faut l'employer alors que comme on emploie les remèdes violents dans les maladies extrêmes ; car on court toujours le péril d'altérer le tempérament et d'user les organes.

J'insiste sur ce point, parce que rien n'est plus difficile à persuader, surtout aux jeunes instituteurs, aux jeunes professeurs : et cependant, tous les hommes les plus éminents sont unanimes à cet égard.

« C'est par la douceur et la persuasion qu'on doit porter « les enfants à l'amour du bien, disait un ancien ; jamais par « des punitions dures et humiliantes : ces mauvais traite- « ments les découragent et les rebutent. »

Quintilien a aussi admirablement exprimé les périls de la contrainte intellectuelle ou morale dans l'Éducation :

« Rien n'abat si fort l'esprit des enfants que d'avoir un maî- « tre trop sévère et trop difficile à contenter ; alors ils se cha- « grinent, ils se désespèrent, ils prennent tout en haine ; la « crainte, qui ne les quitte plus, les empêche de faire aucun « effort. Imitons les vignerons qui épargnent la vigne tandis « qu'elle est encore tendre : ils se donnent bien garde alors « de la tailler, car ils savent qu'elle appréhende le fer et « qu'elle ne peut souffrir la moindre blessure...

« Je ne suis pas si mal instruit de la portée et des inclina- « tions de chaque âge, que de vouloir qu'on presse sévère- « ment un enfant et qu'on lui demande tout d'abord la per- « fection de son ouvrage ; car il faut se garder surtout de lui « faire haïr les sciences, dans un temps où il ne peut encore « les aimer, de peur qu'il ne soit rebuté pour toujours par « l'amertume qu'on lui aura fait une seule fois sentir[2]. »

[1] FÉNELON.

[2] *Ne illud quidem quod admoneamus indignum est*, ingenia puerorum nimia interim emendationis severitate deficere ; *nam et desperant et dolent, et novis-*

C'était aussi la pensée de Sénèque : « Est-il juste de com-
« mander à des enfants avec plus de vigueur et de dureté
« qu'aux animaux dépourvus de raison? Un habile écuyer
« n'effarouche pas son cheval par des coups redoublés ; il le
« rendrait ombrageux et rétif, si, de temps en temps, il ne
« lui faisait sentir une main caressante. De même, un sage
« instituteur ne menace pas sans cesse ses élèves : une crainte
« servile émousserait leur courage, éteindrait leur ardeur[1]. »

Mais il y a un péril bien plus grand encore dans la contrainte morale, c'est de faire des hypocrites. Les enfants sont naturellement timides et pleins de fausse honte ; ils sont, il est vrai, naturellement aussi simples et ouverts ; mais si peu qu'on les gêne ou qu'on leur fasse peur, ils se contraignent et ils ne reviennent plus à leur première simplicité. Le moyen de prévenir un si grand mal est de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises : pour cela, il faut leur laisser une grande liberté d'exprimer ce qu'ils pensent et de découvrir le fond de leur âme ; autrement on étouffe en eux cette première naïveté des mouvements naturels qui est si précieuse.

Si on ne les laisse jamais libres de témoigner leur ennui, si on les assujettit toujours, si on les force à goûter certaines personnes maussades ou certains livres ennuyeux qui leur déplaisent ; si on les reprend avec âpreté, dès qu'ils se montrent naturellement ce qu'ils sont, tout est bientôt alors pour eux source de dissimulations et motif de déguisement.

sime oderunt, et quod maxime nocet, dum omnia timent, *nihil conantur. Quod etiam rusticis notum est, qui frondibus teneris non putant adhibendam esse falcem, quia reformidare ferrum videntur, et cicatricem nondum pati posse.* (QUINTIL., t. I, p. 245.)

Nec sum adeo ætatum imprudens, ut instandum teneris protinus acerbe putem, exigendamque plenam operam. Nam id in primis cavere oportebit, ne studia, qui amare nondum potest, oderit, et amaritudinem semel perceptam etiam ultra rudes annos, reformidet. (QUINTIL., t. I, p. 34.)

[1] SÉNÈQUE, t. X, p. 88.

Ils deviennent politiques, cachés, indifférents au bien, et secrètement inclinés au mal ; ils ont beau paraître plus dociles que les autres enfants du même âge, ils n'en sont pas meilleurs. Que dis-je ? vous leur avez appris à contraindre extérieurement toutes leurs inclinations : qu'arrive-t-il ? Toutes leurs mauvaises habitudes, tous leurs défauts croissent et mûrissent en silence. Leur souplesse cache une volonté rebelle ; leur caractère dissimulé les dérobe à tous les regards, vous ne les voyez jamais dans leur état naturel ; jamais vous ne les connaissez à fond, et enfin leur mauvaise nature ne se déploie tout entière que quand il n'est plus temps de la redresser.

C'est dans la crainte de toutes ces désastreuses conséquences que Fénélon disait autrefois :

« Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air « austère et impérieux qui fait trembler les enfants. Vous « leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la confiance, sans « laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'Éducation. Faites-« vous aimer d'eux ; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils « ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. « Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent « point devant vous. Ne paraissez ni étonné, ni irrité de « leurs mauvaises inclinations ; au contraire, compatissez « à leurs faiblesses. Quelquefois il arrivera cet inconvénient « qu'ils seront moins retenus par la crainte ; mais, à tout « prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles « que l autorité rigoureuse.

« D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, « si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes ; « mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, « gaie et familière. »

Mais, me dira-t-on, est-ce qu'il ne faut jamais user de fermeté dans l'Éducation ? Certes, je suis très-loin de penser ni de vouloir rien de semblable.

Je l'ai dit déjà : l'Éducation est une œuvre de FERMETÉ. Je ne sache pas une œuvre humaine qui en demande davantage, et dans le deuxième volume de cet ouvrage, je traiterai bientôt de cette grande et indispensable qualité de l'instituteur. Mais je le dirai dès ce moment : la fermeté n'est pas la violence.

Je ne sais rien de plus ferme que ce qui est doux, ni rien de plus faible que ce qui est violent.

Mais c'est surtout quand il est question de la conscience qu'il faut persuader les enfants et leur faire vouloir le bien, de manière qu'ils le veuillent librement et indépendamment de la contrainte.

C'est surtout quand il est question de la Foi, de la Religion, de la Piété, qu'il faut prendre gardê d'user avec eux de violence. *Nulle puissance humaine*, dit éloquemment Fénelon, *ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur*. Et qu'on ne s'y trompe pas : un cœur de douze ans a ici une force de résistance incroyable. La contrainte fera tourner infailliblement pour eux la Foi en un langage faux, la Piété en des formalités odieuses, la Religion en un joug d'hypocrisie accablant.

On ne parviendra qu'à s'en faire mépriser, si on les oblige à jouer un personnage mensonger là où il importe plus que partout ailleurs à la liberté morale d'agir dans toute sa plénitude.

Non, non ; il faut que les enfants trouvent spontanément la Religion belle, aimable, auguste. Vous avez beau faire : s'ils en ont une idée triste et sombre, si la piété et la vertu leur apparaissent sous l'image affreuse de la violence, tandis que le dérèglement se présente à eux sous une figure agréable et avec les apparences de la liberté, tout est perdu, vous travaillez en vain.

Pourquoi l'immense majorité des enfants, au sortir des établissements d'Instruction publique, se représentent-ils tou-

jours la Religion comme quelque chose de froid, de dur, de maussade, de languissant? C'est qu'elle n'a jamais été pour eux autre chose, c'est qu'on n'a jamais rien fait pour leur en donner une autre idée ; c'est que, grâce à la contrainte officielle, ils n'ont jamais eu dans le cœur rien de libre, rien de généreux, rien de spontané, rien de vrai pour la Pieté et pour la Foi. Ah! sans doute, je ne veux pas que, sous prétexte de respecter la liberté morale et religieuse de la jeunesse, on la jette dans l'indifférence et dans le scepticisme : cette extrémité fait horreur. Il suffit de la signaler pour la flétrir; mais je ne veux pas davantage que, sous prétexte de leur donner une Éducation religieuse et morale, la Religion devienne pour eux une forme extérieure, la Foi une étude imposée, la Piété une habitude d'hypocrisie, et par là même un horrible scandale.

Qui que vous soyez, prêtre ou laïque, instituteur ou père de famille, quand il est question de l'Éducation religieuse et morale des enfants, vous ne savez rien si vous ne savez que commander, que contraindre, que faire exécuter la lettre de la loi morale et évangélique. Vous n'avez pas même compris les premiers éléments de l'Éducation des âmes; vous n'avez pas même la première idée de cette grande œuvre. Quand il est question de Dieu et de la Religion, de l'homme et de sa conscience, frapper, reprendre, corriger n'est rien : il faut faire aimer; mais prenez garde, pour cela il faut aimer vous-même. Où en êtes-vous à cet égard? Permettez que je vous le demande?

Sans aucun doute, si vous ne voulez qu'afficher la Religion, s'il vous suffit de réduire ces pauvres enfants à accomplir exactement certaines actions extérieures, battez le tambour ou sonnez la cloche, chacun se lève, chacun marche ; si vous le voulez même, si vous avez du caractère et si on le sait, chacun tremble, vous êtes obéi; et de toutes les classes de votre *établissement*, je vois s'avancer vers la chapelle,

et arriver au pas, en rangs pressés, en escouades régulières, tous vos élèves sous la conduite de leurs maîtres d'études.

Mais je vous dirai, avec l'Archevêque de Cambrai : *C'est là une admirable police, et je veux une religion sincère.* Où est-elle ? Qu'avez-vous fait pour elle ? Plus vous usez avec ces enfants d'une froide et impérieuse contrainte pour leur faire accomplir extérieurement leurs devoirs religieux, sans que jamais l'inspection officielle les trouve en défaut, plus vous les forcez à n'avoir qu'une Religion masquée et trompeuse.

Est-ce ce qu'on voudrait ? Qui le pourrait dire ? qui oserait le croire? Pour moi, je ne l'ai jamais cru.

Et puis, quand cette contrainte odieuse a duré dix ans ; quand cet enfant, placé ainsi entre un aumônier qui prêche et confesse, des professeurs qui ne croient pas, et un chef d'établissement qui fait tout marcher impérieusement, quand cet enfant est devenu un jeune homme, — de sa quinzième à sa vingtième année, — il se forme dans le fond de son cœur une plaie secrète de haine et d'irréligion ; il *commence à se douter qu'on lui a joué une odieuse comédie*[1], et il faut quelquefois vingt autres années pour faire revivre dans cette âme désolée un rayon de foi religieuse, un souffle d'amour et de vie.

Certes, les choses que je signale ici sont d'ineffables malheurs ; et cependant je n'ai pas tout dit encore.

Que si, en même temps qu'il y a contrainte au dehors pour forcer à être religieux, il y avait contrainte au dedans, contrainte au fond des âmes pour forcer à ne l'être pas ! si on était tout à la fois comme forcé à ne pas croire, et cependant obligé toujours à agir comme si on croyait !

S'il y avait des maisons d'Éducation[2] où les devoirs de la Religion officielle fussent publiquement accomplis et secrètement voués au mépris ; où la violence s'exerçât en faveur

[1] M. de Lamartine.

[2] Je me sers de ce nom : de telles maisons ne méritent pas un tel nom ; mais je ne veux désigner rien ni personne.

de l'incrédulité et du vice ; où la raillerie amère poursuivît la vertu simple et naïve ; où l'enfance ne puisse aimer Dieu sans être l'objet des plus insultantes railleries ; où il lui faille entendre chaque jour traiter la Foi de superstition, la Piété d'hypocrisie et la Religion de fanatisme ; où elle ne puisse prier sincèrement et se recueillir, sans s'exposer à d'indignes traitements ;

S'il y avait des maisons d'Éducation où les pauvres enfants fussent obligés de se cacher pour recevoir leur Dieu ; où le jour même de leur première Communion il fallût les dérober aux regards et à la dérision de leurs camarades plus âgés ; si les maîtres s'étaient jamais rencontrés donnant eux-mêmes des noms odieux aux témoignages les plus touchants de la foi vive, aux derniers restes de la piété sincère apportée de la famille ;

S'il y avait des maisons d'Éducation où les mauvaises mœurs fussent comme une nécessité et le naufrage de l'innocence inévitable ; *où la cause du mal ne fût pas seulement dans les élèves, mais encore dans les domestiques et les surveillants ; où les abus ne se propagent pas seulement par l'exemple et la séduction, mais s'imposent même quelquefois par la violence et la menace* [1] ;

Si tout cela était vrai, et s'il y avait, en même temps, un pays où des parents chrétiens, où les pères et les mères de famille se décidassent, par contrainte ou par indifférence, à placer leurs enfants dans ces maisons, afin de les préparer aux examens nécessaires d'une profession ou d'une carrière ;

Et si dans ces mêmes maisons, outre cette affreuse violence d'immoralité et d'irréligion, la jeunesse était en même temps condamnée à subir la contrainte intellectuelle, la plus

[1] On sait que c'est là ce que M. Lallemand, professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, et à ce titre investi de la confiance du Conseil de l'Instruction publique qui l'avait choisi, révélait sur ce point comme le résultat de ses observations les plus attentives.

funeste qui fut jamais, sous des maîtres à qui le temps manque pour soigner et même pour connaître le plus grand nombre de leurs élèves;

S'il était dans la destinée de beaucoup de ces pauvres enfants de végéter ainsi sous le poids d'un ennui désespéré, dans la stupidité de l'esprit, dans l'abaissement continu du caractère, dans l'anéantissement du cœur; détestant ces lieux maudits comme on déteste une prison, et n'ayant plus de vie et d'âme que pour soupirer après le jour de l'affranchissement;

Et si, au sortir de là et avant qu'ils puissent se présenter à l'entrée d'aucune carrière libérale, ces jeunes gens rencontraient encore devant eux un examen à subir, tel que la plupart d'entre eux vinssent y échouer misérablement et fussent réduits ensuite à retomber sur eux-mêmes de tout le poids de leur destinée manquée et de leur jeunesse flétrie;

Si des générations entières étaient vouées à ce déplorable régime;

Je demanderais quelle est la nation assez malheureuse pour avoir à subir une tyrannie sociale aussi étrange; je demanderais quelle est cette jeunesse dévouée à un esclavage intellectuel et moral aussi désastreux; je demanderais s'il n'y a pas là quelque conscience opprimée et courageuse pour jeter un cri de douleur; je demanderais ce que cette nation a fait pour être jugée indigne de la plus noble des libertés, qui est la liberté des âmes; je demanderais quel est le nom de cette nation; quelle est sa foi, ses croyances, sa place au soleil de la vérité et de la justice en ce monde!

Je demanderais quelle est la puissance cachée, mystérieuse, effroyable, qui pèse sur ses destinées!

Je demanderais tout: je demanderais si cette nation a été maudite un jour; si elle doit l'être toujours; je demanderais si ces pères de famille ont juré de n'être jamais pères, si ces

mères ont oublié les droits et les devoirs sacrés de la puissance maternelle ;

Et si on me disait enfin : Mais c'est la grande, c'est la généreuse nation française ; eh bien ! je me cacherais le visage dans mes mains, et je dirais avec un ancien :

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

CHAPITRE IV

De l'Enfant et du respect qui est dû à la liberté de sa vocation.

NUL N'EST ICI-BAS POUR NE RIEN FAIRE ; IL Y A UN ÉTAT, UNE FONCTION, UN TRAVAIL POUR CHACUN.

Je ne puis achever ce que je devais dire sur l'enfant et sur le respect qui est dû à la liberté de sa nature, sans traiter une question qui est ici la plus grave et la plus décisive, qui se retrouve au fond de toutes les autres, et dont la solution me paraît indispensable au parfait éclaircissement des difficultés que nous avons examinées jusqu'à ce moment.

Je veux parler de la grande question de la vocation et du choix d'un état pour chacun.

On comprend que cette question intéresse au plus haut point la liberté de l'enfant, son bonheur en ce monde et en l'autre. Elle touche aussi à tous les plus grands intérêts de la

famille et de l'ordre social. J'en dirai tout ce que je crois nécessaire.

Je ne me laisserai point toutefois entraîner à des détails qui pourraient être infinis; mais, au moins, je poserai les principes généraux et incontestables de la matière.

Il y a trois vérités certaines :

1° Nul n'est ici-bas pour ne rien faire : donc, il y a un travail, un ordre de fonctions quelconques, un état pour chacun;

2° Rien ici-bas ne se fait à l'aventure : la Providence y gouverne tout, les plus petites choses, et à plus forte raison les plus grandes : donc, il y a pour chacun et pour chaque état une vocation de Dieu;

3° Enfin l'Éducation doit préparer chacun à son état, à sa vocation : c'est la conséquence de ce qui précède.

1° NUL N'EST ICI-BAS POUR NE RIEN FAIRE.

Je demande à mes lecteurs de vouloir bien me suivre religieusement dans toutes les graves et profondes considérations que je dois mettre sous leurs yeux. C'est ici surtout que j'ai besoin d'invoquer leur attention la plus sérieuse et la plus recueillie. Les choses que j'ai à dire seront parfois très-délicates, peut-être même pénibles; je les dirai avec ménagement, mais cependant avec la simplicité et la franchise que me commande ma conscience, les grands intérêts que je traite et même mon respectueux dévoûment pour ceux dont je vais parler.

Il y a diverses sortes de parents qui se décident, avec une singulière bonne foi, à ne rien faire faire à leurs fils en ce monde; et qui, pour se justifier, mettent en avant des motifs ou des prétextes, des raisons ou des erreurs de diverses natures.

J'en ai rencontré de très-vertueux, qui avaient horreur de

la société corrompue du siècle présent, et qui disaient : Tous les états sont périlleux. En des temps pareils, il n'y a rien à faire que son salut. Puisque nos enfants sont condamnés à traverser ce triste monde, ils en éviteront du moins le plus possible la contagion. — Cette classe de parents est, il est vrai, peu nombreuse.

J'en ai vu d'autres qui disaient : Je ne puis rien faire faire à mes fils par le temps qui court. Mes opinions politiques s'y opposent : mon honneur, l'honneur de ma famille, ne me le permet pas.

Ceux-là se rencontraient plus fréquemment, il y a quelques années ; les circonstances qui leur dictaient ce langage ont changé.

J'ai vu enfin des pères de famille en bien plus grand nombre qui croyaient trouver pour leurs fils, dans leur fortune, une raison suffisante pour les dispenser de tout travail sérieux, et les laisser ici-bas sans rien faire.

C'est à ceux-ci que je réponds d'abord.

Lorsqu'il venait à moi des parents de cette catégorie pour me confier leurs enfants, et que je leur disais : Que fera-t-il un jour ? à quoi le destinez-vous ? quelques-uns en paraissaient offensés. Les plus bienveillants s'en étonnaient avec bonté, et tous semblaient me dire : Vous ne nous connaissez pas : nous ne sommes pas ce que vous pensez. Et chacun d'eux me disait effectivement : Mais mon fils n'a besoin de rien. Son avenir est assuré. J'ai travaillé pour lui. Il jouira de ma fortune sans être obligé de travailler à son tour.

A tout cela je n'avais et je n'ai encore, aujourd'hui, qu'une parole à repondre : c'est la parole de l'antique Sagessse : *Homo nascitur ad laborem, sicut avis ad volatum* (Job, v, 7) : l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler ; tellement que vivre sans travailler, ce n'est pas seulement vivre hors des conditions de la nature humaine, c'est étein-

dre, c'est étouffer, c'est anéantir la vie en soi : c'est ne pas vivre.

Qu'on ne s'y trompe point : la parole de Job, en sa simplicité, cache un sens très-profond. Oui, l'homme est né pour le travail, c'est-à-dire pour l'action, c'est-à-dire pour la vie ! car on ne vit, on n'est quelque chose que par ce qu'on fait. Quiconque ne fait rien n'est rien, et ne sera jamais rien.

Qu'on veuille bien le remarquer : je ne viens point dire ici quelles sont les douceurs du travail et quel bonheur il donne à ceux qui l'aiment ; je ne viens point dire quelle protection le travail offre à la vertu, et comme il la garde ; je ne dirai même point l'influence du travail sur le caractère, et quelle force il lui communique. Je ne veux dire ici qu'une chose : c'est que le travail est la condition nécessaire de la vie pour tout homme venant en ce monde. C'est sa vocation essentielle : riche ou pauvre, il doit la remplir. Les pauvres ne le contestent guère ; mais trop souvent ils en murmurent et font de leur mieux pour y échapper. Ceux qui ne sont point pauvres, et qui ne croient pas avoir besoin de travailler pour gagner laborieusement leur vie, ne comprennent pas assez qu'ils en ont besoin pour conserver, pour ennoblir, pour élever la vie qu'ils ont reçue de Dieu.

On parle beaucoup aujourd'hui de liberté : j'en ai parlé moi-même ; mais la loi de la liberté, c'est la loi du travail. La liberté, l'activité, le travail, sont choses étroitement liées entre elles. Voilà pourquoi les peuples légers ou paresseux ne sont pas faits pour la liberté.

Mais ce que je dois surtout faire ici remarquer, c'est que le travail est la grande loi de la création. Dieu, en créant le monde, en nous donnant la vie, a fait un noble et divin travail, et nous devons nous-mêmes travailler pour vivre, c'est-à-dire pour conserver, pour développer, pour élever la vie que Dieu nous a donnée.

Voyez toutes les grandes facultés de l'âme : que sont-elles?

Des puissances actives qui demandent le travail. Les condamner à l'inertie, leur refuser cette généreuse activité qui les distingue essentiellement de la matière, c'est les avilir, les dégrader, les anéantir. Que dis-je? les facultés corporelles elles-mêmes ne se conservent, ne se développent que par l'exercice, c'est-à-dire par le travail. Toutes les forces physiques, intellectuelles et morales de l'homme, qui croissent et qui grandissent à mesure que l'homme les emploie énergiquement, tombent et dépérissent dès qu'on les laisse languir dans l'oisiveté ; en un mot, quiconque ne fait rien en ce monde, par cela même et par cela seul, fait le mal, il se déprave, il se ruine lui-même ; et c'est là un des sens du mot célèbre des saintes Écritures : L'oisiveté enseigne tout mal : — *Omnem malitiam docuit otiositas.*

Bossuet ne craignait pas de donner des fortes leçons au fils de Louis XIV. J'ai souvent admiré avec quelle énergie ce saint Évêque s'efforçait de faire pénétrer l'austère vérité dans l'esprit et dans le cœur de ce jeune prince.

« Ce n'est pas inutilement, lui disait-il, et pour que vous « n'en fassiez aucun usage, que Dieu vous a donné l'intelli- « gence et toutes ces nobles facultés qui vous éclairent, et à « l'aide desquelles vous pouvez rappeler le passé, connaître « le présent, prévoir l'avenir. Quiconque ne daignera pas « mettre à profit ces dons du Ciel, *c'est une nécessité qu'il ait « Dieu et les hommes pour ennemis. Car il ne faut pas s'at- « tendre, ou que les hommes respectent celui qui méprise ce « qui le fait homme, ou que Dieu protége celui qui n'aura fait « aucun état de ses dons les plus excellents.* »

Bossuet continue en annonçant à son élève que toutes les facultés de son intelligence seront bientôt anéanties, s'il ne les cultive par le travail :

« Ne commencez pas par l'inapplication et la paresse une « vie qui doit être si occupée et si agissante. De tels commen- « cements feraient qu'étant né avec beaucoup d'esprit, vous

« ne pourriez que vous imputer à vous-même l'extinction ou « l'inutilité de cette lumière admirable, dont le riche présent « vous vient de Dieu. A quoi, en effet, vous serviraient des « armes bien faites, si vous ne les avez jamais à la main ? A « quoi, de même, vous servira d'avoir de l'esprit, si vous « ne l'employez pas, si vous ne vous appliquez pas ? C'est au- « tant de perdu. Et, comme si vous cessiez de danser et d'é- « crire, vous viendriez, manque d'habitude, à oublier l'un et « l'autre, de même, si vous n'exercez votre esprit, il s'engour- « dira, il tombera dans une espèce de léthargie ; et, quelques « efforts que vous eussiez alors envie de faire pour l'en tirer, « vous n'y serez plus à temps.

« Alors il s'élèvera en vous de honteuses passions. Alors le « goût du plaisir et la colère vous porteront à toutes sortes « de crimes ; et le flambeau qui seul aurait pu vous guider « étant une fois éteint, vous vous serez mis hors d'état de « compter sur aucun secours. »

Il est donc vrai que l'Éducation ne doit pas s'en tenir à ne rien faire, et à empêcher même que rien ne soit fait.

Il est donc vrai que tous, riches ou pauvres, sont appelés à faire ici-bas quelque chose, ont ici-bas un travail, une vocation à remplir.

Il est donc vrai, quoi qu'on puisse dire de l'inclination de l'homme à l'oisiveté, et quelle que soit la paresse naturelle de son caractère et de son esprit, il est donc vrai que le travail et l'activité sont pour lui une condition essentielle de sa vie et un besoin de sa nature : « Par une admirable économie, « toute créature se satisfait en usant de ses forces : l'âme se « plaît au jeu de ses facultés, elle jouit de ce qu'elle peut, en « sorte qu'elle trouve son repos véritable dans le travail « même [1]. »

Aussi n'est-ce pas seulement après que l'homme fut devenu

[1] M. Ozanam.

coupable et pécheur que le travail lui fut imposé comme une loi : dans le séjour bienheureux de l'antique Éden, l'homme innocent dut travailler : *Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur eum* (GENÈSE.) Le travail fut une des conditions de son bonheur, de sa dignité, de son existence.

Bientôt, il est vrai, le travail, qui ne devait être pour lui que le charme et l'ornement de sa vie, devint une partie de son châtiment ; bientôt fut prononcé contre lui cet arrêt formidable qui le poursuit encore jusque dans sa postérité la plus reculée : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage : in sudore vultus tui vesceris pane* (GENÈSE).

« Mais bientôt aussi une volonté miséricordieuse fait en « sorte que le châtiment répare la faute, et dans l'humiliation « courageusement subie, l'homme trouve une autre gran- « deur. En fécondant la terre de ses sueurs, comme le soleil « la fertilise de ses feux, et les nuées de leurs pluies, il ren- « tre dans l'ordre régulier de l'univers : Dieu l'emploie, et « par conséquent le réhabilite : dès qu'il sert, il commence à « mériter. Voilà le dogme chrétien du travail, dont le sens « profond n'est plus compris [1]. »

Certes, après de si fortes, de si nobles raisons, après de si religieux motifs, j'ai bien le droit de le dire à ceux avec qui je m'explique en ce moment :

Vous voulez être quelque chose en ce monde, vous voulez vivre et ne rien faire : eh bien ! toutes les lois morales et sociales, toutes les lois naturelles s'y opposent !

L'oisiveté, c'est la ruine inévitable de toutes les facultés. Ces facultés sont essentiellement actives ; elles demandent perpétuellement la culture, le développement, c'est-à-dire le travail ; sinon elles demeurent ou elles tombent en friche. Elles ne donnent plus, dit l'Écriture, que des ronces et des épines, *spinas ac tribulos*. Des fruits amers, des fruits sau-

[1] M. OZANAM.

vages : voilà les seuls fruits qu'elles puissent donner en restant incultes.

Vous voulez être quelque chose en ce monde et ne rien faire ; mais c'est d'abord une impossibilité absolue : vous ferez le mal !

Et, de plus, ne rien faire en ce monde, c'est vouloir vainement se dérober à la grande loi du genre humain, laquelle est non-seulement pour l'homme la loi de sa conservation, de son perfectionnement et de sa vie ; mais qui est, en même temps pour lui, depuis la chute originelle, la loi miséricordieuse de l'expiation, de la régénération.

Et de quel droit voulez-vous qu'elle ne s'accomplisse point pour vous ni pour vos enfants, cette loi universelle, cette sentence qui vous commande de remplir, par un noble et religieux travail, tous les jours qui séparent votre naissance de votre mort ?

Vous êtes riche ! cette excuse, au lieu de vous justifier, rend votre oisiveté plus coupable. « Si vous avez été payés « d'avance, vous dirai-je avec un saint et éloquent Évêque « dont le nom est demeuré cher à la jeunesse chrétienne [1], si « vous avez été payés d'avance, est-ce un titre pour ne pas « mériter votre salaire ? »

Venant à ceux qui prétendent que les temps sont mauvais et que leurs enfants n'ont rien autre chose à y faire que leur salut, je leur dirai que de tels subterfuges et des subtilités si étranges ne sont dignes ni de leur raison ni de leur foi. Sans doute, il faut que cet enfant fasse son salut, et c'est là sa grande affaire en ce monde. Mais, s'il est vrai que, sans le travail, il n'y ait point de salut, et que l'oisiveté ne soit rien moins qu'une révolte contre la Providence ; s'il est d'institution divine que les facultés départies à l'homme doivent être cultivées et développées par le travail ; si l'expérience dé-

[1] M. Borderies, évêque de Versailles.

montre, en outre, que ces facultés ne peuvent être laissées dans l'inaction sans péril pour la vertu ; si enfin il est écrit que Dieu doit rejeter dans les ténèbres extérieures, selon l'expression de l'Évangile, ceux qui n'auront rien fait ici-bas ; s'il ne veut pas compter au nombre de ses serviteurs les serviteurs inutiles, qu'aurez-vous à répondre au jugement de Dieu, qui vous demandera compte de ce talent qu'il vous avait confié, de l'âme de votre fils, de l'inutilité et de la perte de sa vie ?

D'ailleurs, je le dois ajouter, le travail n'est pas seulement la loi naturelle, morale, religieuse de l'homme : c'est aussi la loi sociale de l'humanité.

Nul n'est fait ici-bas pour ne rien faire ; mais nul aussi n'est fait pour être inutile à ses semblables.

L'égoïsme ne saurait être la loi ni de la société domestique, qui est la famille ; ni de la société temporelle, qui est l'État ; ni de la grande société spirituelle, qui se nomme l'Église.

On se doit le travail à soi-même, mais on le doit aussi à ses semblables ; et celui qui ensevelit sa vie dans l'oisiveté ajoute au tort qu'il se fait celui d'une coupable inhumanité envers ses frères. Quoi ! tout est en activité autour de vous, tout est agité, tout est ému, tout travaille ; et vous seul, au milieu de ce mouvement universel, vous demeurez oisif, indignement inutile, dans un repos honteux ! vous semblez compter pour rien les peines et les sueurs de vos frères ! Leurs fatigues et leurs travaux ne sont pour vous qu'un spectacle, dont vous semblez amuser vos loisirs ; ou plutôt vous vous établissez le centre immobile de tout ce mouvement, et vous en profitez sans sortir vous-même de votre inaction, sans songer à offrir à vos frères, en échange de leurs labeurs, quelques services à votre tour !

Le travail ! mais on le doit au moins à ses parents, à ses enfants, à sa famille, à sa patrie : c'est l'oisiveté qui laisse

échapper des mains de tant d'héritiers indignes le patrimoine de richesse ou d'honneur qu'ils avaient reçu de leurs pères ; c'est l'oisiveté qui, comme un ver rongeur, mine sourdement et fait enfin écrouler les fortunes établies en apparence sur les plus solides fondements, et prépare aux fils d'un père riche et considéré la détresse et le mépris pour tout héritage.

Et de là, chez de grandes nations, tant de nobles familles ruinées ! tant de beaux noms tombés ! De là ces races illustres abaissées et quelquefois avilies, incapables de rien entendre, de rien gouverner, de rien établir, de rien perpétuer, et, au jour du péril public, de rien sauver ! De là, ces antiques illustrations qui s'enveloppent peu à peu d'obscurité et disparaissent misérablement : et cela est, sans contredit, je n'hésite pas à le proclamer, une des malédictions les plus terribles qui puissent tomber sur une nation. Malheur aux peuples dont les grandes races s'abaissent et s'en vont !

Je heurte ici, je le sens, plus d'un préjugé, et mon langage peut paraître amer; aussi veux-je donner à ma pensée quelque développement pour l'éclaircir; je touche à la partie la plus délicate, et, je le crois aussi, la plus importante de mon sujet.

Je le dirai d'abord sans détour et sans aucun ménagement pour les préventions du temps :

J'appelle grande famille, grande race, grand nom, ces familles, ces races, ces noms, que de mémorables services rendus au pays, à quelque époque que ce soit, ont fait historiques; qui ont conquis leur illustration par la gloire des armes dans les camps; par leur habileté dans les hautes négociations et dans le maniement des affaires politiques, et, par l'éclat des talents et quelquefois du génie, dans les sciences, dans les lettres; enfin, dans la magistrature ou dans l'Église, par la sainteté des mœurs et la grandeur du caractère.

C'est la descendance de ces races qui constitue ce qui, dans la langue française, se nomme la *naissance*, de laquelle M. Royer-Collard disait : *Une naissance illustre sera toujours une grandeur, et le respect de la gloire passée prend sa source dans de nobles sentiments.*

L'autorité de ce grave publiciste ne saurait être ici suspecte.

J'ajouterai encore, parmi les titres incontestables et incontestés qui font les grandes familles, la *propriété* du sol ou la *richesse territoriale*, à ce point où elle devient une force sociale.

Voilà ce que j'appelle les grandes familles, les grandes races d'un pays. Eh bien! je l'avouerai sans détour, ces grandes familles, je les aime, je les respecte, je les vénère, parce que j'aime, je respecte, je vénère les grands souvenirs et les grandes choses. Je ne sache pas une nation dont elles ne soient la force et la gloire, et qui n'ait une inclination naturelle à leur demander ses chefs, ses guerriers, ses ministres, ses premiers magistrats, ses administrateurs. Il y a là peut-être un préjugé, mais il est profond ; et, sauf les temps de troubles où ce préjugé se tourne quelquefois en haine, on y revient toujours.

Dans les Républiques comme dans les Monarchies, chez les peuples anciens comme chez les nations modernes, les regards du peuple, au milieu des besoins ou des désastres publics, se tournent naturellement vers ces grandes et illustres familles, et c'est chez elles qu'on espère toujours trouver plus abondamment, plus sûrement, la science des affaires humaines, la sagesse de la vie politique, l'expérience, le dévoûment, la force, l'autorité, qui peuvent seuls gouverner, défendre, sauver un pays.

Je n'hésite pas à affirmer que nulle part ce préjugé, si c'en est un, n'a des racines plus profondes et n'exerce un plus irrésistible pouvoir qu'en France. On se tromperait étrangement, si on pensait que les révolutions se font parmi nous

pour détruire les titres et les illustrations de naissance : les révolutions se font bien plutôt parmi nous pour les conquérir : chacun veut en jouir à son tour, ou du moins les remplacer sur la scène. Aussi c'est un fait curieux à observer : les révolutions dans notre pays n'ont su que multiplier les titres et les vanités de cette nature.

Quoi qu'on en ait, toujours une nation intelligente honorera un sentiment de dignité héréditaire qui, pour engendrer la vanité chez quelques-uns, n'en est pas moins éminemment raisonnable et utile en lui-même.

Toujours, en France, le mérite éclatant qui surgira de l'obscurité verra son illustration nouvelle consacrée par quelque titre nouveau ; toujours aussi, il faut bien le dire, en dépit du progrès démocratique, la vanité ambitieuse cherchera à se revêtir d'un éclat d'emprunt, et la contagion en gagne tellement qu'il n'y aura bientôt plus, dans notre pays, un village qui n'ait couvert de son nom le nom obscur porté jusqu'ici par une illustration inconnue.

Sans doute, ici c'est l'abus du droit ; mais le droit est de force à y survivre : il est dans la raison et dans la nature ; et, au-dessus de toutes les illustrations douteuses, au-dessus de tous les noms équivoques, il y aura toujours de grands noms, de grandes races, des familles illustres, et toujours aussi, le peuple instinctivement les aimera, comme l'écrivait M. de Chateaubriand : *Le peuple regrettera toujours la tombe de quelques Messieurs de Montmorency, sur laquelle il soulait se mettre à genoux durant la messe*[1].

Et M. de Chateaubriand lui-même, malgré les faiblesses de sa vie, malgré l'étonnement et les regrets que les Mémoires de sa tombe donnent à ses admirateurs, laissera lui aussi un nom illustre : son tombeau aura peut-être des pèlerins ; et, si je venais dire au jeune héritier de son sang, ou à celui

[1] *Génie du Christianisme.*

d'une des renommées héroïques de l'Empire, à M. le duc de Montebello, par exemple, que le nom qu'ils portent n'est rien, ils ne me croiraient ni l'un ni l'autre, et ils auraient raison ; et le peuple ne me croirait pas davantage. La sévérité avec laquelle on demande de grandes vertus aux grands noms n'est-elle pas elle-même un juste, mais irrécusable témoignage de l'hommage naturel et instinctif que leur rend l'opinion ?

Un grand nom, sans doute, c'est l'héritage d'une famille ; et un homme illustre, en donnant à ses fils l'éclat de la naissance, leur impose aussi l'obligation de ses vertus : car *noblesse oblige*, suivant un axiome d'honneur tout français. Mais un grand nom, un grand homme, c'est aussi la gloire d'une nation, c'est la gloire de l'humanité même : par cette raison profonde que c'est un nom, c'est un homme en qui la Providence a fait resplendir ses dons, et que tous réclament leur part de cet honneur fait à la nature humaine. Voilà pourquoi l'instinct national honorera toujours les noms glorieux et les grandes races.

Si ce préjugé est resté si puissant en France, c'est que nulle nation ne fut peut-être plus riche en véritables grands noms, en véritables illustrations. La vieille noblesse française doit son antique honneur et sa gloire impérissable au sacrifice qu'elle a fait héroïquement de sa vie pendant quatorze siècles. Depuis Clovis, la race franque n'a pas cessé de verser son sang pour la cause de Dieu, des pauvres et de la patrie, sur tous les champs de bataille de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. La noblessse nouvelle a glorieusement aussi conquis ses écussons et les a payés de son sang, bien qu'elle ait encore besoin d'une tradition soutenue par de dignes héritiers et confirmée par le temps.

Maintenant donc, redescendant de ces hautes et générales considérations au sujet pratique que je traite, je dirai sans

hésiter aux fils des grands noms, aux héritiers des grandes races : Chez une nation brillante, généreuse, où la gloire sera toujours une passion, et les souvenirs historiques une grandeur, tant que vous serez vous-mêmes dignes de vos grands noms, vous serez au premier rang; quoi qu'on dise d'en bas contre vous, vous aurez la première place ! La nation elle-même vous la donnera ! Toujours, à mérite égal, c'est vous qui l'emporterez ; et, si la justice individuelle semble blessée par cette préférence, il y a une plus haute justice, la justice nationale, qui sera satisfaite !

Oui, un grand nom, soutenu par une grande Éducation, aura toujours, en France, une haute fortune; et je suis heureux de le dire à l'honneur de notre temps : ici les nobles modèles ne nous manquent pas, même parmi nos jeunes contemporains.

Mais NE RIEN FAIRE ! au milieu de ce mouvement immense de toutes les classes qui tendent à s'améliorer, à s'ennoblir, à s'élever, à s'enrichir, par l'industrie, par le commerce, par l'agriculture, par les travaux de la vie politique : NE RIEN FAIRE, c'est abdiquer, c'est s'anéantir ! Ne pas comprendre que nous vivons dans des temps où il faut se faire pardonner sa fortune, quand on l'a reçue de ses pères ; autoriser les nouveaux venus de la société moderne à dire que les fils des grandes familles, au milieu du progrès universel, demeurent immobiles dans leurs préjugés de race, stationnaires dans leur fortune, rétrogrades dans leurs idées ; qu'ils NE FONT RIEN ET NE VEULENT RIEN FAIRE ! — C'est impossible !

Et ceux dont je parle ne voient-ils pas qu'au luxe et à l'oisiveté se joignent le partage des propriétés et l'égalité des héritages, pour les diminuer, les morceler, les dévorer ? Pour plusieurs, hélas ! tout brille encore au dehors ; tout est déjà misère et ruine au-dedans. NE RIEN FAIRE ! mais, au simple point de vue matériel, c'est l'anéantissement de la

seule chose par laquelle il y a encore quelque supériorité pour eux, la propriété !

Autrefois, ils avaient le glorieux privilége du service militaire; ils étaient les premiers à guerroyer, à verser leur sang pour leur pays. Certes, c'était là quelque chose ; ils étaient grands par là !

Si la culture des esprits n'y gagnait point, le caractère s'y fortifiait. La générosité, le dévoûment héroïque et toutes les vertus guerrières qui ont fait de la nation française la première nation de l'Europe, s'y déployaient dans toute leur splendeur.

Aujourd'hui les choses sont changées : l'épée, la valeur, sont toujours d'un grand prix parmi nous ; mais toutes les mains peuvent prétendre à tenir l'épée. Le commandement des armées n'est plus un privilége ; comme la couronne de Philippe-Auguste, il est au plus digne. Et, d'ailleurs, la guerre s'en va ; elle semble avoir obéi au mot de l'antiquité : *cedant arma togæ*; elle cède la place aujourd'hui à l'industrie, au commerce, à la politique, à la science, aux arts : autant du moins que peut le dire la courte prévoyance humaine, c'est de ce côté que semble aujourd'hui l'avenir de l'Europe.

Repousser dédaigneusement loin de soi le grand commerce, la grande industrie, souvent la magistrature elle-même et la plupart des carrières publiques : est-ce préjugé ou raison ? Ne se croire bon à nul autre emploi, à nulle autre gloire qu'à l'emploi et à la gloire des armes : est-ce justice et sagesse ?

Gênes, Venise, Carthage et Florence, ces grandes reines des mers, ces illustres dominatrices du commerce de l'Orient et de l'Occident, pensèrent autrement. La noblesse génoise, vénitienne et florentine n'a-t-elle pas élevé ses alliances aussi haut que les plus antiques maisons souveraines de l'Europe ? Cette expérience, ces exemples, ne sont-ils pas du

moins une leçon puissante, une réponse péremptoire aux héritiers de ces grandes familles qui se condamnent parmi nous à ne rien faire, et qui, par une suite nécessaire, se dépravent, demeurent sans intelligence, sans action, sans influence? Combien de fois n'ai-je pas entendu les hommes les plus éminents du pays gémir amèrement sur le sort de ceux dont je plaide en ce moment la cause ; car c'est leur cause que je plaide contre eux-mêmes ! Quel homme grave, quelle femme honorable n'a pas déploré la vie de tant de jeunes gens qui semblent ne vouloir qu'abdiquer la dignité de leur naissance, et ne savent, pour me servir enfin de l'expression trop vulgaire, hélas ! et trop connue, ne *savent que battre le pavé de Paris!*

Le pavé de Paris, c'est-à-dire les Jockeys-clubs, le boulevard des Italiens, le jeu effréné, les foyers de spectacles, les chevaux, les chiens, les cigares, les femmes, et des avilissements qu'on ne peut dire!

Voilà les déplorables conséquences de cette triste chose : NE RIEN FAIRE !

Mais le funeste préjugé qu'un homme comme il faut ne doit rien faire, ou du moins peut ne rien faire, n'est-il pas absolument le même préjugé qu'autrefois, lorsque les gentilshommes et les seigneurs prétendaient qu'ils ne devaient rien savoir, pas même lire et écrire; qu'ils n'étaient faits que pour donner de bons et grands coups d'épée, et que la science et les lettres n'allaient bien qu'aux roturiers et aux clercs?

Ce préjugé, qui avait au moins quelque chose d'énergique et de fier dans sa rudesse native, s'est perpétué plus qu'on ne pense dans les mœurs françaises, en perdant ce qu'il avait d'énergique. De là, autrefois, et un peu encore aujourd'hui, cette crainte de l'Éducation publique ; de là, tant de nobles enfants condamnés à l'Éducation particulière, c'est-à-dire trop souvent à la mollesse du caractère et à la médiocrité de l'esprit, sauf de rares et honorables exceptions.

J'ai ouï dire à un homme de grand sens cette remarquable parole :

Un gouvernement usurpateur et habile, qui voudrait se délivrer des grandes races et les déraciner du pays, pourrait se réduire à exiger que, par respect pour elles-mêmes, elles élevassent leurs enfants dans leur intérieur, seuls, loin de leurs semblables, dans l'horizon rétréci de l'Éducation particulière et du précepteur privé.

Je n'hésite pas à le penser : ç'a toujours été là le grand péril des races royales et des Éducations princières.

Bossuet en exprimait autrefois, au fils de Louis XIV, sa pensée en ces termes :

« Ce qui fait que les hommes de condition, s'ils n'y pren-
« nent sérieusement garde, tombent facilement dans la pa-
« resse et dans une espèce de langueur, c'est l'abondance
« où ils naissent. Le besoin éveille les autres hommes, et le
« soin de leur fortune les sollicite sans cesse au travail. Eux,
« à qui les biens nécessaires non-seulement pour la vie,
« mais pour le plaisir et pour la grandeur, se présentent
« d'eux-mêmes, ils n'ont rien à gagner par le travail. Mais
« il ne faut pas croire que la sagesse vous vienne avec la
« même facilité, et sans que vous y travailliez sérieusement.
« Il n'est pas en notre pouvoir de vous mettre dans l'esprit
« ce qui sert à cultiver la raison et la vertu, pendant que
« vous ne ferez rien. Il faut donc vous exciter vous-mêmes,
« vous appliquer et travailler, afin que la raison s'élève en
« vous. Ce doit être là toute votre occupation ; vous n'avez
« que cela à faire et à penser. N'êtes-vous pas trop heureux
« que les choses soient disposées de sorte que les autres
« travaux ne vous regardent pas, et que vous ayez unique-
« ment à cultiver votre esprit, à former votre intelligence ? »

Louis XIV, qui avait connu par sa propre expérience tout le malheur d'une Éducation négligée, avait voulu en épargner le péril à son fils et à ses petits-fils ; et il avait tracé lui-

même, avec une admirable sévérité, la règle du travail pour le grand Dauphin.

Voici ce que Bossuet en écrivait au pape Innocent XII :

« La loi que le Roi imposa aux études fut de ne laisser « passer aucun jour sans étudier. Il jugea qu'il y a bien de « la différence entre demeurer tout le jour sans travailler et « prendre quelques divertissements pour relâcher l'esprit. « Il faut qu'un enfant joue et se réjouisse : cela l'excite ; mais « il ne faut pas l'abandonner de telle sorte au jeu et au plai- « sir, qu'on ne le rappelle chaque jour à des choses plus sé- « rieuses, dont l'étude serait languissante si elle était trop « interrompue. Comme toute la vie des princes est occupée, « et qu'aucun de leurs jours n'est exempt de grands soins, « il est bon de les exercer dès l'enfance à ce qu'il y a de plus « sérieux, et de les y faire appliquer chaque jour pendant « quelques heures, afin que leur esprit soit déjà rompu au « travail, et tout accoutumé aux choses graves, lorsqu'on « les met dans les affaires [1]. »

Si j'avais donc des conseils à donner aux anciennes familles qui restent encore à la France, je leur dirais : Ne craignez pas ce qui est la bénédiction du ciel ; ayez un grand nombre d'enfants : des fils nombreux sont la richesse de leur père, de leur nom, et de leur famille !

Mariez-les bien ; donnez-leur des femmes d'une santé ferme et d'une piété sincère ; faites des mariages dignes, féconds, sans tache ; des alliances irréprochables, desquelles naisse une race saine et pure.

Élevez vos fils fortement ; donnez-leur à tous une solide et brillante Éducation, et ouvrez-leur ensuite une carrière ; et, quand même l'égalité des partages ne laisserait à chacun d'eux qu'une fortune médiocre, ils seront grands et riches

[1] BOSSUET, *De Inst. Delph.*

par leur Éducation, par leur travail, par leur nom, par leur nombre même. Ils se soutiendront, se fortifieront les uns les autres dans les postes divers auxquels la Providence et la sollicitude éclairée de leurs pères les auront appelés.

C'est une observation qui n'échappera pas aux hommes attentifs, aux esprits qui suivent, avec un regard religieux et chrétien, la conduite de la Providence : il y a une bénédiction visible, bénédiction même temporelle, sur les nombreuses familles ; et j'ai presque toujours vu se réaliser en leur faveur les vœux qu'elles soumettaient à Dieu avec un noble abandon à sa bonté, et qui chez tant d'autres sont remplacés par des calculs coupables et le plus souvent impuissants !

Parmi ces enfants nombreux, plusieurs au moins auront des natures distinguées : bien élevés, ils deviendront des hommes supérieurs ; ils honoreront leurs frères ; ils soutiendront leur nom ; ils enrichiront leur race ; ils illustreront leur famille ; ils gouverneront, ils sauveront peut-être leur pays !

Oui, Dieu les bénira. — Pourquoi voit-on si souvent de grands noms disparaître dans l'oubli ? de nobles tiges se dessécher ! C'est qu'il ne s'est plus rencontré là qu'un ou deux enfants : un fils unique peut-être : mollement élevé, il a déshonoré son sang.

J'ai parlé des enfants gâtés : il est très-rare que des enfants nombreux soient des enfants gâtés.

Un fils, une fille unique, sont presque toujours l'idolâtrie d'une famille, l'objet des plus frivoles sollicitudes. Il n'y a plus un soin sérieux, plus une haute pensée dans l'Éducation de ces enfants, dont on ne songe qu'à faire des êtres destinés aux aises et aux jouissances de ce monde ; sûrs d'être riches sans jamais rien faire, sans jamais travailler, sans se donner jamais la moindre peine. Comment veut-on que la bénédiction de Dieu se rencontre dans ces Éducations

misérables, et aussi dans ces lâches calculs de fortune, dans ces basses et impies supputations d'avenir, où la Providence est absolument comptée pour rien ?

Sans doute, il faut dans les familles des chefs, autant qu'il se peut, considérables par la fortune, et c'est ce que nos lois modernes ont trop oublié. Mais il faut aussi des rameaux nombreux qui se soutiennent, s'étendent et s'affermissent les uns les autres.

Qu'il me soit permis de le redire encore à ces chefs de grandes familles : Si vous savez donner à vos nombreux fils une haute Education intellectuelle, ils seront toujours et partout à la tête de leurs concitoyens : par la valeur d'abord, quand il le faudra. Les champs de bataille vous retrouveront encore ce que vous fûtes toujours. Votre sang ne faillira point. Ils seront aussi des premiers par l'esprit : si vous le voulez, vous le pouvez ; vous l'avez pu toujours et fait souvent. Témoin : Turenne et Condé, d'Aguesseau, le cardinal de Polignac, la Rochefoucauld, Fénelon et tant d'autres.

Laissez l'industrie marcher : elle n'est pas destinée à la conquête du monde ; et, le fût-elle, si vous laissez les industriels n'aspirer, comme ils le font, qu'à l'Éducation commune et professionnelle ; si, prenant ce qu'il faut de cette Éducation inférieure, vous savez vous élever plus haut, vous fortifier, vous ennoblir, vous éclairer par la grande Éducation de l'intelligence, vous dominerez tout encore ; vous l'emporterez nécessairement ; vous gouvernerez, vous dirigerez l'industrie elle-même ; vous la sauverez de ses excès ; vous l'élèverez jusqu'à vous, et vous demeurerez toujours, à votre place, ce que vous êtes : un Montmorency, un d'Harcourt, ou un autre de ces noms fameux qui règnent sur l'opinion par un prestige héréditaire.

Que si ces glorieuses destinées vous étonnent, si elles vous semblent au-dessus de notre âge, je n'accorderai pas encore, même en y renonçant pour vous, que vous deviez ne

rien faire ici-bas. Je n'accorderai jamais que vous puissiez être sans aucun travail en ce monde.

Non : la chasse, les romans, les chevaux et les chiens ne suffisent à rien et à personne. Je vous dirai avec les saintes Écritures : *Non oderis opera laboriosa, et rusticationem creatam ab Altissimo : Ne dédaignez pas le travail, pas même le travail de la terre, et l'agriculture qui fut créée par le Très-Haut.* L'agriculture est le fondement de la vie humaine.

Oui, si l'industrie et le commerce ne vous conviennent pas, soyez de nobles, et même, si vous le pouvez, d'illustres agriculteurs. C'est encore là une belle et glorieuse part de travail. Soyez fidèles au sol qui a fait votre nom et votre fortune, et le sol vous sera fidèle à son tour ; et les populations vous béniront. Si elles vous bénissent moins depuis trente-cinq années, c'est que vous les avez trop abandonnées.

Pourquoi, dédaignant votre véritable et solide grandeur, iriez-vous traîner à Paris, dans les cercles ruineux du jeu et du plaisir, une vie indigne de vous ? Pourquoi iriez-vous jeter le reste de vos biens dans les abîmes du luxe et de tous les déportements qu'entraîne l'oisiveté, plutôt que d'habiter honorablement vos terres, plutôt que de pousser dans le pays ces racines profondes que les révolutions elles-mêmes ne sauraient arracher ; plutôt que de vous faire aimer, respecter, en répandant autour de vous des bienfaits sur des populations pauvres, qui ne demandent qu'à vous rendre librement cette allégeance à laquelle elles étaient tenues envers vos aïeux ?

Pourquoi laisser des soins si nobles à vos hommes d'affaires, à vos intendants, à vos notaires, à vos avocats, qui se font aimer et choisir au lieu de vous, qui vous succèdent véritablement, et sont aujourd'hui représentants du peuple à votre place ?

Il y a un mot de l'Écriture dont je demande à Dieu de ne

pas laisser tomber le poids sur personne en mon pays ; mais c'est un mot terrible, s'il en fut jamais, et digne d'être médité par tout le monde. Le voici : *La faction des hommes de plaisir*, dit l'Esprit-Saint, *sera éternellement inutile : auferetur factio lascivientium* [1].

Concluons : chacun ici-bas a quelque chose à faire, une route à suivre, un but à atteindre, un travail à accomplir, une place à occuper ; en un mot, des obligations graves, des devoirs sérieux à remplir.

Le travail, qui est l'application de l'âme, est aussi sa force et sa gloire. Sans le travail, sans l'application, nul ne peut être rien ni en ce monde ni dans l'autre.

Dieu et les hommes méprisent, repoussent, comme un serviteur inutile, l'homme qui ne fait rien, qui ne sert à rien.

L'application seule fait les grands hommes, les grands saints, les héros, les hommes de génie.

Tout cela est rare aujourd'hui, parce qu'on ne connaît plus le travail sérieux, l'application profonde. Poëtes, littérateurs, historiens, philosophes, ne s'appliquent plus ; on sait ce que la plupart sont devenus depuis cinquante ans.

Que si la difficulté des temps ne vous permet pas d'aspirer au gouvernement des choses publiques,

Du moins sachez vous appliquer au gouvernement de votre fortune, de votre famille, de vos serviteurs, de vos enfants. Ayez les connaissances agricoles, industrielles, commerciales même, qu'exige la nature de vos biens, de vos revenus, et, pour nommer les choses par leur nom, que demandent vos forges, vos moulins, vos terres, vos bestiaux. Sachez de tout cela au moins ce qui est nécessaire pour vous en faire rendre un juste compte.

[1] Amos.

Gouvernez, surtout, vos enfants et leur Éducation : grande œuvre à laquelle vous ne devez jamais rester étrangers !

Gouvernez vos serviteurs si souvent délaissés. Gouvernez les bonnes œuvres : sachez les fonder généreusement, les propager avec zèle. Occupez-vous des villageois qui vous entourent, sachez vous en faire aimer ; soulagez les pauvres ; soyez dans votre commune et dans votre province un homme utile, un conseiller charitable. Améliorez tout autour de vous les ponts, les routes, les églises, les écoles, les maisons communales.

Et surtout recueillez ce dernier enseignement, c'est que, quels que soient les malheurs des temps, il ne saura jamais être permis de sacrifier la société, les mœurs, la Religion, de se sacrifier soi-même et ses enfants, aux intérêts passagers de la politique, et de se faire des révolutions un titre au désœuvrement.

Serait-il vrai qu'il y ait jamais eu en France des hommes d'État qui n'aient vu qu'avec une peine médiocre ce que devient parmi nous la jeunesse opulente? Serait-il possible qu'une habileté profonde ait cru que le pays se trouverait bien, dans le présent et dans l'avenir, des courses aux clochers, des dandys, des lions, et de toutes ces sociétés élégantes et corrompues de jeunes gens qui s'abdiquent eux-mêmes, et qui semblent dire à leur pays : Il ne faut plus compter sur nous !

Je ne puis le croire : ce serait un aveuglement trop étrange. Non, non : la jeunesse oisive, la jeunesse dorée, si brillante qu'elle soit, n'est pas bonne à un pays, ni dans la paix, ni dans la guerre : ni la société, ni la politique, ni la Religion, ni la morale, ni le présent, ni l'avenir, ne peuvent en être satisfaits !

J'en ai dit assez sur ce sujet : peut-être trop. Je n'ai voulu qu'être utile et remplir respectueusement un devoir.

Il y a donc pour chacun une place et des devoirs marqués en ce monde.

Quelle est cette place, quels sont ces devoirs ! Qui décidera du choix à faire ? Sera-ce le hasard, le caprice ou la contrainte ? Non, ce sera la Providence ; car rien ici-bas ne se fait à l'aventure. Rien, en pareille matière, ne peut être livré au hasard : pour chaque personne, pour chaque état, il y a une vocation de Dieu.

C'est ce qui nous reste à examiner, pour l'éclaircissement de la grave question qui nous occupe.

CHAPITRE V

Rien ici-bas ne se fait à l'aventure : donc il y a pour chacun et pour chaque état une vocation de Dieu.

Non : rien ici-bas ne se fait à l'aventure. Un cheveu ne tombe pas de notre tête sans la volonté du ciel : à plus forte raison l'emploi de nos plus nobles facultés et le travail de notre vie entière ne peuvent-ils être abandonnés aux caprices du hasard.

Qui que nous soyons, nous devons donc étudier attentivement les desseins de Dieu sur nous : nous devons religieusement chercher à savoir ce que Dieu demande que nous fassions ici-bas, la place qu'il veut que nous occupions en ce monde : à quoi il nous destine, à quoi il *nous appelle*, en un mot.

S'appliquer à connaître cette vocation, au moins en général, et avec une probabilité suffisante pour satisfaire un jugement attentif et prudent, est un des plus grands devoirs d'un

père et d'une mère à l'égard de leurs enfants : c'est le fondement sur lequel reposera le choix qu'ils auront à faire du genre d'Éducation qu'ils leur donneront. Il est manifeste, en effet, que savoir ce qu'un enfant devra et pourra faire en ce monde est la première condition requise pour décider de quelle manière il faut l'y préparer.

Mais, me dira-t-on, comment connaître, comment étudier même la vocation d'un enfant ? Cela doit être singulièrement difficile. — Non : il faut y mettre seulement le temps convenable et une religieuse attention ; alors les signes de la Providence ne manquent jamais.

L'Éducation, avons-nous dit quelque part, *continue l'œuvre de la création*. La première chose donc à savoir dans l'Éducation, c'est comment le créateur veut qu'on aide au développement de son œuvre et de ses desseins ; dans quelle fin il a placé tel enfant sur la terre ; à quoi il le destine : c'est alors qu'on pourra décider quel mode, quelle sorte d'Éducation convient le mieux à la fin qu'il s'agit d'atteindre, à la destinée qu'il est question de remplir ; et, pour tout cela, les indices providentiels sont plus explicites qu'on ne le pense communément : il est rare que certains signes généraux et particuliers très-faciles à discerner ; certains goûts, certaines aptitudes, certaines dispositions très-marquées, ne déterminent pas d'assez bonne heure la vocation probable d'un enfant, et par conséquent l'Éducation qui lui convient.

Je ne parle pas ici, on le comprend, de la première Éducation : elle doit être à peu près la même pour tous. Je parle surtout de cette autre Éducation qui s'étend, quels que soient sa forme et son nom, de dix à vingt ans. Et sans redire ici quelle doit être sur l'enfant, de sa dixième à sa vingtième année, l'influence des moyens dont l'Éducation dispose, il me suffit de faire observer que c'est pendant cet âge surtout que le jeune homme s'achève et que sa vocation se décide.

Le genre des études auxquelles il se livre, le temps qu'il y consacre; le goût qu'il y prend, l'application qu'il y apporte, les succès qu'il y obtient; le degré et l'étendue que son intelligence acquiert; les premiers mouvements des passions, bonnes ou mauvaises, qui se font sentir; les traits plus ou moins dessinés du caractère, et enfin les impressions plus ou moins fortes de la Grâce, les inclinations surnaturelles qu'elle donne quelquefois pour certaines vocations plus parfaites : voilà les moyens d'étudier et de connaître ce à quoi Dieu l'appelle; ce que Dieu demande qu'il fasse ici-bas.

Je ne veux pas, toutefois, je ne dois rien exagérer ici : le choix d'un état a presque toujours une assez grande latitude : il y a des vocations diverses, plus ou moins parfaites. Les maîtres de la vie morale reconnaissent que si parmi ces vocations il y en a quelquefois de plus absolues, auxquelles on ne peut se soustraire sans mettre tout en péril dans sa vie, il y en a aussi de *plus libres*, entre lesquelles l'hésitation est permise, convenable même.

La raison en est très-simple. Combien de professions entre lesquelles les différences sont si peu de chose, que la préférence de l'une à l'autre est manifestement sans importance appréciable ! Je ne prétends donc pas que la vocation soit déterminée toujours avec une rigoureuse précision jusque dans sa dernière spécialité; mais ce que je soutiens, c'est que le *genre* au moins de la vocation est ordinairement indiqué par des moyens faciles à reconnaître, et que l'erreur alors serait pleine de périls.

Par exemple, la vie dans le monde, ou la vie hors du monde; l'état religieux ou l'état de mariage : voilà des vocations et des états entièrement distincts les uns des autres. Et même, dans les divers états du monde, il y en a de tout à fait disparates : la robe ou l'épée : l'agriculture ou l'industrie; la marine ou l'administration ; la carrière des lettres, celle des sciences ou celle des arts.

Ces diverses carrières exigent des aptitudes tellement différentes, que choisir au hasard, à l'aveugle, pour un jeune homme, entre des professions qui se ressemblent si peu, ce serait manifestement s'exposer à troubler, à paralyser toute sa vie : ce serait l'enchaîner à un état pour lequel il n'était peut-être point fait, et dans lequel le succès, le bonheur sera pour lui moralement impossible.

Mais par là même que les différences entre ces genres principaux de vocations sont fortement marquées, il est facile d'y éviter l'erreur, pour peu qu'on veuille se donner la peine d'étudier, avec le double secours de l'attention et du temps, les différences non moins profondes qui se trouvent entre les dispositions physiques, intellectuelles, morales, religieuses des divers enfants.

L'attrait surnaturel, s'il s'agit de vocations surnaturelles et plus parfaites, et, de quelque vocation qu'il s'agisse, l'aptitude qui rend propre à telle ou telle profession; le défaut d'aptitude qui en éloigne, l'inclination et le goût qui facilitent l'application et le succès; les qualités mauvaises, les défauts, les passions qui trouveraient dans tel état un aliment funeste qu'il faut leur refuser; les bonnes qualités, les vertus, qui trouveront dans tel autre un aliment heureux, fécond, qu'il faut leur offrir ; enfin, tout le reste supposé et sagement considéré, les circonstances de naissance, de fortune, de position sociale, les occasions favorables, les ouvertures qui se présentent et qui semblent être des manifestations providentielles : tels sont les indices les plus notables par lesquels se révélera, avec une sorte de certitude, la vocation d'un jeune homme. On observant ces indices, en les suivant avec une prudente circonspection, on se trompera bien rarement; si l'on se trompait quelquefois, ce ne serait presque jamais que dans les cas où l'erreur ne serait point grave, parce que les différences seraient peu importantes, et la vocation moins obligatoire.

Il ne faut pas que les parents, que les instituteurs pressent ici violemment les enfants. Leur liberté doit être respectée. On peut, on doit les éclairer, les conseiller, les préparer même de loin, les diriger ; mais les violenter et les pousser de force dans tel ou tel état, jamais.

Quant aux vocations tout à fait surnaturelles et plus parfaites, j'en parlerai avec quelque détail au cinquième livre de cet ouvrage, lorsque je traiterai de la liberté des *vocations ecclésiastiques et du respect qui leur est dû.* Je me bornerai en ce moment à dire simplement ceci :

Sans doute, chacun en ce monde peut, avec le secours de Dieu, s'élever à une grande hauteur. L'horizon de la vérité et de la vertu, comme celui de la bonté et de la grâce divines, est immense ; et il y a, dans le dessein providentiel, pour chacun, un plan de perfection relative à laquelle il lui est possible d'atteindre; c'est ce qu'on pourrait appeler avec saint Paul : *Voluntas Dei bene placens et perfecta.* Mais, hélas ! peu y arrivent ; beaucoup dégénèrent.

A ceux-ci, Dieu, dans sa miséricorde, peut réserver des vocations moins parfaites et un avenir moins grand, mais qui pourra toujours être bon et heureux, s'il est fidèle. C'est encore la vie et le salut.

Mais il y en a qui descendent au-dessous de toute limite et de toute volonté de Dieu ; ce sont ceux qui ne veulent rien faire en ce monde, ou qui n'y font que le mal, ne tenant aucun compte des lois de leur Créateur; pour ceux-là, c'est la ruine, c'est la dégradation intellectuelle et morale, c'est la mort éternelle : *Ad nihilum redactus est in conspectu ejus malignus.*

Mais, quelle que soit la latitude laissée à chacun dans le choix des diverses vocations possibles, il est manifeste que ce choix, aveugle ou éclairé, heureux ou malheureux, conforme ou contraire à l'ordre de la Providence, aura sur l'avenir une singulière influence, et fera le bonheur ou le mal-

heur, la honte ou l'honneur de la vie, la plénitude glorieuse ou le vide affreux de l'existence entière.

Voilà pourquoi les parents non-seulement ne doivent rien donner ici à leur vanité personnelle, à leur ambition, à leurs goûts d'amour-propre, mais doivent aussi se bien garder d'accorder trop légèrement leur créance à des présages dont la certitude serait médiocre ou prématurée. Il faut qu'ils ménagent religieusement la liberté de l'enfant, laissent le bon naturel agir et se déclarer par lui-même, la Grâce marquer par ses impressions les desseins de Dieu, les aptitudes se révéler peu à peu, le talent s'annoncer et devenir sûr : en un mot, ils doivent étudier attentivement pour y obéir, l'ordre de la nature et celui de la Providence.

Vérité étrangement oubliée de nos jours, où la plupart des vocations et des carrières se décident au hasard et sans aucun examen sérieux ! où l'on voit certains enfants que les indices providentiels les plus manifestes semblaient appeler à gouverner un jour leur pays, ou du moins à y exercer les emplois civils et politiques les plus importants, et qui sont élevés, qu'on me permette de le dire, comme s'ils devaient être uniquement un jour des peintres, des musiciens, ou même, qu'on me permette de descendre plus bas encore, des écuyers ou des gardes-chasse.

Les plus remarquables d'entre eux dessineront, si vous le voulez, chanteront plus ou moins agréablement : c'est un homme distingué, dira-t-on. Qu'aura-t-il fait dans sa vie ? peut-être un album ! Et encore la plupart ne sauront que la danse, l'escrime et l'équitation.

> Pour toute ambition, pour vertu singulière,
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,

disait autrefois Racine. Que de jeunes gens de nos jours ont borné là toute leur ambition !

Et, chose bizarre ! contraste étrange ! dans ce même pays, on voit une multitude d'autres enfants que rien ne prédestinait à sortir de la foule, ni le vœu de la nature, ni l'appel de la Providence; et qui, élevés imprudemment à un genre de vie pour lequel Dieu ne les a pas faits, contractent, au sein d'une fausse Éducation, des goûts, des habitudes de luxe, des besoins immodérés, qui préparent à toute leur vie le malaise et les tourments d'une ambition qu'il leur faudra un jour satisfaire peut-être à tout prix !

Erreur effroyable par ses suites, qui, d'avance, creuse devant les pas de l'homme, ou l'abîme du crime, ou celui du désespoir, et presque toujours l'un et l'autre!

Aussi, souvent, qu'arrive-t-il ? Tandis que les premiers, citoyens sans valeur, pères de famille sans vertu, ne sont pas même capables d'élever leurs enfants ni de gouverner leur fortune, et commencent ou précipitent ces grandes dégénérations par lesquelles des noms longtemps illustres vont enfin s'éteindre dans l'obscurité et quelquefois dans l'ignominie, les seconds nous donnent ces générations envieuses, turbulentes, factieuses, pour lesquelles, malgré leur profonde médiocrité, toute fortune, toute supériorité sociale est un odieux spectacle, un insupportable fardeau : hommes malheureux qui, dans les noirs chagrins de leur orgueil révolté, s'agitent au sein de la société en péril pour sortir violemment de leur condition ; et, tourmentés par les rêves d'une cupidité sans mesure, ne se reposent enfin que dans leur propre ruine, ou dans le renversement de l'ordre public.

Quels sont les plus coupables ? Certes, la question importe peu; mais, si je devais la résoudre, je dirais que ceux pour qui Dieu et la société avaient tant fait et qui ne veulent rien faire, ni pour lui, ni pour eux, ni pour elle ; qui ne se souviennent ni de leur nom, ni de leurs pères, ni de leur gloire passée ; qui font périr en eux les plus nobles espérances de la patrie et tant de biens si précieux qui ne se retrouveront

peut-être jamais; qui laissent enfin s'énerver et s'abîmer dans la mollesse et la lâcheté de leur vie les forces les plus élevées et les plus pures d'une grande nation, je dirai que ceux-là m'irritent plus profondément, ceux-là me découragent, ceux-là m'abattent, ceux-là me feraient désespérer de l'avenir, s'il n'y avait pas la Providence, la force morale de l'Église et la fortune de la France !

Qu'on me pardonne l'austérité et la douleur de mes paroles, et qu'on me permette ici, pour les justifier, une réflexion plus générale, qui, je l'espère, ne paraîtra pas trop dure : j'affirme au moins qu'elle ne veut pas l'être : c'est une simple observation de fait, dont chacun retrouvera le souvenir dans son expérience, et qui éclairera d'un jour nouveau la thèse que je soutiens en ce moment sur l'importance d'un état, d'une vocation quelconque pour tout individu, et sur le danger des vocations faussées ou manquées.

Quand on a étudié la nature humaine dans l'enfant, c'est-à-dire à son point de départ, et qu'on l'a suivie à travers les différents âges des hommes, depuis l'adolescence jusqu'aux dernières limites de la vie, on est frappé de cette quantité de natures riches, intelligentes, vives, brillantes, honnêtes et vertueuses, arrêtées dans leur essor, blessées dans leur énergie, obscurcies dans leur éclat, ne donnant pas ce qu'elles ont reçu, ne se faisant deviner que par des éclairs : intelligences avortées, devenues indignes d'elles-mêmes ; cœurs paralysés, rétrécis, nobles créatures qu'une séve appauvrie et détournée de son cours a rendues médiocres, incomplètes, stériles ; a ravies aux plus belles espérances de la Société, de la Religion, de la Famille, et fait déchoir de la haute destinée que Dieu leur avait préparée. D'où vient ce malheur ? Le plus souvent d'une vocation faussée, d'une vocation manquée. Ce sont des gens ou qui n'ont rien voulu faire en ce monde, ce qui est le plus profond des désordres et le plus grand des périls ; ou qui n'ont étudié ni leur na-

ture, ni les desseins de la Providence, et ont voulu faire ce pour quoi ils n'étaient pas faits eux-mêmes.

Hélas ! je parle ici avec trop d'expérience, et ma parole, je le crains, laisse percer malgré moi, depuis quelques moments, une émotion douloureuse qui n'est pas de l'amertume, mais qui est l'accent trop excusable du dévoûment trahi souvent dans ses plus saintes et plus chères espérances !

Que de parents irréfléchis ! que de décisions téméraires et précipitées dans la plus grave affaire de la vie !

Que de jeunes gens même n'ai-je pas vus, appelés à décider sur leur propre destinée, se faire les illusions les plus étranges, et enchaîner, par un choix aveugle, leur intelligence et leur volonté à des professions pour lesquelles ils n'étaient point préparés ; donner d'eux-mêmes, et imprimer avec une effrayante légèreté une direction à leur vie, dans un âge d'emportement et d'inexpérience ; fixer les bornes de leurs vertus et faire à leur Religion même sa part !

Aussi, de tous côtés, que de vocations égarées et d'existences déplacées ! que de désappointements et de mécomptes ! que d'esprits fourvoyés, de caractères amoindris, de vertus compromises, de services et d'espérances perdus ! Et ces jeunes gens, tels que les voilà faits, deviennent des hommes, des vieillards ; car le vieillard se fait de l'homme mûr, l'homme mûr du jeune homme, et le jeune homme de l'enfant ; et tous deviennent la société enfin, cette société qui a bien des lois, mais non des remèdes contre la plupart des maux qui la dévorent, et qui n'a ni lois ni remèdes contre de tels maux.

Je me trompe : non-seulement la société n'a ni lois ni remèdes contre de tels maux, mais, chose étrange ! elle a des lois pour les faire ; elle a des lois pour les consacrer : elle a des lois contre les remèdes à ces maux. Je m'explique.

Chez tel peuple, la société a des lois qui gênent toutes les

vocations; la société a des contraintes qui font violence aux libertés les plus légitimes de l'homme et de la famille. La société a des niveaux tyranniques qu'elle impose brutalement à toutes les intelligences, à tous les goûts, à toutes les aptitudes, à toutes les vertus ; des lois odieuses qui compriment, qui arrêtent, à l'entrée de chaque carrière, tout essor, tout élan généreux et spontané, ou bien qui y précipitent violemment, avant l'âge, sans discernement, sans raison, contre toute raison.

N'est-ce pas le désordre profond qui a été signalé chez nous par des voix éloquentes, dont l'autorité ici ne peut être suspecte ? Qu'on y prête attention : ces accusations si graves, ce n'est pas moi qui les élève , mais il est temps enfin qu'on les entende !

Voici en quels termes un ministre même de l'instruction publique, M. Guizot, parlait des maux que je déplore ici, et révélait leur désastreuse influence sur tout l'état social ;

« De là, Messieurs, cette perturbation souvent déplorée, « qui jette un grand nombre de jeunes gens hors de leur si- « tuation naturelle, excite leur imagination sans nourrir « fortement leur intelligence; leur inspire des goûts littéraires « sans vraie et sérieuse connaissance des lettres ; encombre « les professions savantes de prétentions oisives et mala- « dives, et répand ainsi dans la société une multitude d'exis- « tences déplacées, inquiètes, qui lui pèsent et la troublent « sans en obtenir pour elles-mêmes la fortune ou la réputa- « tion à laquelle elles aspirent vainement.

« Et, pendant que d'un système trop uniforme et trop « exclusif sortent ces agitations factices et douloureuses, « beaucoup de parents honnêtes et sensés cherchent en vain « comment faire donner à leurs enfants une Éducation qui « les préserve de telles chances, et réponde à la situation et « aux occupations qui les attendent.

« Je n'insiste pas sur ces faits, Messieurs : ils ont souvent

« occupé votre pensée ; ils sont directement attestés par de « nombreuses et déjà anciennes réclamations publiques et « privées ; ils se révèlent indirectement dans les efforts ten- « tés depuis vingt ans, pour apporter à notre système d'ins- « truction secondaire des modifications qui satisfassent à ce « besoin de notre état social.

« Ils ont tous été, je ne dirai pas vains, mais insuffi- « sants. »

M. Virey parlait comme M. Guizot : il n'y avait alors qu'une voix pour proclamer les immenses périls de l'enseignement uniforme et de l'Éducation contrainte :

« Chaque année donc continueront de sortir de nos collé- « ges ces légions de jeunes lettrés, pour envahir tous les « rangs, frappant à toutes les portes, encombrant l'adminis- « tration et tous les emplois, prêts à renverser même de « leurs prétentions ambitieuses les barrières que la société « ou les positions acquises leur imposent ; déversant partout « une âcre polémique dans les journaux et les réunions po- « litiques. De là cette guerre sourde, ces combats à outrance, « minant les entrailles mêmes de notre corps social, qui entre- « tiennent le feu secret des mécontentements, l'ardeur fébrile « des révoltes, et peut-être toutes les incertitudes de notre « avenir. Ces angoisses, Messieurs, nous les créons, nous « les fomentons nous-mêmes. De là, tant d'esprits sans car- « rière tracée, souvent égarés par la présomption si natu- « relle au jeune âge, et, ce qui est pis quelquefois, sans au- « cune Éducation civile ou religieuse capable de lui servir « de contre-poids.

« Travaillés par un triste scepticisme, ces masses, dé- « pourvues de croyances religieuses, trahissent leur malaise « secret; elles ne connaissent d'autres droits que la force, « d'autres titres que la victoire, d'autres biens que la for- « tune. »

M. Ternaux disait aussi, au nom de sa longue expérience :

« Cinquante ans d'existence commerciale et manufacturière « m'ont mis plus d'une fois à même de réfléchir sur la mal- « heureuse situation des jeunes gens sortant du collége, qui « me demandaient, ou pour qui les parents sollicitaient des « places, et dont je ne pouvais satisfaire les demandes. COM- « BIEN N'EN AI-JE PAS VU SE FRAPPER LE FRONT DE DÉSESPOIR! »

Certes, il est impossible de s'exprimer sur ces graves périls en termes plus énergiques et plus effrayants.

Mais enfin, où était, où est encore la racine du mal qui soulevait de si douloureuses plaintes et de si amers gémissements? où faut-il voir la cause réelle, profonde, des effets signalés avec une si éloquente vérité? quel est le mal certain qu'on déplore? où faut-il porter le remède? qu'y a-t-il au fond de tout cela?

Je l'ai dit en d'autres temps, je ne le dirai plus aujourd'hui : le temps des pénibles controverses est fini. D'ailleurs, le mal est connu et on essaye enfin de le guérir. Il ne s'agit plus de discuter. Il n'est plus heureusement question que de travailler tous ensemble et de concert au bien commun ; d'y travailler partout à la fois, s'il est possible; d'y travailler avec un persévérant courage. La tâche du présent n'est pas de récriminer contre un passé malheureux : ce qu'il faut, c'est de préparer un meilleur avenir, en offrant, dans la liberté généreuse d'une loyale et féconde concurrence, à la jeunesse française les secours variés dont elle a besoin : c'est-à-dire toutes les diverses sortes de bonne Éducation que réclament depuis si longtemps la diversité des carrières, la conscience des pères de famille, les vœux de la Religion et les malheurs de la France!

LIVRE CINQUIÈME

DES DIVERSES SORTES D'ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

De l'Éducation essentielle et de l'Éducation professionnelle.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'ÉDUCATION n'est que l'achèvement de l'homme selon le plan tracé par la Providence; nous l'avons vu. Cette œuvre s'accomplit par le développement élevé, libre, généreux de toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses de l'enfant; c'est par là qu'elle devient pour lui la préparation éloignée, mais essentielle, à tous les devoirs qu'il aura à remplir plus tard sur la terre.

Mais, à côté de ce but général, de cette préparation éloignée, l'Éducation doit se proposer un autre but, un but spécial : elle doit offrir à l'homme une préparation prochaine et immédiate à sa vocation sociale.

Tout individu doit travailler d'abord à devenir un homme honnête et intelligent, habile et vertueux : c'est sa fin commune, générale, nécessaire. Mais, de plus, il a toujours une vocation spéciale, en vertu de laquelle il est appelé à rem-

plir telle ou telle fonction dans la société humaine. Outre l'Éducation générale et essentielle qui forme l'homme avant tout, qui l'initie de loin à toutes choses, qui développe en lui et élève les facultés générales de sa nature et en fait par là un homme digne de ce nom, il doit donc y avoir l'Éducation spéciale et professionnelle qui forme aussi le citoyen et le prépare à servir sa patrie dans telle ou telle profession, par laquelle il devra atteindre sa fin particulière et se rendre, en même temps, utile à ses semblables.

L'Éducation, envisagée quant au but, au résultat général ou particulier qu'elle doit atteindre, se partage donc :

En *Éducation générale et essentielle*, qui forme l'homme, l'homme avant tout, quelquefois concurremment avec son état et sa profession, mais quelquefois aussi indépendamment de cette profession, de cet état;

Et en *Éducation spéciale et professionnelle*, qui forme l'homme social, l'architecte, le militaire, etc.

Ces deux genres d'Éducation sont d'une égale importance pour l'homme.

L'une lui donne toute la dignité, toute la force de sa nature, l'élève au-dessus de tout en ce monde, le rend capable d'atteindre sa fin la plus haute dans un monde meilleur, en même temps qu'elle le rend plus habile et plus fort ici-bas. L'autre le cultive en vue de sa vocation sur la terre et de sa place dans la société, l'y prépare directement et le fait entrer ainsi avec fermeté dans les voies providentielles que Dieu a tracées pour lui, comme un chemin spécial vers le but suprême et définitif. Ces deux Éducations ne sont pas opposées l'une à l'autre ; bien au contraire, elles se fortifient, se perfectionnent, s'achèvent l'une par l'autre.

Négliger l'une au profit de l'autre, ce serait les affaiblir, ce serait souvent les ruiner toutes deux à la fois.

Et, cependant, faute d'apercevoir la force mutuelle qu'elles se prêtent et les droits importants que chacune d'elles ré-

clame avec une égale justice, rien n'est plus commun que de les entendre déprécier ou bien exalter exclusivement aux dépens l'une de l'autre, comme si elles devaient se nuire par leur alliance.

Les uns, convaincus avec raison du besoin de former des hommes spéciaux, font bon marché de cette Éducation générale qui ne mène à rien de positif, selon eux, et ne voient d'utile que l'*Education professionnelle*.

Les autres, attachés à l'*Education essentielle* comme à une tradition respectable du passé, et convaincus qu'il faut avant tout *former des hommes*, laissent de côté et négligent avec grand tort toute préparation spéciale à la profession.

Les uns et les autres se trompent gravement, et leurs vues manquent ici d'intelligence et d'étendue.

Je ne me lasse pas de le redire : l'œuvre de l'Éducation humaine est une œuvre simple, mais multiple dans la féconde puissance de son unité ; essentiellement variée dans ses formes et dans ses moyens, comme dans son but : elle doit subir des conditions diverses de temps, de lieu, de méthodes, selon les divers âges, selon les diverses natures, mais aussi selon les divers états, selon les diverses professions : en un mot, il doit y avoir des Éducations variées, comme il y a des natures et des vocations différentes. Ces diverses Éducations ne tendent qu'à un seul et même résultat, qui est de rendre chaque homme apte à sa vocation, comme les vocations elles-mêmes les plus diverses n'ont qu'un but : c'est de mettre chaque homme à sa place en ce monde.

M. Guizot écrivait, il y a quelques années, ces tristes paroles : *La société offre l'image du chaos !* et il en donnait la vraie raison ; chaque chose, chaque homme, n'y est point à sa place : et il n'y a pas une place convenable pour chaque homme et pour chaque chose.

Qui a créé parmi nous cet épouvantable état de société ?

qui a fait ce mal en France depuis cinquante années ? — L'Éducation ! Il n'y a plus qu'une voix pour le redire.

L'Éducation, sans aucun doute, doit s'appliquer surtout à former l'homme et cultiver toutes les facultés qui constituent dans l'enfant la nature, la dignité humaine : et voilà d'abord ce qu'elle a trop souvent négligé. Mais évidemment ce n'est pas tout : l'œuvre serait imparfaite si elle ne préparait pas l'homme aux diverses fonctions sociales que sa naissance, ses aptitudes ou ses goûts, sa vocation ou sa fortune, l'appelleront à remplir dans la société, pendant sa vie sur la terre.

En un mot, je le répète, et j'y insiste : il doit y avoir pour tous *une Education générale et essentielle* qui forme l'homme avant tout, et le prépare de loin à toutes choses ; il doit y avoir une Éducation *spéciale et professionnelle* qui forme aussi le citoyen et le prépare à servir sa patrie dans les diverses fonctions sociales.

L'Éducation serait profondément en défaut, si elle négligeait une de ces deux grandes obligations, si elle sacrifiait l'une à l'autre ; si, par exemple, elle se bornait à former l'homme en général, sans tenir compte de ses aptitudes particulières et de sa vocation, sans le préparer immédiatement à ce qu'il devra être un jour dans le monde.

Elle manquerait aussi gravement à l'homme, et le trahirait évidemment, si elle ne tenait pas compte de sa destination *spéciale*, *particulière*, *professionnelle*, en même temps que du fond de sa nature et de sa *destination générale et essentielle*.

Cette Éducation *spéciale et professionnelle*, envisagée quant à la position sociale présumée de l'individu, et, par conséquent, quant aux divers degrés d'étendue et de perfection qu'elle doit atteindre pour s'accommoder convenablement aux diverses classes, aux divers états de la société, se subdivise à son tour en autant d'Éducations diverses qu'il

y a de professions différentes, ou au moins de spécialités principales.

Il ne saurait encore s'agir ici des espèces particulières ; puisque ce n'est pas de l'apprentissage ou de l'instruction technique qu'il est question, mais de l'Éducation, qui a nécessairement toujours quelque chose de général.

Nous avons donc distingué avec raison :

1° L'Éducation *populaire*, pour les professions ouvrières et agricoles ;

2° L'Éducation *intermédiaire*, pour les professions industrielles et commerciales ;

3° La *haute Education littéraire*, pour les fonctions supérieures de la société, et notamment pour ce qui se nomme les professions libérales.

Malgré les préjugés du temps, je crois devoir ajouter que les nations qui sont gouvernées par des princes ont droit d'exiger pour eux quelque chose de plus haut encore, pour qu'ils soient élevés convenablement à la grandeur de leurs destinées et de leurs devoirs. Il faut, qui pourrait le nier ? que l'Éducation la plus forte et la plus grande les fasse hommes et princes dignes de ce nom. Il faut que la plus noble et la plus généreuse culture soit donnée aux rejetons de ces races royales, qui ont été choisies dans un si mystérieux dessein de la Providence pour gouverner le monde, et qui, malgré la violence des révolutions, semblent tenir encore dans les destinées de l'Europe moderne une si large place, que les supprimer ou les changer, c'est changer toute la face des choses humaines.

Nos ancêtres l'avaient bien compris, lorsqu'ils donnèrent au monde ce grand spectacle de l'Éducation d'un seul, faite par un Bossuet, par un Fénelon !

C'est ainsi qu'on avait vu le grand Arsène élever le fils de Théodose, et que, plus anciennement encore, Quintilien avait préparé pour l'empire les petits-neveux, peut-être chrétiens,

de Domitien ; et Aristote, pour la conquête du monde, le fils du roi de Macédoine.

En parlant des diverses professions, j'ai laissé tomber de ma plume le nom de professions *libérales*. Il y a donc des professions libérales et d'autres qui ne le sont pas, ou qui le sont moins. Cette distinction est très-ancienne, et, en prenant ici le mot *libéral* dans son sens technique et simple, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de beaucoup de paroles pour justifier l'emploi qu'on en a fait.

La langue populaire elle-même a distingué ici ce qui doit l'être. Les *métiers* et les *arts* sont choses et noms divers : et parmi les *arts* on appelle *arts libéraux*, par opposition aux *arts mécaniques*, ceux qui appartiennent uniquement à l'esprit, et aussi ceux où l'esprit a plus de part que le travail des mains.

Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'il y a à cette distinction une origine plus haute et plus morale que celle qu'on lui assigne communément. A Dieu ne plaise que je veuille déprécier les professions manuelles et ouvrières, industrielles et commerciales ! On peut s'y ennoblir assurément et s'y élever ; on peut y devenir aussi grand, aussi sublime que dans les autres professions ; et cependant on ne peut méconnaître qu'il y a au fond de l'occupation agricole, industrielle, commerciale, une pensée moins haute, une pensée de profit et d'avantage personnel, qui est parfaitement juste, honnête, consciencieuse, mais qui n'est pas une pensée proprement libérale.

Voyez, au contraire, l'artiste bâtissant Saint-Pierre de Rome, Notre-Dame de Paris, ou couvrant de ses peintures les voûtes du Vatican ; voyez l'avocat défendant la faiblesse ou l'innocence contre une injuste agression ; l'homme habile dans l'art de guérir, attentif et recueilli près du lit d'un malade, consultant la douleur et lui arrachant son secret : la

pensée du profit et de l'avantage personnel peut bien se rencontrer là aussi ; mais elle ne vient pas, elle ne doit pas venir la première, elle ne vient que loin, bien loin après l'idée du beau que le grand artiste aspire à réaliser ; après la pensée de la justice dont l'avocat cherche le triomphe ; après l'espérance de la vie que le médecin veut sauver ; après les belles et pures méditations qui ont préparé leurs nobles travaux. En un mot, d'un côté, c'est le sentiment d'un juste profit qui l'emporte ; de l'autre, c'est d'abord l'enthousiasme, le dévoûment, a générosité.

Il y a donc ici entre les professions libérales et celles qui ne le sont pas, ou qui le sont moins, une distinction non de vanité, mais de raison ! une distinction fondée sur la nature des hommes et des choses.

J'admets donc cette distinction, quand il est question des *professions ;* et toutefois, je me hâte de l'ajouter, je ne crois pas, je n'ai jamais cru devoir l'admettre, quand il est question de l'Éducation, laquelle est, comme je l'ai déjà fait observer, bien différente de l'apprentissage.

Je ne donne spécialement à aucune des Éducations diverses que j'ai nommées le nom d'Éducation *libérale.*

Cette distinction, ici, aurait, à mon sens, quelque chose d'odieux et même de faux.

Les maîtres de la langue française ont défini l'Éducation *libérale* CELLE QUI EST PROPRE A FORMER L'ESPRIT ET LE CŒUR [1].

En ce sens, toute Éducation humaine est essentiellement une *Education libérale.*

La *distinction* qui restreindrait ce nom à certaines sortes d'Éducation blesserait la dignité de l'homme et méconnaîtrait la grandeur surnaturelle ajoutée par l'Évangile à sa grandeur naturelle ; elle méconnaîtrait aussi le vrai but de toute Éducation, et ne serait, du reste, qu'une tradition pro-

[1] *Dictionnaire de l'Académie,* 1835.

fondément païenne. Le paganisme ayant partagé le monde en maîtres et en esclaves, l'Éducation libérale voulait dire l'Éducation des hommes *libres*. Il n'y avait pas, d'ailleurs, de termes pour celle des autres hommes, par la raison malheureusement bien simple qu'il n'y avait pas ordinairement d'Éducation pour eux.

Mais aujourd'hui l'Évangile a remplacé les maîtres et les esclaves par un peuple immense d'hommes libres, qui sont les commerçants, les industriels, les agriculteurs, les ouvriers, en même temps que les artistes, les magistrats, les littérateurs, c'est-à-dire qui sont tout le monde, non plus seulement la *plèbe*, *plebs*, selon la triste expression latine, mais, selon la belle formule du langage ecclésiastique, le *peuple chrétien*, *populus christianus;* ce peuple nouveau, dont la dignité et la puissance sociales, qu'on ne s'y trompe pas ! surpassent de loin tout ce que fut jamais autrefois le *Senatus Populusque Romanus.*

Il est donc également contre la Religion, contre la nature et contre le bon sens, de cantonner l'Éducation intellectuelle et morale, l'Éducation *propre à former l'esprit et le cœur*, c'est-à-dire l'Éducation libérale, dans certaines fractions de l'humanité.

Cette Éducation appartient à tous : elle veut seulement être assortie aux diverses situations providentielles et sociales, mais non partagée entre les privilégiés du pouvoir ou de la fortune.

Non, l'Évangile n'a jamais admis une société dont la tête et les membres principaux tireraient à eux toute la *séve libérale*, et dont les autres membres ne seraient que des machines organisées ou des agents passifs sans intelligence, sans noblesse de cœur et sans liberté.

J'affirme de nouveau qu'un tel partage de la société et qu'une telle répartition de l'Éducation serait une chose tout à la fois inhumaine et antichrétienne.

Et c'est pourquoi je ne donne exclusivement le nom d'Éducation libérale à aucune des quatre Éducations que j'ai distinguées : je le donne à toutes. L'Éducation populaire doit elle-même être faite de manière à mériter ce nom ; et, si on laissait la Religion tenir dans l'Éducation du peuple la place qui lui appartient, ce que j'indique ici ne tarderait pas à s'accomplir.

On pourrait subdiviser encore : je ne crois pas utile de le faire. Les quatre diverses Éducations, nommées plus haut, correspondent suffisamment aux grandes divisions sociales.

De quoi se compose, en effet, la société humaine ? quelles sont les diverses classes de citoyens dans une nation civilisée ? J'y vois d'abord, comme je l'indiquais tout à l'heure, les classes agricoles et ouvrières ; puis les classes industrielles et commerçantes ; puis les classes artistiques ; enfin, — si nous étions dans un temps où l'on pût nommer les choses par leurs noms, — ce que j'appellerais les supériorités sociales, magistrats, administrateurs civils et politiques, chefs militaires, corps enseignants, littérateurs, savants, instituteurs de la jeunesse, ministres de la Religion.

Les divisions de l'Éducation spéciale et professionnelle que j'ai indiquées répondent évidemment aux besoins de ces diverses classes de la société humaine. Elles sont donc suffisantes.

Il reste une observation importante à faire, c'est que l'*Education générale et essentielle* elle-même ne saurait être semblable pour tous indistinctement. Il y a sans doute un fonds commun d'idées, de principes et de vertus qui doit se retrouver partout, dans tous les genres d'Éducation possible, parce que l'Éducation a partout des hommes intelligents et honnêtes à former. C'est, si l'on veut, l'Éducation *la plus*

générale et la plus essentielle, celle qui doit être la base et le fond de toutes les autres.

Mais l'intégrité de l'Éducation n'en réclame pas le dernier perfectionnement : et, de même qu'il y a dans le genre humain, dans la société, diverses classes d'hommes placés dans des conditions sociales différentes, il doit y avoir aussi diverses espèces d'Éducations ayant certaines différences entre elles, quoique ayant toutes aussi ce fonds commun et essentiel qui, dans sa plus haute généralité, se doit trouver en toute bonne Éducation.

L'Éducation de l'homme, en effet, doit tenir compte de sa naissance, de sa fortune, de sa position providentielle en ce monde. Elle doit proportionner l'étendue et la perfection de son développement aux besoins sociaux présumés de celui qu'elle élève, à l'importance de ses obligations, à la mesure d'action qu'il lui sera possible d'exercer, et enfin mettre en lui des inclinations, des lumières, des habitudes qui puissent lui donner le goût de ses devoirs, et non les lui rendre un jour odieux et insupportables à remplir.

C'est par là qu'elle élèvera l'homme pour la société, sans danger ni pour lui ni pour elle.

C'est ainsi qu'à tous les degrés de la hiérarchie sociale elle formera de bons citoyens, des hommes complets, dans la mesure et l'étendue qui sont nécessaires à chaque individu, à chaque profession et à chaque classe.

Par là seront naturellement résolues les questions les plus importantes, au point de vue de l'utilité publique comme à celui de la liberté particulière ; ces questions, si violemment et si aveuglément agitées aujourd'hui, et qui sont toutefois les plus décisives pour l'ordre, le repos et la grandeur des sociétés humaines, pour la prospère harmonie des diverses classes qui font la puissance des nations, en même temps que pour la sécurité et la dignité personnelle de l'homme et de la famille.

En dehors des grands et vrais principes qui peuvent seuls résoudre sagement ces graves questions, et qui ne sont, au reste, que l'expression des lois naturelles les plus simples, il n'y a, il ne saurait y avoir que l'anarchie ou le despotisme.

Et qu'on ne se méprenne pas, d'ailleurs, sur la portée de mes paroles : je le répète, si je me sers ici du mot de *classes*, c'est dans une pensée de rapprochement, et non pas d'exclusion ; je ne prétends pas établir des classes immobiles, des professions privilégiées, des limites infranchissables entre elles. Je le sais, et l'Évangile ne nous refuse pas ici le bienfait de sa lumière, la Providence se plaît souvent à exalter ce qui paraît bas et humble. La société humaine a tout entière de nobles destinées, et Dieu l'a faite pour s'élever toujours. Si je me sers du mot classes, c'est dans une de ces pensées simples et vraies dont il n'est pas donné aux passions les plus emportées de dénaturer le sens inviolable.

Oui, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il y aura toujours dans une nation des classes diverses et une hiérarchie de fonctions sociales ; et, sauf les exceptions providentielles plus ou moins nombreuses, selon les temps et selon les peuples, sauf les grandes issues légitimes qu'il faut toujours laisser et procurer aux élus de la Providence, divers genres d'Éducation doivent correspondre à ces classes diverses.

Cette distinction des classes, sans doute, ne sera pas reçue dans la vie éternelle. Il y aura là des démarcations plus profondes et d'un ordre supérieur, mais cette distinction est essentielle à l'ordre social et passager du monde présent. Elle en fait l'harmonie et la force, et tout honnête homme doit la reconnaître et la respecter en passant ici-bas, sous peine de tomber dans l'état sauvage et dans la barbarie.

Oui, il serait aussi barbare de vouloir faire descendre toutes les intelligences, toutes les natures, toutes les positions sociales, toutes les vocations à la même médiocrité,

qu'absurde de prétendre les élever toutes à la même hauteur; ou plutôt vouloir les égaler toutes au même niveau, ce serait les condamner toutes à un abaissement effroyable et à une stérilité désolante! Malheur, trois fois malheur, à la nation qui accueillerait un moment avec faveur ces rêves insensés! Si haut qu'ait jamais été son rang, si incontestée qu'ait pu être sa primauté même dans la civilisation du monde, elle ne tarderait pas à en déchoir misérablement.

« Bientôt, dit l'Écriture, elle ne serait plus même une na-
« tion, *non est gens*, parce qu'elle aurait violé follement la loi
« fondamentale de la création et de la nature, *quia mutavit*
« *jus.* »

Cette puissance de dépravation sociale n'a encore été donnée à nul effort sur la terre : et, quoique des réformateurs sauvages aient essayé, dans cette pensée et dans ce but, d'établir parmi nous l'*Instruction gratuite* OBLIGATOIRE ET ÉGALE POUR TOUS, la nature invincible des hommes et des choses a résisté et résistera jusqu'à la fin, à moins qu'une nation généreuse, longtemps bénie de Dieu et des hommes, n'ait mérité, peut-être par quelque crime inconnu, de périr sous le dernier coup du mépris divin et de s'abîmer dans le gouffre de l'anarchie intellectuelle et morale. Mais laissons ces tristes pensées et ces douloureuses prévoyances : Dieu protége la France! Qui ne le sent depuis trois années?

Du reste, je ne suis pas de ceux qui se plaignent des bourses et de l'Éducation gratuite; je ne m'élève que contre l'Éducation *égale* et *obligatoire* pour tous *au même niveau.* Et, si je m'élève contre cette Éducation, c'est qu'elle est antisociale, antihumaine.

Je ne repousserais la gratuité que si elle devait ou ruiner l'État, ou violer la liberté, ou anéantir les droits sacrés du père de famille, comme telle loi proposée sur l'instruction primaire nous en menaça un moment; ou enfin jeter pêle-mêle au milieu de la société des existences abandonnées, agi-

tées d'une fièvre d'ambition stérile, et presque toujours factieuse.

La gratuité de l'Éducation n'est pas une invention de notre époque : le siècle de Louis XIV lui dut une partie de sa grandeur. Qui ne sait ce qu'était alors la générosité des écoles publiques et privées?

C'est le christianisme qui a inventé la gratuité de l'Éducation et qui le premier l'a inaugurée dans le monde.

Sans remonter à des temps plus anciens, les Jésuites à eux seuls n'élevaient-ils pas gratuitement soixante-cinq mille jeunes Français sous Henri IV ?

Et n'y avait-il pas, de plus, beaucoup d'autres Congrégations religieuses et vingt-et-une Universités indépendantes les unes des autres, où les Éducations gratuites étaient nombreuses ?

Mais tous ces jeunes gens riches ou pauvres, étudiaient librement! On n'aimait pas à leur faire payer la sagesse ; on aurait craint de la refuser à des pauvres à qui Dieu peut-être la destinait. Seulement on ne l'imposait pas avec violence à des enfants pour plusieurs desquels elle aurait pu devenir un présent funeste.

Ce sage et libéral système plaisait d'ailleurs au bon roi. Il voulait la poule au pot pour chaque villageois de son beau royaume, et l'Éducation à bon marché pour tous les enfants de son cher peuple. Il disait au Père Coton que soixante-cinq mille ne suffisaient pas, et que les choses ne seraient bien établies que quand leurs colléges contiendraient cent mille élèves.

C'est ainsi que l'Éducation se prêtait alors à toutes les exigences d'une grande et forte nation ; c'est ainsi que toutes les familles avaient des issues convenables pour faire monter plus haut ceux de leurs enfants qui étaient les élus de la nature et de la Providence ; c'est ainsi que la société française s'élevait sans cesse. Le travail de l'esprit était accessible à

tous ceux que la richesse de leurs facultés y appelait. On n'avait pas imaginé alors l'inconcevable tyrannie du monopole et de la contrainte intellectuelle, l'idée n'en était pas même venue à Louis XI : Louis XIV en aurait eu horreur ; et sous les auspices de la Religion, dont la sagesse présidait à toutes ces Éducations diverses, cette généreuse libéralité était sans péril et faisait la fortune de la France.

CHAPITRE II

Éducation industrielle et commerciale. Éducation artistique.

Je ne sais si cette grande puissance de notre nature qu'on appelle l'Industrie et l'Art a été jamais plus noblement célébrée que dans ces deux pages de l'immortel Évêque de Meaux, que mes lecteurs me sauront gré de mettre sous leurs yeux au commencement de ce chapitre :

« Je ne suis pas de ceux, dit Bossuet, qui font grand état « des connaissances humaines, et je confesse néanmoins que « je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses « découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, « ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'ac- » commoder à notre usage.

« L'homme a presque changé la face du monde : il a su « dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par « la force ; il a su discipliner leur humeur brutale et con- « traindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse « les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée, « par son industrie, à lui donner des aliments plus conve- « nables ; les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur

« sauvage ; les venins mêmes à se tourner en remèdes pour « l'amour de lui ?

« Il serait superflu de raconter comme il sait ménager les « éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire « tous les jours aux plus intraitables : je veux dire au feu et « à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néan- « moins à nous servir dans des opérations si utiles et si né- « cessaires.

« Quoi plus ! Il est monté jusqu'aux cieux pour marcher « plus sûrement : il a appris aux astres à le guider dans ses « voyages ; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé « le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. « Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse « énumération, et contentons-nous de remarquer, en théolo- « giens, que, Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'É- « criture, pour être le chef de l'univers, d'une si noble insti- « tution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un « certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute « l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si j'ose de dire, il « fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a « aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

« Pensez maintenant, Messieurs, comment aurait du « prendre un tel ascendant une créature si faible et si expo- « sée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si « elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la « nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un « rayon de sa face, un trait de sa ressemblance. Non, non ; il « ne se peut autrement.

« Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, au- « cun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. « Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que « sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance « pouvait construire.

« O homme ! il t'a établi pour t'en servir ; il a mis, pour

« ainsi dire, en tes mains toute la nature pour l'appliquer à tes « usages ; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton « art ; car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellisse- « ment de la nature ? Tu peux ajouter quelques couleurs pour « orner cet admirable tableau ; mais comment pourrais-tu faire « remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate, « ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait con- « venable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi- « même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dé- « rivé de ce premier Art, quelques fécondes idées tirées de « ces idées originales ; en un mot, quelque ressemblance, « quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier « qui a fait le monde ?

« Que s'il est ainsi, qui ne voit que toute la nature con- « jurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau « rayon, cette partie de nous-même, de notre être qui porte « un caractère si noble de la puissance divine qui le sou- « tient ; et qu'ainsi notre âme supérieure au monde et à tou- « tes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de « son auteur[1] ? »

Voilà les nobles et saintes pensées que la Religion nous donne de l'Art, de l'Industrie et de la puissance de l'homme !

Et même, en descendant de ces vues si générales et si sublimes à des considérations moins élevées et à des détails secondaires, nous verrons que, depuis Bossuet, l'importance de l'industrie et des arts, et, je dois l'ajouter, du commerce, n'a fait que s'accroître dans tous les pays civilisés.

L'*Industrie*, en effet, intéresse la vie humaine à l'égal presque de l'agriculture ; car, si l'une ravit au sol la séve de vie renfermée dans son sein et la transforme en mille biens pour les habitants de la terre, l'autre s'empare des forces matérielles de la nature, les assujettit, les met au service de

[1] Bossuet, t. XII, p. 691.

l'homme, les rend tributaires de tous ses besoins, lui soumet l'eau, le fer, le feu, la vapeur ; lui fait des tissus, des vêtements, des habitations, des voies rapides qui rapprochent pour lui les distances ; en un mot, l'enrichit, le défend et le protége de toutes manières.

Le *Commerce* est la plus utile et la plus fréquente des relations sociales. Il a été appelé le lien des nations entre elles ; et c'est bien le grand et beau dessein de la Providence qu'il en soit ainsi. De plus, chez chaque nation prise à part, le commerce est également un des liens de la société les plus puissants ; il en resserre les diverses parties ; il unit les villes et les campagnes ; rapproche et concilie les intérêts les plus éloignés ; met en présence et en rapport les langues, les travaux, les inventions de ces communs habitants d'une même terre, qui souvent seraient, sans lui, étrangers les uns aux autres. C'est ainsi que le commerce, en propageant le besoin de se voir, de s'entr'aider, de s'enrichir mutuellement, fait d'une nation comme une grande famille ; des peuples les plus opposés entre eux par les besoins ou les passions contraires, des amis et des alliés, et de la multitude des hommes répandus sur toute la face de la terre, la belle société du genre humain.

Le commerce donne quelquefois aux peuples que la Providence et la nature ont fixés et font vivre sur les territoires les moins fertiles, des avantages qui surpassent ceux des nations les plus riches et les plus puissantes.

C'est par lui que l'ancien monde tend la main au nouveau, et que le nouveau envoie à l'ancien ses trésors.

C'est par lui que l'équité, que la bonne foi, la franchise, la justice sévère, l'économie, le travail et toutes les vertus fortes et secourables peuvent et doivent s'entretenir parmi les hommes.

Que dirai-je des *Arts ?* S'ils ne sont pas toujours une force, ils sont au moins un ornement de la société et souvent même

un grand enseignement public. Si les arts diffèrent des sciences et des lettres en ce qu'ils produisent des ouvrages sensibles et matériels, ils n'en sont pas moins dignes de la plus haute estime sociale, soit qu'ils travaillent à l'imitation du *beau*, soit qu'ils aient pour fin l'acquisition de l'*utile*.

Le grand génie de Bossuet n'a pas dédaigné, dans le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, de louer magnifiquement l'*architecture*, qui donne, dit-il, la commodité et la beauté aux édifices particuliers, qui orne les villes et les fortifie, qui bâtit des palais aux rois et des temples à Dieu ; et aussi la *mécanique usuelle*, qui fait jouer les ressorts et assujettit les éléments pour le plaisir ou pour les aises de la vie.

Quant au *dessin*, à la *sculpture* et à la *peinture*, qui font revivre les belles formes et les animent de l'expression, de la beauté noble du sentiment, et quant à la *musique* elle-même, qui, par la juste proportion des tons donne à la voix une force secrète pour délecter et émouvoir, nul n'en contestera le charme et l'utilité, et la Religion n'oubliera jamais les services qu'ils lui ont rendus, tant qu'ils sont restés fidèles à ses inspirations.

Les Arts, dit encore Bossuet, règlent à leur tour les *métiers*, appelés *arts mécaniques*. Ainsi l'*architecture* commande aux maçons, aux menuisiers et aux autres : et c'est surtout l'utile qui est l'objet de ces travaux tout matériels, mais cependant très-dignes d'estime : car partout l'homme peut se montrer supérieur et inventif. En pénétrant par les sciences les œuvres de Dieu et en les ornant par les arts, il fait voir qu'il est vraiment créé à son image et capable d'entrer dans ses desseins.

Cette importance générale de l'*industrie*, du *commerce* et des *arts* s'accroît encore de la prépondérance qu'ils ont acquise de nos jours parmi nous.

Aussi, qui ne comprend aujourd'hui la nécessité de donner

aux classes artistiques, industrielles et commerciales, une Éducation spéciale qui soit à la hauteur de leur rang et de leur influence dans la société moderne ?

Pour saisir d'un coup d'œil toute la portée politique et sociale de cette Éducation, il suffira d'observer le but qu'elle doit se proposer, qui est de cultiver et de former les hommes qui, dans nos villes et nos provinces, feront fleurir et prospérer l'*industrie*, le *commerce* et les *arts*.

L'Éducation, qui doit donner aux industriels, aux commerçants et aux artistes, avec une forte instruction professionnelle, le développement général et essentiel qui constitue l'homme intelligent et honnête, éclairé et vertueux, est donc capitale.

Qu'on y prenne garde : la multitude d'hommes qui sont voués à l'industrie, au commerce et aux arts est immense ; elle forme la partie la plus considérable de cette grande classe moyenne qui occupe une place si large dans notre société.

Je ne dis pas que la classe moyenne soit la société tout entière : non ; mais, si, depuis l'apparition du suffrage universel parmi nous, la classe moyenne n'est plus aujourd'hui, comme elle le fut longtemps, la France électorale, elle est encore la France politique, la France influente, en forte partie du moins.

La classe moyenne remplit les conseils municipaux, règne dans nos cités comme dans nos bourgades, et y décide des choses les plus importantes, des intérêts les plus élevés : matériels, religieux et moraux. On la retrouve encore nombreuse et puissante dans les conseils généraux. Elle forme presque toute la milice nationale, ou du moins la conduit. En un mot, partout elle agit, elle pense, elle parle, elle veut, elle délibère, elle commande.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Il ne m'appartient pas de le décider. Je crois qu'en ceci, comme en autre chose, le

bien peut se rencontrer ; en ce moment, je ne constate qu'une vérité : c'est que la classe moyenne est de fait à peu près souveraine dans toutes ces petites assemblées délibérantes, qui sont, tour à tour, la source, le principe, l'écho ou le conseil de nos grandes assemblées politiques. Combien n'importe-t-il donc pas qu'une classe si influente et si active soit de bonne heure entourée de tous les soins, éclairée de toutes les lumières d'une Éducation intelligente et dévouée !

Sans doute, la haute Éducation littéraire lui est communément moins nécessaire ; mais, je l'affirme, il faut encore un développement solide, étendu, élevé, du jugement et de la raison, à tout industriel et à tout commerçant : il faut du goût, de l'imagination, et de la sensibilité à l'artiste. Que deviendrait l'*Art* s'il n'avait pas d'autres enseignements que l'école communale de dessin et de chant, ou même que l'imitation matérielle des grands maîtres de l'École des Beaux-Arts, sans histoire, sans poésie, sans haute littérature, sans inspiration religieuse ?

Que deviendrait l'*Industrie* elle-même sans le coup d'œil inventif, sans la force du jugement, sans la puissance de conception que donne une Education largement conçue?

Si l'on suivait mes vœux, l'*Éducation industrielle, commerciale et artistique* devrait arriver à la haute *Education intellectuelle*, pour tout industriel, commerçant ou artiste que la nature en montrerait capable et digne.

Dans l'état de choses établi en Europe, et spécialement en France, par la Providence et à la suite des révolutions, combien d'hommes, nés dans une condition industrielle ou commerciale, à qui une haute Éducation intellectuelle sera nécessaire, en vue des fonctions étrangères à leur profession proprement dite, auxquelles ils peuvent être appelés ultérieurement !

Tout le monde en France peut parvenir à tout. Est-ce un bien? est-ce un mal? Encore un coup, je ne l'examine point :

c'est un fait. Il est donc important, sous peine de voir les positions les plus élevées envahies par des incapacités déplorables, qu'il y ait en France une Éducation qui élève les intelligences à la hauteur de leurs destinées providentielles et sociales.

Ici, sans doute, il ne faut pas agir à l'aveugle, ou se laisser imprudemment guider par la perspective de possibilités chimériques; mais il faut consulter les facultés naturelles en même temps que les autres indices de la Providence : quand ces facultés sont éminentes, on doit les favoriser, lors même que la profession ne l'exigerait pas essentiellement.

Si tel enfant, dont on veut faire un négociant, un banquier, etc., a un grand esprit, le commerce ou la banque ne lui suffiront peut-être pas; il voudra, il pourra être homme politique, député, représentant; il le sera. Prévoyez donc cette carrière ultérieure [1]; autrement il ne sera qu'un représentant inutile et muet, ou, ce qui serait pire encore pour son pays, un homme sans intelligence et parleur.

Sans doute, ce que je demande ici, je ne le demande pas pour tous. Je comprends, par exemple, que la plupart ignorent la *métaphysique*, qui traite des choses les plus générales et les plus immatérielles. Je comprends qu'ils ignorent la *rhétorique*, qui fait parler éloquemment; la *poétique*, qui fait parler *divinement* et comme si on était inspiré [2]. Mais je voudrais qu'ils n'ignorassent pas la grammaire générale, qui donne une grande intelligence de la langue qu'on parle et la parfaite correction du style; ni une certaine *logique*, qui apprend les moyens de bien raisonner; ni les notions premières

[1] Entre cent exemples, si M. Casimir Périer n'avait pas reçu d'un père intelligent une haute et forte éducation, il n'aurait pas été un ministre si considérable et si honoré.

[2] BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même.*

de la *philosophie morale*, qui enseigne les moyens de bien vivre; ni l'*histoire*, qui fait saisir les leçons de la Providence dans la vie des peuples, ni ces premiers éléments de *droit public*, qui règlent les devoirs politiques, civils, militaires, des citoyens d'un même pays; ni l'*économie sociale*, qui organise la prospérité et la paix.

Voilà les notions générales que je voudrais voir enseigner à ceux qui travailleront peut-être un jour à préparer les lois de leur pays.

On sent que je ne puis entrer dans de plus longs détails et que je n'exclus de cette Éducation générale et préparatoire ni les éléments de la jurisprudence, ni, dans les sphères moins élevées, les sciences nécessaires aux divers besoins de chaque profession, telles que la *géométrie*, qui démontre l'essence et la propriété des grandeurs; la *mécanique*, qui étudie les lois du mouvement et ses forces motrices; l'*astronomie*, la *physique*, la *géologie* et l'*histoire naturelle*, l'*arithmétique*, la *tenue des livres*, la *physiologie* et l'*hygiène*. Je ne dédaigne pas, et au besoin je recommanderai avec le même zèle et pour les mêmes raisons, l'étude des matières premières de l'industrie, telles que coton, soies, bois de teinture, sucres, cafés, etc.

Enfin, je voudrais que ceux dont je parle apprissent particulièrement les langues vivantes, l'histoire et la géographie commerciales, l'économie industrielle et domestique.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette Éducation intellectuelle présuppose toujours aussi une forte Éducation religieuse et morale? Où, en effet, cette Éducation de l'âme et de la conscience a-t-elle besoin d'être énergique et profonde, si ce n'est parmi les classes dont je parle? et même ne doit-elle pas être d'autant plus forte, que le haut industriel, le commerçant ou l'artiste aura plus d'influence, non-seulement quelquefois dans les régions politiques, mais toujours au

moins sur les classes ouvrières, par l'exemple ou par l'autorité, par la fortune ou par le talent ?

Hélas ! il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la décadence des mœurs industrielles et commerciales, et on sentira le besoin de fortifier pour elles l'Éducation religieuse et morale. Que sont devenues ces anciennes familles de commerçants dont l'activité, la patience, la probité, la sobriété faisaient, avec le temps, des maisons si opulentes et si solides ? leurs grandes richesses ne les dégoûtaient point du travail et ne leur faisaient jamais mépriser ni l'application, ni la simplicité, ni l'économie.

Qu'est-ce qui ruine aujourd'hui chez nous le commerce et l'industrie ? C'est, d'une part, la mauvaise foi et la fraude, et, de l'autre, la négligence ou le faste des commerçants et des industriels, qui ne songent qu'à s'enrichir pour s'élever et sortir promptement de leur condition.

Combien de commerçants parmi nous que l'avidité du gain précipite dans la ruine, dans la banqueroute, parce qu'ils se jettent dans des spéculations qui sont au-dessus de leurs forces : risquant, non-seulement leur bien, mais le bien d'autrui ; ne se rendant compte ni de leurs dépenses, ni de leurs entreprises, ni de leurs ressources !

Qu'est-ce qui fait la prospérité commerciale et industrielle d'un peuple ? qu'est-ce qui lui attire la confiance des autres peuples pour le commerce et l'industrie ? C'est la bonne foi, la franchise, la fidélité à la parole donnée, la sûreté des contrats, la sincérité des transactions, la constance dans les règles du commerce et de l'industrie.

Pourquoi certaines nations ont-elles cessé de négocier avec nous ? C'est peut-être qu'elles n'ont plus trouvé la même probité, la même exactitude, la même sûreté, la même commodité, dans leurs relations avec nos commerçants et nos industriels.

Insensiblement les négociants étrangers se sont retirés ;

on ne les a plus revus dans nos ports et sur nos places de commerce, parce que d'autres nations, plus sages et plus habiles, ont su les attirer chez elles et leur faire trouver des avantages qu'ils ne trouvaient plus chez nous.

Je laisse parler ici un homme qui a vu toutes ces choses de plus près que moi :

« Le nombre des fraudes et celui des risques s'est consi-
« dérablement accru dans le commerce depuis que les an-
« ciennes maisons, renommées de père en fils dans une
« branche commerciale, se sont progressivement éteintes
« sans qu'il s'en reformât de nouvelles.

« La bonne foi et la probité d'une maison de commerce se
« légitimait anciennement par le temps ; la confiance qu'elle
« avait inspirée faisait de sa raison commerciale une nota-
« bilité héréditaire dont on était fier et qu'on tenait à con-
« server pure ; les traditions se transmettaient de père en
« fils. Maintenant les grandes maisons ne basent plus leurs
« opérations que sur un succès éphémère de vogue ou de
« circonstance. Les petites maisons ne spéculent plus que
« sur la falsification des denrées et des produits. Aussi, dès
« qu'un chef de maison a réalisé ses bénéfices, le voit-on, sa
« famille et lui, changer aussitôt de condition, parce qu'a-
« près lui avoir procuré la fortune elle ne lui donne pas la
« considération, sans laquelle on jouit mal de la première.

« Il peut encore se faire, dans l'état de commerçant, d'ho-
« norables fortunes, en s'attirant par une grande bonne foi
« la confiance des consommateurs, en vendant les meilleures
« qualités, le prix juste et fixe ; en se contentant d'une com-
« mission équitable, qui sera d'autant plus productive qu'elle
« sera plus faible pour être plus souvent répétée.

« Un chef de maison qui, à la fin de sa carrière, n'aurait
« réussi qu'à fonder le crédit de sa maison et qu'à élever
« honorablement sa famille, lui laisserait encore un bon patri-

« moine, et peut-être même un patrimoine plus assuré qu'il « ne le serait en rentes ou en fonds de terre ; car un jeune « homme sans profession sauve difficilement sa fortune des « écueils de la dissipation ou de l'intrigue ; ces dangers le « menacent moins lorsqu'il a le nom de son père à faire res- « pecter, qu'il a sa clientèle à conserver, et qu'il reste sous « la tutelle de vieux amis qui le surveillent et l'encou- « ragent. »

Après ces réflexions et ces exemples, on peut le répéter avec assurance : non, la probité n'est jamais plus nécessaire qu'au commerce et à l'industrie ;

Non, la vertu, le sentiment du beau moral n'est jamais plus nécessaire qu'aux arts.

Sans la conscience, l'industrie et le commerce marchent à leur ruine.

Sans la vertu, les arts n'ont plus d'inspiration et ne sont plus qu'instrument de dépravation publique.

Il faut donc enter fortement le commerce, l'industrie et les arts sur la probité et la vertu. La probité et la vertu ont une séve dont la richesse et la fécondité ne tarissent jamais ; leurs fruits en tous genres sont l'espérance et le salut de toutes les professions sociales, en même temps que l'honneur de ceux qui les exercent.

Oui, il faut qu'une justice sévère préside à toutes les transactions humaines.

Il faut que les vertus les plus fortes soient le fond de l'Éducation de ceux qui se destinent à ces importantes carrières.

Et cependant, nous devons l'avouer avec confusion et douleur, nulle Éducation, depuis cinquante années, n'est plus négligemment faite que l'Éducation des classes industrielles, commerçantes et artistiques : au milieu des tiraillements et des conflits les plus misérables, tandis que les uns affirment

et que les autres nient, toute une jeunesse, tout un peuple, et comme toute une société nouvelle s'est élevée en France. L'Industrie, le Commerce, les Arts libéraux et mécaniques l'ont créée ; c'est elle, à son tour, qui les fait fleurir parmi nous : société nombreuse, active, laborieuse, forte, opulente et maîtresse : j'ai dit de quel poids elle pesait dans les destinées de la France ; eh bien ! voilà la société dont nous n'avons pas tenu compte dans l'Éducation publique, et on a élevé toute la jeunesse française presque comme si cette société n'existait pas !

On marchait dans une ornière : rien n'a pu en faire sortir, rien n'a pu faire sacrifier la routine des vieilles habitudes. Il n'était cependant pas question de renverser les colléges de fond en comble en faveur de cette société nouvelle, mais seulement de faire quelque chose pour elle, pour ses besoins, pour ses intérêts, qui sont manifestement les besoins et les intérêts de la France elle-même. Vainement M. Saint-Marc Girardin, dont le nom et les lumières ne peuvent être suspects, disait :

« Il ne s'agit pas de substituer l'Éducation profession-
« nelle à l'Éducation classique, il s'agit simplement de mettre
« à côté de l'Éducation classique l'Éducation profession-
« nelle, d'établir par conséquent différentes études corres-
« pondantes à la diversité des professions sociales [1]. »

Les amis eux-mêmes de l'Instruction publique, telle qu'elle se donnait en France, ont, depuis quinze années, fait retentir ces plaintes aux tribunes parlementaires et par la voix de tous les organes de la publicité.

M. Guizot s'écriait dès 1831 :

« Il faut des établissements d'une autre nature, où les
« classes diverses de la société puissent trouver un aliment

[1] M. Saint-Marc Girardin, *Moniteur*, 5 juin 1838.

« intellectuel qui convienne à leur vie, à leur destinée[1]. »

M. Saint-Marc Girardin disait encore :

« Je l'avoue, comme professeur, comme ayant été long-
« temps chargé dans les colléges, des honorables fonctions
« de l'enseignement, il y a dans nos classes beaucoup de
« jeunes gens auxquels ne convient pas l'enseignement lit-
« téraire. »

M. Renouard, dans un rapport fait au nom de la commission nommée par la Chambre des députés, sur le projet de loi touchant à l'instruction primaire (session de 1833), s'exprimait en ces termes remarquables :

« Il n'existe plus pour un enfant, après qu'il a appris à
« lire, à écrire et compter, ni école, ni collége, si sa destina-
« tion sociale, sa position de famille, ses goûts, lui rendent
« inutile ou impossible la connaissance du grec ou du latin.

« Qu'arrive-t-il de là ?

« C'est, d'une part, que beaucoup de jeunes intelligences,
« laissées sans culture, sont abandonnées à tous les hasards
« des événements ; c'est, d'autre part, qu'une multitude
« d'Éducations classiques se poursuivent et s'achèvent sans
« bons résultats ; inutiles à beaucoup, parce qu'ils y assis-
« tent, durant de longues années, sans les comprendre ;
« perdues pour d'autres, parce qu'ils entrent dans des profes-
« sions où rien ne leur en rappellera le souvenir ; décevan-
« tes et funestes pour ceux qu'une demi-science jette hors
« des professions laborieuses où ils trouveraient à vivre
« utilement, et qui, ne sachant ni travailler de leurs mains
« ni combiner fortement des idées, embarrassent la société,
« la surchargent de médiocrités, et la placent dans la cruelle
« situation de ne savoir comment disposer ni d'assez d'em-
« plois ni d'assez d'argent pour satisfaire tant de prétentions
« affamées. »

[1] M. Guizot, Chambre des députés.

Certes, après des aveux si formels, après des plaintes proclamées si haut, je puis le dire, puisque cela est trop manifeste en effet, rien n'est encore organisé en France pour l'Éducation professionnelle ; rien n'est fait pour elle, et cependant, comme il faut quelque chose, bon gré mal gré, qu'y a-t-il ? Quelques écoles spéciales, où l'instruction professionnelle est médiocre, et l'Éducation morale et religieuse à peu près nulle.

Combien il est déplorable qu'on n'ait pas réfléchi plus tôt à la gravité des intérêts qu'on négligeait si tristement !

Toutefois, et je suis heureux de le constater, quelques essais meilleurs ont été faits depuis peu de temps.

Ainsi la ville de Paris, le Conseil municipal de cette grande cité a senti la nécessité et a décidé la fondation d'un collége industriel et commercial pour la nombreuse jeunesse dont c'est l'impérieux besoin. J'ignore l'état présent de cette maison ; j'aime à espérer que l'Éducation religieuse et morale y est forte, qu'on y cultive ces jeunes gens, leur âme, leur cœur, leur conscience, leur caractère, aussi bien que leur esprit ; qu'on en fait des chrétiens sincères en même temps que des commerçants habiles : s'il en était autrement, cette maison ne serait pour le pays qu'un péril et un malheur de plus.

Je dois le dire aussi : il y a en France des religieux dont le nom est justement vénéré et chéri du peuple. Dieu leur a donné une profonde intelligence, je le dirai presque, avec l'expression des livres saints, Dieu leur a donné *le génie de la charité* pour l'Éducation des classes populaires et de la classe moyenne : eh bien ! ces bons Frères des Écoles chrétiennes, car c'est d'eux que je parle, ont senti, eux aussi, le mal profond que fait aux classes industrielles et commerciales l'absence de toute bonne Éducation professionnelle ; et ils se sont décidés, en faisant un immense effort de dévoûment,

à établir à Passy un pensionnat[1] où se donne une Éducation intellectuelle, religieuse et morale, telle qu'il la faut pour les enfants qui se destinent aux carrières commerciales, industrielles et artistiques.

A force de zèle, d'intelligence et de sacrifices, ils ont réussi : ils ont édifié eux-mêmes la maison. A peine cette maison a-t-elle été ouverte, que le besoin d'une Éducation

[1] Dans cette maison, l'ensemble des études se partage convenablement en enseignement élémentaire et en enseignement supérieur.

L'enseignement élémentaire comprend :

1° La Religion ;
2° La Lecture ;
3° L'Écriture ;
4° Le Français : la Grammaire, l'Orthographe, l'Analyse grammaticale ;
5° Les premières notions du Style épistolaire ;
6° L'Histoire Sainte ;
7° Quelques notions sur l'Histoire de France ;
8° La Géographie ;
9° L'Arithmétique, jusqu'aux fractions inclusivement ;
10° Les premiers principes du Dessin linéaire, du Dessin de figure et de la Musique vocale.

L'enseignement supérieur ajoute à l'enseignement élémentaire :

1° La Grammaire générale ;
2° La Littérature française, comprenant des notions de style et de rhétorique ;
3° Le Style épistolaire ;
4° Des notions de Logique ;
5° L'Histoire : Sainte, Ancienne, Romaine, du Moyen Age, Moderne, de France ;
6° La Mythologie ;
7° La Géographie historique, politique et commerciale ;
8° Des notions d'Astronomie ;
9° L'Arithmétique ;
10° L'Algèbre ;
11° La Géométrie ;
12° La Trigonométrie ;
13° L'Arpentage ;
14° La Levée des plans ;
15° Le Dessin : linéaire, d'architecture, académique, d'ornements, du paysage, au lavis ;
16° La Tenue des livres, partie simple, partie double ;
17° Des notions d'Histoire naturelle, de Physique, de Chimie ;
18° La Musique vocale ;
19° Un cours de Législation élémentaire usuelle ;

Et, de plus, l'Anglais, l'Allemand, langues si importantes à toutes les relations de l'industrie et du commerce.

Les élèves sont partagés en neuf classes, ce qui permet de donner à tous des leçons analogues à leur âge et à leurs besoins. Deux maîtres sont exclusivement attachés à chacune de ces classes, afin que chaque élève reçoive les soins les plus particuliers.

industrielle et commerciale, et le bonheur d'y trouver la religion présidant à tout, y a attiré trois ou quatre cents élèves.

Les pays étrangers, jaloux de cette belle œuvre, nous l'envient ou du moins veulent en partager avec nous les bienfaits. Ils demandent aux bons Frères des Écoles chrétiennes de venir fonder chez eux des pensionnats semblables.

Les villes les plus considérables en France expriment le même désir.

Du reste, la France jouissait de ces bienfaisantes institutions avant la Révolution. Rouen, Reims, Saint-Omer, Nancy, Carcassonne, Montpellier, et beaucoup d'autres villes, avaient des pensionnats pareils et les devaient au zèle et au dévoûment des Frères. Il est vrai qu'alors l'Éducation et l'enseignement étaient libres en France. Il n'y avait pas de Constitution qui eût promis cette liberté, mais il y avait un bon sens public qui en faisait jouir : ce bon sens nous a longtemps fait défaut.

Je bénis Dieu de ce qu'enfin, après tant de débats et d'agitations contraires, les honnêtes gens se sont entendus, se sont expliqués une bonne fois, et ont voulu sérieusement le triomphe du sens commun et de la justice, et la liberté du bien.

Je fais des vœux pour que ces précieux établissements se multiplient sur le sol de notre pays. Que la Religion les aide, les protége, les inspire, les soutienne ! que l'Éducation y soit sincèrement, fortement chrétienne ! qu'il sorte de là des générations nouvelles qui fassent revivre la beauté des mœurs antiques, l'honneur de l'ancienne bourgeoisie française et la dignité véritable de l'industrie, du commerce et des arts !

CHAPITRE III

De l'Éducation populaire.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'*Education populaire !* C'est aujourd'hui une grande question parmi nous : on peut le dire, c'est une question de vie ou de mort pour la France. La ruine ou la résurrection de la société française dépend manifestement de la solution qui y sera donnée.

C'est après avoir longuement étudié cette question que j'ai compris comment un homme d'État avait pu être amené à prononcer ces paroles : *Toutes les destinées de notre avenir sont entre les mains des curés de campagne et des maîtres d'école.*

En effet, si les curés de campagne demeurent sans influence sur l'Éducation des populations naissantes ; si les 73 000 instituteurs primaires, auxquels sont confiées toutes les Écoles du peuple en France, ne deviennent pas dignes de leur mission, la France est évidemment perdue.

La France, je le sais, est une forte et puissante nation ; mais elle n'est pas de force à lutter contre le mal intérieur dont la révélation soudaine est venue nous éclairer tout à coup et nous faire trembler.

Nulle nation, sur la terre, ne fut jamais assez forte pour résister à l'action incessante, universelle, radicale de ces milliers d'instituteurs, entre les mains de qui sont des millions d'enfants, s'ils sont ou s'ils deviennent semblables à

ceux dont la France épouvantée a vu et senti l'influence depuis trois ans.

L'Armée, la Magistrature et l'Église demeurent encore debout parmi nous; ce sont trois grandes forces sociales. Nous avons encore des chefs, des hommes politiques d'une rare intelligence et d'un courage intrépide, qui, depuis trois ans, nous retiennent au penchant des abîmes ; mais c'est un état violent qui ne peut se perpétuer : il y a un moment où tout effort deviendra vain, toute résistance impuissante.

Une loi a été faite, laquelle a créé, en France, je ne dis pas seulement pour l'ordre politique, mais pour l'ordre social tout entier, un des périls les plus effroyables, et, qu'on me permette le mot, les plus gigantesques qui se puissent imaginer. Rien de pareil n'a jamais existé chez aucun peuple.

On a vu cette loi susciter, en moins de vingt années, et faire surgir du sol une armée singulière et jusque-là sans exemple, une armée tout intellectuelle, une armée de 73 000 précepteurs populaires ; on a vu cette loi les choisir, les préparer, les former, les instruire soigneusement dans des écoles spéciales ; puis les répandre, les placer un à un sur toute la surface d'un grand pays et au cœur même de chaque bourg, de chaque village ; leur donner tout à la fois la position matérielle la plus misérable et la position morale la plus puissante, sans prévoir que la misère de leur vie et l'orgueil de leur Éducation, que leur supériorité relative sur les populations qui les entourent, que leur médiocrité savante et justement irritée, exciteraient en eux tous les plus mauvais instincts de la nature humaine et en feraient, bon gré mal gré, les *mécontents*, les *ennemis* nécessaires, je dirais presque les ennemis les plus excusables, en même temps que les plus irréconciliables de l'ordre social !

Je ne viens point ici, on le comprend, accuser les intentions des législateurs qui conçurent une telle loi ; mais ce qu'on ne peut nier, c'est que ses fatales conséquences ont

également dépassé toutes les craintes et toutes les espérances des gens de bien comme des méchants.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette loi fut faite avec une grande méconnaissance de la nature humaine. Et, pour n'en citer qu'une preuve entre mille, il suffit de lire les instructions qui furent adressées officiellement, à l'époque de sa promulgation, aux nouveaux instituteurs, à des jeunes gens de dix-huit à vingt ans ; et, comme si on eût craint qu'elles ne produisissent pas tout leur effet, que ces jeunes gens n'eussent pas une conscience suffisante de leur haute importance, c'était le Ministre lui-même qui, directement, sans passer par les autorités intermédiaires de l'enseignement, leur écrivait en les invitant à lui accuser, directement à lui-même, réception de sa lettre.

L'habileté de langage avec laquelle cette lettre est rédigée peut tromper ou éblouir au premier coup d'œil ; on y remarque en effet que la *déférence* envers le maire leur est recommandée ; on y voit que *le curé a aussi droit au respect.*

Mais il n'est pas difficile de comprendre que, dans telle situation donnée, il y a un sens des mots qui est tout autre que le sens convenu : il y a le sens des choses, celui que leur prêtent les circonstances, et ici il était déplorable.

Ce sens n'échappera à nul lecteur attentif.

Rien de plus naturel sans doute, dans le langage du monde, que de recommander à un homme de ne pas s'humilier devant un autre ; mais, dans le langage officiel, lorsque la pente des esprits n'était que trop manifeste à la méfiance et à l'hostilité même envers le Clergé, quel effet devaient produire sur ces jeunes instituteurs des discours où on leur disait que , s'ils ne trouvaient pas *dans les ministres de la religion une juste bienveillance, ils ne devaient pas s'humilier pour la reconquérir ?*

En mettant ailleurs le curé et l'instituteur sur le pied d'une

étrange égalité, en mesurant avec le même niveau l'*autorité* et le caractère *dont ils sont* TOUS DEUX *revêtus*, on abaissait l'un et on enorgueillissait inévitablement l'autre; de même qu'en ayant l'air de mettre les instituteurs en garde *contre l'intolérance et les préventions injustes*, on semait d'avance dans leurs cœurs la morgue et la défiance ; et, au lieu de faire la conciliation, on ne créait que de l'antagonisme et des conflits misérables.

Qui s'étonnera que de telles recommandations et une telle loi n'aient réussi à créer en France, selon l'expression si énergique et si souvent répétée depuis de M. Thiers, *que* 40 000 *anticurés*, 40 000 *curés de l'athéisme et du socialisme?*

Certes, en y réfléchissant, je comprends encore que le même homme d'État ait laissé tomber de sa bouche les paroles suivantes :

« Parmi les maîtres d'école, me dit-on, il y en a de bons : « c'est possible, mais ceux-là sont un miracle, car vous avez « tout fait pour les rendre détestables.

« Quand vous avez été prendre dans un village un petit « paysan, quand vous l'avez amené à quinze ou seize ans « dans une grande ville, quand vous lui avez donné un ha- « bit noir, quand vous l'avez logé dans une belle école nor- « male, et quand là, pendant deux ans, vous lui avez donné « plus d'esprit qu'il n'en pourra jamais porter, quand vous « lui avez appris la physique, la géométrie, l'algèbre, la tri- « gonométrie, l'histoire, et le reste ; et puis, après cela, quand « vous le renvoyez à dix-huit ans au fond d'un village, avec « deux cents francs, pour y mourir d'ennui, avec de gros- « siers petits enfants qui ne savent ni lire ni écrire, et sou- « vent ne veulent apprendre ni l'un ni l'autre, vous en faites « nécessairement *un mécontent*, *un ennemi*.

« Vous avez beau faire, disait encore M. Thiers, pour être « maître d'école, il faut une humilité, une abnégation dont

« un laïque est rarement capable ; il y faut le prêtre, le reli-
« gieux : l'esprit, le dévoûment laïque n'y suffit pas.

« J'ai souvent habité la campagne et visité les villages
« voisins ; et, selon ma coutume, je tâchais de m'y instruire
« et de faire une enquête sur toutes les choses qui pouvaient
« m'intéresser. Je tâchais de voir et d'entretenir, tour à
« tour, le curé, le maire, le maître d'école, les fermiers, les
« ouvriers. Eh bien ! je trouvais là un curé : sa position est à
« peu près la même que celle du maître d'école, guère plus
« riche : position, c'est le moins qu'on puisse dire, très-mo-
« deste et très-abandonnée. — Eh bien ! malgré tout cela, je
« ne le trouvais pas mécontent, je le trouvais résigné, pai-
« sible ; il me recevait sans tristesse et causait gaîment
« avec moi. Quant au maître d'école, toujours je l'ai trouvé
« mécontent : son visage, ses paroles, tout était triste et
« presque irrité. — Et la raison de tout cela, c'est que le
« prêtre se résigne, le laïque ne se résigne pas. Le prêtre se
« résigne ; il a son ministère, sa messe, ses livres, quelques
« amis ; le maître d'école n'a rien. »

Il y a dans toutes ces paroles une finesse et une profondeur d'observation bien dignes de la rare intelligence de M. Thiers ; on y reconnaît ce bon sens supérieur et ce courage d'esprit avec lesquels M. Thiers a défendu si résolument la société menacée.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de fermer les yeux sur le péril signalé. J'ignore les destinées que Dieu réserve à mon pays ; mais ce dont je me tiens assuré, c'est qu'il ne lui réserve rien que des malheurs s'il faut que la France continue à entretenir, à ses frais, en chaque village, un homme mécontent pour y répandre autour de lui, soit à l'école, soit au cabaret ou au café, soit, à un jour donné, sur la place publique, l'esprit d'irritation et de révolte contre le Pouvoir, contre la Société, contre Dieu lui-même.

Le peuple, en France, a beaucoup d'esprit, assurément ;

mais, outre que l'esprit, qui sert à tout, ne suffit à rien, on peut affirmer qu'il ne suffira certainement pas à un peuple auquel les sophismes les plus grossiers essayent d'enlever, chaque matin, le bon sens, la probité, le véritable honneur, la vertu et la religion.

On le voit, et il est inutile de le redire, c'est ici une question très-grave. Je n'essayerai pas, sans doute, de la traiter dans toute son étendue : il y faudrait un volume entier ; d'autres plus éclairés que moi le feront. Je me bornerai en ce moment à examiner particulièrement : 1° ce que peut être l'INSTRUCTION *dans l'Éducation populaire ;* 2° ce que la Religion peut et doit faire pour l'Éducation du peuple.

Sur ces deux points, je dirai simplement ce que j'ai vu, ce que je sais, ce que je pense : les véritables et religieux amis du peuple verront que, malgré le malheur des temps, je demeure fidèle à ce que fut toujours l'esprit, l'affection et le zèle de l'Église pour l'instruction des classes populaires.

CHAPITRE IV

De l'Éducation populaire.

CE QUE PEUT ÊTRE L'INSTRUCTION DANS L'ÉDUCATION DU PEUPLE.

Nous l'avons vu : tous les enfants ne peuvent pas être élevés de la même manière : il y a, il doit y avoir des Éducations diverses ; mais quelles en sont les lois et les limites ? Rien n'est plus important et quelquefois plus difficile à fixer.

J'ai parlé, dans un chapitre précédent, de l'Éducation des classes vouées à l'industrie, au commerce et aux arts ; mais quelle sera l'Éducation des classes populaires, ouvrières ou agricoles ?

Si leur Éducation diffère de l'Éducation industrielle et commerciale, et de la haute Éducation littéraire, comment lui conservera-t-on la dignité et le respect auxquels elle a droit ?

Je l'ai déjà dit, et je dois insister sur ce point :

L'intégrité de l'Éducation n'en réclame pas le dernier perfectionnement : tous doivent être intelligents et honnêtes ; et, cependant la même étendue dans l'esprit, et, je ne crains pas de l'ajouter, la même perfection dans la vertu, ne sont pas requises de tous.

« Si vous élevez le peuple, » dit M. Laurentie, dans un ouvrage que je suis heureux de citer à mes lecteurs, « si « vous élevez le peuple pour lui donner d'autres mœurs que « ses mœurs, d'autres vertus que ses vertus, vous changez « la nature du peuple, c'est-à-dire vous faites non une œuvre « d'Éducation, mais une œuvre de révolution. »

Mais, d'un autre côté, ce qu'il n'est pas moins important de bien comprendre, c'est que tous, sans exception, l'ouvrier, l'enfant du peuple, l'homme des champs, par cela même et par cela seul qu'ils sont hommes et chrétiens, doivent recevoir une Éducation qui les fasse jouir du développement et de l'énergie de leurs facultés dans le degré convenable.

La Providence ayant voulu qu'il y eût dans la société des états tout à la fois plus laborieux et plus élevés, des services plus nobles et plus pénibles, a ordonné par là même que, pour ces états et ces services, il y eût une Éducation plus parfaite que pour les autres. Ainsi la profession qui commande le plus l'oubli de soi, celle où l'on cesse d'être fidèle dès qu'on cesse de s'oublier soi-même et de se renoncer,

celle où l'on peut craindre que les plus saintes affections de la nature n'affaiblissent le dévoûment au devoir, celle-là exige évidemment une vertu plus généreuse et aussi une intelligence plus haute que ne le demandent les professions où, par là même qu'il est permis de travailler pour soi et pour les siens, c'est un devoir de le faire. Pour n'en citer que deux exemples, les Instituteurs de la jeunesse et les Prêtres, instituteurs religieux des peuples, ne doivent-ils pas avoir un cœur plus dévoué, une instruction plus étendue, une intelligence plus éclairée, une vertu plus profonde et l'inspiration d'un sacrifice plus héroïque ? C'est une vérité aussi claire que le jour.

Mais faut-il conclure de là que l'Éducation, parce qu'elle ne tend pas toujours aussi haut, puisse jamais négliger aucune des facultés de l'homme ? Non : quel que soit son rang dans la société, quelle que soit sa naissance ou son humble fortune, jamais un homme n'a trop d'intelligence ni une moralité trop élevée ; jamais il n'a trop de cœur ni de caractère ; ce sont là des biens qui n'embarrassent jamais la conscience. Quoi ! me dira-t-on, vous voulez que l'homme du peuple, que l'homme des champs puisse être intelligent comme le négociant, comme le magistrat? Eh ! sans doute, je le veux, si Dieu l'a voulu et fait ainsi ; et je demande que l'Éducation ne fasse pas défaut à l'œuvre de Dieu ; et, si cet homme, dans sa pauvre condition, est élevé d'ailleurs à l'école de la Religion et du respect, je n'y vois que des avantages pour lui et pour tout le monde.

« L'instruction d'elle-même est bonne, et ce n'est pas sa « faute si la méchanceté des hommes la vient pervertir[1]. »

De quel droit voudrait-on refuser à l'homme du peuple le développement convenable de son esprit ? Sans doute il ne fera pas un jour de ses facultés le même emploi que le négo-

[1] M. Laurentie.

ciant ou le magistrat : non, il les appliquera diversement selon la diversité de ses besoins et de ses devoirs : et voilà pourquoi l'Éducation doit les exercer, les cultiver diversement aussi : mais les négliger, jamais ! L'homme du peuple s'applique à d'autres choses ; il étudie d'autres choses que le négociant et le magistrat ; il en étudie, il en sait moins : c'est dans l'ordre ; mais qu'il sache aussi bien, qu'il sache même mieux ce qu'il doit savoir ; qu'il ait autant d'esprit, et quelquefois plus, pourquoi pas?

Sans doute, sauf les exceptions de Providence, le développement de ses facultés intellectuelles ne peut, ne doit pas être aussi brillant, aussi étendu, mais je demande qu'il soit aussi solide et aussi ferme que dans les Éducations les plus relevées.

Si ses connaissances ne sont pas aussi variées, je demande qu'elles soient aussi exactes, aussi vraies ; je demande que son esprit soit aussi juste ; je demande que le bon sens, ce grand maître de la vie humaine, comme dit Bossuet, soit chez lui puissant et fort : en un mot, je ne lui veux, ni dans son instruction ni dans son esprit, rien d'imparfait et de médiocre, rien de faux, rien de faible, rien de défectueux.

Je suis heureux de pouvoir reproduire encore ici les sages maximes du religieux auteur que j'ai déjà cité :

« Pour le peuple, la morale n'est pas dans les spéculations « de philosophie : elle est dans la vertu réelle, dans les de- « voirs et la charité. De même de l'instruction : si l'instruc- « tion donne au peuple plus de facilité de suivre ses voca- « tions de travail et d'activité, elle lui est bonne, elle lui « adoucit la vie, elle lui rend ses jours plus calmes et ses « travaux plus légers. Si elle le nourrit de chimères, si elle « l'éloigne de ses goûts, si elle lui remplit la tête de pensées « folles et vides, elle lui est un fléau, elle tourmente son « foyer, elle assombrit son existence et le frappe d'immo- « bilité. »

Ce que je redoute par-dessus tout dans l'instruction populaire, c'est la médiocrité savante : ce demi-savoir insolent est mille fois pire que l'ignorance, parce qu'il y ajoute l'orgueil et la présomption. Quand l'irréligion, quand un philosophisme impur et grossier vient s'y joindre, et cela arrive presque toujours, je ne sache rien alors de plus hideux et de plus redoutable à l'état social : qui ne le comprend enfin ?

C'est pour prévenir de pareils maux, c'est dans le sentiment de son profond et immortel amour pour le peuple, et aussi dans sa haute et prévoyante sollicitude pour la société tout entière, que l'Église s'est toujours dévouée, avec un soin religieux, à l'Éducation populaire. La première, elle l'a essayée dans le monde, et seule encore elle la fait avec succès : les instituteurs que l'Église envoie aux peuples sont les apôtres de la vertu, les consolateurs des affligés, les pères des pauvres, et tout à la fois les plus habiles maîtres que l'on connaisse. C'est à eux, et à eux seuls, qu'il est encore donné, au milieu du redoutable malaise des classes populaires, de prêcher, avec vérité et avec fruit, à ces pauvres, la patience et le travail ; à ces enfants, l'obéissance et le respect ; à ces jeunes ouvriers fatigués de la chaleur du jour, la résignation et l'espérance. Mais ils ont, en même temps, reçu du Ciel je ne sais quelle grâce merveilleuse, je ne sais quel instinct populaire qui leur fait trouver pour ces pauvres enfants le secret des méthodes instructives les plus puissantes et les plus simples, les plus attrayantes et les plus fécondes.

J'ai souvent observé de près les élèves formés par l'enseignement des Écoles chrétiennes, et, je dois l'avouer, j'ai été quelquefois jeté dans un profond attendrissement, à la vue de ces enfants et du sage et admirable développement de leur esprit. Je ne crains pas de le dire : leur Éducation intellectuelle, quoique circonscrite comme elle devait l'être, avait quelque chose de parfait et d'achevé ; leur instruction était

si vive et si forte, qu'on ne voyait pas ses bornes, même dans un horizon donné. Ces jeunes esprits s'élançaient toujours, et après plusieurs heures d'entretien, nous les quittions sans avoir rencontré les limites de leur intelligence.

Certes, je ne les plaignais pas de n'être point instruits dans ces arts frivoles qui amusent les loisirs du riche et amollissent sa vie ; je ne les plaignais point d'ignorer les lettres savantes, où la médiocrité est si facile et la nullité si déplorable. Mais, quand je les voyais fixer avec tant d'ardeur leurs regards et la légèreté de leur âge sur des livres pieux et instructifs ; quand je les entendais redire avec tant d'intelligence les leçons de l'histoire sainte, de la géographie, de l'orthographe et de l'analyse grammaticale ; quand je les voyais tracer avec une écriture si ferme les préceptes de l'Évangile et les leçons de la vertu, ou cultiver d'une main si sûre les premiers arts du dessin linéaire ; quand je les entendais lire avec goût, chanter avec méthode, et répondre sur toutes ces choses avec une simplicité si aimable et une si modeste assurance, je disais en mon cœur : Enfants, soyez bénis ! bénis, vous et vos maîtres ; bénis, vous et la Religion qui vous élève !

Et je me souviens qu'en ce moment un des premiers magistrats de la capitale, témoin comme moi de ces simples merveilles, me disait avec étonnement : Mais ces enfants sont plus et mieux instruits que la grande majorité de ceux qui sortent de nos colléges après dix ans d'études ! — Cela était vrai !

Aussi, maintenant qu'il est manifestement impossible d'accuser les instituteurs religieux du peuple de vouloir lui refuser l'instruction, on élève un autre reproche : on se récrie contre la multiplicité des connaissances enseignées dans les Écoles chrétiennes de l'enfance.

Il faut avouer que c'est une étrange accusation ! d'autant plus étrange, qu'à une autre époque on tenait un langage

bien différent ! Qui ne se souvient encore aujourd'hui du dédain avec lequel on parlait autrefois des Écoles chrétiennes et des *Frères Ignorantins* ?

Eh bien! les *Frères Ignorantins* ont eu le courage héroïque de résister à ces injustes et cruelles dérisions, ce qui ne les a pas empêchés de se proportionner, comme ils l'ont toujours fait, aux justes exigences de la société qu'ils devaient élever. Ils ont élargi le cercle de leur instruction, quand les besoins du temps l'ont voulu ; mais, en même temps, ils ont sagement repoussé les exagérations. D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas : si aujourd'hui leur enseignement méritait le reproche d'une étendue immodérée, ce ne serait pas eux, mais l'ancienne loi sur l'enseignement primaire, qu'il faudrait en accuser. Mais, encore une fois, qu'on se rassure ; leur sagesse et leur expérience ont su neutraliser les conséquences des principes dangereux qu'une législation imprudente avait introduits.

Nous reconnaissons néanmoins qu'il y a là un grand péril d'entraînement ; mais nous avons la confiance que ces religieux instituteurs ne se laisseront pas entraîner à cette pente funeste : nous en avons pour garant l'esprit et les motifs qui inspirent leur dévoûment.

Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner à quel degré l'instruction est bonne et utile pour le peuple.

Je ne le ferai pas : je crois, du moins, les développements superflus ; car, malgré les calomnies dont on l'a poursuivie, l'Église n'a jamais hésité sur ce point ; et pendant que ses ennemis élevaient leurs clameurs, elle continuait, avec un dévoûment infatigable et silencieux, ses rudes et pénibles travaux en faveur de l'enseignement populaire.

L'évidence a d'ailleurs convaincu les hommes sincères : si j'ajoute quelques mots, c'est pour éclairer d'anciens adversaires qui, effrayés par les révélations des statistiques criminelles, ont aujourd'hui changé de rôle, et nous accuseraient volontiers de faire trop pour l'instruction du peuple.

Je leur répondrai par un seul fait :

S'il y a un peuple en Europe qui soit à l'abri de tous soupçons pour la sincérité et la ferveur de sa foi, pour la pureté de ses mœurs, pour la probité de son caractère, pour son attachement à la famille, au foyer domestique et à la patrie, c'est, sans contredit, le peuple de Savoie.

Eh bien ! ce qu'on ignore trop, c'est l'état extraordinairement avancé dans lequel se trouve ce peuple, sous le rapport de l'instruction : je parle d'après un témoignage certain, authentique. Dans les deux diocèses les plus montagneux et les plus pauvres de ce pays, voici les résultats qui ont été constatés : dans le diocèse de Tarentaise, sur cent enfants, il y en a quatre-vingt-sept qui savent lire ; dans le diocèse de Maurienne, c'est quatre-vingt-trois sur cent [1].

Voilà le fait dans toute sa simplicité, mais aussi dans toute sa rigueur ; voilà ce que l'instruction fait pour le peuple, quand la Religion la donne [2].

Si l'on veut savoir maintenant ce que peut l'instruction seule, abandonnée à elle-même et séparée de la Religion, qu'on regarde le déplorable état moral de quelques-uns de nos départements, justement renommés d'ailleurs comme les plus instruits.

Mais, chose touchante et merveilleuse, et qui prouve la puissance de la Religion en même temps que la nécessité de son action ! la Religion peut, quand il le faut, se passer de l'instruction : ce qu'elle sait faire avec elle, elle le peut encore sans elle !

Il y a en Europe une autre contrée, dont le nom rappelle avec les plus grandes infortunes la plus héroïque fidélité à la foi : c'est l'Irlande. Accablée par des lois oppressives et tyran-

[1] Nous avons emprunté ces chiffres à un très-remarquable Mémoire, lu à la société académique de Savoie par Monseigneur Billiet, archevêque de Chambéry.

[2] Dans tous les diocèses de Savoie, ce sont les jeunes vicaires qui font l'école, sous la direction du curé, avec le titre de *vicaires régents*.

niques, elle est restée trop longtemps dans l'ignorance. Eh bien! que sont devenues chez le peuple irlandais les vertus sociales? Je ne crains pas d'affirmer qu'il n'y a pas de nation où elles soient plus fidèlement pratiquées. On se rappelle les désastres de la dernière famine qui a désolé ce pays, les horribles tentations que ces calamités devaient mettre dans le cœur de toutes ces malheureuses populations : voici cependant ce que je lis dans un rapport écrit et publié, à cette époque, par la Société de Saint-Vincent-de-Paul :

« L'Irlandais est courageux, patient, résigné, et surtout « d'une charité à toute épreuve ; mais aussi il est entouré des « ministres de son culte et des objets matériels qui lui rap- « pellent sans cesse et sa foi et les défenses qu'elle impose. « C'est là tout le secret de la magnanimité irlandaise. Les « Irlandais meurent par milliers, mais ils ne volent pas, ils « ne dévastent pas, ils ne troublent pas l'ordre public. Leur « détresse est immense, sans doute ; mais il est un malheur « qui ne leur est pas encore arrivé, et qui, avec la grâce de « Dieu, ne leur arrivera jamais, *ce serait celui d'*AVILIR LEUR « INFORTUNE. »

Oui, c'est l'irréligion, c'est l'impiété qui avilit les peuples. C'est la Religion, et la Religion seule, qui apprend aux nations opprimées à honorer leurs malheurs, comme elle apprend aux nations heureuses à ne pas abuser de leur prospérité! Quand donc comprendra-t-on enfin ce que l'Éducation religieuse doit faire et ce qu'elle fait pour les peuples? Nous essayerons de l'indiquer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

De l'Éducation populaire.

CE QUE LA RELIGION PEUT ET DOIT FAIRE POUR L'ÉDUCATION DU PEUPLE.

Malgré l'importance de l'instruction considérée en elle-même, les instituteurs religieux du peuple ne feraient qu'une œuvre imparfaite et souvent dangereuse, s'ils ne faisaient rien de plus.

En effet, l'instruction ne s'adresse qu'à l'esprit ; et, s'il faut que le peuple ait un esprit juste, solide, éclairé, il faut aussi, il faut surtout qu'il ait du cœur, de la conscience, du caractère, de la vertu ; il faut que l'Éducation religieuse le forme tout entier, et l'élève à toute sa hauteur, à toute sa dignité morale.

C'est ici pour lui un droit sacré en même temps que le premier de ses intérêts ! et c'est aussi l'intérêt de la société tout entière !

« Hors des voies de la Providence, il n'y a pour le peuple « que l'excès du mépris ou l'excès de la flatterie, c'est-à-dire « l'alternative des misères et des crimes : c'est tout ce que « lui peut offrir en réalité la philanthropie humaine.

« Mais le Christianisme, qui est l'expression complète de « l'ordre providentiel dans la conduite de l'humanité, se « tourne avec d'autres pensées vers le peuple. Le Christia-

« nisme ne méprise point, il n'exalte point le peuple, mais il « l'honore et il l'aime, il touche et il bénit sa pauvreté, il « sanctifie ses haillons, il ennoblit sa rudesse[1]. »

C'est ce que les bons Frères des Écoles chrétiennes ont admirablement compris : véritables amis du peuple, ils le respectent sincèrement, et voilà pourquoi ils sont sans mauvaise ambition pour lui. Ils ont bien vu que l'Éducation peut et doit donner à l'homme divers degrés, diverses formes de perfectionnement intellectuel, selon les divers besoins de sa position sociale ou de sa vocation ; mais ils ont vu aussi que, s'il est permis à l'instruction d'être humble ou élevée, selon ceux à qui on la distribue, l'Éducation proprement dite, l'Éducation morale, doit avoir pour tous la hauteur convenable ; que si l'enfant du peuple ne peut, ne doit le plus souvent recevoir qu'une instruction commune, il doit, comme tout autre, recevoir de l'Éducation *générale* et *essentielle* toute sa dignité d'homme intelligent et honnête , toute sa dignité d'homme religieux[2].

Cette vérité, ceux qui sont chargés parmi nous de faire l'Éducation du peuple, l'ont-ils tous également comprise ?

Où en sommes-nous à cet égard ? Depuis cinquante années, l'Éducation populaire est-elle parmi nous ce que je viens de dire ? n'est-ce pas l'exception, la rare exception ? D'un bout de la France à l'autre, peut-on reposer avec confiance ses regards sur la religion, sur la foi, sur la moralité du peuple?

On essayerait vainement de le dissimuler, ils ne sont plus parmi nous, ces beaux jours de la foi chrétienne où les pauvres, autant et plus que les riches, environnaient la Religion

[1] M. LAURENTIE.

[2] Si l'on veut comprendre le secret du succès obtenu par les Frères des Écoles chrétiennes dans leur enseignement et l'esprit qui les anime, il faut lire les admirables conseils donnés par le frère Agathon, en commentant pour ses confrères les leçons du B. de la Salle, fondateur de leur institut, dans le livre qui a pour titre les *Douze Vertus d'un bon Maître*. Ce petit ouvrage devrait être entre les mains de tous les instituteurs de l'enfance : malheureusement il est trop peu connu.

de vénération et d'amour ; où l'Évangile s'honorait de compter dans les rangs les plus obscurs de nombreux disciples qui mettaient leur gloire et leur bonheur dans une humble obéissance à ses lois, se glorifiaient de transmettre à leurs enfants, comme le plus précieux des héritages, leur respect et leur reconnaissance pour cette Religion sainte, et préparaient ainsi de loin aux ministres de l'Évangile le consolant espoir d'une moisson facile au milieu des générations naissantes !

Qu'elles sont devenues rares sur le sol de notre patrie, ces familles pauvres, mais bénies, dont les pères gardaient le dépôt sacré de la foi comme la consolation de leur indigence, dont les mères savaient ajouter à leurs leçons l'exemple et l'encouragement des plus solides vertus, dont les enfants enfin, dès le plus jeune âge, allaient dans les bras de la Religion recevoir les premiers enseignements de la sagesse et mettre à l'abri leur innocence !

A ces jours de piété, de vertu et de bonheur, qui ne sait quels jours ont succédé ! De toutes parts l'impiété triomphante a étendu ses déplorables conquêtes ; et, si les riches, après de terribles leçons, ont cru devoir enfin refuser leurs hommages à cette grande maîtresse de tous les crimes, à cette mère de tous les malheurs, les pauvres, moins intéressés ici-bas que ne sont les riches à répudier ses enseignements dangereux, n'y sont restés que trop dociles, et trop souvent, encore aujourd'hui, repoussant avec brutalité loin d'eux les lumières de la foi, se plongent et s'enfoncent obstinément dans les plus épaisses ténèbres de l'irréligion.

Né au sein de cette nuit désastreuse, l'enfant de nos ateliers ou de nos campagnes croît dans un oubli profond du Ciel, dans le mépris de la Religion et dans la haine pour ses ministres.

Voyez-le errer par les rues de nos grandes villes, ou dans les villages *civilisés* que traversent nos grandes routes :

que respecte-t-il? qui a l'œil plus impudent et plus effronté que lui? Et, je le demande, comment en pourrait-il être autrement?

Le nom redoutable de Dieu, il ne l'entend proférer souvent autour de lui qu'au milieu des blasphèmes ; et, s'il le faut, l'enfer saura bien lui envoyer quelque grossier précepteur d'impiété, pour lui dire que Dieu n'est qu'un vain nom, le Ciel une chimère, la conscience un préjugé, la Religion une tyrannie, les magistrats et les rois d'indignes oppresseurs, les instituteurs et les maîtres d'imbéciles et odieux despotes, et les ministres de l'Évangile surtout, des hommes farouches, ennemis de tout bien et dont le cœur ne s'attendrit jamais.

Je ne parle pas ici en l'air. J'ai vu, j'ai entendu ce que je raconte. Je me suis longtemps occupé, je m'occupe plus que jamais des enfants du peuple : eh bien ! je dois l'avouer, que de fois, lorsqu'on me les amenait, lorsqu'on se décidait enfin à les confier, pour quelques jours rapides, à mon ministère attristé, que de fois, à la vue de ces jeunes fronts sitôt flétris par le vice et de ces regards sitôt pleins d'iniquité et d'orgueil, je me disais à moi-même : Mais c'est donc le génie du mal qui a épié le premier éveil de leur raison naissante pour l'égarer, leur premier souffle pour le corrompre !

La vérité est qu'on a depuis trop longtemps accoutumé le peuple à tout mépriser, à tout profaner, pour qu'il respecte encore l'enfance.

Et, il faut que j'en fasse l'aveu avec confusion et douleur ! le plus souvent, tous mes efforts ont été sans succès contre une corruption si prématurée et si profonde ! Vainement essayions-nous de relever vers le Ciel ces pauvres âmes abaissées vers la terre ; nous n'en recueillions le plus souvent que des fruits de mort ; l'impiété, plus puissante, les avait condamnées malgré nous au sort de ces plantes malheureuses, fanées en naissant, qui ne retrouvent ni beauté ni fraîcheur,

alors même qu'une terre bienfaisante leur prodigue ses sucs et le ciel sa rosée.

Si quelque chose m'étonne, c'est que l'on puisse encore s'aveugler sur les conséquences d'un fait aussi patent et aussi lamentable. J'ai vu des honnêtes gens qui essayent de se persuader que les systèmes subversifs de l'ordre public se jouent à la surface de la société : étrange illusion ! Ah ! si c'est là un jeu, il est effroyable. Qu'on aille se convaincre de la rapidité menaçante avec laquelle les principes du communisme se répandent dans les villes, parmi les populations ouvrières, et la théorie de la loi agraire dans nos campagnes ! J'ai causé longuement avec des révolutionnaires de villages, avec de petits socialistes de quatorze ans : je n'ai jamais rencontré rien de plus effrayant que la simplicité de leurs criminelles espérances, rien de plus cruel que la naïveté de leurs vœux. On n'en a aucune idée, quand on ne les a pas vus et entendus.

Voilà le mal, je le répète : on essayerait vainement de se le dissimuler.

Mais qu'a-t-on fait? que fait-on pour y porter remède? Presque rien jusqu'à ce jour.

Et le mal n'est pas ni d'aujourd'hui ni d'hier. Des observateurs attentifs et impartiaux en ont déjà signalé, il y a plusieurs années, la naissance et les progrès.

Voici en quels termes M. Lorrain, longtemps professeur de l'Université, récemment proviseur d'un collége de Paris, s'exprime, dans son tableau de l'instruction primaire en France, à la fin de 1833, ouvrage composé sur les rapports des cent quatre-vingt-dix inspecteurs chargés de visiter cette année-là les écoles de France :

« Des Pyrénées aux Ardennes, du Calvados, aux monta-
« gnes de l'Isère, sans en excepter la banlieue de la capitale,
« les inspecteurs n'ont poussé qu'un cri de détresse.

« La misère des instituteurs égale leur ignorance et le mé-
« pris public mérité souvent par leur ignominie. C'est un

« spectacle immonde ! et le cœur se soulève à la lecture de ce « chaos de tous les métiers, de ce répertoire de tous les « vices, de ce catalogue de toutes les infirmités humaines. « Depuis l'instituteur qui se fait remplacer par sa femme « pendant qu'il va chasser dans la plaine, jusqu'à l'assassin « que l'inspecteur cherche en vain dans son école, parce « qu'il vient d'être conduit dans les prisons voisines, com- « bien de degrés dans le crime ! Depuis l'usurier, condamné « par le conseil municipal, jusqu'au forçat libéré ; depuis « l'instituteur payé par la commune pour sonner les cloches « pendant l'orage, jusqu'à l'instituteur prêtre de l'Église « française, combien de ministères différents ! »

M. Lorrain rapporte ensuite quelques dialogues entre l'inspecteur et les instituteurs primaires :

« Monsieur, dit un inspecteur en entrant dans quelques « écoles, où en êtes-vous de l'instruction morale et reli- « gieuse ? — Réponse : Je n'enseigne pas ces bêtises-là.

« Ailleurs (département de la Manche), une école mutuelle « se promène avec l'instituteur dans la ville, tambour en « tête, et chantant la *Marseillaise*, qu'elle interrompt en « passant devant le presbytère, pour crier à tue-tête : « A bas « les jésuites ! à bas les calotins ! » S'il en était ainsi par « toute la France, et qu'on vînt à nous demander : Le clergé « français est-il favorable à l'instruction primaire ? nous « n'hésiterions pas à répondre qu'elle ne peut pas compter « sur son appui. Et cependant, sans l'appui du clergé, il « faut désespérer du sort de l'instruction primaire dans les « campagnes. »

A cela on me répondra peut-être que la situation de l'instruction primaire était en effet effroyable alors ; mais que tout s'est bien amélioré depuis ce temps. Je voudrais le croire ; mais, quand je prête l'oreille, je recueille à cet égard des aveux étranges, et j'apprends des faits qui me semblent signifier tout le contraire.

Que ne signifie pas, en effet, ce qu'a révélé, à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Fayet, savant professeur de mathématiques au collége de Colmar, à savoir : *Que la classe qui a reçu l'instruction primaire commet, toute proportion gardée, plus de crimes que la classe qui n'a reçu aucune instruction*[1] ?

Qu'a voulu dire M. Charles Dupin par ces paroles :

Nous sommes forcés d'avouer que la complète ignorance s'allie à la moindre proportion des crimes contre les personnes, et que l'instruction supérieure l'emporte sur toutes les autres par la multiplicité des crimes !

Que devons-nous conclure de tout ceci ? se demandait l'honorable M. de Corcelles, dans un rapport présenté au Conseil général de l'Orne, sur l'Instruction primaire :

C'est que l'Instruction, sans l'Éducation religieuse et morale, n'empêche pas... l'accroissement de plus en plus considérable des délits et des crimes !

Il y a eu, dit-on, amélioration et progrès. Encore une fois, je voudrais le croire, mais je ne le puis. La révolution de 1848 est venue malheureusement révéler la valeur de ces améliorations prétendues, et montrer en quel sens ce progrès s'était accompli.

Il ne m'en coûte pas de l'avouer : on avait fait, depuis quinze ans, de grands efforts, on avait déployé un grand zèle, on avait dépensé beaucoup d'argent pour améliorer l'*Instruction primaire*. Mais avait-on bien compris ce qu'on voulait et surtout ce qu'on devait faire ? avait-on bien étudié la valeur réelle des améliorations que l'on poursuivait ?

Améliorations déplorables, s'il est vrai que l'on ait cru pouvoir remédier à tout avec de l'argent, et que l'on n'ait pas seulement regardé à la grande plaie de la foi et des mœurs. Ce n'était pas un vide matériel, c'était un vide religieux et

[1] Statistique de 1833-41, communiquée à l'Académie le 23 septembre 1843.

moral qu'il s'agissait de combler! Quoi! vous pouviez croire que vos instituteurs primaires faisaient défaut à la Religion et à la moralité du peuple, parce que l'argent leur manquait! Quoi! il a pu vous venir en pensée que vous auriez sauvé l'Éducation religieuse et morale du pauvre, si vos instituteurs devenaient plus riches, s'ils avaient autant et plus d'argent que le maire et que le curé du village! Mais cette aveugle obstination de l'honnêteté sans intelligence finit par arrêter presque autant que le feraient les calculs même de la perversité!

Eh! sans doute, je suis d'avis qu'on améliore convenablement le sort des maîtres d'école, et que leur position matérielle les mette à l'abri des mauvaises tentations.

Mais est-ce que le rapport de M. Lorrain ne suffit pas à vous apprendre que, si l'argent vous délivre, ce qui n'est pas très-sûr d'ailleurs, des instituteurs primaires *assassins et forçats libérés*, il ne vous délivrera pas *des chasseurs*, *des usuriers*, *des libertins*, *des apostats et des impies?* et que ferez-vous pour le peuple avec ces gens-là?

Et quand vous serez délivrés de tous les misérables, aussi bien que des infâmes, serez-vous bien avancés? aurez-vous résolu le problème? Pas le moins du monde. Trois questions capitales demeureront toujours à résoudre, à savoir : la question morale, la question religieuse et la question sociale.

Il demeurera toujours certain que l'instruction sans morale jette dans le peuple des lumières incendiaires pour lui et pour les autres; que la morale sans Religion est un frein sans puissance; et, selon la parole déjà citée de M. Portalis, une *justice sans tribunaux;* et qu'enfin, si les vraies lumières, si la bonne, si la sage instruction est un bienfait pour la classe populaire, c'est l'instruction exagérée, c'est l'instruction faussée, c'est l'instruction irréligieuse, qui trouble les facultés intellectuelles de ce peuple, altère son

bon sens, et, à certains jours, met ses esprits en feu et toute la société en péril.

Qu'y a-t-il donc à faire? que doivent souhaiter les amis de l'ordre, les vrais amis de la lumière, les amis de leur pays? Une seule chose, bien simple, c'est qu'on laisse enfin la Religion présider par l'enseignement de ses lois à l'Éducation de ce peuple; c'est que l'instruction primaire et son ministre laïque ne soient plus les antagonistes déplorables des ministres de Jésus-Christ et de l'enseignement évangélique; c'est qu'on ouvre les yeux sur des périls menaçants pour tous; c'est qu'on ne repousse pas les remèdes à de si grands maux!

Voyez, quand la Religion fait cette importante Éducation du peuple, voyez avec quelle intelligence, avec quel zèle, avec quel désintéressement elle s'y dévoue! voyez quel long temps elle y emploie; comme elle se garde bien de l'abandonner trop tôt! elle y consacre vingt années et plus; elle ne la délaisse jamais: elle ne croit sa tâche accomplie qu'au jour où, dans le cœur de l'enfant du peuple, elle a élevé l'honnêteté naturelle jusqu'à la piété et à la vertu, et la vie présente jusqu'à l'éternelle vie.

« La piété du peuple, dit le savant auteur que j'ai déjà « cité, est un admirable instinct d'Éducation. Elle lui donne « le sentiment des convenances. Elle lui donne de la dignité, « pour lui et pour les autres. Elle ennoblit son humilité; elle « agrandit sa pauvreté; elle donne je ne sais quoi de véné- « rable à sa condition de misère et de souffrance.

« Gardez-vous d'un peuple sans religion! Je ne parle pas « des vices qui le rongeront et des crimes qui le souilleront, « je parle des habitudes d'Éducation qui le rendront intrai- « table et farouche.

« Un peuple sans religion sera orgueilleux et jaloux; sa « parole sera âpre et hautaine; son aspect sera insultant; sa « grossièreté sera méprisante.

« Que l'Éducation donc s'applique surtout à faire revivre « dans le peuple la sainteté et la simplicité des mœurs do- « mestiques; que l'esprit de la famille soit ravivé ; que l'au- « torité du père soit restaurée ; que l'exemple de la mère « soit vénéré; que les enfants concourent au bien-être par « l'obéissance et l'amour, aussi bien que par le travail; que « les ambitions soient retenues; que la probité en soit la « règle ; et avec ces dispositions vertueuses dans le cœur, « le peuple sera assuré d'améliorer son sort sans se bercer « de chimères et sans poursuivre des rêveries.

« L'amélioration du sort du peuple est souvent cherchée « par l'instruction ; moi, je la cherche par l'Éducation.

« ..... L'Éducation du peuple sera modeste sans ôter les « hautes pensées. Elle excitera l'émulation des beaux exem- « ples. Elle inspirera l'aversion des turpitudes et des lâ- « chetés. Et en cela encore elle sera chrétienne ; car le « Christianisme est l'inspiration de tout ce qui est noble et « grand. »

L'Éducation populaire, qu'elle se fasse à la ville ou au village, comprend d'abord les deux premières périodes de toute Éducation, à savoir : l'*Éducation maternelle* et l'*Éducation primaire*. La Religion sait que pendant ce temps, c'est-à-dire jusqu'à la douzième année de l'enfant à peu près, jusqu'à l'époque de sa première communion, il n'est pas encore réclamé par l'apprentissage de sa profession ; ou si cela arrive, ce n'est que par un abus et une exploitation tyrannique de l'enfance, que l'indignation publique doit flétrir.

Les instituteurs religieux du peuple prodiguent donc à ces douze premières années des soins d'autant plus empressés et plus attentifs, que leur élève leur est alors confié sans partage, que l'apprentissage le leur ravira bientôt, et qu'en renonçant alors à l'Éducation proprement dite, il commen-

cera, n'étant encore qu'enfant, à vivre et à travailler péniblement comme un homme.

Il faut le dire avec regret, non pas peut-être au même degré pour les populations agricoles de nos départements, mais au moins pour la population ouvrière de toutes nos villes, l'enfant du peuple ne saurait généralement rester sans péril au foyer domestique, surtout dans ses plus jeunes années. Il y est le plus souvent abandonné ; il y manque quelquefois des soins ou des choses les plus nécessaires.

Qu'a fait la Religion? Admirez ses sollicitudes et ses industries. Non, il n'y a pas un besoin, pas une misère, pas un péril de l'enfance pauvre qu'elle n'ait prévu et soulagé!

Dans la période de l'Éducation maternelle, elle entoure cet enfant des soins les plus assidus et de l'amour le plus tendre, soit dans les *Salles d'asile ;* soit auprès d'une mère laborieuse, qui sait trouver dans les inspirations de son cœur et dans le courage que donne la piété chrétienne, le temps de suffire à tout. Et non-seulement pour recueillir les délaissés, la Religion ouvre des *Asiles;* elle vient même d'inventer des *Crèches* pour les abriter à leur entrée dans la vie.

Et sans parler ici de tant de maîtres charitables qu'elle envoie à ces enfants pour éclairer leur ignorance, sans parler de tant d'appuis qu'elle ménage à leur faiblesse, de tant de guides qu'elle donne à leur inexpérience, sans nommer les *amis*, les *jeunes économes*, les *trésorières de l'enfance*, voyez ce qu'est l'Éducation morale mise à la portée de tous et distribuée par la Religion : voyez comme elle s'y dévoue pendant trois, quatre, cinq années, soit avec ces *bons Frères*, dans les *Écoles chrétiennes*, soit avec ses plus jeunes prêtres, dans ces autres asiles de vérité et de vertu qui se nomment les *Catéchismes*, jusqu'au jour de la première communion!

Et comment dire ce que doit être ce grand jour dans la vie de l'enfant du peuple! à quelle dignité il l'élève! quelles joies pures, quel bonheur dans l'innocence il fait goûter à

son cœur! quels engagements solennels de fidélité il lui fait prendre ! quelle inspiration de vertu il répand sur sa jeunesse tout entière !

C'est surtout au jour d'une première communion qu'on voit avec admiration et avec attendrissement tout ce que peuvent la Religion et la Grâce, pour transformer et ennoblir les enfants de la nature et de la condition la plus vulgaire. C'est alors que, tout à coup, une sagesse céleste semble éclairer même les plus grossiers esprits. C'est alors qu'une douce force se fait sentir à leur cœur, les aide à se vaincre et à modérer leurs mauvaises inclinations naissantes.

J'en ai vu quelquefois auxquels il suffisait de rappeler le souvenir et les approches de leur première communion, pour les arrêter tout à coup dans la plus grande impétuosité de leurs passions, et rappeler d'abord dans leur cœur tous leurs sentiments de piété.

Ceux qui n'ont jamais vu de près les enfants du peuple élevés par la Religion s'étonneront peut-être de ce que je dis ici. Je ne raconte toutefois que mes expériences et mes souvenirs. J'ai vu chez les plus pauvres enfants, dans les Catéchismes et les Écoles chrétiennes, des dispositions, des qualités, des vertus véritablement merveilleuses.

J'en ai vu en qui se faisait remarquer, dès leur douzième année, un mélange exquis de douceur et de fierté, de simplicité et de noblesse naturelle.

J'en ai vu même qui, sous la vulgarité de leurs vêtements, dans la simplicité naïve de leur démarche et l'abandon de leurs manières, avaient je ne sais quelle aimable majesté, surtout aux jours de nos fêtes et dans nos cérémonies religieuses.

Et à l'époque des examens solennels qu'ils devaient subir avant d'être admis à la première communion, lorsque je les interrogeais publiquement sur toutes les instructions qu'ils avaient entendues dans leurs écoles, sur la lettre du caté-

chisme et sur les explications qui leur avaient été données, en un mot, sur tous les enseignements pieux dans lesquels leurs Catéchistes et leurs bons Frères les avaient nourris et élevés, j'étais étonné et attendri, en voyant dans ces pauvres enfants, malgré leur jeune âge, malgré leur peu de savoir en toute autre matière, une science religieuse si bien possédée, un discernement si sûr, une sagesse si prématurée, et parfois même une si vive éloquence.

Je tâchais quelquefois de les surprendre en les interrogeant, et c'est moi qui étais souvent surpris et déconcerté de la sagesse et de la vivacité de leurs réponses.

Le feu qui sortait de leurs yeux, la promptitude de leur intelligence, l'assurance de leurs paroles, la douceur et la modestie qui tempéraient leur ardeur, leur donnaient un charme singulier.

Je ne pouvais rassasier mes yeux en les regardant : je ne pouvais me lasser ni de les interroger ni de les entendre, je ne pouvais détourner d'eux ni mes regards ni mon cœur.

Je me trouvais même tout à coup jeté dans une méditation profonde par ce doux spectacle, et je demeurais quelque temps silencieux.

Les autres, le regard modestement baissé ou fixé avec l'intérêt de l'amitié et de l'émulation sur leurs condisciples interrogés, se tenaient dans un silence modeste, jusqu'au moment où il leur était permis de témoigner leur vive satisfaction des succès de leurs amis, et d'éclater en applaudissements.

Je le sens : je me laisse encore entraîner ici au delà des bornes, par l'intérêt de ces souvenirs ; j'oublie trop que ces beaux jours de l'Éducation chrétienne ne se prolongent pas assez pour les enfants du peuple. Bientôt il leur faut s'éloigner de leurs écoles et de leurs bons maîtres, et c'est le lendemain même du jour de la première communion que commencent pour eux tous les périls de leur avenir! Toutefois,

ne craignez point : qu'ils ne quittent pas la Religion, et elle ne les quittera pas non plus ; c'est alors qu'elle sent redoubler pour eux son amour et ses soins ; c'est alors que sa prévoyance devient plus haute, sa sollicitude plus maternelle et plus profonde !

A douze ans, l'apprentissage du jeune ouvrier commence, et avec cet apprentissage, son *Éducation secondaire*. Le pauvre enfant quitte ses *bons Frères ;* mais ils sauront le retrouver souvent encore. En même temps que, comme apprenti, il débute dans son *Éducation professionnelle*, et va recevoir d'une *Instruction spéciale* l'habileté, l'adresse ou la supériorité dans l'état qu'il a choisi, la Religion continuera son *Éducation essentielle*, et la perfectionnera par cet apprentissage même, forte Éducation du travail, de l'économie et de l'obéissance. Elle y emploiera de plus ses *Écoles d'adultes*, où les infatigables *Frères* se retrouvent. Elle y emploiera ses catéchismes de *persévérance* et ses prêtres les plus dévoués. Enfin, si on la laisse faire, elle y emploiera l'*atelier* lui-même, où l'on verra des pratiques respectueuses de foi, malheureusement exilées de nos fabriques, mais dont le saint usage, aperçu encore dans quelques cantons de la Suisse, de la Savoie, de l'Allemagne et du Tyrol, donne à l'homme, à l'enfant du peuple, un noble et touchant caractère d'innocence et de dignité chrétienne, tandis que l'œil vigilant de la discipline morale protége plus que jamais l'apprenti exposé à plus de périls, et, sous le patronage de *contre-maîtres* irréprochables, devient la sauvegarde de sa jeunesse et la garantie de son avenir.

L'enfant est-il devenu jeune homme, la Religion emploie alors pour le soutenir dans le droit chemin toutes ses ressources à la fois, et l'on voit éclore, sous ses auspices, ces œuvres admirables, les conférences de Saint-François-Xavier, où les Frères des écoles chrétiennes, les prêtres de Jésus-Christ et l'homme du monde travaillant de concert, donnent

aux ouvriers le grand enseignement qu'ils sont tous frères, et qu'il y a entre eux et les autres hommes une égalité sublime, s'ils ne se refusent jamais les uns aux autres la vérité, la charité ni la justice.

Telle est la hauteur où la Religion sait élever l'*Éducation commune* et vulgaire des enfants du peuple, quand on la laisse faire. Éducation moins brillante sans doute, mais aussi forte, aussi digne et aussi vertueuse que toute autre Éducation, et dans laquelle le peuple trouve les quatre grands biens de l'humanité, à savoir : le *bon sens*, le *travail*, la *Religion* et le *respect*.

Le *bon sens* et le *travail* pour lui-même, la *Religion* pour Dieu, et le *respect* pour tous : le respect qui est aussi de la religion et du bon sens ; le respect qui devient au besoin toute vertu ; le respect qui est tout à la fois la probité, la justice, la charité, l'obéissance aux lois, la résignation dans le malheur, l'Espérance et le regard suppliant vers le Ciel !

Oui, je l'affirme : *si la Religion faisait toujours* l'Éducation des enfants du peuple, si on lui *permettait* toujours de les élever à l'École du respect, elle les ferait si grands dans leur simplicité, si forts dans leur vertu, si nobles et si riches dans leur travail, qu'on serait étonné de l'ordre, de la paix, de la prospérité d'un tel peuple ; et la nation dont il serait le fond et la force immuable demeurerait opulente et tranquille au dedans, respectée et invincible au dehors, et serait la première nation du monde.

CHAPITRE VI

De la haute Éducation intellectuelle.

Ici deux questions se présentent à examiner :

1° Quelle est la nature et la nécessité d'une haute Éducation intellectuelle ?

2° Quels sont ceux auxquels convient cette haute Éducation ?

I

NATURE ET NÉCESSITÉ DE LA HAUTE ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

Il y a une Éducation *populaire*, une Éducation *industrielle et commerciale*, une Éducation *artistique*.

Il doit y avoir aussi, dans la société humaine, une haute Éducation intellectuelle proprement dite. C'est l'ordre de la Providence ; c'est la loi de la nature : c'est la gloire de l'humanité.

La haute Éducation intellectuelle n'est pas seulement réclamée par la société, dont elle devient l'ornement et la force, et par l'humanité tout entière, qui, à de rares exceptions près, ne reçoit que d'elle la couronne du génie ; mais elle est en outre l'apanage de certaines natures privilégiées, qui ont reçu de Dieu le noble besoin et l'instinct invincible de jouir de leurs facultés, dans toute la plénitude de leur puissance et de leur action.

On le voit, et les termes mêmes l'expriment clairement, par *haute Éducation intellectuelle* j'entends celle qui donne aux facultés de l'homme le plus haut développement possible,

et le prépare aux plus hautes fonctions sociales ; celle qui non-seulement fait l'homme, mais le perfectionne et l'achève autant que le permet la nature, et pour cela non-seulement l'établit *dans la possession de toutes ses facultés*, mais encore dans *toute la plénitude de leur puissance :*

Éducation, par conséquent, qui ne se borne pas à former en lui le bon sens et le bon goût, mais qui exerce longtemps, et par là fortifie et élève ces dons naturels ; qui féconde, enrichit, épure l'imagination ; qui ennoblit la sensibilité et lui inspire un élan généreux, et quelquefois un divin enthousiasme pour tout ce qui est beau, noble et sublime ; qui communique au jugement ce degré d'activité, de pénétration et de vigueur sans lequel l'homme d'esprit est toujours médiocre ; qui donne enfin au caractère cette forte trempe, cette énergie courageuse et patiente sans laquelle on ne fait rien de grand sur la terre ;

Éducation dans laquelle l'instruction puise aux sources les plus abondantes et les plus pures, aux trésors les plus riches de l'esprit humain, dans laquelle la discipline prend un caractère plus marqué d'honneur, de délicatesse, de loyauté, et devient une inspiration même de la tendresse et de l'autorité paternelles ; dans laquelle, enfin, la Religion déploie ses enseignements les plus élevés, et par une foi plus éclairée et plus forte, fait jeter à la vertu dans les cœurs de plus profondes racines ;

Éducation qui prépare aux fonctions sociales les plus laborieuses et les plus nobles, à tous les services généraux, civils et politiques, intellectuels et moraux, spirituels et religieux des nations ;

Éducation qui s'applique à former ceux aux mains desquels reposeront le gouvernement, les lois, les intérêts politiques et internationaux, l'Éducation et la Religion des peuples : c'est-à-dire tous les hommes qui, placés par leur intelligence au faîte de l'ordre social, seront appelés à di-

riger les diverses parties de l'État, et à faire marcher la société dans les voies de la prospérité et de la paix, de la vérité et de la justice;

Éducation qui réclame au moins les vingt ou vingt-cinq premières années de la vie : ceux qui la reçoivent sont destinés à gouverner leurs semblables ; ne faut-il pas qu'on prenne le temps de rendre tout chez eux plus parfait et plus achevé ?

Éducation, en un mot, qui est l'*Éducation humaine* par excellence, parce qu'elle forme, perfectionne et achève l'homme dans toute l'étendue de ses facultés les plus nobles, parce qu'elle prépare et élève la plus illustre portion du genre humain.

On le sait : l'étude approfondie des langues et des littératures française, grecque et latine est la grande forme intellectuelle de cette haute Éducation.

Ç'a été de nos jours une chose étrange : ce qu'on nomme le côté positif des choses est devenu si généralement le point de vue du siècle ; les intérêts matériels ont acquis parmi nous tant de prépondérance, et ont été, un moment du moins, si dominants et si forts, qu'il n'y avait rien de plus commun que d'entendre contester la nécessité de cette haute Éducation des âmes.

On n'apercevait même plus de quelle importance il est pour tous que les classes élevées, que les classes dirigeantes de la société, ne soient pas uniquement pourvues de connaissances spéciales et professionnelles, comme si les grandes vertus sociales et religieuses, qui protégent et font fleurir les mœurs, qui inspirent le dévoûment civil et le courage politique, ne leur étaient pas nécessaires avant tout !

Comme si les connaissances générales, qui étendent et fortifient l'esprit, n'étaient pas propres, par là même, à perfectionner les connaissances plus matérielles et plus positives !

Comme si, en substituant à la haute Éducation intellectuelle l'enseignement tout professionnel, on ne condamnait pas la société à n'être plus qu'un corps sans âme, à n'agir que d'après les vues bornées d'un instinct sans lumière, à ne plus marcher que dans les voies étroites d'un avancement sans progrès véritables !

Comme si l'étude sérieuse et approfondie, l'étude intelligente des trois langues et des trois grandes littératures grecque, latine et française, ne plaçait pas à l'école des philosophes les plus profonds, des poëtes les plus sublimes, des moralistes les plus sages, des historiens les plus graves !

Comme si ces humanités[1] contre lesquelles on s'est tant récrié, avec plus d'ignorance peut-être que de mauvais vouloir, n'étaient pas simplement le perfectionnement de la raison et du langage, par la méditation des plus beaux monuments de la pensée et de la parole humaines !

Comme si, depuis trois siècles, elles n'avaient pas élevé l'Europe, et fait, pour le bonheur et la gloire de la société tout entière, les hommes *d'une humanité supérieure !*

Non : quoi qu'on en ait dit, il n'en demeure pas moins vrai, et il le sera toujours, que la Littérature, l'Histoire, l'Éloquence et la Philosophie sont filles des *Humanités*, et reines du monde.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'à très-peu d'exceptions près, ce sont les littérateurs, les historiens, les orateurs et les philosophes, qui ont exercé et qui exerceront toujours, dans leur siècle et dans leur pays, une influence[2] directrice, profonde et universelle.

[1] *Humaniores litteræ.*

[2] Influence bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse, vivifiante ou mortelle, selon que ces grands conducteurs des esprits demandent eux-mêmes leur direction à la vérité, à la vertu, c'est-à-dire à la Religion ; ou bien ne s'inspirent que de l'orgueil de leur raison et des vicieux penchants de leur cœur. Mais, salutaire ou pernicieuse, cette influence sera toujours réelle, toujours puissante.

Je le demande, en effet, que serait la magistrature, si désormais toute l'Éducation du magistrat était faite uniquement dans le Code ?

Que serait la diplomatie, si l'Éducation du diplomate était bornée à l'étude matérielle du droit des gens ?

Que serait le gouvernement des nations, qu'on me permette ce singulier langage, si, pour toute préparation, il avait le surnumérariat des ministères ?

Que serait même l'art, la haute industrie et le haut commerce, si toute l'Éducation de l'artiste, du grand industriel, du grand commerçant, se faisait uniquement dans un atelier, une manufacture, une usine ou un comptoir ?

Les génies que l'on voit éclore sans culture sont rares ; et j'affirme, pour l'avoir observé au moins quelquefois de près, qu'ils n'atteignent jamais le point élevé de développement naturel que l'Éducation leur eût certainement donné.

Dans la littérature même, l'esprit ne suffit pas : les connaissances littéraires et la force que donne la haute Éducation sont indispensables. Si tel poëte eût fait ses humanités, il eût peut-être été supérieur ; tandis qu'il n'est que touchant, léger, gracieux, quelquefois énergique, mais inégal, et admiré moins à cause de son talent même que de la condition où il est né.

Quel serait, d'ailleurs, le terrain commun sur lequel se rencontreraient toutes les intelligences d'élite, appelées, d'une manière ou d'une autre, par la Providence, à servir leur pays dans les grands emplois, et à aider leurs semblables ? Ne faut-il pas que tous ces hommes puissent se retrouver et s'entendre à une certaine hauteur ?

Si le besoin d'hommes spéciaux doit faire restreindre, pour un grand nombre, le cercle des connaissances à des notions toutes professionnelles, ne faut-il pas, au moins, que les classes supérieures, que les hommes placés au sommet de la société, qui en sont comme la tête et le cœur, montent

plus haut, cherchent un horizon plus étendu, et respirent un air plus pur?

Ne faut-il pas que toutes les sommités sociales, — et ici je parle aussi bien des sommités industrielles, commerciales et militaires, que de la magistrature et du sacerdoce, que des instituteurs de la jeunesse et des législateurs des peuples, — ne faut-il pas que tous aient reçu une Éducation assez large, une Éducation assez forte, une Éducation assez haute, pour qu'elle les rapproche tous les uns des autres dans ces régions supérieures où il convient à l'honneur, et, je l'ajoute, à la félicité du genre humain, que ceux qui sont les chefs et les fils aînés des nations se rencontrent et s'expliquent sur les intérêts généraux de l'humanité?

Le genre humain, que ces nobles et religieuses intelligences représentent, en aura plus de force et de vie; il verra de plus loin; il sera placé plus haut; à leur suite, il pourra marcher avec sécurité sur les hauteurs de la terre, et s'appliquer à la contemplation paisible des vérités surnaturelles et divines dont le Christianisme a fait le plus noble apanage de l'humanité.

Et, s'il faut le dire, la vie matérielle n'y perdra rien; car elle ne peut être oubliée la parole du publiciste qui s'écriait: « Chose admirable! la Religion chrétienne, qui semble n'a-« voir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore « notre bonheur dans celle-ci [1]. »

Et, d'ailleurs, qui ne le sait? les grands siècles littéraires ont presque toujours précédé les siècles des grandes découvertes scientifiques, et les ont préparés.

Aristote et Théophraste, les premiers naturalistes de la Grèce, le grand Hippocrate, fermèrent le siècle de Périclès, où ils s'illustrèrent aussi à d'autres titres.

Ptolémée fut de l'École d'Alexandrie.

[1] MONTESQUIEU.

Varron était contemporain de Cicéron; Pline l'Ancien suivit le siècle d'Auguste.

La renaissance des lettres, dans l'Europe moderne, fut aussi l'époque des grandes découvertes.

Kepler, Pascal, Descartes, Torricelli, Newton, furent du dix-septième siècle.

Enfin Lavoisier, Bertholet, Cuvier et les autres n'ont paru chez nous qu'à notre troisième ou quatrième siècle littéraire.

Non, non, laissez prendre à quelques intelligences tout le développement dont l'esprit humain est capable, et tout y gagnera, et le profit en sera pour tous.

Et, d'ailleurs, la vie des nations ne consiste-t-elle donc que dans le bien-être et dans la force matérielle?

La dignité des mœurs publiques ne contribue-t-elle pas à leur bonheur?

Les lettres ne sont-elles plus un noble ornement pour les peuples?

La Religion n'est-elle plus leur guide, leur consolation, leur espérance et la plus chère de leurs traditions?

Faut-il brûler les archives où l'esprit humain a déposé ses méditations les plus sublimes, ses élans les plus purs, et ne plus les redire aux générations à venir?

Faut-il attacher l'humanité tout entière à la glèbe!

Faut-il étendre sur tous les esprits le niveau des connaissances matérielles, et en faire les fourches caudines de l'intelligence humaine?

Faut-il donc enfin tailler au mètre toutes les puissances du génie de l'homme, tous les fils les plus glorieux de l'humanité, comme une forêt coupée partout à la même hauteur, et où l'œil ne découvre plus ces grandes et nobles tiges, ces beaux arbres protecteurs de la terre, qui sont l'honneur du sol par la force de leur tronc, par l'étendue de leurs rameaux, par la richesse et la fraîcheur de leur feuillage, et

dont la superbe tête se dore et s'illumine magnifiquement aux rayons du soleil?

Non, pour l'honneur, et, je l'ajouterai, pour le vrai bonheur du genre humain, il faut relever et perpétuer dans ceux qui sont ses chefs et ses guides naturels les traditions de haute intelligence et de forte raison, de vertu délicate et de religion profonde.

Que ceux-là, au moins, puisqu'ils doivent être l'âme de la vie sociale, ne se réduisent pas au matérialisme d'une Éducation purement *positive*, et que, par eux, ceux qui sont comme les membres et le corps actif de la société sentent au moins qu'un esprit supérieur les soutient et les anime.

Oui, il importera toujours à une nation d'avoir des hommes politiques dont la jeunesse ait été formée aux leçons de Tacite et de Bossuet; des orateurs qui aient connu Démosthènes et Cicéron et les chefs-d'œuvre de l'éloquence évangélique ; des magistrats qui aient prêté l'oreille aux mille accents des souffrances humaines, en même temps qu'aux leçons de la sagesse antique sur la justice absolue ; des philosophes qui aiment à profiter des traditions du bon sens et du génie, et des grands enseignements de la foi; des poëtes et des littérateurs qui soient formés à l'école du goût, de la raison et de la vertu ; des militaires, des marins, sachant autre chose que la manœuvre et la théorie, capables de l'enthousiasme de leur profession et sensibles aux inspirations de la vraie gloire; des industriels et des commerçants, qu'une forte Éducation ait rendus capables des grandes vues et des vastes entreprises; des hommes enfin qui aient l'intelligence des intérêts supérieurs de l'humanité, qui mettent leur honneur plutôt à en être les protecteurs que les dominateurs, et qui trouvent plus de joie à la défendre qu'à l'opprimer.

Il est vrai : l'industrie, les arts, le commerce ont pris dans la vie des peuples une place plus considérable qu'ils ne l'avaient jamais eue, et, loin de m'en troubler, j'en bénis la

Providence; mais ce n'est pas une raison pour en faire le couronnement de l'édifice social. C'est au contraire un motif pour donner à la *haute Éducation* de l'âme une attention plus sérieuse et des soins plus nécessaires que jamais, afin que la vie *intellectuelle* et *morale* des peuples s'élève plus haut encore que leur vie matérielle, et n'en soit pas écrasée ou flétrie.

Que les amis de la vérité et de la vertu ne s'effrayent pas, comme je les vois quelquefois le faire, des progrès matériels; seulement, qu'ils comprennent bien que ces progrès leur imposent le devoir de travailler désormais à élever leur esprit, leur cœur et leur conscience, avec d'autant plus de constance et d'énergie, que le rôle de la matière s'agrandit dans le monde. Dans cette haute sphère, plus qu'ailleurs, le progrès est toujours possible, toujours glorieux; la vertu est plus difficile aux siècles de luxe, et sous la pourpre de l'opulence et de l'industrie que sous la bure et l'armure de fer des temps barbares, mais elle a peut-être aussi plus de dignité, de noblesse et de douceur.

La Religion, d'ailleurs, et l'intelligence humaine ont des ressources infinies qui leur permettent de mettre l'homme intellectuel et religieux toujours au niveau et même à la tête du progrès matériel, quel qu'il soit.

Le Christianisme n'a pas essayé ses premières forces sur un monde ignorant et barbare; et lorsqu'un tel monde lui a été donné, tous ses efforts ont eu pour but de l'élever au-dessus du monde civilisé et poli qui précédait, et il y est parvenu; et ce monde nouveau, c'est nous!

Et il y est parvenu, en nous faisant profiter des antiques enseignements profanes, ennoblis et purifiés par lui, et en y ajoutant les leçons, les vérités et les vertus qui n'appartiennent qu'à lui-même.

Quoi qu'on ait dit et fait, il demeure aujourd'hui que le Christianisme est encore et sera toujours la vieille et forte

séve des sociétés modernes, sans laquelle la civilisation la plus avancée ne produit rien de nouveau qui soit grand, qui soit pur, qui soit beau et vraiment durable.

Les premières imprimeries florissantes furent, on le sait, établies au Vatican.

Ç'a été une sage inspiration de demander à la Religion ses vœux et ses bénédictions pour les chemins de fer et les bateaux à vapeur. Malgré quelques préjugés sans lumière et d'étroites rancunes qui se retrouvent encore çà et là contre nous, on abjure enfin de trop superbes dédains, et on comprend que, si l'Évangile et la croix venaient tout à coup à nous manquer, nous retomberions dans la barbarie.

Je conclus :

Que le Christianisme pénètre donc profondément l'Éducation de ceux qui sont appelés aux grandes fonctions, aux grands services de la société : quoi qu'on fasse, rien n'importera jamais plus que l'Éducation intellectuelle et religieuse des hommes qui doivent être l'âme, la pensée et le principe de vie du corps social.

Ne croyons pas avoir travaillé en vain, lorsque nous aurons donné à quelques-uns des enfants de la France une haute Éducation intellectuelle, sans application immédiate à telle ou telle profession, peut-être; si cette Éducation les aide à recueillir tous les trésors de l'esprit et de la sagesse humaine, elle en aura fait ces hommes, si bien nommés dans la langue française, des hommes distingués, des hommes supérieurs : lesquels, après tout, si l'Éducation que je réclame pour eux a été vraie, forte et saine, comme elle doit l'être, resteront toujours les guides, les bienfaiteurs et les maîtres de leur siècle et de leur pays.

II

QUELS SONT CEUX AUXQUELS CONVIENT LA HAUTE ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

La haute Éducation intellectuelle convient à tous ceux qu'une *position providentielle*, une *nature plus riche*, ou une *vocation plus haute*, appellent à recevoir un développement d'esprit, de caractère, de conscience, plus ferme, plus étendu, plus élevé, plus profond.

Elle convient à tous ceux qui devront occuper dans la société humaine une situation importante et y exercer une certaine influence générale ; qui auront besoin, par conséquent, d'être des hommes plus complets, plus éclairés, plus parfaits, plus dévoués, puisqu'ils doivent guider les autres dans les voies de la civilisation et du progrès littéraire, scientifique, industriel, politique, religieux et moral.

Elle convient, en un mot, à tous ceux pour qui *les dons naturels reçus de Dieu*, une *position sociale acquise*, ou *les devoirs d'une vocation certaine*, rendent nécessaire un développement supérieur de toutes les puissances de la nature humaine.

Tous ceux-là, s'ils ont une capacité vulgaire, — car il peut arriver qu'avec une capacité vulgaire on ait une position sociale, ou même une vocation qui ne le soit pas, — seront élevés par la haute Éducation au-dessus du vulgaire : et s'ils ont de belles facultés, elle en fera des hommes éminents, de la plus haute portée sociale ou religieuse.

La haute Éducation intellectuelle est donc convenable, même nécessaire : 1° pour toutes les fonctions qui exigent par elles-mêmes un grand développement de l'esprit, du caractère et de la conscience, c'est-à-dire pour toutes les fonctions d'autorité, pour tous les grands services sociaux : pour la magistrature, la législation, le gouvernement, la diplo-

matie et les affaires politiques, la haute littérature, la philosophie, l'Éducation, le sacerdoce.

2° La haute Éducation est quelquefois nécessaire pour les degrés élevés de certaines autres professions qui, par elles-mêmes, ne semblent pas la requérir.

J'entrerai dans quelques détails et parlerai d'abord des fonctions qui réclament par elles-mêmes la haute Éducation ; la magistrature, par exemple.

Le magistrat a besoin, au plus haut degré, de raison, de jugement, de perspicacité, de fermeté : il a besoin d'une sensibilité noble et grave, d'une élocution claire et précise, d'une conscience intègre et éclairée.

Toutes les facultés austères de l'homme doivent être perfectionnées dans celui qui est appelé à juger les hommes.

La haute Éducation lui est donc nécessaire : elle est pour lui un *besoin de profession*.

Cette Éducation non-seulement forme en lui l'homme distingué, l'homme complet, mais elle prépare aussi le magistrat.

On peut même dire qu'elle l'aide d'un côté plus positif comme *juriste*.

Par une disposition de la Providence, il est arrivé que les sources du droit humain, du droit européen, se trouvent dans la littérature latine : le Code Justinien est un des fondements du Code français. Presque tous les juristes, même des temps modernes, ont écrit en latin. Dès lors la *partie instructive* de la haute Éducation est devenue pour le *magistrat* une partie essentielle de son *instruction professionnelle*. Les humanités pour lui concourent, tout à la fois, à former l'*homme*, à préparer le *magistrat*, et même à instruire le *juriste*.

Mais supposons un moment que la haute Éducation intellectuelle et morale lui ait fait défaut, n'ait pas préparé ses facultés, comme elles avaient besoin de l'être, qu'arrivera-t-il ?

S'il étudie le droit dès son enfance, il en sera écrasé ; et, en tout cas, il ne sera pas autre chose qu'un *praticien* dont l'intelligence est bornée à la lettre du Code : au lieu d'être l'*homme des lois*, il sera un *homme de loi*, ce qui est fort différent.

La haute Éducation, au contraire, en fera un *magistrat honorable*, même s'il n'est qu'un homme ordinaire ; et, s'il est supérieur, elle en fera peut-être un Lamoignon ou un Molé.

Cette Éducation est-elle moins nécessaire pour le gouvernement des États, pour les affaires politiques ? oserait-on le dire ?

Qui a plus besoin d'un développement complet de la raison, du jugement, du caractère, de la conscience, que celui qui peut, qui veut un jour gouverner les hommes ? à quel *manuel* de connaissances spéciales pourra-t-on réduire un art qui suppose les connaissances les plus générales, bien plus, qui suppose presque toutes les connaissances ? où vous formerez-vous à cet art, si ce n'est aux leçons des sages et aux grands enseignements de l'histoire, si ce n'est en étudiant les monuments les plus illustres de la réflexion et de l'expérience ? où puiserez-vous la force de caractère, si ce n'est en passant au moins les vingt années de votre enfance et de votre première jeunesse à l'école d'une discipline vigilante et ferme ? comment connaîtrez-vous le lien des esprits et des cœurs, et le secret de faire fleurir les sociétés, si la Religion ne vous a ouvert les trésors de sa sagesse ?

La *Diplomatie*, qui est l'art de traiter de peuple à peuple, et qui décide souvent les intérêts les plus généraux de l'humanité, exige-t-elle moins la haute Éducation intellectuelle et morale ? suffira-t-il pour elle de savoir l'anglais et l'allemand, et d'avoir fait un cours de droit public sous un professeur quelconque ?

Qui ne sent aussi la nécessité d'une forte et vaste Educa-

tion intellectuelle, pour le *littérateur*, le *philosophe* et l'*historien ?*

Le nombre de ceux-ci est sans doute restreint : mais leur influence est grande. C'est sur leurs opinions que la jeunesse forme les siennes. En eux l'ignorance est le moindre des maux. Le défaut de raison, de jugement, de goût ; l'absence de foi, l'immoralité, l'instabilité du caractère, la légèreté de la conscience, sont bien autrement désastreux.

Sans cette forte et haute Éducation, la France sera longtemps égarée par des littérateurs aussi dépourvus de raison que de sens moral, par des historiens systématiques et menteurs, par des philosophes incapables de persuader une vérité, et d'enseigner une vertu.

Enfin, pour l'*Instituteur* et pour le *Prêtre*, la haute Éducation est un moyen indispensable d'action, et par là même un devoir sacré. Ce serait une témérité criminelle d'aborder de telles vocations, sans avoir cherché à acquérir toute la perfection intellectuelle et morale dont on est capable. En particulier, ceux qui sont appelés au sacerdoce ne doivent jamais oublier que leurs fonctions seront les plus hautes, les plus graves, les plus délicates : jamais leur Éducation ne sera trop parfaite : le prêtre est celui qui a le plus besoin d'être l'*homme complet :* il a besoin d'être *tout l'homme*, et presque un homme divin , pour représenter dignement l'homme auprès de Dieu, et Dieu auprès de l'homme, pour devenir tout à la fois l'*homme du peuple* et l'*homme de Dieu.*

Voilà quelques-unes des professions qui réclament la haute Éducation de toute nécessité ; mais il en est d'autres qui, sans exiger pour leur accomplissement rigoureux les connaissances générales et le développement d'esprit que donne la haute Éducation, en retirent néanmoins d'immenses avantages ; il en est un grand nombre où cette Education donnera une incontestable supériorité ; où elle rendra *éminent :*

L'*État militaire*, par exemple, où sans cette Éducation on

pourra devenir un lieutenant-colonel, quelque chose de plus même ; mais jamais, sauf les rares exceptions que la nature fait pour le génie, jamais un *grand capitaine*, jamais un *Condé*, avec le coup d'œil d'aigle, à vingt ans[1] ;

La marine, où l'on pourra être un Jean Bart, mais jamais un Tourville ;

L'administration publique, où l'on sera par une forte et brillante Éducation un grand ministre, un Sully, un Colbert, au lieu d'être un ingénieur des ponts et chaussées ou un chef de division.

Dans ces sortes de professions, certaines connaissances *spéciales* tiennent sans doute et doivent tenir une plus large place que dans les autres : sans doute aussi ce qu'enseigne la haute Education est moins rigoureusement requis pour la profession elle-même ; mais est-il inutile de fortifier, par le développement d'esprit qu'elle donne, les facultés qu'exigent ces sortes de vocations ?

Souvent, bien loin de nuire à cette vocation spéciale, les humanités, qui peut-être vous semblent inutiles, en deviendront comme la base, la racine ; elles en conserveront la séve et la fortifieront ; elles la nourriront de sucs généreux appropriés à tout ce qui est grand et beau, et lui feront porter ainsi des fruits plus magnifiques et plus forts.

Certes, je ne conteste pas qu'il ne soit nécessaire d'appliquer alors l'enfant à d'autres études. C'est ce que doivent décider un père éclairé, un sage instituteur.

Je crois même qu'il faut sacrifier quelquefois tel genre d'instruction, telle partie des humanités, des lettres grecques ou latines ; mais l'Éducation, jamais. D'une manière

[1] Condé avait reçu chez les Jésuites, au collége de Bourges, la plus haute, la plus forte Éducation intellectuelle. Dans son enfance, il ne pouvait obtenir aucune faveur de son père, sans lui en présenter la requête dans une lettre écrite en latin. A quinze ans, il avait achevé les Institutes de Justinien ; il écrivait à son père, le 21 novembre 1635 : *Ut finem hodie Institutionibus Justinianis imposuerim feliciter.*

ou d'une autre, achevez toujours de développer, d'élever l'esprit de l'enfant, de former son caractère, sa conscience et son cœur.

Je ne dois pas quitter l'examen des choses qui nous occupent en ce moment, sans répondre à une dernière question qui se présente naturellement après celles que nous venons de poser et de résoudre :

Que faut-il faire pour ceux à qui cette haute Éducation ne convient évidemment pas, et qui sont nés cependant dans une position qui semble la réclamer ?

Je réponds qu'il faut d'abord distinguer ici deux natures d'enfants :

1° Ceux en qui une incapacité radicale pour l'étude des lettres se trouve, et à qui la haute Éducation ne convient pas, uniquement à cause de l'instruction qu'elle donne ;

2° Ceux qui, avec des facultés très-heureuses, ont une nature irrégulière et fortement prononcée, qui les empêche de se plier aux formes ordinaires de la haute Education intellectuelle.

Quant aux premiers, il faut observer de près leur aptitude ; déterminer, d'après cette observation, les études qui leur conviennent, et les y appliquer spécialement ; en faire le fond, le pivot de leur Éducation intellectuelle ; mais il ne faut jamais oublier qu'il doit toujours y avoir Éducation : *intellectuelle*, autant qu'on le pourra ; *morale* et *religieuse*, sans restriction.

J'ai eu déjà occasion de l'indiquer en traitant de l'enfant et du respect qui est dû à la liberté de son intelligence. Les *humanités* ne sont pas le seul moyen de développer l'esprit : il y a les *arts ;* il y a les *sciences naturelles ;* il y a surtout l'*histoire.*

L'histoire peut devenir, pour certains enfants, le pivot de l'Éducation intellectuelle ; pour d'autres, ce seront les

sciences : les *sciences exactes* même pourraient convenir en certains cas : une étude approfondie de la Religion m'a plusieurs fois aidé puissamment. J'étonnerais peut-être trop, si j'indiquais pour certaines natures *des études philosophiques et morales*, et pour d'autres des lectures instructives et amusantes dont on les obligera à rendre compte, entremêlées d'*exercices gymnastiques* variés et fréquents, mais réglés.

Mais, quel que soit le genre d'étude et d'application qu'on choisisse, il faut toujours que la loi du travail, qui est la grande loi de l'Éducation, soit accomplie.

Quant aux seconds, je reconnais qu'il y a certaines natures auxquelles les formes ordinaires de l'Éducation classique ne paraissent pas convenir, et qui semblent de bonne heure comme irrésistiblement entraînés vers des vocations spéciales, et en apparence incompatibles avec un système régulier d'études littéraires.

Tels sont, par exemple, les enfants en qui se révèle de bonne heure le goût de la marine. Je ne citerai que ceux-là : je suis aise d'en dire ma pensée, et ce que l'expérience m'en a appris.

La Providence semble les signaler elle-même à l'observation attentive : il y a en eux des signes de vocation, des caractères parfaitement significatifs.

Ils ont à la fois quelque chose de fort et de contenu qui les dompte au besoin et aussi quelque chose d'ardent et d'impétueux qui les entraîne : quelque chose de grave qui les porte à réfléchir, et quelque chose d'aventureux qui précipite leurs réflexions à travers les champs de l'espace ; il y a dans leurs mouvements physiques un besoin d'exercice rude, de déploiement plus libre ; il leur faut de l'air, un grand horizon, un vaste *spaciement*, qui puisse donner à leurs qualités et à leurs défauts un développement légitime et sans dangers ; il leur faut des cordages à manier, des voiles à tendre, des

mâts à dresser, des mers à parcourir, des tempêtes à braver ; il leur faut l'Océan, les grandes Indes, les grandes découvertes, le Nouveau-Monde, les flots soulevés !

Les formes de l'Education ordinaire ne leur conviennent pas : je l'ai vu, je l'ai éprouvé plusieurs fois, mais on ne doit point s'en attrister.

Dieu est admirable en toutes ses œuvres, et il a donné à ses enfants tout ce qui est nécessaire pour que sa Providence sur eux fût justifiée.

Ils sont plus sauvages, il est vrai, mais aussi plus sérieux et plus attentifs ; ils paraissent violents, mais, au fond, ils sont doux et généreux ; et, quand il le faut, au milieu du péril, par exemple, ils ont un courage d'esprit et un calme extraordinaire. Quelquefois on les croit étourdis, légers, et sans grande conscience : on se trompe. J'ai connu peu d'enfants plus méditatifs et plus profondément religieux.

A des natures de ce genre, sans aucun doute, on ne doit pas imposer la marche régulière d'un collége, et les assujettissements uniformes de l'Éducation classique ; mais on ne doit pas non plus les abandonner à eux-mêmes. Prêtez-vous, puisqu'il le faut, aux exigences de leur nature ; mais ne perdez jamais de vue la nécessité de développer leur intelligence et leur cœur, d'éclairer et d'affermir leur foi, en même temps que vous donnerez à leur caractère, et au besoin à leur corps, le mouvement qu'il réclame.

Je l'ai dit : il est rare que ces esprits-là ne rachètent pas leurs écarts par plus d'énergie et de vivacité : donnez-leur donc toute l'*Éducation intellectuelle* dont ils sont susceptibles ; et surtout le développement religieux et moral, grave, profond, généreux, dont ces âmes ardentes sont presque toujours plus capables que d'autres.

Si ces lignes arrivent jamais sous les yeux des jeunes marins que j'ai élevés, ils verront que leur ancien ami n'a

jamais désespéré d'eux : c'est avec un profond attendrissement que je leur envoie ce souvenir et mes vœux, à travers les orages et la vaste étendue des mers qui nous séparent.

CHAPITRE VII

Des Petits Séminaires.

LEUR NÉCESSITÉ ET LEUR SPÉCIALITÉ.

Les Petits Séminaires sont les pépinières de l'Église de France ; c'est là, comme dans sa première source, qu'elle se renouvelle : là est le berceau de ses prêtres, l'école première de ses docteurs, le sol originaire de ses apôtres, l'asile de la plus religieuse Éducation.

Aussi on sait les grands sacrifices que font chaque jour NN. SS. les Évêques pour assurer l'existence et la prospérité de leurs Petits Séminaires. En effet, tout ce qui concerne ces précieux établissements touche de près aux droits et aux intérêts les plus chers et les plus sacrés de la Religion parmi nous.

On n'a point encore oublié avec quelle unanimité de sentiments, avec quelle fermeté de conduite, avec quelle élévation de langage, l'Épiscopat français tout entier a protesté contre les entraves oppressives des ordonnances de 1828.

Et tout récemment encore, dans la controverse mémorable soulevée par cette grande question, nos Évêques ont fait de

nouveau entendre leur voix avec cette modération et cette force dont leurs protestations ont offert constamment un si noble et si touchant modèle.

Enfin, le Chef suprême de l'Épiscopat catholique, ce Pontife immortel qui préside aujourd'hui si glorieusement aux destinées de toute l'Eglise, adressait naguère, à tous les Évêques du monde, ces solennelles paroles :

« Vénérables frères, continuez à déployer tous les efforts, « toute l'énergie de votre zèle épiscopal, pour l'éducation des « jeunes clercs; que par vos soins on leur inspire, même dès « l'âge le plus tendre, le goût d'une piété et d'une vertu so- « lides; qu'ils soient initiés sous vos yeux à l'étude des « lettres, à la pratique des fortes et saintes disciplines. Aug- « mentez, s'il le faut, le nombre de ces institutions pieuses; « placez-y des maîtres et des directeurs excellents et ca- « pables; veillez sans repos, et avec le dévoûment le plus « entier, afin que dans ces saints asiles les jeunes clercs « soient constamment formés à la science et à la vertu, mais « toujours conformément à l'enseignement catholique, sans « le moindre péril de contact avec l'erreur, de quelque es- « pèce que ce soit. »

Certes, après de telles paroles, on le comprend : attaquer les Petits Séminaires, ce serait blesser au cœur l'Église et son sacerdoce.

Je le sais, quelques esprits, préoccupés de vieilles rancunes et cédant à des préjugés étroits, essayent encore de révoquer en doute la nécessité et la spécialité des Petits Séminaires. J'ai déjà combattu ces adversaires de nos saintes écoles ; je crois devoir les réfuter une dernière fois, et déposer dans cet ouvrage les preuves irrécusables de leur erreur.

Mes lecteurs, je l'espère, me continueront encore ici leur bienveillante attention : cette question a d'ailleurs toujours excité un juste et profond intérêt. Elle est aujourd'hui plus

importante que jamais. Les Petits Séminaires viennent d'être affranchis de la longue et douloureuse oppression qui pesait sur eux. Les regards des familles chrétiennes se tournent enfin librement vers ces maisons saintes. Il est donc utile de les bien faire connaître, d'en définir exactement la nature, le vrai but, la spécialité convenable; et d'expliquer, par là même, quel religieux respect est dû par tous à la liberté des vocations sacerdotales.

Les lois solennelles que l'Église a portées pour instituer les Petits Séminaires, toutes les règles qu'elle a tracées à ce sujet, le fait même de leur existence dès les premiers siècles du Christianisme, prouvent invinciblement qu'ils ont toujours été jugés indispensables.

Je dois l'ajouter : les hommes d'État les plus éminents ont reconnu et proclamé la nécessité de ces maisons spéciales non-seulement pour l'Église, mais pour l'État et pour la société elle-même.

Cette nécessité des Petits Séminaires est manifestement fondée sur la nature des choses.

N'est-il pas évident qu'il importe de former de bonne heure les jeunes gens aux habitudes ecclésiastiques; de les préserver, dès le premier âge, des dangers du monde et du scandale des mœurs publiques; d'étudier et de cultiver en eux le germe de vocation qu'ils peuvent avoir reçu de Dieu; de les appliquer enfin à des études spéciales et en rapport avec les fonctions sacrées qu'ils rempliront un jour?

L'Église, en établissant ces Écoles, en réglant tout ce qui constitue leur existence, en les entourant de toute sa sollicitude, n'a donc fait que céder à un impérieux besoin, qu'obéir au devoir qui lui est imposé de former elle-même et de perpétuer son sacerdoce.

Et voilà pourquoi l'existence des Petits Séminaires avait précédé les lois elles-mêmes; ces lois ne sont venues que

pour fortifier ou relever des institutions déjà fondées : il est facile de s'en convaincre en consultant les annales de l'Église.

Dès les premiers temps, des écoles cléricales florissaient à Alexandrie, à Rome, à Hippone, et dans toutes les parties du monde catholique : saint Léon le Grand le suppose, lorsqu'il ordonne aux Évêques d'Afrique, que ceux-là seuls soient promus au sacerdoce qui auront passé leur vie entière, *dès leurs premières années*, dans les exercices de la discipline ecclésiastique [1].

Après les troubles des premiers siècles, dit le savant pape Benoît XIV, et lorsque la tranquillité fut rétablie, on s'empressa d'ériger les Séminaires épiscopaux, dans lesquels, sous les yeux de l'Évêque, *les plus jeunes clercs* devaient être élevés et instruits jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de recevoir les ordres sacrés ; et d'après le cinquante-cinquième canon du Concile de Nicée, il est ordonné aux chorévêques d'élever les clercs, de les distribuer dans les églises, et de veiller à ce qu'ils soient bien enseignés. Aux siècles suivants, il est moins question des Séminaires épiscopaux, parce que, dit encore Benoît XIV, on érigea des colléges de clercs dans l'intérieur des monastères.

On le comprend : je ne viens pas faire ici sur ce point une dissertation savante : je me borne à quelques citations décisives ; si ce que j'avance était contesté, je m'engagerais faciment à le prouver par tous les monuments de l'histoire ecclésiastique. J'ai déjà cité saint Léon et Benoît XIV : les Souverains Pontifes ne sont pas seuls à élever la voix : les Conciles parlent à leur tour ; je me bornerai à en citer quelques-uns :

« Nous ordonnons, dit le concile de Tolède (563), que les « enfants destinés à la cléricature soient instruits, *dès leurs*

[1] *Non promovendi sunt... nisi illi quorum omnis ætas a* puerilibus exordiis *usque ad provectiores annos per disciplinæ ecclesiasticæ stipendia cucurrisset.*

« *premières années*, dans la maison de l'Église, sous l'œil de « l'Évêque, et par le chef qu'il désignera. »

Le Concile de Vaison (529) allait plus loin encore, et ordonnait que la maison de chaque prêtre devînt en quelque sorte un Petit Séminaire, et il attestait que c'était l'usage universel en Italie[1].

Le sixième Concile de Paris tient à peu près le même langage.

Je devais au moins rappeler quelques-uns de ces anciens monuments, parce que plusieurs écrivains modernes ont avancé que ce soin spécial de l'enfance cléricale était postérieur au concile de Trente : c'est là une étrange et grossière erreur ; l'immortel Concile n'a fait, sur ce point, que confirmer tous les décrets des Conciles précédents ; voici ses graves paroles :

« Il n'est pas possible que les jeunes gens, sans une pro- « tection de Dieu très-puissante et toute particulière, *se per-* « *fectionnent et persévèrent dans la discipline ecclésiastique*, « s'ils n'ont été formés à la piété et à la religion *dès leur* « *tendre jeunesse*, avant que les habitudes des vices les pos- « sèdent entièrement; le saint Concile ordonne que toutes « les Églises cathédrales, métropolitaines et autres supé- « rieures à celles-ci, chacune selon la mesure de ses facultés « et l'étendue de son diocèse, seront tenues et obligées de « nourrir et élever dans la piété, et d'instruire dans la pro- « fession et discipline ecclésiastique, un certain nombre « d'enfants de leur ville et diocèse, ou de leur province. »

Au reste, je l'ai dit, nous ne sommes pas seuls à penser ainsi sur la nécessité des Écoles spéciales au sacerdoce :

« Il faut, disait M. Portalis, il faut que la jeunesse destinée « à la cléricature soit nourrie dès l'âge le plus tendre à

[1] *Placuit ut* omnes *presbyteri qui sunt in parochiis constituti*, secundum consuetudinem quam per totam Italiam satis salubriter teneri cognovimus, juniores lectores secum in domo recipiant, et erudire contendant.

« l'ombre du sanctuaire, qu'elle y croisse dans la piété,
« qu'elle y soit disposée, par la prière et de religieuses habi-
« tudes, à cette vie de sacrifice et d'abnégation qui doit être
« la sienne; qu'elle soit enseignée par les pieux exemples
« autant que par les leçons des maîtres.

« Pour cela, il faut des écoles spéciales, toutes spéciales,
« tout ecclésiastiques.

« Ces écoles, ce sont les Petits Séminaires : les Petits Sé-
« minaires, qui sont la condition nécessaire de l'existence
« des Grands Séminaires, comme les Grands Séminaires
« sont la condition nécessaire de l'existence du sacerdoce :
« les Petits Séminaires, qui sont la pépinière des élèves
« destinés à recruter les Grands Séminaires, d'où sortent
« les prêtres.

« Ces Petits Séminaires doivent exister par cela même
« que les Grands Séminaires existent.

« Ils ont existé de tout temps en France. On les trouve
« déjà dans les canons du sixième concile de Paris, tenu en
« 827, sous Louis le Débonnaire. »

Depuis le Concile de Trente, ils ont été l'objet de la sollicitude de nos rois. Un grand nombre d'ordonnances en fait foi, et notamment la déclaration de 1698, portant : « Insti-
« tution de diverses maisons d'Éducation pour les jeunes
« clercs pauvres, âgés de douze ans, et qui paraissent avoir
« de bonnes dispositions pour l'état ecclésiastique. »

Voici encore comment un ancien ministre de l'Instruction publique, un protestant [1], démontrait, pour notre époque, la spécialité des écoles ecclésiastiques :

« A d'autres époques, quand les croyances religieuses
« étaient très-générales et très-puissantes, quand les rai-
« sons mondaines d'entrer dans la carrière ecclésiastique
« étaient puissantes aussi, quand cette carrière ouvrait la

[1] M. Guizot.

« voie à la fortune, aux pouvoirs, aux honneurs, je comprends « parfaitement que l'on n'eût aucun besoin d'écoles ecclé- « siastiques préparatoires ; je comprends parfaitement que « le clergé se recrutât naturellement, suffisamment, dans les « écoles publiques, *au milieu de l'Education commune*, et « qu'alors, en effet, sous de telles conditions sociales, il « valût beaucoup mieux, et pour la société et pour le clergé « lui-même, que les écoles publiques fussent les écoles ec- « clésiastiques préparatoires, et que Bossuet fût élevé à côté « du grand Condé.

« J'entends cela à merveille, je le répète, dans un état de « société où les croyances religieuses étaient générales et « puissantes, où la carrière ecclésiastique était une carrière « brillante qui attirait un grand nombre d'aspirants.

« Mais aujourd'hui, Messieurs, regardez autour de vous, « il n'y a rien, absolument rien de semblable. D'une part, « l'empire des croyances religieuses s'est prodigieusement « affaibli ; d'autre part, les motifs mondains, les motifs de « fortune et de pouvoir qui attiraient autrefois tant d'hommes « dans la carrière ecclésiastique, ces motifs n'existent plus ; « en sorte que ni les considérations morales, ni les considé- « rations mondaines, qui autrefois recrutaient naturellement « et facilement le clergé, ne se rencontrent plus dans la so- « ciété actuelle.

« Cependant, Messieurs, l'empire des croyances religieuses « n'est pas moins nécessaire aujourd'hui qu'à d'autres « époques, je n'hésiterai pas même à dire qu'il est plus né- « cessaire que jamais : nécessaire pour rétablir, non-seule- « ment dans la société, mais dans les âmes, l'ordre et la paix « qui sont si profondément altérés.

« Il est donc, pour cette société-ci, du plus grand intérêt, « et d'un intérêt plus grand que jamais, s'il est possible, « d'entretenir avec soin, de propager l'empire des croyances « religieuses ; et, si l'établissement des écoles secondaires

« ecclésiastiques préparatoires est reconnu nécessaire au « recrutement du clergé, à la propagation des croyances et « de l'influence religieuses, je dis que ces écoles, quand « bien même elles auraient été à d'autres époques une ins- « titution peu nécessaire, seraient aujourd'hui d'une néces- « sité pressante ; qu'il y a là une institution que non-seule- « ment il faut laisser naître *d'elle-même*, mais à laquelle la « société et les pouvoirs publics doivent prêter leur appui.

« Je maintiens donc en principe, comme bonne, utile, « nécessaire à la société actuelle et d'une très-heureuse « influence, l'existence des écoles secondaires ecclésias- « tiques. »

Ces considérations sont la réponse la plus péremptoire à ceux qui ont parlé et qui parleraient encore aujourd'hui de placer les écoles ecclésiastiques sous l'empire de ce qu'ils appellent le *droit commun !*

M. Saint-Marc Girardin, en 1837, d'accord avec M. Guizot sur le but qu'il fallait atteindre, ne différait avec lui que sur le chemin à prendre.

« L'État, disait-il, l'État même ne peut se passer de ces « écoles, car il ne peut pas se passer de prêtres : et il est « reconnu que, pour former des prêtres, il faut des écoles « particulières. Ces écoles sont donc une des nécessités de « la société. »

M. Thiers disait en 1844 : « On comprend que, pour une « fonction aussi spéciale dans la société que celle du sacer- « doce, on accorde une Éducation spéciale : c'est dans ce « but que les Petits Séminaires ont été institués. »

Après de telles autorités et de tels aveux, il est inutile d'insister davantage : je me bornerai à dire à ceux qui invoquent contre nous le *droit commun*, qu'ils confondent ici deux choses parfaitement distinctes, à savoir : le *privilége* et la *spécialité.*

Dire que les Petits Séminaires sont dans le privilége, et

placés en dehors du droit commun, parce qu'ils sont nécessairement une spécialité aussi bien que les écoles de marine, que les écoles militaires, que les écoles industrielles et commerciales, c'est vraiment ne pas se comprendre soi-même!

Comment peut-on, de bonne foi, nous accuser de vouloir échapper au droit commun par le privilége, nous qui ne réclamons, au nom de la nécessité et de la spécialité de nos écoles, *que le droit commun à toutes les écoles spéciales de préparer leurs sujets aux carrières diverses qui les attendent?*

Qui a jamais pensé à dire que les écoles spéciales sont dans le privilége, et qu'elles demeurent en dehors du *droit commun*, parce qu'elles ne dépendent pas du ministère de l'Instruction publique?

Il y a ici une déplorable méprise: c'est le moins que je puisse dire.

Mais la bonne foi la plus vulgaire ne suffit-elle pas à nous défendre contre l'injustice de nos adversaires? Les écrivains universitaires eux-mêmes n'ont-ils pas été condamnés à rendre sur ce point hommage à la vérité?

On a déjà cité ce qu'écrivait, à propos des Séminaires et des autres écoles spéciales, M. Matter, inspecteur général de l'Université, dans un travail publié au tome XIV de l'*Encyclopédie des gens du monde*, sur l'Instruction publique:

« La plupart des écoles spéciales sont complétement étran-
« gères au ministère de l'Instruction publique.

« L'école polytechnique, l'école militaire de Saint-Cyr,
« le collége militaire de la Flèche et les écoles d'artillerie
« relèvent du ministère de la guerre; — l'école navale de
« Brest relève du ministère de la marine; — l'école des
« mines, le Conservatoire des arts de Paris, les écoles des
« arts et métiers de Châlons et d'Angers, relèvent du mi-
« nistère des travaux publics; — les Grands et Petits-Sé-

« minaires relèvent du ministère de la justice et des cultes ;
« — l'école forestière de Nancy relève du ministère des
« finances. »

Il aurait pu ajouter que l'école d'Alfort, où se trouvent trois cents élèves, relève du ministère de l'agriculture et du commerce.

N'est-il pas évident, puisque toutes les carrières spéciales et publiques ont leurs écoles spéciales, que la spécialité à laquelle on voudrait donner le nom odieux d'exception et de privilége, n'est plus ici que la liberté dans l'ordre, la spécialité des vocations et des fonctions diverses dans l'harmonie sociale ?

Le bon sens ne proclame-t-il pas que les Petits Séminaires n'ont jamais été placés en dehors du droit commun, parce qu'ils ont nécessairement une spécialité, comme les écoles de marine, comme les écoles militaires, comme les écoles industrielles et commerciales ?

Seulement, il le faut ajouter, la spécialité des Petits Séminaires est une spécialité de l'ordre le plus élevé, le plus respectable, une spécialité inviolable et sacrée.

M. Portalis a rendu un juste et éclatant témoignage à ces principes :

« L'égalité devant la loi n'est pas le nivellement ; l'égalité
« ne veut pas que des établissements placés dans des condi-
« tions diverses soient régis par une règle uniforme, mais
« qu'ils soient soumis indistinctement à l'autorité de la loi.
« *Sous cette autorité, il est équitable que chacun vive selon*
« *sa constitution propre : ce serait le contraire qui blesserait*
« *l'égalité. C'est ainsi qu'il est des priviléges apparents qui*
« *ne sont que des rappels à l'égalité proportionnelle.*

« Les Petits Séminaires doivent donc rester des écoles de
« clercs spécialement placées sous l'autorité et la surveil-
« lance des Évêques. »

C'est ce que Napoléon lui-même avait compris, lorsqu'il

reconnaissait que les Séminaires, étant des *écoles spéciales*, ils ne devaient pas être soumis aux lois générales sur l'instruction publique.

Il est manifeste, d'après les principes que nous avons établis et d'après les aveux mêmes de nos adversaires, que l'Église ne pourrait, sans manquer à tous ses devoirs et sans se trahir elle-même, accepter le droit commun et la surveillance de l'État, si ce droit commun et cette surveillance donnaient à l'autorité laïque une action quelconque sur le gouvernement spirituel des Petits Séminaires et sur l'Éducation ecclésiastique de nos élèves. Si nos règlements religieux, si nos règlements disciplinaires et nos exercices de piété, si nos programmes d'examen, nos livres d'étude et nos auteurs classiques pouvaient, sous le prétexte de ce droit commun et de cette surveillance, nous être imposés par des hommes étrangers à tout ce qui constitue la vie et la direction intime de l'Éducation ecclésiastique; si des livres et des auteurs non approuvés par l'Église pouvaient être placés entre les mains de nos élèves, comme ils l'ont été et comme ils le sont encore ailleurs ; si c'étaient là, de près ou de loin, directement ou indirectement, en tout ou en partie, le droit commun et la surveillance auxquels on voudrait soumettre les Petits Séminaires, nous les repousserions, parce qu'en anéantissant la spécialité de ces établissements, on porterait ainsi un coup mortel à l'Éducation sacerdotale, et par suite on ruinerait infalliblement le sacerdoce en France.

Et n'est-ce pas ce que M. Portalis lui-même exprimait avec énergie, lorsqu'il disait : « Les Petits Séminaires doi-« vent demeurer en dehors du droit commun. On ne peut « les faire rentrer dans ce qu'on appelle le droit commun, « sans les détruire. »

Ce serait, d'ailleurs, une étrange erreur de ne voir dans nos Petits-Séminaires que du grec et du latin : ce qu'il faut y

voir avant tout, c'est la spécialité morale, c'est l'Éducation donnée à la religieuse jeunesse du sanctuaire.

Quant au grec et au latin, il y a encore ici une observation importante à faire.

Sans doute, ces études linguistiques nous sont communes avec les écoles du siècle ; mais elles ont en même temps pour nous une SPÉCIALITÉ particulière.

Qu'on ne s'y trompe pas : si nous étudions, comme d'autres, les langues et les littératures grecque et latine, ce n'est pas seulement parce qu'elles sont les plus belles langues que l'homme ait jamais parlées, les archives immortelles des plus magnifiques créations de l'esprit humain ; ni parce que chacune d'elles a été, à son tour, le lien universel des peuples et le langage de la plus haute civilisation : nous les étudions surtout parce qu'elles sont pour nous deux langues nécessaires, DEUX LANGUES SAINTES. *Ce sont les langues de l'Eglise catholique, de l'Église grecque, de l'Église latine.*

Notre liturgie, nos canons, tous nos Pères, tous nos Conciles, nos livres saints eux-mêmes sont écrits dans ces langues. L'existence de la société laïque ne tient pas à l'étude du grec et du latin ; la société spirituelle, l'Église, ne peut s'en passer. La divine Providence a confié à ces langues le sacré dépôt de nos traditions : elle a fait de l'une d'elles surtout l'organe permanent du catholicisme : c'est dans cette langue éternelle qu'il prononce ses oracles, qu'il a toujours parlé et qu'il parle encore à tous ses enfants dispersés sur la surface du globe.

Vous faites faire la philosophie en français ; vous négligez étrangement le latin ; le droit romain lui-même, vous ne l'enseignez plus, vous ne le faites plus étudier qu'en français, nous ne vous blâmons pas : c'est votre affaire. Mais si la philosophie s'enseignait, chez nous comme chez vous, en langue vulgaire ; ou si nos élèves, selon vos anciennes exigences, devaient la faire dans vos maisons, nous en souffririons gravement : nos jeunes gens perdraient infaillible-

ment l'habitude de la langue ecclésiastique, qui ne serait bientôt plus pour eux qu'un idiome étranger[1]. La désuétude et, par suite, le dégoût de la langue amèneraient nécessairement pour eux l'éloignement et le dégoût de leur état : naturellement ces jeunes gens se porteraient plutôt vers des carrières dont les études ne leur offrent pas de pareilles difficultés, et ainsi se perdraient toutes les vocations ecclésiastiques.

Il n'y aurait qu'un moyen d'éviter ces graves inconvénients ; mais ce serait par un inconvénient plus désastreux encore. Il faudrait condamner la théologie à renoncer à sa langue propre et à s'enseigner en français, à cause de la difficulté qu'auraient les élèves à la parler et même à la comprendre ; mais, de là, les saints Pères négligés, les Conciles ignorés, les décrets des Souverains Pontifes et toutes les lois de l'Eglise à peu près inconnus ; tous les plus grands théologiens, tous les monuments les plus savants de la discipline et de l'histoire ecclésiastique laissés dans l'oubli ; la science catholique tout entière abaissée !

Voilà jusqu'où va pour nous la question du grec et du latin. On le voit, ce n'est pas seulement à nos yeux une question d'amour-propre ou de goût littéraire plus ou moins respectable : c'est une question toute religieuse ; c'est une question de conscience.

L'enseignement de ces langues est pour nous, chez nous, dans nos écoles, un droit imprescriptible en même temps qu'un devoir sacré ; nous ne pourrions sur ce point reconnaître à aucune puissance humaine un droit quelconque contre nous. Si un nouveau Julien l'Apostat, monarchique ou républicain, voulait nous interdire d'enseigner ces lan-

[1] C'est ce que nous éprouvons pour le petit nombre d'aspirants qui arrivent dans les Grands-Séminaires, après avoir fait leur philosophie dans un établissement universitaire : on est très-souvent obligé de la leur faire reprendre en latin : plusieurs reculent devant cette nécessité.

gues saintes à la jeunesse cléricale, nous y mettrions notre vie, notre sang ; et le martyre déciderait au besoin la question.

Mais, dit-on enfin, vos Petits Séminaires seront donc fermés à l'Etat? L'État ne sait rien de ce qui s'y passe, l'État n'y entre, n'y pénètre jamais. L'État n'a aucun moyen de savoir si l'esprit qu'on y inspire à la jeunesse est un bon ou un mauvais esprit.

La réponse est facile. Les Petits Séminaires ne sont point fermés à l'Etat, pas plus que les autres écoles spéciales.

Les Petits Séminaires sont, dans chaque diocèse, sous la surveillance immédiate et la direction spéciale de l'Evêque, qui est, d'après le Concordat, choisi et nommé par le gouvernement, et qui demeure aux yeux du gouvernement, pour les écoles ecclésiastiques de son diocèse, l'autorité responsable. Que veut-on de plus ?

Tous les vicaires généraux, les chanoines, les curés des grandes villes, c'est-à-dire tous ceux qui, dans chaque diocèse, ont une influence plus ou moins prochaine sur l'Education des Petits Séminaires, sont tous agréés par le gouvernement sur le rapport du ministre des cultes. Tout cela ne suffit-il pas ?

Les Petits Séminaires, comme les autres écoles spéciales, comme tous les établissements et toutes les choses ecclésiastiques, sont donc dans toutes les formes les plus exactes de la situation convenue entre l'Eglise et l'Etat.

Quant au fond, quant à l'affection et au dévoûment, c'est chose que la défiance n'inspira jamais !

M. Portalis était mieux inspiré, lorsque, répondant à nos injustes détracteurs, il leur disait :

« Les Petits Séminaires, les établissements ecclésiastiques,
« sont-ils donc une terre étrangère ? Les prêtres ne sont-ils
« pas Français et citoyens aussi bien que nous ? Le chef de
« l'Eglise est, sans doute, leur chef dans l'ordre spirituel :

« mais n'est-il pas celui de tous les Français qui professent « la Religion catholique ? N'est-il pas le Pontife suprême, le « Pasteur commun de tous les fidèles ? »

Je l'ajouterai, d'ailleurs, le but qu'on se propose ne peut être atteint en aucune manière par les moyens qu'on indique.

C'est de l'*esprit* des Petits Séminaires que quelques hommes se défient. Or cet *esprit* ne *s'inspecte* point ; cet *esprit* ne *s'enseigne* même point ; cet *esprit* ne *se règlemente* point ; cet esprit n'est ni dans l'instruction classique, ni dans les règlements, ni dans les examens ; cet *esprit s'inspire :* il sera, par conséquent, toujours insaisissable, et des inspections annuelles ne pourraient rien, ni pour l'améliorer s'il était mauvais, ni même pour le saisir et le constater ; elles ne feraient qu'ajouter aux inquiétudes mutuelles, et produiraient le mal que l'on craint là où il n'existe pas.

J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, et crois devoir le répéter : *La défiance vis-à-vis du clergé est un système à la fois sans honneur et sans habileté.* Plus je réfléchis à l'objection qui nous est faite, plus je trouve qu'elle n'est pas réelle : c'est un prétexte, un thème ; rien de plus.

C'en est assez sur tout cela. Les élèves des Petits Séminaires sont aujourd'hui l'espoir et la consolation de l'Église de France. Puissent-ils un jour devenir sa force et sa gloire ! puissent-ils lui rendre ses docteurs, ses évangélistes et ses prophètes, et tous ces prêtres vénérables dont la science était si profonde, les lèvres si éloquentes, la vertu si pure, et que la mort ou le malheur des temps lui a cruellement ravis ! puissent-ils ainsi répondre dignement aux vœux de la Religion et aux besoins des peuples !

Les peuples, assis encore dans la région des ombres de la mort, languissants comme des troupeaux sans pasteurs, ou égarés sur le penchant des abîmes, les attendent en si-

lence comme le secours de Dieu, et les invoquent de loin, inspirés sans le savoir peut-être par le profond besoin de se régénérer enfin, ou au moins par la crainte de se trop dépraver.

Voilà ce qui a fait de tout temps, mais ce qui fait aujourd'hui plus que jamais de l'existence des Petits Séminaires le plus grand intérêt de l'Église et de la société.

Les persécuteurs de l'Église ont bien senti toujours quelle force lui pouvait venir de l'Éducation cléricale conservée dans toute sa pureté, et le zèle que les saints Conciles mettaient à la perfectionner, ils l'ont mis à la détruire, usant différemment des mêmes moyens pour arriver à des résultats opposés. De tous ceux qui se sont égarés dans leurs pensées injustes, les plus habiles et les plus dangereux ont été ceux qui ont choisi cette voie pour arriver à leur but, parce qu'ils suivaient un système réfléchi, raisonné et, humainement parlant, infaillible dans ses effets.

Et, sans remonter plus haut, quand cet homme puissant qui a tant fait pour la gloire de la France, et qui eût fait davantage encore, s'il eût fait moins contre sa liberté ; quand cet homme, qui aima l'Église tant que l'ambition ne troubla point sa sagesse, voulut être seul maître dans l'Église comme il était seul maître dans l'État ; quand il porta sur le sanctuaire une main violente, et qu'il arracha du sein d'une mère désolée ceux qu'elle pouvait bien appeler les enfants de sa vieillesse et le dernier espoir de sa douleur, pour les traîner à ses écoles, et les faire participer à cette Éducation qu'il ne me convient pas de juger ici, nous vîmes, avec le dernier abus de l'autorité, le dernier excès de nos maux, et aussi l'espérance d'une réparation prochaine. Cet homme extraordinaire sembla apporter en cette affaire le coup d'œil sûr et pénétrant qui le faisait vaincre dans les batailles ; et déjà il avait fièrement porté la main sur la pierre fondamentale, et il essayait en vain de la mouvoir, lorsque tout à coup

il entendit que tout s'ébranlait et s'écroulait autour de lui, et il se sentit enlever lui-même tout vivant, du milieu des ruines, comme par une force supérieure !

Non, non, il n'est pas bon de vouloir tout dominer, tout assujettir, tout écraser sur la terre. Il reste toujours les consciences qui gémissent, les âmes qui crient ! *C'est se faire à soi-même un mal immense; c'est se jeter dans les luttes d'où l'on ne peut sortir que meurtri et blessé*[1].

Je soumets avec confiance toutes ces réflexions à la loyauté de nos adversaires, si nous en avons encore, au bon sens public, à la sagesse et à la justice des législateurs, aux amis sincères de la bonne et vraie liberté, et surtout à la Providence divine, dernière et sûre espérance des grandes et saintes causes !

CHAPITRE VIII

Des Petits Séminaires.

DE LA LIBERTÉ DES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES ET DU RESPECT QUI LEUR EST DU.

Les vocations ecclésiastiques ! la Religion et la conscience n'ont jamais rien eu de plus intime et de plus sacré. Aussi cette question a des difficultés et des délicatesses profondes. Voilà pourquoi je ne puis la passer sous silence.

Les gens du monde en parlent trop souvent avec une légèreté de langage, avec ce je ne sais quoi d'insouciant et de dégagé, qui va bien mal à la gravité des choses, qui révèle bien peu de maturité dans l'examen, bien peu de vérité dans

[1] M. Saint-Marc Girardin.

les renseignements, et même, je ne puis le taire, bien peu de sérieux dans la pensée.

On a vu même des hommes politiques traiter bien hardiment, c'est le moins qu'on puisse dire, cette grave question ; descendre quelquefois ici à d'étranges excès, interroger nos consciences, ne respecter pas même la conscience de nos enfants ni celle de leurs parents ; décider avec une étonnante témérité les faits les plus délicats ; abaisser enfin aux termes de la discussion la plus misérable une vocation sacrée, une vocation essentiellement née de l'inspiration divine.

Je dois l'ajouter : la langue chrétienne elle-même, sous l'influence de la tyrannique oppression qui pesait sur nous, semble s'être altérée à cet égard. Tout a souffert ici, les mots, les idées et les choses.

Je dois donc à cette importante question un examen sérieux, quoique rapide. Je veux au moins offrir sur ce sujet quelques explications simples, qui suffiront, je l'espère, à redresser les idées fausses des gens du monde et à prévenir, désormais, des discussions malheureuses et de déplorables malentendus avec les hommes politiques.

Il y a, je l'avouerai tout d'abord, un langage et une question qu'on adresse souvent aux Évêques et aux supérieurs des Petits Séminaires, et qui m'a toujours paru singulièrement blessante.

Avez-vous dans votre Petit Séminaire, leur dit-on, *beaucoup d'enfants* DESTINÉS *à l'état ecclésiastique ? Combien en avez-vous qui* NE SE DESTINENT *pas à la prêtrise ?*

Cette question renferme un sens étrangement faux et profondément contraire à la liberté des vocations ecclésiastiques.

En effet, il faut bien comprendre ce dont il s'agit ici, et expliquer nettement ce qu'on veut dire.

Il s'agit de Petits Séminaires et d'enfants qui ont, pour la plupart, huit, dix, quatorze ou seize ans.

La situation ainsi donnée, qu'entend-on par ces enfants DESTINÉS à la prêtrise ? Voilà ce qu'il faut bien expliquer.

Il est vrai, et je l'ai dit déjà, la spécialité de nos Petits Séminaires n'est pas seulement une spécialité littéraire, elle est aussi, elle est surtout une spécialité religieuse et morale : et, devenant ainsi plus importante et plus haute, elle n'en est que plus réelle et plus profonde. Mais il faut bien l'entendre, et faire ici avec sagesse la part de chaque chose.

Sans doute, d'une part, la Religion réclame, dès l'âge le plus tendre, ceux qui pourront un jour devenir ses ministres, et c'est avec raison que la société les lui confie ; mais, d'autre part, parmi ces enfants, il n'en est aucun dont la vocation ne demeure libre, et qui, son Éducation terminée, ne doive pouvoir entrer dans le monde et dans les carrières profanes, si la Providence l'y appelle.

Voilà les deux points, les deux côtés de la question qu'il importe également de bien mettre en lumière.

Quant au premier point, la chose est facile :

L'Éducation qui prépare à un état grand et sublime, et qui doit former des hommes plus dévoués et par conséquent plus parfaits, n'est-elle pas la plus difficile de toutes ? Il faut donc la commencer de bonne heure ; autrement l'œuvre serait impossible.

Il est un âge dans la vie auquel un ancien attribuait les propriétés du feu, parce que, comme cet élément, il ne connaît point de repos, et qu'il est sans cesse en activité ; un âge où l'on pense sans règle, où l'on réfléchit sans maturité, où l'imagination et les sens exercent sur la raison elle-même un redoutable empire et semblent appeler à eux le droit de régler nos destinées ; un âge où les incertitudes, les illusions, les combats des passions contraires, les agitations et les

troubles au dedans demandent au moins qu'il y ait la paix et la sécurité au dehors.

Dans cette fièvre de la raison, heureux l'enfant à qui on a ménagé, par la force des goûts et des habitudes d'une Éducation profondément chrétienne, un contre-poids à la force de l'imagination et à l'illusion des sens, et qui demeure dans le port lorsque la tempête commence à s'élever !

Oui, il faut que les premiers regards de ces enfants, appelés peut-être à de si saintes et si grandes choses, se reposent au sanctuaire avant d'avoir vu le scandale des mœurs du siècle. Il faut que la Religion épie le premier réveil de leur raison naissante pour l'éclairer ; le premier mouvement de leur cœur pour le purifier et l'affermir. Il faut qu'elle les prépare de longue main à ses grandeurs, aussi aux épreuves de leur avenir et aux périls de leur sacerdoce.

Cette grande transformation intellectuelle et morale, si difficile à préparer, si délicate à suivre, si importante à consommer, et qui doit avoir sur leur vie entière une influence si profonde : voilà le grand travail, voilà l'œuvre de ces premières et décisives années.

C'est alors que, sous les hautes inspirations de la foi, il faut s'appliquer principalement à former l'esprit et le caractère des enfants, à fixer leur volonté, à leur inspirer l'amour religieux du travail et le goût des occupations les plus saintes. C'est alors que la prière recueillie, les enseignements les plus graves de la Religion, la méditation des vérités les plus sérieuses, des retraites régulières aux époques les plus solennelles de l'année, et enfin la fréquentation des sacrements, viennent nous aider à accomplir une œuvre qui, sans ces moyens, est absolument impossible. Non, sans ces puissants secours, on essayerait vainement de faire prendre à ces jeunes gens les précieuses habitudes de l'ordre, de la règle, du respect et de la docilité ; de donner à leur pensée un pur et légitime essor ; de développer avec sagesse la viva-

cité de leur imagination ; d'exciter, en les modérant les élans d'une vertueuse sensibilité ; mais surtout de donner à leur âme tout entière cette forte trempe, cette énergie courageuse et patiente qui est le fond du dévoûment sacerdotal.

Cette œuvre est grande, sans doute ; elle est difficile, mais elle n'est pas impossible à réaliser, quand on la commence aux jours favorables.

Oui, quand on a eu le bonheur d'inspirer à ces jeunes cœurs le goût de la vérité et de la vertu, quand une Éducation pleine de sincérité et d'honneur, c'est-à-dire profondément chrétienne, après avoir dompté leurs passions naissantes et redressé leurs inclinations dangereuses, a ouvert leur âme à l'amour de tout ce qui est vrai et honnête, à l'admiration pour tout ce qui est foi généreuse ou charité sublime : alors, cette œuvre est possible ; et nous croyons que toutes les maisons d'Éducation où on laisse sincèrement présider la Religion peuvent l'accomplir.

Au milieu d'une génération sans obéissance et sans respect, j'ai vu la Religion former des jeunes gens graves, réfléchis et modestes ; remplis d'ardeur, et cependant réservés et dociles ; j'ai vu ces jeunes esprits, affranchis des fantaisies dépravées et des folles humeurs de leur âge, sentir avec bonheur le noble plaisir d'écouter la voix de l'autorité et de la raison ; je les ai vus obéir avec une docilité honorable à la voix sacrée de la conscience, obéir avec vénération et avec enthousiasme à la voix plus auguste encore et plus chère de la Religion ; et, après les jours de leur Éducation, j'ai vu les uns, courageusement fidèles à une vocation sainte, se dévouer tout entiers à une carrière de charité et de zèle, et attendre avec impatience le moment de se sacrifier pour leurs frères.

J'ai vu les autres, fidèles aussi à des vocations différentes, retourner au milieu du monde ; et mon œil les a suivis dans cette voie qui était pour eux celle de la Providence, et je les

admirais de loin, jusqu'au milieu des hasards de la guerre, conservant cette double couronne de l'innocence et du bonheur que la Religion dépose sur le front de l'enfance vertueuse. Je les voyais réclamer pour leur vertu une noble indépendance, environner leur jeunesse d'une singularité glorieuse ; et en les voyant, je les bénissais ; je les bénis encore, et comment ne pas le faire ? On sent que cette jeunesse est aimée de Dieu, et on l'aime ; et le monde lui-même, charmé d'une vertu si noble et si pure, se dit en les voyant : Oui, un jeune homme qui, par le bienfait d'une Éducation chrétienne, a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, *est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur et le plus aimable des hommes*[1].

Voilà les enfants que la Religion forme à son école. O monde ! ô impiété ! montrez-nous les vôtres.

Mais c'est ici que se rencontre ce qu'il y a de plus délicat dans le sujet que je traite. *Car, enfin*, peut-on m'objecter d'après mes propres aveux et mes paroles, *en même temps que vous formez de jeunes lévites et des prêtres, vous élevez donc aussi des jeunes gens pour le monde ! cela doit-il être ainsi ?*

Et puis revient alors la question et le mot que je citais naguère : *Tous les élèves de vos Petits Séminaires ne sont donc pas destinés à la prêtrise, au culte, — à l'état ecclésiastique !* disent ceux qui ont le meilleur langage.

Voici le second côté, le second point du sujet que je traite ; je vais mettre dans tout son jour, je l'espère, la vérité sur ce point si délicat et si grave ; et, afin de ne rien laisser sans réponse, j'entrerai dans les moindres détails.

Mais, d'abord, il faut qu'on me le dise une bonne fois, qu'entend-on par ces enfants *destinés à la prêtrise ? destinés au culte ?* quel est ce langage ? que signifie-t-il ? Entend-on

[1] ROUSSEAU.

par là des victimes vouées au sacrifice ? seraient-ce des âmes livrées, vendues, malgré elles, au sacerdoce ? Que veut-on dire ? C'est ici le lieu de s'expliquer.

Destinés! et par qui *destinés*, et pourquoi ? Par leurs parents et par leur pauvreté, peut-être ; on ne s'en rend pas toujours compte, mais le plus souvent on n'a pas d'autres pensées, et ce mot ne signifie pas autre chose. Quand on dit : *Combien avez-vous d'élèves destinés à la prêtrise ?* c'est le plus souvent comme si on disait dans un langage plus vulgaire : Combien avez-vous d'enfants pauvres, qui n'ont pas le moyen de payer leur pension dans votre Séminaire, et qui, pour y être reçus gratuitement, vous ont dit, eux ou leurs parents, qu'ils se *destinaient* à l'état ecclésiastique ?

Toutes les fois que j'ai insisté sur cette question, que j'en ai demandé et pressé le sens, je n'ai jamais trouvé d'autre réponse. En preuve de ce que j'avance, combien de fois n'ai-je pas vu de gens me dire, en me parlant des élèves du Petit Séminaire de Paris, qui payaient leur pension : *Ah! ceux-là ne se destinent pas à l'état ecclésiastique !*

Eh bien ! voilà, je le répète, la question, le langage qui m'ont toujours singulièrement blessé, et que j'ai trouvé toujours profondément injurieux pour l'Église ; injurieux pour nos enfants et pour leurs familles, riches ou pauvres, et souverainement contraire à ce qu'il y a de plus essentiel dans l'idée de la vocation ecclésiastique, qui est le choix suprême de Dieu et le libre dévoûment de l'homme.

Je suis heureux du moins d'avoir l'occasion de dire franchement et entièrement ma pensée sur tout cela.

Ma pensée, la voici : c'est qu'il doit y avoir également dans les Petits Séminaires, et sans aucune distinction, des enfants riches et des enfants pauvres : et, si cela n'était pas, ce serait un malheur pour les pauvres comme pour les riches ; car les riches sont utiles aux pauvres, et les pauvres sont utiles aux riches.

Autrefois, lorsque l'Église était richement dotée, on voyait les grands, les riches, *destiner aussi* leurs enfants à l'état ecclésiastique ; il y avait là de brillantes espérances, d'opulents bénéfices. Aujourd'hui, tout est changé : on a dépouillé l'Église. Nous ne nous en plaignons pas : désormais les riches qui viendront à elle y viendront avec un libre et généreux dévoûment. Serait-ce là le motif des efforts qu'on a si longtemps faits pour les empêcher de se dévouer à l'Église et de venir à nous?

Quoi qu'il en soit, il y a plus pauvre aussi que l'Église. On trouve ordinairement à son service à manger un pain, trop souvent, il est vrai, détrempé de larmes et de sueurs; mais de là cependant naît encore un péril, et je dois le révéler.

Il y a donc malheureusement des enfants pauvres, — et il faut avouer que les lois sous lesquelles nous vivions ne permettaient pas qu'il y en eût beaucoup d'autres, — il y a donc des enfants pauvres, à qui leurs parents montrent dans l'Église le pain qu'ils ne peuvent leur donner, et qui, poussés par eux, viennent frapper à la porte de nos Petits Séminaires!

Et l'Église, contrainte par des lois oppressives, impuissante à lire du premier abord au fond des cœurs, et empêchée d'ailleurs de recevoir des enfants libres, recevait ces enfants souvent contraints, ces enfants, comme on aimait à le dire, *destinés à la prêtrise* : elle essayait de les élever jusqu'à elle : elle n'y réussissait pas toujours.

Voilà la vérité, dont on m'arrache l'aveu : voilà ces enfants *destinés à la prêtrise*, selon l'expression trop connue : de jeunes créatures vouées trop souvent parmi nous à l'état ecclésiastique par la malheureuse pauvreté de leurs parents, comme ils l'étaient autrefois par l'ambitieuse opulence de leurs familles ; mais toujours par les inspirations de la cupidité.

Eh bien, nous ne voulons pas plus de ces *mercenaires-là*

que des autres ! J'insiste sur ce mot. Car ils seraient, dans l'Église, *mercenaires* au même titre que ceux qui les ont précédés ! Les uns, il est vrai, étaient nobles, les autres sont roturiers ; et je souhaite que le jour du péril trouve les derniers aussi fidèles que leurs nobles devanciers le furent dans les temps orageux de notre première révolution.

Quoi qu'il en soit, les directeurs des Petits Séminaires n'ont rien de plus important à faire que d'éloigner ceux qui se *destinent* ou que l'on *destine* si résolûment *à la prêtrise*. Pour dire la vérité, au Petit Séminaire de Paris, nous n'étions jamais à l'aise qu'avec ceux qui *ne se prédestinaient pas* à l'état ecclésiastique, mais qui étaient prêts à s'y dévouer, si Dieu leur inspirait ce dévoûment sublime.

Et maintenant encore, quand nous recevons ces enfants, riches ou pauvres, dans nos Petits Séminaires, que faisons-nous, que devons-nous faire ? Quelque chose de fort simple : nous les laissons tous libres ; nous n'en *prédestinons* aucun à l'état ecclésiastique ; nous respectons ces jeunes âmes. Nous les élevons dans l'amour de Dieu et de leurs parents ; dans la piété et dans l'innocence, dans le respect de l'autorité, dans l'oubli profond de toutes les agitations politiques ; puis nous leur révélons de temps à autre les grandeurs du sacerdoce, et aussi ses périls ; nous leur déclarons que, pour porter le caractère sacerdotal, c'est-à-dire pour se dévouer tous les jours de sa vie, il faut être né grand ou le devenir. Nous leur répétons souvent que des cœurs vulgaires, des caractères faibles, des esprits abattus, une Éducation commune, n'y suffiraient pas ; qu'aujourd'hui surtout les peuples demandent autre chose à leurs prêtres, et avec raison.

Nous leur déclarons que, s'il en est parmi eux dont le cœur ne soit pas assez ferme, ils doivent s'arrêter au seuil du sanctuaire. Nous ajoutons qu'il est d'ailleurs une gloire réservée à tous : si tous ne sont pas appelés au dévoûment de l'apostolat qui prêche, qui combat, qui se sacrifie, tous

sont appelés à exercer au milieu du monde le noble apostolat des vertus chrétiennes et à en perpétuer dans leurs familles la consolation et l'exemple.

Ces choses n'ont point été assez comprises par les hommes politiques ni par les gens du monde : et je ne m'en étonne pas ; je regrette seulement que, sans les comprendre, on se soit cru fondé à en parler quelquefois avec une si étonnante assurance. Mais nous, à qui elles sont familières, nous qui y dévouons chaque jour tout ce que nous avons d'intelligence et de cœur, nous concevons sans peine que ceux qui se présentent dans les Petits Séminaires pour y recevoir cette forte et sainte Éducation n'arrivent pas tous au sacerdoce ; nous concevons que les uns manquent le but par défaut de courage, et les autres parce que Dieu leur réserve des destinées différentes. Et il n'y a rien ici qui doive surprendre.

La première Éducation est le temps de l'examen et de l'épreuve : c'est alors que, sous l'influence d'une direction profondément chrétienne, le germe de la vocation sacerdotale, si Dieu l'a véritablement déposé dans le cœur, peut se développer et mûrir.

Mais cette vocation sublime, c'est Dieu, et non l'Éducation, qui la donne. L'Education seulement doit étudier les vues de la Providence, ne les prévenir jamais, et ne les aider même qu'avec discrétion et avec respect. Si les vocations sacerdotales se rencontrent plus fréquentes dans les Petits Séminaires, c'est d'abord parce que la Providence les y amène ; c'est aussi parce que l'Éducation les y éclaire : mais elle peut, mais elle doit y éclairer aussi des vocations différentes.

Qu'avais-je donc à faire, que faisais-je donc, moi, par exemple, supérieur du Petit Séminaire de Paris, pour acquitter ce que je devais à la confiance de Monseigneur l'Archevêque, à ces enfants, à leurs familles, et aux espérances de l'Église ?

Que faisais-je, lorsque les pères de famille venaient me présenter leurs enfants?

Si c'étaient des pauvres, ma sollicitude pour eux était plus vive encore et plus profonde; en les recevant au Petit Séminaire, je leur disais : « Mes enfants, soyez au large; la Providence est grande et vous êtes libres. Ici, nulle gêne ; ne soyez prêtres que si Dieu le veut. Vos parents ne sont peut-être pas riches : n'en ayez pas pour vous d'inquiétude; n'étudiez que la volonté de Dieu, et, s'il ne vous destine point à son sacerdoce, je ne vous abandonnerai pas. »

Les enfants me comprenaient vite : leur cœur d'abord entendait le mien; les parents, pas sitôt. Ils me répétaient souvent encore : « *Nous le destinons* à l'état ecclésiastique. » Je ne les brusquais point; je souriais et je leur répondais : « Non, c'est Dieu seul qui destine à ce grand et sublime état. En cela, comme en toute autre chose, il n'y a que lui qui sache l'avenir et qui en décide; pour vous, je ne vous demande qu'une chose : si Dieu le fait, ne vous y opposez pas au jour où il le fera ; et d'ici là, priez pour votre enfant. »

Si c'étaient des riches, Dieu me faisait aussi la grâce de n'oublier jamais en face d'eux la délicatesse de mes devoirs : lorsqu'un père chrétien me présentait son fils, lorsque sa pieuse mère venait en secret me confier qu'elle avait offert ce cher enfant au Seigneur, qu'elle serait mille fois heureuse si une vocation sainte couronnait un jour le vœu qu'elle avait formé dans son cœur, je lui disais : « Vous avez déjà prié, priez encore; celui-là seul qui vous a inspiré cette sainte espérance peut la réaliser. Pour moi, je partagerai avec zèle, vous n'en pouvez douter, mais aussi avec une profonde réserve, les désirs de votre cœur; laissons Dieu faire son œuvre, et attendons en silence qu'il lui plaise de révéler lui-même à votre enfant ses desseins sur lui. »

Et cependant j'étudiais avec tendresse tous ces enfants si chers, si précieux; je les observais avec sollicitude, j'exa-

minais de près la trempe de leur caractère, les inclinations de leur cœur. J'observais surtout, avec les développements successifs de l'âge, les diverses transformations morales de leur âme : je laissais ainsi les années les plus heureuses de leur vie s'écouler innocemment dans la paix de Dieu et sous les douces influences d'une Éducation qu'il inspirait : je ne les pressais jamais, je les attendais.

Puis venait le jour où, de concert avec des parents chrétiens et des enfants vertueux, je décidais.

Quand la volonté de la Providence était manifeste, riches ou pauvres, je leur disais : « Demandez la bénédiction de votre père et de votre mère, et entrez au sanctuaire avec confiance. La grâce divine qui vous appelle ne vous manquera pas. »

Et c'est alors que souvent j'ai béni la bonté de Dieu, qui s'était servi des vues intéressées des parents pour décider le bonheur et la gloire des enfants : ceux de ces enfants pauvres qui entraient ainsi dans les Ordres le faisaient avec pleine connaissance de cause et entière liberté, et devenaient d'excellents prêtres : de ces prêtres pauvres d'argent, mais *riches de cœur et de foi*, *divites in fide*, de ces prêtres évangéliques dont le dévoûment et les vertus enrichissent et sauvent le monde.

Quand je ne reconnaissais pas à des signes suffisants la vocation de Dieu, alors, sans hésiter, riches ou pauvres, je les éloignais, et m'employais moi-même, autant qu'il m'était possible, à ouvrir devant leurs pas d'autres carrières ; et, sans prétendre me faire une gloire du plus étrange des reproches, quand je trouvais en eux, avec la piété magnanime des preux, l'étincelle de la valeur, je les envoyais à l'armée d'Afrique, où ils se battaient bravement pour leur pays. Et, s'il y eut jamais un étonnement légitime, c'est le nôtre, quand nous avons vu que notre respect pour ces jeunes âmes devenait un reproche pour nous auprès de certains hommes poli-

tiques, et leur vertueuse délicatesse un péril pour leur avenir social ; car, enfin, il y avait au moins ici un résultat commun et nécessaire ; résultat utile à tous, quels que fussent les desseins de Dieu sur chacun, utile au pays, utile aux familles : c'était de former en ceux qui ne sont pas appelés au sacerdoce des jeunes gens sincèrement chrétiens : et n'est-il pas manifeste que l'irréflexion et la légèreté irréligieuse peuvent seules ne pas apprécier convenablement un tel avantage ?

Voici ce qu'en pensait un magistrat éminent, dont j'ai déjà cité les paroles :

« *La société*, disait M. Portalis, *n'a rien à craindre si des* « *jeunes gens sortis des Petits Séminaires entrent dans les* « *carrières civiles. Pourquoi ne dirais-je pas toute ma pensée?* « *elle ne peut qu'y gagner. Les jeunes gens façonnés par* « *d'autres mains que celles des instituteurs civils, élevés dans* « *une autre Discipline, plus religieuse, plus grave, plus désin-* « *téressée des choses de la terre*, ne seraient-ils pas dans le « monde, dans certaines affaires, entre l'ordre ecclésiastique « et l'ordre civil, comme une sorte de classe intermédiaire, « comme un moyen de rapprochement? Ne manquons-nous « pas, quelquefois, dans les affaires, d'hommes suffisamment « instruits des choses ecclésiastiques, et n'a-t-on pas souvent « jugé ce genre spécial d'études utile pour l'exercice de « certaines fonctions ?

« Ainsi se trouvera complétée la représentation de toutes « les croyances et de tous les intérêts moraux ; par ce moyen, « la société française ne se trouvera privée d'aucun des élé- « ments sociaux. Le clergé cessera d'être isolé du reste des « hommes par une séparation profonde ; il aura ses analo- « gues dans le siècle : la société apprendra à le connaître « mieux par ces hommes sortis, pour ainsi dire, de son sein, « et qui seront au milieu d'elle. »

Et n'est-ce pas d'ailleurs le simple bon sens qui oblige à

reconnaître que dans les Petits Séminaires il n'y a guère et il ne peut y avoir que des vocations encore incertaines ?

M. Saint-Marc Girardin ne disait-il pas avec raison *que ce n'est point à douze ans qu'on peut décider du sort d'un enfant, y eût-il même dans les enfants quelques signes de vocation ? Qui sait si cette vocation aboutira ? qui sait si le jeune homme tiendra ce que semblait promettre l'enfant ?*

« *Il ne peut être question de vocation à cet âge*, disait encore M. Portalis : *ce n'est pas à cette époque de la vie que de jeunes âmes peuvent mesurer la grandeur du sacrifice et la sublimité de l'apostolat qui les attend. Et, lorsque vous refusez de reconnaître les vœux perpétuels, formés avec connaissance de cause par un homme en possession de tous ses droits, jouissant de la plénitude de ses facultés, vous condamneriez la vocation sacerdotale à se décider dans l'enfance !* »

Non, non ! Et si les supérieurs ou directeurs de Petits-Séminaires décidaient définitivement des vocations si jeunes, cela ne pourrait arriver que par une obsession odieuse de tous les instants, et par un de ces coupables abus d'autorité ou d'influence que réprouvent également et la dignité de leur caractère, et le profond respect qui est dû à la faiblesse de l'enfance, à la liberté de l'homme et à la sainteté du sacerdoce !

Pour moi, si je connaissais un jeune homme qui vînt me dire, même à sa quinzième ou seizième année, que sa vocation est définitivement décidée, je serais le premier à l'arrêter et à lui répondre qu'il faut examiner encore. Autre, en effet, est la vocation ecclésiastique, autre celle que l'on peut avoir pour l'École forestière ou l'École des arts et métiers. J'ai plusieurs fois décidé des vocations pour la marine, à douze ou treize ans : pour le sacerdoce, jamais d'une manière définitive avant la vingt-et-unième année.

Les Évêques ont jugé même qu'il faut ici se défier de la ferveur et du zèle imprudent, et qu'on ne saurait trop prendre

garde, surtout en des temps comme les nôtres, de donner la tonsure et l'habit ecclésiastique à la légère, de peur d'en faire un souvenir et un poids pénible dans la vie, pour ceux qui ne croiraient pas devoir s'engager irrévocablement au service des autels, lorsque la maturité de l'âge et de la raison serait venue.

C'est toujours un inconvénient d'avoir travaillé pour un but, de s'être destiné à un état, et puis d'y renoncer pour se tourner ailleurs et en embrasser un autre.

A tort ou à raison, cela est regardé comme un signe de légèreté d'esprit. Après avoir étudié en médecine, se faire avocat semble indiquer qu'on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on fait.

La chose est plus grave quand il est question d'un état plus parfait encore : ce n'est plus alors simplement changer, c'est déchoir.

D'ailleurs, je ne saurais trop le redire, le sacerdoce est essentiellement libre ; tout ce qui engage avant le temps, tout ce qui ressemble à la violence morale, à plus forte raison ce qui est une violence matérielle, y répugne profondément. Et voici, d'après ces principes, la règle de conduite que nous aimons à suivre.

L'habit ecclésiastique est pour nous, prêtres ou évêques, l'habit long, la soutane : nous le portons tous.

Quant à nos enfants, ne le porte pas qui veut, et souvent nous le refusons à leurs désirs. C'est une récompense, et la plus haute qui se puisse accorder parmi nous. Le supérieur ne décide jamais seul, et, avant de permettre à un enfant de revêtir ce saint habit, il délibère en conseil. Non-seulement il faut que l'enfant le demande lui-même ; non-seulement il faut que ses parents y consentent ; il faut de plus qu'il n'y ait pas un reproche à lui faire, il faut que son travail, sa piété, sa docilité, sa politesse même et la convenance de ses manières le rendent digne de cette faveur.

On ne les autorise, d'ailleurs, à le porter qu'aux jours des fêtes religieuses.

Maintenant me permettra-t-on de dire quelle était la conséquence nécessaire de toute cette législation sans lumière sur les Petits Séminaires, de toutes ces tristes entraves, de toutes ces interdictions odieuses qu'une loi nouvelle vient de faire enfin tomber ?

Tout ce déplorable système allait droit à la ruine ou au moins à l'humiliation du sacerdoce, en forçant les pères les plus respectables, toutes les plus honnêtes familles, à écarter leurs enfants des Petits Séminaires. Où trouver, en effet, un père qui se regarde comme assez sûr de la vocation d'un enfant de dix à quinze ans, pour le placer entre la nécessité d'embrasser forcément, à dix-huit ans, l'état ecclésiastique, ou de recommencer ses études après qu'il les a bien faites, ou enfin d'en perdre tout le fruit, en se voyant fermer toutes les carrières libérales ?

Et l'institution des Petits Séminaires n'était-elle pas dès lors frappée au cœur ? et l'Église elle-même, réduite à ne se recruter jamais que dans les rangs les moins élevés de la société, n'était-elle point par là menacée parmi nous d'un abaissement continu ?

Eh bien ! je le déclare sans hésiter, non-seulement tout cela était contraire à la liberté des vocations sacerdotales, et par conséquent à la conscience et à la religion ; mais tout cela était aussi une faute politique, une faute sociale immense. Je ne suis pas le seul à le penser.

Voici en quels termes M. Saint-Marc Girardin appréciait le péril qu'on fait courir à la société, en même temps qu'à l'Église, lorsqu'on éloigne du sacerdoce les classes aisées, lorsqu'on n'y attire que les classes pauvres :

« ..... Ce seraient surtout, disait-il, les enfants des classes « indigentes et grossières qui entreraient dans les Petits

« Séminaires, et par suite dans l'Église : nouveau danger « pour l'Église, qui ne doit recruter ses ministres ni trop « haut ni trop bas. Pas trop haut, parce que les enfants élevés « dans les habitudes de la richesse s'accommodent mal de la « simplicité de la vie sacerdotale ; point trop bas, parce « qu'alors ils n'ont ni le ton ni les manières d'hommes bien « élevés, et que, sans vouloir mettre la politesse au-dessus « de la vertu, l'Église, pour avoir sur le monde l'influence « qui lui appartient, a besoin que la vertu de ses ministres « ne soit ni grossière ni sauvage. »

M. Saint-Marc Girardin ajoutait : « Depuis vingt ans, l'Église « s'est plutôt recrutée dans les classes inférieures que dans la « bourgeoisie, et ç'a été un mal pour la bourgeoisie, pour « l'Église, pour la société elle-même ! »

M. le comte Portalis tenait le même langage :

« A la tendance peu favorable du siècle vers les vocations « ecclésiastiques, faut-il ajouter une nouvelle défaveur, un « nouvel obstacle ? faut-il ainsi décourager les familles ai- « sées et pieuses qui auraient le désir de vouer leurs enfants « au sacerdoce ? convient-il de priver l'État et l'Église du « bien d'avoir des prêtres doués de l'avantage inappréciable « d'une première Éducation si difficile à suppléer par la se- « conde ? Non, vous ne le voudrez pas ; car vous renonceriez « à un bien certain et qui n'entraîne aucun inconvénient sé- « rieux, pour le maintien d'une règle absolue, qu'une excep- « tion fondée en raison et en droit confirme et corrobore. »

La conclusion de tout ceci, c'est que rien n'est plus grave et plus délicat, rien n'est plus respectable que la liberté des vocations ecclésiastiques. Si je me suis décidé à lever ici des voiles sacrés, à ouvrir aux regards du monde les portes du sanctuaire, à lui révéler les secrets de la vertu qui s'y cache et les vœux des familles chrétiennes qui viennent y abriter leurs enfants, je n'en ai que plus de droit de dire au monde

et à la politique : Respectez désormais la liberté des vocations sacerdotales ; respectez des cœurs sincères; respectez des enfants pauvres, mais désintéressés, mais généreux, mais nobles de cœur, et qui, s'ils connaissaient les discussions auxquelles vous nous condamnez quelquefois, craindraient peut-être désormais de paraître suspects à nos yeux, parce qu'ils sont pauvres.

Mais, non, il n'en sera pas ainsi, et, grâce à Dieu, ni le monde, ni la politique n'aurait cette puissance ni sur nos enfants ni sur nous : ces chers enfants liront toujours dans notre cœur, dans nos regards, notre respect pour leurs âmes, notre affection pour eux, et la confiance qu'ils nous doivent.

Et, quant aux enfants qui sont riches, il est vrai, mais dignes aussi de respect, puisque, en se destinant au sacerdoce, ils n'ont manifestement aujourd'hui d'autre ambition que de servir avec humilité et courage l'Église de Jésus-Christ, sachez aussi les respecter, et ne cherchez plus, par une législation habilement oppressive, à les éloigner du sanctuaire !

J'ai achevé ce que j'avais à dire sur ce sujet.

Tel est donc le vrai but, tels sont les moyens, telle est l'œuvre de l'Éducation dans les Petits Séminaires.

Je le demande : n'est-ce pas là rendre un noble service à son pays, en même temps qu'à l'Église ? n'est-ce pas travailler à résoudre le grand problème de l'Éducation publique ? n'est-ce pas faire humblement une grande et sainte chose ? n'est-ce pas dignement acquitter sa dette envers la Religion et envers la Patrie ?

Oui, et c'est plus, c'est mieux encore : grâce à l'heureux mouvement des esprits inclinés à des rapprochements depuis longtemps désirables, par le besoin de s'entendre et de s'entr'aider, et peut-être aussi par une force supérieure et divine, c'est renouer la noble et antique alliance indigne-

ment rompue au siècle dernier, entre la Foi et les Lettres, entre la Religion et les Sciences, entre la Vertu et les Arts, par conséquent entre la France et son Sacerdoce, entre l'Église et le Pays.

C'est préparer pour l'avenir une génération nouvelle, une génération forte et dévouée, intelligente et capable, qui comprendra les besoins et la marche des agitations humaines, et ne s'en montrera pas plus effrayée qu'il ne convient à ceux à qui les lumières de la Foi doivent donner quelque chose de la sagesse et de la patience de Dieu ; à ceux qui peuvent trouver dans l'histoire de leurs pères et dans les souvenirs du passé les secrets de la Providence et les espérances de l'avenir.

Le Chrétien fidèle et le Prêtre de Jésus-Christ, dit saint Cyprien, quand ils tiennent l'Évangile d'une main et la Croix de l'autre, peuvent être tués, mais point vaincus, et ne désespèrent jamais : *Occidi potest, vinci non potest !* Si les Petits Séminaires et les maisons d'Éducation chrétienne répondent à la grandeur de leur vocation, il en sortira des Chrétiens et des Prêtres qui sauraient, aux jours du péril, se dévouer pour la société menacée, se presser autour de l'arche chancelante, la soutenir d'une main généreuse et la fortifier avec joie, au besoin, d'un double rang de confesseurs et de martyrs ! Mais, dans les temps meilleurs, dont nous demandons à la bonté divine de nous ménager enfin la sécurité, ils auront encore une belle mission à remplir. Les enfants, élevés dans les écoles de la Religion, seront l'honneur et la consolation de leurs familles, l'ornement de la société, les apôtres de la vérité et de la vertu, les consolateurs des malheureux, les protecteurs des pauvres, les amis les plus éclairés de la paix et de l'ordre public, les plus utiles soutiens des lois, les plus puissants, quoique les plus doux vengeurs de la justice.

Et ceux parmi eux que Dieu honorera du sacerdoce évan-

gélique auront ici-bas la plus belle des missions et la plus pure des gloires ; car on l'a dit, il est vrai : c'est aux Prêtres de Jésus-Christ, c'est à eux seuls qu'il appartient non-seulement de prévenir et d'étouffer le crime au fond des cœurs égarés, mais de conserver l'innocence des cœurs faibles, et de persuader le repentir aux cœurs coupables ; c'est à eux, à eux seuls, qu'il est encore donné, au milieu des agitations sociales, de prêcher avec vérité et avec fruit : à ceux qui commandent, qu'ils doivent se dévouer pour les besoins et le service de tous ; aux peuples, qu'ils doivent l'obéissance et le respect aux chefs des nations, et à tous les hommes enfin, qu'ils sont frères !

C'est ainsi que par la haute et profonde influence d'une Éducation sainte, nos élèves trouveront, à l'ombre du sanctuaire qui protége leur jeunesse, le secret et le germe des fortes vertus. Et, un jour, Prêtres du Seigneur ou simples Chrétiens, lorsque, selon la diversité de leurs vocations et de leurs carrières, ils se dévoueront, eux aussi, pour leur pays et pour leurs frères, qu'ils le fassent sans doute comme des Prêtres, comme des Chrétiens fidèles, pour obéir aux lumières de la conscience, qui commande le devoir ; mais aussi comme des Prêtres, comme des Chrétiens généreux, pour obéir sans effort et sans faste à cette noble et évangélique passion des grands cœurs, à qui les dévoûments sont un besoin et les sacrifices une joie !

Ce jour-là, leur Éducation aura reçu ici-bas sa plus belle couronne, leur famille sa consolation la plus glorieuse, et ceux qui furent les instituteurs de leur jeunesse la plus noble des récompenses !

Sainte et précieuse jeunesse ! cher et dernier espoir de l'Église et de la patrie ! tribu choisie et privilégiée du Seigneur, continuez à croître sous les ailes de la Religion ! Pressez-vous dans ces asiles où se perpétuent encore les bons exemples et les bonnes maximes ; où peuvent encore se for-

mer des âmes grandes et vertueuses par goût, par inclination, par une sorte de nécessité bienheureuse ; parce que les préjugés communs, ailleurs si redoutables, là conspirent tous en faveur de la vertu, et que rien n'affaiblit leur action et ne balance leur autorité !

CHAPITRE IX

Qu'il ne faut pas sacrifier l'Éducation essentielle à l'Instruction professionnelle.

J'ai traité des diverses sortes d'Éducation : il me reste à parler de l'Éducation nationale. Avant d'aborder cette grande et générale question, je dois dire ma pensée sur un sujet plus restreint en apparence, mais qui n'en a pas moins l'importance la plus considérable. Je serai bien compris par tous ceux qui ont étudié de près l'état de l'Éducation de la jeunesse dans ce pays.

Si on me demande pourquoi les hommes manquent en France, je n'hésiterai pas à répondre que, parmi plusieurs autres causes également funestes, il en est une plus immédiate, plus universelle, plus malheureusement féconde que toutes les autres : les hommes manquent en France, parce que, depuis longtemps déjà, des préjugés aveugles et un entraînement déplorable portent à sacrifier l'*Éducation essentielle* qui fait les hommes, à la haute *Éducation intellectuelle* qui fait les hommes supérieurs, à l'*Instruction professionnelle*.

Certes, après tout ce que j'ai dit dans les chapitres précédents en faveur de l'Instruction professionnelle, industrielle,

commerciale, agricole, artistique, ouvrière, je ne puis être ici suspect.

Je ne demande pas que l'*Éducation essentielle* fasse jamais négliger l'*Éducation professionnelle*. Je veux, au contraire, qu'elle y prépare de loin, qu'elle y aide, qu'elle l'éclaire, la fortifie, l'étende et l'élève; je veux qu'après avoir formé l'honnête homme, l'homme distingué d'esprit et de cœur, on s'applique à en faire, selon sa vocation, un jurisconsulte savant, un médecin instruit et dévoué, un militaire exercé et intrépide, un habile artiste, un bon ouvrier.

En un mot, je ne viens pas opposer ici le *collége*, qui devrait être la digne et forte personnification de l'*Éducation essentielle*, à l'*École spéciale*, qui donne et qui personnifie l'*Instruction professionnelle*.

Je demande seulement que l'*Instruction professionnelle* ne fasse pas sacrifier l'*Éducation essentielle*, et, pour me faire mieux entendre, que l'*École spéciale* ne tue pas le *collége*.

Je demande enfin qu'on ne se hâte pas d'arracher le jeune homme du *collége* où on le *fait homme*, pour le jeter, avant le temps, à l'*École spéciale*, à l'École polytechnique, par exemple, où on ne le fera que *mathématicien*.

Sans doute, l'Éducation doit étudier les aptitudes et les cultiver avec zèle; mais elle ne doit jamais, pour faire un médecin, un avocat, un ingénieur, un militaire ou un marin, oublier de former l'homme.

La vocation se manifeste : cet enfant semble appelé à tel état. Il faut recueillir soigneusement les indices de cette vocation naissante et lui donner au temps voulu les soins spéciaux qu'elle réclame; mais il faut, en attendant, s'appliquer à former l'homme qui appartient à tous les états, l'homme raisonnable, l'homme juste, l'homme honnête, l'homme de bien, l'homme de sage et ferme intelligence.

Il ne s'agit pas tant, dit un philosophe chrétien, *de former des gens d'Église, des militaires, des magistrats, que des*

hommes qui puissent devenir militaires, magistrats, gens d'Église. (M. DE BONALD.)

Je dirai mieux : s'il est des professions qui exigent l'apprentissage dès l'enfance, ou des natures qui se refusent à l'enseignement des Lettres, soit : mais servez-vous alors, pour faire leur Éducation intellectuelle, de l'Instruction professionnelle elle-même ; ouvrez-leur, dès que vous le voudrez, les Écoles spéciales, mais ne leur refusez pas, là plus qu'ailleurs, l'Éducation religieuse et morale, dont tous sont capables et dont tous ont besoin, et qui, elle aussi, avec le secours des études particulières qui leur conviennent peut-être mieux, en fera des hommes comme l'Éducation doit toujours se le proposer et toujours pouvoir le faire.

In plerisque manifestum est, dit Quintilien, *non naturam defecisse, sed curam : Quand l'homme vient à manquer dans un enfant, c'est presque toujours l'*ÉDUCATION, ET NON PAS LA NATURE, QUI EST EN DÉFAUT.

Chose étrange! dans un siècle et dans un pays où l'on a proclamé si haut les *Droits de l'homme*, toute l'Éducation publique, par un entraînement secret, irrésistible et fatal, a été peu à peu constituée de manière à priver l'homme du premier et du plus sacré de ses droits, qui est le droit d'être un homme digne de ce nom : un homme capable, un homme jouissant de la plénitude et de l'intégrité des nobles facultés de sa nature.

Je dis toute l'Éducation publique, car je n'accuse pas seulement ici les Écoles spéciales : les colléges eux-mêmes, qui devaient être le dernier et inviolable asile de l'Éducation essentielle et de la haute Éducation littéraire, ont été comme forcés ! Ils conservent encore leur nom, mais c'est tout. L'Éducation essentielle, la haute Éducation intellectuelle, s'y fait mal ou ne s'y fait plus. Ce n'est plus que du grec et du latin, ce n'est pas même du grec et du latin. De là, cet universel discrédit dans lequel le collége tombe chaque jour;

de là, l'envahissement du collége par l'École spéciale ; de là, l'abaissement du collége au-dessous même de l'École spéciale ; de là, trois, quatre, cinq, six classes par semaine, et autant d'études retranchées aux Lettres et à la grande Éducation littéraire ; de là, ce mélange confus et bizarre de tout ce qu'on enseigne, ou plutôt de tout ce qu'on essaye vainement d'enseigner au collége !

De là, ces classes entremêlées de grec et de botanique, de chimie et de latin, de français, d'allemand et d'anglais, d'histoire ancienne et moderne et d'histoire naturelle, de mathématiques et de rhétorique, de cosmographie et de philosophie, de sciences exactes et de lettres légères ; de là, ces études si brillantes et si vaines, si magnifiquement multipliées et si pauvrement superficielles ! de là, ces Éducations intellectuelles faites *à peu près*, où on trouve *de tout un peu*, si nulles et si vantées, si retentissantes et si creuses ! de là, ces innombrables enfants condamnés à tout étudier et à ne rien savoir ! de là, disait un illustre professeur, « ce « pauvre esprit humain torturé, abaissé, parce qu'on le con- « damne, aux mêmes jours et presque aux mêmes heures, à « apprendre simultanément ce que les lois éternelles de la « nature demandent qu'il étudie successivement, sous peine « de ne jamais rien savoir ! »

De là, ce baccalauréat, dont un homme expérimenté disait qu'il est l'extinction de tout enthousiasme pour la profession, en même temps que la ruine de toute la haute Education littéraire : encyclopédie au petit pied, science universelle et ridicule, impossible et impuissante, contraire à la nature, stérile et menteuse ; série de connaissances qui existent à peine sur la surface de la mémoire, sèche et aride nomenclature, amas indigeste de définitions sans lumières, de faits sans liaison et sans vie, parlant de tout, n'enseignant rien, ouvrant toutes les carrières, n'en préparant aucune ; effroi de la jeunesse, effroi des pères de famille, et niveau

fatal d'abaissement intellectuel pour la France entière[1] !

Grâce au baccalauréat, la plus haute Education intellectuelle n'est aujourd'hui le plus souvent qu'un emmagasinement de notions mnémotechniques dont on se sert pour un examen à jour donné, sauf à l'oublier dès le lendemain, et à ne jamais s'en servir !

Ce n'est plus cette belle et noble Education littéraire, destinée à répandre ses lumières sur toute la vie ; ce n'est plus cette large et forte Education générale, telle qu'il la faut aux hommes, aux citoyens d'une grande société intelligente ; c'est une petite instruction encyclopédique et spéciale, immense et rétrécie, qui touche à tout et n'approfondit rien, et qui n'enseigne pas même comme il faut les spécialités qui importent le plus à une société utilitaire !

En un mot, par là on ne fait que sacrifier la grande instruction, la grande Éducation, la grande société à la petite.

Grâce au baccalauréat, l'enseignement de l'éloquence et de la philosophie elle-même n'a pas un but plus élevé qu'un triste examen, et voilà pourquoi on ne les étudie plus, on ne s'y applique plus. Bientôt les classes d'éloquence et de philosophie seront tout à fait désertes.

Les préparateurs au baccalauréat suffiront à tout et remplaceront tous les professeurs littéraires. Le Manuel du baccalauréat remplacera et remplace déjà tous les livres.

[1] Voici ce que publiait récemment sur le baccalauréat un professeur de l'Université. Après avoir dit que cet examen est une des causes de l'affaiblissement des études universitaires, il ajoute : « Non que le principe d'un tel examen soit une « chose mauvaise ; mais, de la manière dont il est organisé, il rend impossible tout « travail sérieux pendant la dernière et la plus importante année des études. Plus « de littérature, de philosophie, de sciences étudiées pour elles-mêmes, mais tout « justement ce qu'il faut de ces choses pour être, sans les connaître, reçu à l'exa- « men. Il faut, pendant cette année, revoir grec, latin, français, histoire, depuis « Adam jusqu'à Pie IX, y compris les Lydiens et les Bulgares ; rhétorique, géo- « graphie, etc. Il faut, en outre, faire des versions, et beaucoup, pour ne pas en « perdre l'habitude et n'être pas arrêté à la porte. Pendant le temps qui restera, « on fera de la psychologie, de la logique, de la morale, de la théodicée, de l'arithmé- « tique, de l'algèbre, de la physique et de la chimie. »

Où sont, en effet les professeurs de philosophie et de littérature qui forment et peuvent sérieusement former leurs élèves à bien penser, à bien parler, à bien vivre ?

Si leurs élèves sont forts, ils leur apprennent à avoir un prix *au concours*. Rien n'est épargné pour y atteindre. Si leurs élèves sont faibles, c'est le *baccalauréat* qui devient le but. En un mot, ils font des *bacheliers* et non des *hommes*.

J'ai nommé les professeurs : j'ai eu tort. Les professeurs, les vrais et dignes professeurs, ne sont pas ici les coupables, mais les victimes. Le grand coupable, c'est le programme, c'est le Manuel du baccalauréat. Le *programme* a créé le *Manuel ;* le *Manuel* a créé le *préparateur :* et tous trois sont la ruine de tout enseignement et de toute intelligence ! Le *Manuel* rend inutiles toutes les études et remplace tous les livres. Le *préparateur* annule et remplace tous les professeurs ; c'est-à-dire que la spéculation ignorante remplace la science et le dévoûment : la barbarie remplace les lettres !

J'ai nommé aussi l'*École polytechnique*, et je dois en dire ici toute ma pensée.

Cette Ecole, non par elle-même, mais par les règlements qui en décident les examens, l'entrée, la sortie et l'âge d'admission, est depuis quelques années une des causes les plus puissantes de l'abaissement littéraire en France. Cette parole est dure ; je l'entends cependant prononcer tout bas de toutes parts ; il faudra bien, enfin, que quelqu'un ait le courage de la prononcer tout haut.

Tous ces règlements doivent être changés, ou la France en souffrira intellectuellement plus qu'on ne peut l'exprimer.

Il y a deux manières d'étudier les mathématiques, et deux époques pour faire cette étude avec des fruits divers.

On peut les étudier matériellement, machinalement, en demeurant dans les faits mathématiques, dans les mots, dans les chiffres, dans les formules d'un enseignement sans plénitude et sans élévation. C'est ce dont Descartes disait :

Il n'y a rien de plus vide que de s'occuper de nombres et de figures imaginaires.

C'est de la sorte qu'étudient ces malheureux et nombreux enfants dont on livre l'intelligence comme une proie aux mathématiques, avant le temps où leurs facultés intellectuelles seraient suffisamment développées et affermies, pour subir sans péril cette rude épreuve ; avant le temps où leur esprit serait capable de s'élever aux idées supérieures et à la véritable intelligence des sciences mathématiques.

Ou bien on peut les étudier intellectuellement, originalement, en comprenant le sens et le lien des mots, des idées et des choses, en s'élevant aux grandes et simples lumières de la science, en saisissant, pénétrant, possédant réellement la vérité.

En un mot, il y a l'école des artilleurs vulgaires, des simples ingénieurs ; et l'école des grands esprits, des Newton, des Leibnitz, des Pascal, et autres à divers degrés.

Je dis à *divers degrés :* car, sans doute, je ne prétends pas que l'Ecole polytechnique et les écoles militaires ne nous donnent que des Newton et des Vauban ; mais je leur demande, selon les divers degrés des intelligences qu'on leur confie, de nous former des jeunes gens qui soient réellement les élèves de ces grands hommes, qui soient de leur école, de leur famille, de leur race : comme les belles et grandes études littéraires doivent former de jeunes esprits qui soient de l'école des Racine et des Bossuet, des Virgile et des Démosthènes, des Chrysostome et des Fénelon !

J'ai nommé les écoles militaires : je dirai aussi ce que j'en pense.

Il y a deux manières d'être soldat : on peut être ou un sabre grossier et brutal, ou une épée intelligente.

Si le premier Consul n'eût été qu'un sabre grossier, il n'eût pas sauvé la France et dominé l'Europe.

Bonaparte fut l'épée de l'intelligence, et voilà pourquoi

tous les sabres de la Révolution furent à ses pieds et à ses ordres.

Eh bien ! tous les règlements relatifs aux écoles spéciales militaires sont institués de manière à ne préparer, à ne faire à peu près que des sabres. Ces règlements, ainsi que ceux de l'Ecole polytechnique, font interrompre toutes les fortes études littéraires et intellectuelles, qui seules peuvent former des hommes distingués par l'intelligence et par le caractère, pour les appliquer, AVANT LE TEMPS, à des études qui les épuisent, qui les écrasent, qui les ruinent à jamais.

Qu'on jette un coup d'œil sur les programmes d'examens scientifiques pour l'Ecole polytechnique et les autres écoles spéciales, et qu'on dise si c'est la nourriture d'intelligence ! « Non, non, » me répondait un jour un jeune homme de beaucoup d'esprit qui avait passé par là et qui s'en était échappé avec effroi, quoique avec le plus brillant succès : « non : à moins qu'on n'appelle nourriture de l'intelligence « un amas confus, une multitude indigeste de grains de « sable, sans liaison entre eux, divisés à l'infini comme la « poussière, et qui passent à travers l'esprit sans y rien « laisser que la fatigue, le dégoût, le mépris, et quelquefois « l'horreur ! »

Je pourrais citer bien d'autres témoignages et prononcer des noms significatifs : la discrétion ne le permet pas. A quoi bon d'ailleurs ? n'est-ce pas là ce que nous entendons répéter chaque jour, non-seulement aux professeurs des lettres, mais aux professeurs des mathématiques elles-mêmes, et à d'anciens élèves de l'Ecole polytechnique ?

Et encore, si en sacrifiant tout à l'Instruction professionnelle, si en négligeant presque complétement l'Education qui doit former l'homme d'intelligence, on s'appliquait au moins à doter chacun des vertus de son état !

L'*Éducation morale* et *religieuse* faite dans le but général

de préparer à tout et dans le but spécial de préparer à telle ou telle vocation serait un grand bien, et pourrait, jusqu'à un certain point, suppléer l'Education intellectuelle. Mais, hélas ! le plus souvent on ne pense pas plus aux vertus particulières de *chaque état* qu'aux qualités de l'*honnête homme* en général. Et l'*Éducation intellectuelle* elle-même, conçue et faite non pas au point de vue étroit de telle ou telle branche de connaissances, mais comme développement du jugement, de la raison, du raisonnement, du bon goût, etc., est aussi tristement sacrifiée à l'Instruction professionnelle que le reste !

Le plus souvent on sacrifie tout au besoin unique d'acquérir les connaissances spéciales qui apprendront à monter une bonne machine pour tel bateau à vapeur, à construire un vaisseau à voiles, à faire un chemin de fer, une belle et forte chaudière, etc., etc.

Il n'y a pas, même dans cet entraînement aveugle, le discernement des destinées ultérieures qui peuvent être réservées à ces pauvres jeunes gens ; ni même la vue bien nette de ce qui serait le plus utile aux professions qu'on veut doter d'hommes spéciaux.

Les jeunes gens de l'École polytechnique, par exemple, qui sont appelés à tout en France, et qui ont eu, depuis trente années, une influence quelquefois si décisive sur les destinées de notre pays, ne devraient-ils pas recevoir une *Éducation complète ?* N'est-il pas manifeste que l'Éducation essentielle qui en ferait des hommes distingués, supérieurs par toutes les qualités intellectuelles et morales, ne leur est pas moins nécessaire que certaines *connaissances spéciales* qui en font de bons artilleurs ou des ingénieurs habiles ?

Encore une fois, je tiens à le redire, afin qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : en demandant que l'*Éducation morale* et *religieuse*, et même la *grande Éducation de l'esprit*, c'est-à-dire le développement fort et étendu des facultés in-

tellectuelles, ne soient jamais sacrifiées aux exigences de l'*Instruction professionnelle*, je ne prétends pas détruire l'importance de celle-ci ; mais, certes, je ne veux pas non plus priver l'homme de sa haute *Éducation essentielle*, afin de pourvoir le médecin, le militaire ou le marin d'*anatomie* ou de *mathématiques*.

Car alors je ferais peut-être un *médecin*, un *militaire* ou un *marin*, tel quel, de plus, mais j'aurais un *homme de moins*.

Et combien n'y a-t-il pas de familles en France à qui ce malheur est arrivé ! combien n'y a-t-il pas de parents aveugles, inexpérimentés, à qui je l'ai moi-même prédit ! combien d'enfants, avides de l'indépendance des écoles spéciales, à qui j'ai dénoncé d'avance ce qui était à mes yeux la ruine de leur vie intellectuelle et morale !

C'est avant seize ans qu'il faut se présenter aux écoles navales.

C'est donc de douze à treize ans qu'il faut cesser toutes les études littéraires, et la grande Éducation de l'intelligence et du cœur, pour ne plus s'occuper que de mathématiques !

Chaque année, six à sept cents candidats se présentent : c'est donc habituellement deux ou trois mille qui, toutes études littéraires interrompues, travaillent dans ce but.

Quatre-vingts à cent tout au plus sont reçus ;

Que deviennent les autres ?

Quant à l'École polytechnique :

Douze cents se présentent chaque année ;

Trois ou quatre mille travaillent tous les ans pour y arriver ;

Cent vingt ou cent trente sont reçus ;

Que deviennent les autres ?

Quant à Saint-Cyr :

Dix-sept cents se présentent;
Quatre mille travaillent;
Trois cents sont reçus :
Que deviennent les autres ?

Je ne parle pas des *Eaux et Forêts*, ni des écoles commerciales industrielles : je m'en tiens aux écoles militaires et savantes.

Tout cela fait à peu près sept ou huit mille enfants, l'élite des familles françaises, sans en excepter les plus illustres, qui interrompent toute instruction littéraire, toute haute *Éducation intellectuelle*, et quelquefois toute Education religieuse et morale, pour se jeter dans les carrières ou plutôt dans les études spéciales qui y préparent, et qui, pour le plus grand nombre, n'aboutissent pas!

Et rien ne peut arrêter ce funeste entraînement!

L'*École polytechnique!* l'*École polytechnique!* Les parents croient avoir tout fait, tout dit, tout obtenu, quand ils peuvent, en parlant de leur fils, dire : *Il se prépare à l'École polytechnique!* Le triomphe de l'orgueil paternel et maternel est au comble lorsqu'ils peuvent dire : *Il est entré à l'École polytechnique!* Le jour de la sortie est souvent moins heureux; et moi, qui prévoyais jusqu'au bout, je répondais en silence : Hélas! hélas! de ce pauvre enfant je voulais faire un homme, j'espérais faire un homme distingué : tout y était, l'esprit, le cœur, l'imagination, la sensibilité, le caractère, la volonté, la conscience : et sur les ruines de cet homme, il n'y aura peut-être pas même un mathématicien!

Après avoir renoncé à ses études littéraires et perdu par conséquent les premières années de son enfance, dans deux ou trois ans, il se dégoûtera peut-être des études mathématiques et y renoncera après avoir perdu encore le reste de sa jeunesse. Voilà ce qui se voit chaque année pour plusieurs milliers de jeunes gens en France!

Quand il était question d'Ecole militaire, le langage des pauvres parents était un peu moins fier : *C'est une carrière*, disaient-ils, *il ne sera pas du moins sur le pavé de Paris.* Soit ; mais est-on bien sûr que le pavé de l'École spéciale est toujours meilleur que le pavé de Paris ?

Quoi qu'il en soit, voilà ce pauvre enfant : sa raison n'est pas formée ; son esprit n'est pas développé ; son jugement n'est pas encore affermi ; sa conscience n'est pas encore mise en garde contre les attaques des passions ; son caractère n'est pas fait ! — N'importe, il faut qu'il soit militaire ou marin ; il sait assez de *grec* et de *latin*, et même de Religion, passons aux mathématiques. — Mais il va tomber de chute en chute ; sa jeunesse sera flétrie par dix années de funestes expériences dans le désordre ; il ruinera peut-être sa santé, sa fortune ; il déshonorera peut-être son nom ; ou au moins il ne sera qu'un homme médiocre ; il n'atteindra pas le rang auquel il était destiné ! — N'importe, il faut en finir, prendre un parti et lui faire faire quelque chose. Vous-même ne nous avez-vous pas dit que rien pour lui ne serait pire que de ne rien faire ?

Telles sont les paroles qu'un instituteur, qui a la conscience de sa mission, est condamné à entendre chaque jour de la part d'un grand nombre de parents.

J'ai entendu tout cela mille fois.

Vainement plusieurs me disaient encore : Les Ecoles spéciales ont de grands avantages. Les enfants y sont traités plus sérieusement. On y élève les jeunes gens comme des hommes ; et d'ailleurs l'Éducation si religieuse que mon fils a reçue dans votre Petit-Séminaire suffira à le préserver des périls que ce genre nouveau d'Éducation pourrait lui faire courir !

A ces tristes raisons, je n'avais, je n'ai encore qu'une chose à répondre :

Vous demandez à l'Éducation religieuse des miracles

absurdes et contre nature : vous voulez qu'à quatorze, quinze ou seize ans, l'Éducation ait donné à l'âme une trempe, à la raison une fermeté, au caractère une résistance, à la conscience une incorruptibilité, dont vous n'êtes vous-mêmes peut-être pas capables à quarante ans!

Et quant à cet étrange principe, qu'il faut élever les enfants comme des hommes, je n'ai jamais été de cet avis. Il faut élever les enfants comme des enfants, si on veut qu'ils deviennent des hommes un jour! — Il n'y a plus d'enfants, dit-on encore, ou du moins ils ne veulent plus l'être si longtemps qu'autrefois. Il faut bien leur faire en cela quelque concession. — Je ne puis non plus partager cette opinion. C'est depuis qu'il n'y a plus d'enfants parmi nous, qu'il n'y a plus guère d'hommes aussi et qu'on les cherche vainement pour toute chose!

Laissons donc chaque chose, chaque temps et chaque âge à sa place!

Et voilà pourtant avec quelle légèreté de raison, avec quelle témérité de paroles, on jette souvent ce qu'on a de plus cher au monde, ses enfants, au milieu des plus affreux périls! Sous prétexte de leur donner une carrière, on les éloigne ainsi, quelquefois pour toute leur vie, de toute carrière, de tout travail, de toute intelligence, de toute vertu!

Il n'y a, je dois le dire, qu'une excuse à une telle conduite et à de telles erreurs. Ce sont les règlements officiels de la plupart des Ecoles spéciales, qui forcent quelquefois les parents les plus sensés à interrompre et à briser malgré eux l'Éducation de leur fils, s'ils veulent lui procurer une entrée dans la carrière à laquelle il paraît véritablement appelé par la Providence et par les aptitudes de sa nature.

Hélas! à cela je n'ai qu'une chose à dire, mais ce n'est pas aux parents que je le dis : le reproche ici monte plus

haut; et qu'on veuille bien pardonner à ma douloureuse et immuable conviction la gravité de mes paroles :

L'histoire parle d'un tyran qui aurait voulu que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un coup.

Si un tyran voulait abaisser, abattre, abrutir intellectuellement toute une nation d'un coup, il lui suffirait de faire un règlement par lequel cesserait avant la quinzième année toute la haute Éducation intellectuelle, morale et religieuse de la jeunesse. En trente ans, cette œuvre de la tyrannie, la plus abominable qui fût jamais, serait consommée!

Ce n'est pas ici une supposition chimérique : cela s'est vu. Des barbares qui avaient les lumières en horreur ont essayé de telles choses.

Qui ne sait l'entreprise et les lois de Julien l'Apostat?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est qu'on peut être un Julien ou un barbare plus facilement qu'on ne croit, sans le vouloir même et sans y penser, par simple imprudence !

Louis XIV lui-même eut à cet égard de graves reproches à se faire : lorsque, dans l'entraînement de ses passions ambitieuses et guerrières, il précipita dans le tumulte et la licence des camps toute la jeune noblesse de son royaume; lorsque, après avoir attiré à sa cour tous les grands noms, toutes les grandes races, toutes les grandes familles de France, il les condamna, pour lui plaire, à envoyer la plupart de leurs fils à l'armée dès l'âge de seize à dix-sept ans, quelquefois de quatorze à quinze, quelquefois même dès leur douzième année! lorsqu'il les condamna par là même à interrompre toute la forte et sérieuse Éducation de cette jeunesse qui était cependant toute l'espérance de la France, qui aurait pu en devenir un jour la force, la vertu et la gloire, et qui devint, on le sait, la triste société du règne suivant.

Oui, lorsque Louis XIV fit toutes ces choses, il prépara sans le vouloir les roués de la Régence, le règne de Louis XV et au delà.

Les grands seigneurs, une fois corrompus, corrompirent le reste. C'est une histoire que je ne veux pas faire ici, et qui est d'ailleurs assez connue. L'ancienne bourgeoisie française résista longtemps : elle céda enfin. Le bon peuple résista à son tour aux bourgeois et aux grands seigneurs : aujourd'hui enfin il a cédé, et son temps est venu. La bourgeoisie en sait quelque chose.

Le tout est constaté par un des hommes du siècle de Louis XIV, qui sut le mieux se dégager des préjugés de son temps, se défendre contre l'entraînement universel, juger sans faiblesse et avec une fermeté indépendante tout ce qui l'entourait, et dont le regard perçant découvrit dans le siècle suivant tous les malheurs que nous avons vus !

C'est de Fénelon que je parle.

De Cambrai, à la fin du dix-septième siècle [1], il écrivait : *En ce temps presque toute la jeunesse d'une condition distinguée est ruinée et abîmée dans le vice.*

Il y avait trente ans que cette jeunesse n'était plus élevée, si ce n'est dans la licence des camps. Du reste, la guerre n'en allait pas mieux.

Fénelon écrivait encore : *Vous avez beaucoup d'officiers généraux inappliqués.*

Autrefois, le royaume était plein de noblesse guerrière et affectionnée, de peuples riches, nombreux et zélés. AUJOURD'HUI, *vous avez* UN NOMBRE PRODIGIEUX *de* COLONELS JEUNES *et sans expérience. Tous les ressorts sont relâchés. La plupart des places qui nous restent sont dépourvues. Après la perte d'une bataille, tout tomberait comme un château de cartes.*

[1] 4 février 1698.

Fénelon avait lui-même un neveu de son nom qui fut colonel à vingt ans. A force de soins paternels, il parvint à préserver ce jeune homme des périls de sa jeunesse et de son état.

C'est encore ce grand Evêque qui disait : *Dans une simple action, il se rencontre quelquefois une multiplication et un enchaînement de fautes qui s'étendent à plusieurs siècles!*

Le fait est que décider, par simple ordonnance ou même par simple règlement, les programmes d'études des Ecoles professionnelles et l'âge après lequel on ne pourra plus y être admis, ce n'est pas seulement un pouvoir politique, c'est un pouvoir social immense, et qui a des conséquences incalculables, et jusqu'à ce jour incalculées ! Qu'on donne ce pouvoir à un socialiste, à M. Sobrier, par exemple, et il se chargera, sans peine, en quinze ans, de changer la face de la France.

Qu'il décide qu'après douze ans on ne sera plus reçu dans aucune école spéciale et professionnelle, cette décision suffira pour faire descendre du rang qu'elle occupe encore dans la civilisation du monde, à des abaissements inexprimables, la nation la plus intelligente, la plus noble, la plus généreuse, la mieux faite pour recevoir la haute Éducation intellectuelle, morale et religieuse !

J'en ai dit assez, plus peut-être qu'il ne fallait.

CHAPITRE X

De l'Éducation nationale.

C'est ici un des grands aspects de la question qui nous occupe : je ne puis le négliger.

Ce grand mot d'*Education nationale* a d'ailleurs été souvent invoqué contre le clergé : à ce sujet les tristes méfiances, les accusations malveillantes ne nous ont pas été épargnées.

Que n'a-t-on pas dit? que ne dit-on pas encore ?

On craint que la liberté d'enseignement ne devienne entre nos mains une arme redoutable.

On dit que nous ne sommes ni de notre pays ni de notre temps ; que la liberté n'est pour nous qu'un moyen de despotisme ; que nous sommes étrangers au véritable esprit national ; que nous luttons sourdement et incessamment contre les progrès de la société moderne, pour la faire indignement rétrogader : et qu'au fond nous n'avons pas d'autre pensée, pas d'autre but, quand nous réclamons notre part de dévoûment dans l'Éducation de la jeunesse française.

Ç'a été là, on le sait, une des sources les plus vives des anciennes discussions ; c'est là encore une de ces préventions qui entretiennent contre nous les haines les plus injustes et les plus invétérées.

On ne s'étonnera donc pas que, dans le clergé ainsi provoqué, une voix s'élève pour offrir au pays, sur un sujet si grave, des explications franches et nécessaires à la vérité, à la justice et à la paix.

I

Tout autant que qui que ce soit, je crois à la nécessité

d'une Éducation nationale, qui inspire à la jeunesse les sentiments dévoués d'un généreux patriotisme.

Tout autant que qui que ce soit, j'y attache une souveraine importance. Rien n'intéresse, en effet, à un plus haut degré, la prospérité d'un État que la bonne Education des générations nouvelles : c'est parce que j'ai foi dans sa puissante efficacité que j'ai confiance aussi pour mon pays en un meilleur avenir.

Il ne faut jamais désespérer du genre humain et de ses destinées, je l'ai dit, parce que le genre humain passe et se renouvelle sans cesse, et ne vit jamais plus d'un siècle; il ne faut même pas désespérer d'une nation, parce qu'il y a toujours un tiers de la nation qui est à l'état d'enfance, qui vient de naître et grandit, et qu'on peut bien élever.

Toute la question est toujours là.

Il ne s'agit que de décider le second tiers de la nation, qui est en général chargé de ce soin, à bien élever le premier.

Cela devrait être facile, car c'est l'intérêt de tous.

La jeunesse, si elle a été bien élevée, attendra plus patiemment que l'âge mûr ait fini son rôle, et ne viendra pas le chasser brusquement de la scène.

Quant aux hommes dont les années ont mûri et consommé la sagesse, chez qui les passions violentes et l'ardeur des intérêts personnels sont éteintes, ceux-là ont toujours été favorables à la bonne Éducation de la jeunesse : non-seulement ils y consentent volontiers, parce qu'il leur faut des égards et du respect, mais ces hommes graves ont ici des vues plus profondes. Combien de fois n'ai-je pas entendu des vieillards, élevés par le malheur des temps à l'école de l'indifférence philosophique, applaudir avec bonheur au mouvement religieux qui entraîne leurs jeunes fils ! Sans doute ils voudraient leur épargner la triste expérience de leurs erreurs : et voilà pourquoi ils nous parlent

avec une si généreuse franchise de leurs égarements et de leur retour, et nous avouent que leur jeunesse fut moins heureusement élevée que la nôtre.

Il n'y a pas jusqu'à ces hommes honorables qui ont vieilli dans nos camps pour la défense du pays, et auxquels le tumulte de tant de guerres avait rendu les saintes habitudes de la Religion plus étrangères, qui ne veuillent aujourd'hui et ne réclament pour leurs fils et pour leurs petits-fils une Éducation chrétienne, et qui, mêlant leurs souvenirs de gloire à leurs leçons de vertu, ne se plaisent à redire que l'Empereur avait de la Religion et méprisait les impies.

Oui, certes, il est digne de ceux aux mains desquels repose le gouvernement des peuples, il est digne d'un prince sage et prévoyant de faire de l'Éducation de la jeunesse l'objet de la plus haute sollicitude.

C'est pour lui, c'est pour eux un devoir : la société et la famille réclament cette haute sollicitude, cette *intervention tutélaire*, pourvu toutefois qu'elle ne se tourne jamais en oppression : la société et la famille en souffriraient trop.

C'est après avoir médité ces choses que je lis sans étonnement ce que les plus grands génies de l'antiquité ont écrit sur les devoirs imposés en cette grave matière aux législateurs et aux chefs des nations. Je les redirai, ces belles paroles : il est utile à tous de les méditer : il n'est pas indigne d'un Evêque de les redire à ceux qui sont appelés chaque jour à prendre sur ces choses les décisions les plus importantes aux destinées du pays. Il faut, d'ailleurs, prouver aux générations futures que, si l'Éducation périt en France, et si la France périt quelque jour par défaut d'Éducation, — Dieu, qui la protége, ne le permettra pas ! — ce n'est point parce que nous autres catholiques nous aurons méconnu la haute importance d'une Éducation vraiment nationale.

« Le législateur, dit Platon, ne donnera pas à l'Éducation « le dernier ni même le second rang dans sa pensée ; il n'ou-

« bliera jamais que si les générations sont élevées dans la « vertu, le vaisseau de l'État ne chancelle pas ; mais que si... « Je m'arrête : je ne veux pas effrayer ceux qui, dans un « État naissant, craindraient de sinistres présages[1]. »

« Le magistrat qui préside à l'Éducation, continue le même « philosophe, n'aura pas moins de cinquante ans ; l'homme « choisi pour cette place et ceux qui le choisiront doivent « savoir que parmi les grandes fonctions de l'État, il n'y en « a pas de plus noble et de plus sacrée. »

Voilà pourquoi Cicéron ne craint pas d'affirmer *que le plus bel emploi de la sagesse des vieillards, c'est l'Education de la jeunesse.*

Certes, après de si graves paroles, je me crois autorisé à le dire :

Le ministre de l'Éducation chez un grand peuple est revêtu de la plus haute fonction sociale : rien n'égale son importance. Mais je trouverais sage la nation qui ne le condamnerait pas à subir les agitations de la politique. Je le placerais dans une région supérieure aux orages. Je le voudrais toujours, selon la pensée de Platon, dans la force et dans la plus grave maturité de l'âge. J'en ferais la plus haute magistrature de mon pays.

Un honorable membre d'une de nos Assemblées législatives m'avait prévenu dans ces pensées, lorsqu'il disait ;

« Je voudrais que, sans cesser d'être sous la haute surveil- « lance de l'Etat, le chef de cette administration ne fût pas « ce que nous appelons un personnage politique, un de ceux « qui entrent et qui sortent, qui paraissent et qui disparais- « sent à chaque vicissitude de cabinet. S'il y a, en effet, une « administration dont le chef doive paraître supérieur à « cette sphère dans laquelle s'agitent ces intrigues qui nous « ont affligés si souvent et qui, encore il y a peu de jours,

[1] PLATON, *Lois.*

« bourdonnaient de toutes parts autour de nos oreilles, c'est « surtout celle qui est chargée de la haute et noble mission « de former l'esprit de la jeunesse française[1]. »

Si j'étais appelé à donner des conseils à un prince, je lui dirais qu'il faut tolérer bien des choses, dans l'état toujours maladif de nos vieilles sociétés : mais la mauvaise Education de la jeunesse, jamais !

Il faut une indulgence extrême pour toutes les opinions politiques : il y a des époques si traversées, que cette indulgence n'est pas seulement sagesse, c'est justice.

Il faut oublier le passé ; il faut pardonner beaucoup ; il faut réconcilier. La paix au dedans, avec le règne des lois ; la paix au dehors, avec honneur : c'est le travail et l'œuvre d'une sagesse supérieure.

La paix est meilleure que la gloire ; la paix est plus douce que tous les fruits de la conquête : mais, dans la sécurité que donne un glorieux repos, les gouverneurs des peuples doivent, avant tout, veiller à la bonne Education de la jeunesse, qui croît et se multiplie sur le sol de la patrie à l'ombre bienfaisante de la paix ; car autrement, ce qui est horrible à dire, la guerre serait préférable : la guerre qui affermit les âmes, qui les arrache à la mollesse, qui forme les courages, qui enfante les généreux dévoûments, qui fait les peuples forts, et donne au moins les vertus mâles et guerrières.

En repassant les leçons de l'histoire, il y a des faits qui frappent singulièrement les esprits attentifs, et qui démontrent la haute influence, l'influence immense de l'Éducation morale sur la destinée des peuples.

Chez les Romains, au temps de la république, l'instruction fut faible, il est vrai ; on savait peu ; l'Éducation morale était forte ; on apprenait à travailler et à souffrir : la république marcha à la conquête du monde.

[1] M. DE SADE.

Le monde conquis, sous l'empire l'instruction fut étendue, mais l'Éducation faible et molle : l'empire tomba.

Au moyen âge, l'instruction était rare ; mais dans les profondeurs de l'ordre social, il se rencontrait une forte Éducation : il y eut de grandes choses.

Parmi nous, aujourd'hui, l'instruction paraît forte : l'Éducation est faible, la France souffre et se plaint, et il y a là, qu'on le comprenne donc enfin, tout le secret de l'effroyable malaise qui nous travaille, et qui aujourd'hui n'est plus contesté par personne.

Heureusement, je le répète, il est toujours temps de régénérer une nation et de sauver le genre humain : et il y a un problème historique que je me propose de poser, d'étudier, et, s'il plaît à Dieu, de résoudre quelque jour, savoir : si, par une grande loi providentielle et morale, il arrive jamais que les peuples périssent, sinon par défaut d'Éducation ?

Et cependant que faut-il donc faire pour sauver la France ? Il faut donner à la jeunesse française une bonne Éducation ; il faut rendre notre Éducation nationale vraiment digne de la France. — Mais qu'est-ce à dire ?

II

L'*Éducation nationale* est un mot que tout le monde s'accorde à employer, mais dont le sens n'a pas encore été parfaitement fixé.

Pour moi, je suis heureux de m'expliquer ici avec franchise.

Je regarde comme un devoir sacré pour tout instituteur d'élever les enfants dans l'amour de leur patrie, dans le respect pour ses lois ; de leur inspirer le zèle pour ses intérêts, le dévoûment pour sa gloire. Je considérerais comme un grand mal, je ne dis pas seulement d'étouffer, mais d'altérer, de près ou de loin, ces nobles sentiments dans le cœur de la jeunesse.

Voilà d'abord, à nos yeux, dans quel sens l'Éducation doit être nationale, et nous croyons à cet égard n'avoir besoin des leçons de personne : nous ne reconnaissons à personne le droit de se proclamer, sur ce point, meilleur que nous, et voilà dans quelle pensée nous travaillerons, selon nos forces, à former pour la France une jeunesse digne d'elle.

L'amour de la patrie sera toujours pour nous un devoir inviolable et sacré, une seconde religion : les principes de l'Évangile et les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous imposent ici de graves obligations ; nous ne les oublierons jamais.

Ainsi, ce n'est pas seulement lorsque notre patrie nous traite avec distinction, avec confiance, ou du moins avec une impartiale équité, que nous devons l'honorer et la chérir : que nous y soyons obscurs ou méprisés, que nous y devenions victimes de l'injustice, nous lui devrons toujours la reconnaissance, l'amour et le respect ; car, enfin, c'est elle qui a élevé notre enfance, soutenu notre vie ; elle qui fournit à nos besoins et veille à notre sûreté ; elle dont les frontières nous protégent, dont le sol nous nourrit, et, fussions-nous même rejetés sur la terre étrangère, nous n'y oublierions pas notre patrie, et nous y élèverions encore ses enfants dans l'amour et le respect pour elle.

Je le répète : c'est le devoir sacré des instituteurs de la jeunesse, partout et toujours, de l'élever dans l'amour de la patrie, de lui inspirer le zèle pour sa gloire et le dévoûment pour ses intérêts.

Voilà le premier sens dans lequel l'*Éducation doit être nationale.*

Mais si ma conviction est fermement établie sur ce point, il est un autre point sur lequel elle n'est pas moins ferme, c'est que l'Éducation ne doit pas être *politique.* Un écrivain de nos jours a dit :

On ne parle politique aux enfants que lorsqu'on veut les égarer. Laissons faire à cet égard la Religion chrétienne : elle leur donne la seule leçon de politique qui convienne à leur âge, quand elle leur apprend à aimer, à respecter, à obéir.

Ces paroles sont d'un philosophe chrétien, et vraiment dignes de la sagesse évangélique; voilà les grands principes, voilà les sentiments, voilà les habitudes et les mœurs sociales qu'il faut donner de bonne heure aux enfants, et dans lesquelles l'amour éclairé de la patrie demande qu'ils soient élevés. C'est ainsi qu'on inspirera à la jeunesse le respect et l'obéissance aux lois et aux institutions du pays, sans la convier au spectacle dangereux pour elle des agitations de la scène politique.

Eh quoi! les pères ne s'entendent pas encore! Dans ce domaine d'une ardente controverse, la sagesse, l'expérience n'ont pu encore amener la lumière et concilier les intérêts et les opinions contraires, et il y aurait des instituteurs assez imprudents pour jeter la jeunesse dans l'arène des disputes publiques, et exciter ainsi à plaisir dans ces jeunes âmes un trouble profond qui ne s'apaisera peut-être jamais!

Non, non, ce serait oublier tout ce qu'on doit à Dieu, à la famille, à l'enfant, à la patrie elle-même!

Il faut donc, et sur ce point encore ma conviction est fermement arrêtée, il faut, pour que l'Éducation de la jeunesse soit vraiment nationale, qu'elle soit placée dans une région littéraire, morale et religieuse, si haute, et par là même si paisible et si pure, que le triste écho des querelles politiques n'y puisse jamais parvenir.

La patrie, c'est la famille; eh! qui a jamais ouï dire qu'un enfant dût être initié aux tristes dissensions qui divisent un père, une mère, des frères et des sœurs venus avant lui dans la vie? Ce serait une immoralité; ce serait blesser à plaisir cette jeune âme.

Non, non : il faut que les enfants de la patrie soient élevés dans une heureuse ignorance de tout ce qui irrite et divise. Ils n'y seront initiés que trop tôt : heureux du moins si, quand leur tour viendra de prendre leur place dans ce monde et d'y jouer un rôle, ils trouvent que les haines sont éteintes, les irritations apaisées et la paix à la veille de se faire! Ils y contribueront, s'ils ont été élevés comme ils doivent l'être. Jamais la haute Éducation ne fut plus nécessaire que dans un pays troublé par de longues révolutions : c'est l'unique moyen de créer un milieu pour en sortir.

L'Éducation vraiment nationale est celle qui placera la jeunesse dans une sphère si fort au-dessus des agitations politiques, qui en fera des hommes si distingués par le caractère, si nobles par l'esprit, si généreux par le cœur, si indépendants par l'élévation de leurs principes, qu'à leur apparition dans le monde, ils se montreront équitables, indulgents pour tous, sans distinction de partis, et ne refuseront jamais à personne, sous quelque prétexte que ce soit, la vérité, la charité, la justice, la sage liberté. Il y a longtemps déjà, parmi nous, que les hommes d'État les plus célèbres ont été amenés à proclamer ces principes.

Gardons-nous, Messieurs, disait M. Thiers en 1844, *de mêler ainsi la science à la politique, de troubler l'une par l'autre, et d'exposer la jeunesse à se ressentir des secousses qui nous agitent. Ne placez pas si près de ce volcan le paisible asile qui contient tout ce que vous avez de plus cher, c'est-à-dire vos enfants.*

Il y a, d'ailleurs, une observation fort simple à faire ici, et qui suffira, j'espère, à prévenir les préoccupations inquiètes que quelques esprits moins éclairés pourraient conserver encore à cet égard.

L'Éducation se fait de dix à seize, dix-huit ou dix-neuf

ans. Eh bien! cette époque de la vie et les études mêmes qui se font alors sont naturellement étrangères à la politique. Il faudrait faire violence à l'âge et à la nature des enfants pour essayer sur eux une influence de ce genre. Pour quiconque a étudié la jeunesse, ce que je dis ici sera certain : à cet âge, ce ne sont pas les *opinions* qui se forment, ce sont les *habitudes*, les *mœurs ;* les vertus ou les vices.

Je veux rappeler sur ce sujet de belles et graves paroles de M. de Barante ; elles respirent un doux et noble parfum de vérité et de vertu :

« Messieurs, ce n'est point à cette époque que l'esprit « prend sa direction, que le jeune homme choisit une voie « politique ; ce qui importe pour l'enfant, ce sont les ha- « bitudes morales, les pieuses pratiques, le respect de ce « qui doit être respecté ; voilà ce qui alors doit prendre « racine dans son âme, moins par l'enseignement que par « l'influence du milieu où il est placé. Il se forme en lui « comme une sorte d'instinct de moralité qui s'unit avec les « affections et les souvenirs de famille. »

« Si la première Éducation, dit encore M. de Barante, « a été bonne, morale, salutaire, elle se retrouve lorsque « l'âge des passions et des premières ardeurs d'esprit vient « à s'apaiser. Souvent le père de famille se reporte vers les « souvenirs que, jeune homme, il avait oubliés. »

Que l'Éducation inspire à ces enfants l'amour de leur pays, le respect pour leurs parents, l'ardeur dans le travail, une religion sincère ; qu'elle conserve leur innocence : elle aura fait pour la société politique tout ce que celle-ci peut demander. Ils seront pour elle, un jour, tout ce qu'elle a le droit d'attendre. La vérité n'est que là : tout le reste est dans le faux.

C'était la pensée de Platon :

« Conservez la bonne Éducation, et elle fait d'heureux na-

« turels, qui, grâce à cette Éducation, deviennent de meil-
« leurs citoyens que ceux qui les ont précédés. »

En un mot, dans l'enfant, il est question précisément, non pas de former le citoyen, mais l'homme ; et l'homme accompli prépare à la société le citoyen parfait.

Aussi Platon ajoutait :

« Quel grand bien résulte, pour un État, de la bonne
« Éducation de la jeunesse !... Les jeunes gens bien élevés
« seront un jour des hommes excellents, et, étant tels, ils se
« comporteront bien en toutes rencontres...

« Tout dépend de la première impulsion. Est-elle une fois
« bonne, l'État va s'agrandissant sans cesse[1]... »

Non, non, les instituteurs de la jeunesse, quels qu'ils soient, n'ont pas d'autres devoirs à remplir ; et, quant au clergé, *il sera le sublime conservateur de l'ordre public en préparant les générations nouvelles à la pratique de toutes les vertus ; car il y a moins loin qu'on ne pense des vertus privées aux vertus publiques, et le parfait chrétien devient aisément un grand citoyen.* J'aime à redire ces belles paroles de M. le comte Molé : c'est la pensée de Platon, ennoblie et élevée encore par l'inspiration française et chrétienne.

L'Éducation doit être *nationale* et élever les enfants dans l'amour de leur patrie ; *mais elle ne doit pas être politique*, et elle doit les tenir dans une entière ignorance, ou au moins dans un heureux éloignement des tristes débats de l'opinion.

Ce n'est pas tout : *nationale dans le cœur*, l'Éducation doit être aussi *nationale par la forme*, si je puis m'exprimer ainsi.

Chaque nation a une physionomie qui la distingue : le souvenir et l'image doivent s'en retrouver dans l'Éducation ; et, pour rendre ma pensée avec le plus de simplicité et

[1] PLAT., *Rép.*, liv. IV, tom. IX, p. 201.

de clarté possible, un jeune Français ne doit pas être élevé comme un Allemand, ou un Espagnol, ou un Italien ; son Éducation doit être toute française, et faire retrouver en lui la physionomie noble et heureuse de sa patrie.

Voilà le seul sens dans lequel pourrait être vraie et raisonnable cette parole : *Il faut que la jeunesse soit moulée à l'effigie de la nation.*

Quand je dis qu'une Éducation nationale doit inspirer à un enfant ou conserver en lui la physionomie noble et heureuse de sa patrie, je n'entends pas qu'elle doive lui inspirer du mépris pour le genre humain et les nations étrangères : je n'entends pas qu'elle soit moulée servilement à l'effigie de la nation chez laquelle il est né. J'entends encore moins qu'elle reproduise les traits d'une époque, quelle qu'elle puisse être, avec la triste fidélité d'une copie. Je n'y veux rien d'exclusif et d'étroit ; je veux qu'elle soit assez large, assez haute et assez forte pour retracer tout ce qu'il y a de vrai, de noble et de grand dans toutes les époques et chez toutes les nations : je veux qu'elle puisse se prêter à toutes les améliorations, à tous les progrès de l'avenir.

Rien ne serait pire qu'une Éducation qui, pour être nationale, prétendrait ressusciter le patriotisme étroit et barbare des petites républiques de l'antiquité. De nos jours, et sous la loi du Christianisme, un homme, s'il doit être de son temps et de son pays, doit être aussi de tous les pays et de tous les temps.

Fénelon l'entendait comme nous, et il était aussi bon Français que personne :

J'aime ma patrie plus que ma famille, disait-il, et plus d'un parmi ceux qui proclament si haut l'amour de la patrie n'en pourrait certes dire autant ; et Fénelon ajoutait : *J'aime le genre humain plus que ma patrie.* Par là, il est vrai, il ne prétendait pas se donner le bonheur d'aimer les Tartares pour se dispenser d'aimer ses voisins.

Qu'entendait Fénelon par ces paroles? C'est qu'il y a quelquefois des devoûments plus étendus que ceux même du patriotisme; que la charité catholique embrasse dans son ardente expansion l'humanité tout entière, et qu'elle tend à faire de tous les peuples répandus sur la face de la terre, — ce qui ne peut être, hors du Christianisme, qu'une utopie, — la grande famille humaine fondée sur le sublime et profond principe de la fraternité chrétienne.

Et qu'on ne croie pas que la patrie puisse souffrir de l'éloignement de ceux qui se dévouent ainsi, au gré d'une généreuse impulsion, aux besoins de l'humanité tout entière; non, la patrie n'en souffre pas : c'est sa gloire; et le nom français doit sa puissance en Orient, et ce qu'il a conservé encore de grandeur dans les solitudes de l'Amérique, à ces héroïques dévoûments de nos missionnaires et de nos guerriers.

Non-seulement je ne veux pas que l'*Education nationale* exclue l'amour de l'humanité, mais je ne veux pas qu'elle *inspire le mépris pour les nations étrangères :* ce mépris est misérable. Chaque nation a ses qualités et ses défauts; n'imitons pas les défauts des autres, sans doute : mais pourquoi ne rendrions-nous pas hommage à leurs qualités? Pourquoi ne ferions-nous pas pénétrer peu à peu, par l'Éducation, dans nos habitudes et dans nos mœurs, ce qu'il y a de bon, d'utile, de fort, de grand, dans le caractère, dans la littérature, dans les mœurs des nations étrangères?

L'Allemagne nous donne l'exemple d'un travail patient, infatigable, profond;

L'Angleterre, d'un caractère sérieux et ferme dans ses desseins;

L'Espagne a eu ses grandeurs; l'Italie aura toujours les siennes.

Encore une fois, gardons-nous de mépriser les autres, de dédaigner ce qui nous est étranger.

Ceux qui nous dédaignent et nous méprisent sont injustes envers nous ; ne le soyons envers personne, montrons-nous plus généreux.

J'ai dit que l'*Education nationale ne doit pas être faite à l'image d'une époque rétrécie ;* et voici mes raisons :

Les diverses époques, les diverses phases d'un siècle sont faillibles et du domaine de l'homme ; elles sont livrées à ses caprices, à ces mobilités, à ses passions ; elles ont quelquefois de la grandeur, quelquefois elles sont pleines de honte.

Ce n'est guère que par le travail du siècle tout entier que le bon sens et la vertu survivent, et dominent à la longue, dans une nation, les égarements et les faiblesses des époques diverses.

C'est là une grande loi de la Providence dans le gouvernement du monde.

Les époques passagères sont sujettes à tous les égarements de l'homme : il en fait à peu près ce qu'il veut ; les siècles sont à Dieu : il leur réserve les triomphes de la vérité et de la justice.

Ce n'est donc pas à l'image d'une époque rétrécie que l'Éducation nationale doit être faite.

Ce serait restreindre l'Éducation à des proportions misérables ; ce serait arrêter tout progrès intellectuel et moral, empêcher tout retour, si on s'est égaré.

Ce serait poser en principe que le point où l'on est, est la dernière borne de toute perfection possible.

Je ne voudrais pas non plus que l'Éducation nationale fût une reproduction servile du génie de la nation en toute chose.

Nous l'avons dit : chaque nation a ses qualités et ses défauts.

L'Éducation vraiment nationale doit tendre à corriger dans un enfant les défauts de sa nation, et à en développer les qualités.

Certes, on ne fit jamais à un instituteur un devoir d'inspirer à l'enfant qu'il élève les défauts de son père.

L'esprit français est naturellement clair, brillant, hardi.

On lui a reproché d'être superficiel et léger. Si ce reproche était juste, l'Éducation vraiment nationale devrait tendre à le rendre plus profond, plus patient, plus sérieux.

Le caractère français est grand, noble et généreux.

On a regretté qu'il manquât quelquefois de constance. Si ce regret était fondé, l'Éducation nationale devrait tendre à fortifier le caractère, à fixer sa mobile activité, et à la tourner au profit de la force conquérante qui est son trait le plus brillant, par la fermeté, par la constance et l'esprit de suite.

Certes, en écrivant ces choses, je ne pense pas faire acte de mauvais Français, et je crois que, si ces conseils étaient suivis, l'Éducation de notre jeunesse ne serait pas indigne de la France.

L'Éducation vraiment nationale est celle qui fera de la France la première nation du monde, qui l'élèvera au-dessus de toutes les nations rivales, en développant ses grandes et héroïques qualités, et en faisant tourner à leur profit jusqu'à ses défauts eux-mêmes, qui sont d'ailleurs si brillants et si aimables.

Mais, pour cela, il faut sortir des bornes rétrécies d'une époque ; il faut oublier les vieilles querelles, les rancunes de parti, les rivalités étroites. Pour que l'Éducation de la jeunesse française fasse revivre la physionomie si belle, si noble, de la patrie dans ses enfants, il faut qu'elle recherche, avec toute l'indépendance d'une sage et généreuse impartialité, à toutes les époques, dans tous les siècles, à toutes les phases de l'histoire nationale, ce que le consentement des siècles, l'hommage des nations étrangères, et la voix de l'histoire a proclamé vraiment français.

Voilà ce qu'il faut imprimer au cœur de notre jeunesse ; voilà ce dont il faut faire son âme et sa vie ; voilà ce qui doit

constituer le fond immuable et la forme brillante et pure de son Éducation intellectuelle, morale et religieuse.

Voilà ce qui, élevant les générations présentes sur les plus nobles hauteurs, les fera marcher, avec toutes les forces du génie chrétien et du caractère français, à la conquête de tout ce que le Dieu qui protége la France nous réserve encore, dans ses desseins providentiels, de grandeur, de génie, de vertus, d'influence européenne et universelle!

III

Je l'ai dit déjà : on peut désespérer d'un individu s'il est mal né ou mal fait; mais il ne faut jamais désespérer d'une nation : elle n'est jamais mal née en masse.

Dieu ne la maudit pas, à moins qu'elle ne le veuille obstinément; mais cela ne se voit guère.

Que faut-il qu'elle fasse? Une seule chose qui suffit malgré ses malheurs, ses égarements ou ses fautes : il faut qu'elle se laisse élever.

Toutefois il arrive souvent que les peuples s'éloignent de ceux qui pourraient les sauver. Il y a chez eux deux instincts contraires, l'un par lequel ils invoquent le secours de Dieu, l'autre par lequel, craignant d'être trop secourus, ils le repoussent.

Les peuples ont trop souvent peur de se régénérer, et alors ils redoutent et éloignent les régénérateurs : c'est l'expérience de tous les âges. Une génération où les uns savent peu, et où les autres savent mal, où tant de facultés sont nulles ou dépravées, où tant de hautes intelligences sont tombées, où les plus beaux talents ont presque toujours trompé les premières espérances qu'ils avaient données; une génération pareille se décide difficilement, et ne se décidera peut-être jamais à bien élever la génération qui doit lui succéder.

Et cela se conçoit : on n'a plus même alors l'intelligence de l'œuvre à accomplir; la langue même de l'Éducation s'avilit; les notions les plus simples s'altèrent, les idées les plus certaines se troublent.

On ne veut pas, on redoute pour soi des enfants d'un caractère trop élevé, d'une conscience trop ferme, d'une religion trop sincère. D'autre part, on sent bien que des enfants sans respect, sans foi, sans mœurs, ne sont pas ce que demandent la société et la famille; on ne sait comment faire, et on va de mal en pis, et voilà tout le secret de tant de difficultés inexplicables et de tant d'émotions pénibles.

C'est ainsi que tous, d'accord en théorie, nous ne le sommes pas dans la pratique : nous avons peur les uns des autres.

Hommes de la science et de la politique humaine, préoccupés avant tout des intérêts de la terre et du temps, vous craignez que nous autres catholiques nous ne fassions une nation sans grandeur et sans savoir ; vos préventions sont injustes, car c'est nous qui avons élevé le siècle de Louis XIV.

Nous tendons, dites-vous, à la domination : cela n'est pas. La domination, vous le savez comme nous, ne sera jamais, n'est plus possible sous un régime de liberté sincère.

Nous craignons, nous, que vous ne fassiez une nation sans caractère et sans vertu : nos craintes sont peut-être mal fondées; mais enfin jusqu'à ce jour vos preuves ne sont pas encore bien faites. Nous vous respecterons volontiers dans vos préventions; mais rendez-nous la même justice.

Vous êtes des hommes instruits : il ne nous appartient pas de nous célébrer sous ce rapport; mais nous sommes comme vous des hommes d'honneur. Les uns et les autres, nous sommes les enfants de la même patrie. Cessons de nous faire le guerre; au lieu de cela, faisons alliance par la liberté commune pour l'Éducation de la jeunesse française; nous y gagnerons tous, et la grande œuvre de la pacification religieuse s'accomplira.

Les pères de famille, la Providence et la fortune de la France décideront entre nous.

Si j'étais à votre place, j'accepterais franchement l'épreuve nouvelle qui va se faire : l'honneur m'en ferait un devoir. Nous travaillerions de concert à donner à la jeunesse une Éducation vraiment nationale.

J'ai dit la fortune de la France ; certes, je ne connais pas une nation qui en ait une plus belle et plus sûre. C'est d'elle surtout qu'il ne faut jamais désespérer.

C'est une nation admirable !

Car ses vives et fortes inspirations, ses instincts les plus décidés, sont pour la vérité et la vertu ; dans le fond, elle n'estime que la probité et le bon sens. Quand on ne l'égare pas, quand on ne la fatigue point de calomnies et de mensonges, elle aime, elle vénère ses prêtres, elle a une merveilleuse facilité à recevoir les hauts enseignements de la foi, et je n'en voudrais d'autre preuve que l'admirable spectacle des Conférences de Saint-Sulpice, au commencement de ce siècle, et des Conférences de Notre-Dame, aujourd'hui.

Il ne manque en ce moment à la France que de comprendre les grandes leçons et d'accepter les grandes lois de la Providence.

L'histoire a révélé, dans la solennelle et triste succession des siècles, un enseignement que je veux indiquer ici.

La sagesse est plus puissante que le génie pour travailler à l'Éducation de la jeunesse, et par elle à la régénération des peuples ; la probité et le bon sens valent mieux que la science et les lettres mêmes, pour développer dans les générations les dons de l'intelligence.

Il y a eu, dans les annales des nations, trois grands siècles dont la splendeur domine encore et illustre le genre humain.

Eh bien ! à ces trois grandes époques, les hommes de génie sont venus après les sages ; après les hommes de génie, les sophistes.

La sagesse, la simplicité et la vertu ont précédé le génie et la gloire ; puis sont venus la vanité, le bel-esprit et le mensonge ; puis les révolutions et les désastres.

Et ici mon cœur se serre, j'éprouve une compassion profonde pour ces tristes décadences de l'humanité ; je gémis sur ces profondes, sur ces irréparables infortunes.

Ainsi, pour trois fois que le genre humain s'est élevé jusqu'à la splendeur du génie, jusqu'à la vraie gloire, trois fois il a dû succomber sous le faix !

Le poids d'une si grande fortune l'a écrasé, et, après l'avoir porté un moment, il a fléchi de toutes parts, et donné aux âges suivants le spectacle de ses désastres.

Un grand siècle se présente d'abord à moi. Sept sages ont fait son Éducation, Périclès lui donne son nom ; et ce siècle d'un souvenir immortel n'a su préparer à la Grèce, après lui, que le sophisme et le mensonge, et le Parthénon n'est demeuré debout jusqu'à nos jours que pour voir une succession de faiblesses et de misères inexprimables.

Auguste vient plus tard, avec le cortége des hommes de génie qui l'entourent ; mais avant eux on avait vu les sages : Lœlius, Scipion, Térence, Ennius, les Caton et tant d'autres, et on avait reçu leurs leçons de probité et de vertu.

Mais après Auguste paraît un Tibère, puis un Claude imbécile ; et, si le pêcheur de la Galilée n'était pas venu planter sa tente au sommet du Vatican, le peuple-roi eût été livré sans retour aux nations barbares, et la ville éternelle eût disparu de la terre.

Nous avons eu aussi notre grand roi et notre grand siècle ; mais, avant lui, Richelieu, qui fut roi sous Louis XIII, procura, à l'aide de Vincent de Paul, du cardinal de Bérulle, et de cette multitude d'hommes éminemment saints, éminemment sages, et surtout à l'aide des Jésuites, qui comptaient alors, comme je l'ai dit, soixante-cinq mille élèves instruits gratuitement dans leurs colléges ; Richelieu procura à la jeu-

nesse française cette forte et énergique Education, dont les détails nous paraîtraient aujourd'hui fabuleux, s'ils n'étaient attestés dans tous les Mémoires du temps.

Les hommes de génie en naquirent : ils remplirent de leur gloire la France entière; l'Europe en fut étonnée, l'univers les admire encore; puis, après eux, les sophistes; après Bossuet, Pascal et Fénelon... Diderot, Voltaire, Rousseau; puis, après les sophistes, les révolutions; et, après les révolutions, la confusion des langues, le pêle-mêle des opinions et des pensées contraires, la sincérité du langage obscurcie, le naufrage de toutes les antiques vertus, la ruine ou l'abaissement de toutes les nobles vérités.

Et à peine voit-on surnager encore çà et là quelques débris épars de vérité ou de vertu, qu'on va sauver un à un, comme ces richesses échappées au naufrage, et que les mers ballottent dans leur furie; car il y a toujours des âmes magnanimes, des hommes inspirés qui se dévouent, qui affrontent les dangers de la tempête, qui se jettent au milieu des vagues pour sauver ce qu'elles n'ont pas englouti. Mais, aussi, il y a sur toutes les mers des côtes inhospitalières où les efforts des plus généreux dévoûments vont trouver pour leur récompense le pillage et la mort.

Nous trouverons mieux, je l'espère; et, dans cette confiance, nous nous dévouerons tous courageusement à l'œuvre si importante de l'Éducation nationale.

FIN DU PREMIER VOLUME.

The R. W. B. Jackson
Library
OISE

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. V

LIVRE PREMIER

De l'Éducation en général.

CHAP. Ier. L'Éducation est une œuvre d'autorité et de respect. . 1
II. L'Éducation est une œuvre de développement et de progrès 9
III. L'Éducation est une œuvre de force. 15
IV. L'Éducation est une œuvre de politesse. 18
V. Des diverses formes de l'Éducation humaine. 23
VI. Résumé et conclusion du livre premier. 30

LIVRE DEUXIÈME

De l'enfant et du respect qui est dû à la dignité de sa nature.

CHAP. Ier. L'enfant, ses qualités, ses défauts, ses ressources. . . 37
II. L'enfant, mes expériences. 47
III. L'enfant gâté. 56
IV. L'enfant, quelques conseils pour sa première Éducation. 73
V. Le respect qui est dû à la dignité de l'enfance est un respect religieux. — Conclusion du second livre . . . 89

LIVRE TROISIÈME

Des moyens d'Éducation.

CHAP. Ier. Il y a quatre moyens nécessaires d'Éducation : la Religion, l'Instruction, la Discipline, les Soins physiques. 99
II. La Religion 108
III. La Discipline. 127
IV. L'Instruction. — Qu'il ne faut pas sacrifier l'Éducation à l'Instruction. 137
V. Les Soins physiques 149
VI. Résumé et conclusion du troisième livre. — Influence mutuelle des divers moyens d'Éducation. — De la Discipline morale. — Influence supérieure et prédominante de la Religion. 165

LIVRE QUATRIÈME

De l'enfant et du respect qui est dû à la liberté de sa nature.

CHAP. Ier. Quelques considérations générales. 179
II. De l'enfant, et du respect qui est dû à la liberté de son intelligence. 189
III. De l'enfant, et du respect qui est dû à la liberté de sa volonté. 206
IV. De l'enfant, et du respect qui est dû à la liberté de sa vocation. — Nul n'est ici-bas pour ne rien faire ; il y a un état, une fonction, un travail pour chacun. . . 221
V. Rien ici-bas ne se fait à l'aventure : donc il y a pour chacun et pour chaque état une vocation de Dieu. . 244

LIVRE CINQUIÈME

Des diverses sortes d'Éducation.

CHAP. Ier. De l'Éducation essentielle et de l'Éducation professionnelle. — Quelques considérations générales. . . . 257
II. Éducation industrielle et commerciale. — Éducation artistique. 270
III. De l'Éducation populaire. — Considérations générales. 287
IV. De l'Éducation populaire.— Ce que peut être l'Instruction dans l'Éducation du peuple 292
V. De l'Éducation populaire. — Ce que la Religion peut et doit faire pour l'Éducation du peuple. 301
VI. De la haute Éducation intellectuelle 316
VII. Des Petits-Séminaires. — Leur nécessité et leur spécialité. 334
VIII. Des Petits-Séminaires. — De la liberté des vocations ecclésiastiques et du respect qui leur est dû. . . . 350
IX. Qu'il ne faut pas sacrifier l'Éducation essentielle à l'Instruction professionnelle. 370
X. De l'Éducation nationale. 38

Paris. — Imprimerie W. REMQUET, GOUPY et Cie, rue Garancière, 5.

370.1 D929D v.1 c.1
Dupanloup # De
l'education. --.
OISE
3 0005 02030065 6

370.1
D929D
V.1.
Dupanloup
De l'éducation - De l'éduca-
tion en général

370.1
D929D
V.1.
Dupanloup
De l'éducation - De l'éducation
en général